LES

DÉLASSEMENS

D'UN HOMME D'ESPRIT;

OU

Nouveau Recueil de Pensées amusantes; extraites des meilleurs Auteurs tant anciens que modernes, & mêlées de nouvelles Observations intéressantes.

TOME SECOND.



A LONDRES;

& se trouve à PARIS.

Chez DESRAY, Libraire, quai des Augustins, Hôtel d'Auvergne, No. 37.

DELASSEMENS

DUN HOMME DESPRIT.

OU

Nouvead Redauil de Poutées aurulantes; extraires des meilleurs Auteurs tant anciens eue modernes, & mélées de nouvelles Observations intéreillantes.

TOME SECOND.



A EONDRES;

& formura d. PARIS.

Ches DESRAY, Libraire, quai des Augulfins; Rôtel d'Auvergne, No. 37.



LES

DÉLASSEMENS

any choles qui, dans de bonoes inflimitions, font les plus co. **N. U. 'Q** la ralifon, Mais

HOMME D'ESPRIT.

HABILLEMENS.

Quoiqu'on s'habille tous les jours, & qu'on se serre régulierement de ligatures toutes les jointures, il semble que nous ignorons encore toute la folie de notre habillement. Des filles des plus utiles (1), destinées par leur état à se donner des

Tome II.

⁽¹⁾ Les filles de la charité, vulgairement appelées sœurs-grises.

foins & des mouvemens continuels pour le foulagement des pauvres, font vêtues des étoffes les plus groffieres, les plus lourdes & les plus incommodes, qui les accablent; ce qui est contraire à leurs occupations. On ne songe point à réformer ces abus: il semble qu'on tienne davantage aux choses qui, dans de bonnes institutions, sont les plus contraires à la raison. Mais pourquoi parler de ces objets, quand nous tenons encore par tant d'endroits à la barbarie des siecles précédens, dans les choses les plus essentielles?

L'habit ne fait pas l'homme; mais dans les états corrompus, où le luxe est établi, il prévient & dégrade aux yeux du vulgaire.

I

N

U

C

Epître à mon Habit.

Ah! mon habit, que je vous remercie!

Que je valus hier, grace à votre valeur!

Je me connois, & plus je m'apprécie,

Plus j'entrevois que mon tailleur,

Par une secrete magie,

A caché dans vos plis un talisman vainqueur,

Capable de gagner & l'esprit & le cœur.

Dans ce cercle nombreux de bonne compagnie; Quels honneurs je reçus! quels égards! quel accueil!

IT

S

IS

S

S

#

e

5,

IS

IS

a

36

is

4.

Auprès de la maîtresse, & dans un grand fauteuil, Je ne vis que des yeux toujours prêts à sourire; J'eus le droit d'y parler, & parler sans rien dire.

Cette femme à grands falbalas Me consulta sur l'air de son visage; Un blondin sur un mot d'usage; Un robin sur des opéras:

Ce que je décidai fut le nec plus ultrà.

On applaudit à tout : j'avois tant de génie!

Ah! mon habit, que je vous remercie!

C'est vous qui me valez cela.

De complimens bons pour une maîtresse,
Un petit-maître m'accabla,
Et pour m'exprimer sa tendresse,
Dans ses propos guindés me dit tout angola:

Ce poupart à simple tonsure,

Qui ne songe qu'à vivre, & ne vir que pour soi, Oublia quelque temps son rabat, sa figure,

Pour ne s'occuper que de moi:

Ce marquis, autrefois mon ami de college, Me reconnut enfin, & du premier coup d'œil,

Il m'accorda par privilege

Un tendre embrassement qu'approuvoit son or-

Ce qu'une liaison dès l'enfance établie; A ij Ma probité, des mœurs que rien ne dérégla, N'eût su obtenir de ma vie, Votre aspect seul me l'attira. Ah! mon habit, que je vous remercie!

Ah! mon habit, que je vous remercie!

C'est vous qui me valez cela.

Mais ma surprise sut extrême:
Je m'apperçus que sur moi-même
Le charme sans doute opéroit.

Autrefois suspendu sur le bord de ma chaise; J'écoutois en silence, ne me permettois

Le moindre si, le moindre mais; Avec moi tout le monde étoit fort à son aise,

Et moi je ne l'étois jamais:
Un rien auroit pu me confondre;
Un regard, tout m'étoit fatal.
Je ne parlois que pour répondre;
Je parlois bas, je parlois mal.

Un sot provincial arrivé par le coche, Eût été moins que moi tourmenté dans sa peau. Je me mouchois presqu'au bord de ma poche;

J'éternuois dans mon chapeau.

On pouvoit me priver, sans aucune indécence;

De ce salut que l'usage a introduit:

Il n'en coûtoit de révérence Qu'à quelqu'un trompé par le bruit. Mais à-présent, mon cher habit,

Tout est de mon ressort, les airs, la suffisance; Et ces sons décidés qu'on prend pour de l'aisance; n

21

Deviennent mes tons favoris.

Est-ce ma faute à moi, puisqu'ils sont applaudis?

Dieu! quel bonheur pour moi, pour cette étoffe

De ne point habiter ce pays limitrophe

Des conquêtes de notre roi!

Dans la Hollande, il est une autre loi :

En vain j'étalerois ce galon qu'on renomme;

En vain j'exalterois sa valeur, son débit.

Ici l'habit fait valoir l'homme;

Là l'homme fait valoir l'habit.

Mais chez nous, peuple aimable, où les graces, l'esprit

Brillent à présent dans leur force, L'arbre n'est point jugé sur ses fleurs, sur son fruit; On le juge sur son écorce (1).

(M. Sedaine.)

HAINE.

Selon Séneque, plus notre haine est injuste, plus elle est opiniâtre; & selon Tacite, c'est le propre de l'homme de

9;

;

⁽¹⁾ Cette épître se trouve en extrait seulement de vingt-huit vers dans le recueil de 1777; mais comme elle est également agréable dans son total, nous croyons qu'on ne peut nous savoir mauvais gré de l'avoir ici restituée dans son entier.

hair toujours ceux qu'il a injustement offensés. Maugiron, dit la reine Marguerite dans ses mémoires, ayant quitté le service de mon frere (le duc d'Alençon), le haissoit d'une telle haine (ainsi qu'il est ordinaire que qui offense ne pardonne jamais), qu'il conjuroit sa ruine en toutes façons.

HARANGUES.

On fait que les harangues les plus courtes sont les meilleures. Les harangues longues sont souvent noyées dans une éloquence fastidieuse qui les affoiblit; mais le sublime se trouve quelquesois dans un seul trait. C'est ainsi que le gardien des Capucins d'Arras, à la tête de sa communauté, harangua le maréchal de Saxe au retout de Fontenoi.

Monseigneur, au bruit de vos exploits, nous sortons de nos retraites prosondes pour vous souhaiter autant de gloire dans le ciel que vous en acquérez sur la terre.

Les premiers présidens des cours sou-

ıt

e

æ

e

S

3

e

S

S

veraines ne traitent le dauphin que de Monsieur: mais Louis XIV ayant ordonné qu'on traitât le dauphin, son fils, de Monseigneur, lorsqu'il alla au parlement pour faire enrégistrer des édits;

Monseigneur (lui dit M. le premier président de Harlay), car le roi, notre seul & souverain seigneur, nous a ordonné de vous appeller Monseigneur, nous venons ici vous rendre nos respects; nos ensans vous rendront leurs services.

HAUTEUR

La hauteur dans les grandeurs est une foiblesse même des gens d'esprit. Cependant on peut dire que la hauteur est le désaut des hommes qui ne se connoissent pas & ne connoissent pas les autres. Tout homme qui pense assez pour n'être pas haut, n'est jamais bas.

HASARD.

Le hasard n'est pas, comme on le prétend, un évènement fortuit qui arrive A iv sans aucune conduite; mais il se fait par la rencontre de plusieurs causes qui agissent sans le dessein de celui qui les rencontre.

HYPOCRISIE.

Le péché, dit madame de Maintenon; vaut encore mieux que l'hypocrisse.

(Lettre t. 3.)

Ty and Hypocrite acycl

Here, notis a ordenue

Race médifante qui verse le poison sut la vertu, en sanctifiant ses propres vices.

Ce nom est donné plus particulièrement à ces hommes faux & pervers, qui, sans vertus & sans religion, prétendent faire respecter en eux les plus grandes vertus & l'amour de la religion. Ils sont zélés, pour se dispenser d'être honnêtes; héros ou saints, pour se dispenser d'être bons. Des fanges du vice, ils élevent une voix respectée pour accuser le mérite ou de crime ou d'impiété. (Encyclopédie.)

HISTOIRE.

Les seules bonnes histoires, dit Montagne, sont celles qui ont été écrites par ceux même qui commandoient aux affaires, ou qui étoient participans à les conduire, ou au moins qui en ont conduit d'autres de la même forte. Tels font les mémoires de Dubelloy, du sire de Joinville, d'Eginard, chancelier de Charlemagne, de Philippe de Commines, où l'on trouve le langage doux & agréable d'une naïve simplicité, la narration pure & de bonne-foi, exempte de vanité, parlant de soi, & d'affection & d'envie, parlant d'autrui, représentant son homme de bon lieu, & élevé aux grandes affaires.

Les épîtres de Cicéron à Atticus contiennent une très-ample instruction de l'histoire & des affaires de son temps, mais beaucoup plus pour y découvrir ses humeurs privées qui sont connoître l'ame & les naïs jugemens des auteurs. (Il faut voir l'esprit de Montagne, chap. de la lecture & des livres.)

M. Wolf, dans sa logique ou réslexions sur l'entendement humain, en parlant de l'histoire, dit qu'elle nous doit apprendre

à connoître, par des exemples, les vertus & les vices, la fagesse & l'imprudence : c'est la perfection morale de l'homme, & non pas un simple amusement ou la satisfaction d'une vaine curiosité; mais tous les livres d'histoire ne sont pas écrits d'une façon à être utiles, comme les vies de Plutarque, &c.

Toutes les histoires générales & les histoires chronologiques ne sont pas des plus intéressantes: ce ne sont que des faits entassés sans aucun détail du caractere & des mœurs des personnages. On n'y trouve pas par conséquent les regles de politique & de conduite pour la vie civile, qui doivent faire tout le but de l'étude de l'histoire, sans quoi elle n'est qu'une étude seche qui ne sert à rien.

Quel spectacle nous offre l'histoire? Des guerres, des combats, des villes détruites, des trônes renversés, des peuples anéantis; affreux tissus de crimes & de malheurs, fruits sanglans de l'ambition, de l'avarice & de l'envie, dont le poison infecte tous les siecles; brillants désordres, tant qu'ils durent, ils éblouissent nos yeux; le temps les a-t-il fait disparoître, ils ne sont plus que néant, & nous montrent quel est le vuide de ce qui occupe les hommes. En vain, pour s'immortaliser, les héros laissent-ils des monumens de leurs exploits: chaque jour détruit ces digues que leur orgueil opposoit au torrent des années, & quelques pierres chargées de leurs noms subsistent à peine. Les ruines même de ces édifices semblent insulter à la vanité de leurs auteurs; ils rougiroient de se voir désigurés sur des marbres que le temps dévore. (Anti-Lucrece du cardinal de Polignac.)

Les historiens sont presque toujours comme le reste des hommes, dupes de leur cœur; il trompe leur esprit; souvent intéressés au sort des coupables malheureux, ils deviennent leurs défenseurs; ou, éblouis par le triomphe des tyrans, ils se sont leurs panégyristes. Si le parti de Pompée eût prévalu, on nous auroit peint César comme le martyr de la liberté.

S

;

Rien de plus incertain sur-tout que tous les événemens qui ont précédé l'imprimerie; des guerres fréquentes, des révolutions, des agitations continuelles, violentes & pleines de confusion, produisoient beaucoup d'actions, qui, presque toutes, avoient des principes inconnus à ceux qui les transmettoient à la postérité. De nos jours nous avons vu des batailles dont le gain est attribué à des causes tout à-fait opposées les unes aux autres. Quelle croyance peut-on donner aux anciens historiens, quand nous voyons les monumens qui devoient les guider entourés de tant d'obscurité? Nous avons, parmi les médailles du roi, des monnoies anciennes dont jusqu'à-présent on n'a pas encore pu deviner quel étoit le pays des souverains qui les ont fait frapper. Qu'étoient les moines auxquels, seuls dans les siecles d'ignorance, la plume de l'histoire étoit confiée? Des ignorans, des superstitieux, qui, avides de richesses, dérficient les plus mauvais princes, lorsqu'ils les enrichissoient, peignoient comme des monstres ceux qui s'opposoient à leurs entreprises, ou qui étoient
trop économes à leur égard. Qu'on voie
la soi qu'on peut ajouter à ces anciennes
histoires! La plupart des faits que ces pieux
historiens nous ont transmis, ont le même
caractere de fausseté que les chartes qu'ils
ont depuis produites par leurs usurpations.

(Doutes hist. par M. Horace Valpoole.)

Voici comme s'en exprime M. de Fontenelle. Si d'un grand palais ruiné, dit-il, on entrouvoit tous les débris confusément dispersés dans l'étendue d'un vaste terrein, & qu'on sût sûr-qu'il n'en manquât aucun, ce seroit un prodigieux travail de les rafsembler tous, ou du moins, sans les rafsembler, de se faire une idée juste de toute la structure de ce palais; mais s'il manquoit des débris, le travail d'imaginer cette structure seroit plus grand, & d'antant plus grand, qu'il manqueroit plus de débris, & il seroit fort possible que l'on sît de cet édifice dissérens plans, qui n'auroient presque rien de commun entr'eux. Tel est

l'état où se rrouve pour nous l'histoire des temps les plus anciens. Une infinité d'auteurs ont péri; ceux qui nous restent ne sont que rarement entiers. De petits fragmens, & en grand nombre, qui peuvent être utiles, sont épars çà & là dans des lieux fort écartés des routes ordinaires, où l'on ne s'avise pas de les aller déterrer; mais ce qu'il y a de pis, & qui n'arriveroit pas à des débris matériels, ceux de l'histoire ancienne, se contredisent souvent, & il faut ou trouver le secret de les concilier, on de se résoudre à faire un choix qu'on peut toujours soupçonner d'être un peu arbitraire. Tout ce que des savans du premier ordre, & les plus originaux, ont donné sur cette matiere, ce sont différentes combinaisons de ces matériaux d'antiquité, & il y a encore lieu à des combinaisons nouvelles, soit que tous les matériaux n'aient pas été employés, foit qu'on en puisse faire un assemblage plus heureux, ou feulement un autre assemblage.

D'ailleurs, ajoute le même auteur dans

les

4-

ne

g-

nt

es

r;

e-

de

u-

es

ix

ın

lu

nt

es é,

ns

1X

en

2,

15

un autre endroit, tout le fin des événermens nous échappe. Ce qui a produit les plus grandes révolutions, ce qui a mis les hommes en mouvement, ce font une infinité de ressorts cachés, mais très-puissans, quelquesois inconnus à ceux même qu'ils font agir, & presque toujours si disproportionnés à leurs esfets, que les plus grands événemens en seroient deshonorés, si l'on en étoit instruit, ce qui a produit, de notre temps, un livre pour l'étude de l'histoire, où l'on développe l'histoire des grands événemens amenés par les plus petites causes.

L'histoire, ajoute encore le même, ne fournit pas d'ailleurs, dans toute son étendue, des exemples de vertu, ni des regles de conduite : hors de-là, ce n'est qu'un spectacle de révolutions perpétuelles dans les affaires humaines, de naissances & de chûtes d'empires, de mœurs, de coutumes, d'opinions qui se succedent incessamment; ensin, de tout ce mouvement rapide, quoiqu'insensible, qui emporte tout, & change continuellement la face de la terre. C'est

l'idée qu'on en peut prendre dans l'excellent discours sur l'histoire universelle de M. Bossuet.

Quoique M. de la Mothe le Vayer, dans le même esprit que M. de Fontenelle, ait fait un discours imprimé, du peu de certitude de l'histoire, quand elle est bien faite, elle n'est pas sans utilité, & M. de Fontenelle lui rend justice dans un autre endroit (tom. 5, pag. 13 de ses œuvres.) L'histoire des pensées des hommes, dit-il, certainement curieuse par le spectacle d'une variété infinie, est aussi quelquefois inftructive; elle peut donner de certaines idées détournées du chemin ordinaire, que le plus grand esprit n'auroit pas produites de son fond; elle fournit des matériaux de penser; elle fait connoître les principaux écueils de la raison humaine, marque les routes les plus fûres; &, ce qui est de plus considérable, elle apprend aux plus grands génies qu'ils ont eu des pareils, & que leurs par eils se sont trompés. Un solitaire peut s'estimer davantage que ne fait celui

qui vit avec les autres, & qui s'y compare.

X-

de

,

Э,

de

n

le

e

e

25

e

S

e

X

S

S

M. Rollin s'étend encore davantage sur l'utilité de l'histoire, (tom. 3, part. 1 ere. du traité des études.)

Enfin, ajoute un autre auteur dont je ne me souviens pas du nom, les exemples d'amour de la patrie, de courage, de modération, &c. qu'on y trouve, sont un grand encouragement à la pratique de ces vertus. L'esprit a au moins autant à profiter que le cœur dans cette lecture, & l'on peut en tirer, quand elle est bien faite, un grand fruit pour se conduire dans les affaires tant militaires que politiques. Il y a un affez grand nombre de gens employés aux unes & aux autres, pour que cette réflexion ne dût pas être négligée. Le grand Condé lisoit sans cesse les commentaires de César. Un militaire qui posséderoit le détail des campagnes de ce grand prince, de M. de Turenne, des autres généraux qui les ont suivi, & sur-tout de ceux qui les avoient précédés, & avoient été formés par Gustave Adolphe, n'auroit-il pas en

mille occasions un avantage inappréciable fur ceux qui seroient moins instruits? Il en est de même de la politique; sans se trouver dans des circonstances semblables, il peut être fort utile de savoir comment les hommes se sont conduits, parce que les affaires même les plus différentes se ressemblent toujours par quelque côté : il peut arriver que la connoissance du moyen qui aura été employé dans une occasion, fera naître l'idée d'une autre convenable à la position dans laquelle on se trouve. D'ailleurs, l'esprit se forme par cette habitude d'examiner ainsi les principes de la conduite des hommes. En démêlant les ressorts secrets qui ont été l'ame des affaires, quelles ont été les causes du succès, ou de la chûte d'une entreprise, il en résulte, dans une tête bien faite, des principes généraux dont l'usage est applicable à toutes les occasions. Ille and the normal ob list ob

Il est dit, dans un de nos anciens journaux, à l'occasion de l'histoire universelle, sacrée & profane de M. Hardion, que s'il []

e

,

t

e

è

il

11

1,

le

e.

1-

la

es

s,

le

,

é-

es

r-

е,

il

n'est point d'étude plus agréable que celle de l'histoire, il n'en est point non plus de plus utile. On peut la regarder comme une méthode abrégée pour acquérir l'expérience que le temps ne nous donne qu'en détail, très-souvent à nos dépens, & quelquesois lorsqu'il n'est plus temps. Aussi Démétrius de Phalere confeilloit-il à Ptolemée Philadelphe, roi d'Egypte, de destiner, dans sa bibliothèque, une place fort étendue aux historiens, parce que, disoit-il, les rois trouvent, dans leurs écrits, des avis que leurs amis & leurs courtisans n'ont souvent ni la volonté, ni la hardiesse de leur donner. Au reste, cet avantage de l'histoire n'est point particulier aux princes; il s'étend à tous les états, puisque l'histoire est le récit fidele des bonnes & des mauvaises actions des hommes de toutes les conditions. Il n'y a personne qui ne puisse, avec nin peu d'attention, y découvrir des exemples applicables à sa conduite. Personne, par conséquent, ne doit se dispenser de la savoir, à moins qu'on ne veuille se dispenser aussi d'apprendre à bien vivre. C'est pour rendre à tout le monde, ajoute-t-il, plus facile & plus familiere cette étude, que M. Hardion a entrepris, sous les auspices de Mesdames de France, cette histoire universelle, qu'il a distribuée siecle par siecle. C'est suivre ou étendre le plan du discours de M. Bossuet sur l'histoire universelle. (Journal de Verdun, Septembre 1759.)

De la maniere d'écrire l'histoire.

On en a tant dit sur cette matiere, qu'il faut ici en dire très-peu. On sait assez que la méthode & le style de Tite-Live, sa gravité, son éloquence sage, conviennent à la majesté de la république romaine, que Tacite est plus fait pour peindre des tyrans, Polibe pour donner des leçons de la guerre, Denis d'Halicarnasse pour développer des antiquités.

Mais en se modelant en général sur ces grands maîtres, on a aujourd'hui un fardeau plus pesant que le leur à soutenir. On exige des historiens modernes plus de détails, des faits plus constatés, des dates précises, des autorités, plus d'attention aux usages, aux loix, aux mœurs, au commerce, à la sinance, à l'agriculture, à la population. Il en est de l'histoire comme des mathématiques & de la physique. La carrière s'est furieusement accrue. Autant il est aisé de faire un recueil de gazettes, autant il est dissicile aujourd'hui d'écrire l'histoire. On exige que l'histoire d'un pays étranger ne soit pas jettée dans le même moule que celui de votre patrie.

Si vous faites l'histoire de France, vous n'êtes pas obligé de décrire le cours de la Seine & de la Loire; mais si vous donnez au public les conquêtes des Portugais en Asie, on exige une topographie des pays découverts. On veut que vous meniez votre lecteur, par la main, le long de l'Afrique, & des côtes de la Perse & de l'Inde; on attend de vous des instructions sur les mœurs, les loix, les usages de ces nations nouvelles pour l'Europe.

Mous avons vingt histoires de l'établissement des Portugais dans les Indes, mais aucune ne nous a fait connoître les divers gouvernemens de ce pays, ses religieuses antiquités, les Brames, les disciples de Jean, les Guèbres, les Banians: cette réflexion peut s'appliquer à presque toutes les histoires des pays étrangers. Si vous n'avez autre chose à nous dire, sinon qu'un barbare a succédé à un autre barbare sur les bords de l'Axus & de l'Iaxarte, en quoi êtes-vous utile au public?

La méthode convenable à l'histoire de votre pays n'est pas propre à écrire les découvertes du nouveau monde. Vous n'écrirez point sur une ville comme sur un grand empire; vous ne ferez point la vie d'un particulier comme vous écririez l'histoire d'Espagne ou d'Angleterre.

Ces regles sont assez connues: mais l'art de bien écrire l'histoire sera toujours trèsrare. On sait assez qu'il faut un style grave, pur, varié, agréable. Il en est des loix pour écrire l'histoire, comme de celles de tous les arts de l'esprit, beaucoup de préceptes, & peu de grands artistes. (Cet art. est de M. de Voltaire, encycl.)

Номме.

* Qu'est-ce que l'homme, ce roi de la nature, qui met son intelligence sort audessus de l'instinct des animaux, parce qu'il se rappelle le passé, qu'il jouit du présent, & prévoit l'avenir? Mais le passé l'assslige souvent, le présent l'ennuie, & l'avenir le tourmente; il n'y voit que de nouveaux ennuis, de nouvelles peines, & la mort pour terme.

.* L'homme semble n'être né que pour connoître sa misere & prier Dieu de l'en

tirer.

Que l'homme connoît peu la misere de son état, s'il ne regarde pas la mort comme la plus belle invention de la nature!

Il sebapusm ind ver, marine en (Seneque.)

Les choses les plus opposées, la lumiere & les ténebres ne se quittent point dans l'homme; elles s'entre-suivent en lui; elles

se talonnent: moins on sait, plus croit-on savoir; plus on sait, plus sent-on son ignorance, plus s'expose-t-on à s'écarter du droit chemin. Peut-on être le sujet ou le théatre d'un conflict plus capricieux?

Que l'esprit de l'homme est borné!

Quelque remps qu'il donne à l'étude,

Quelque pénétrant qu'il soit né,

Il ne sait rien à sond, rien avec certitude:

De ténebres pour lui tout est environné.

La lumiere qui vient du savoir le plus rare,

N'est qu'un fatal éclair, qu'un ardent qui l'égare;

Bien plus que l'ignorance elle est à redouter.

Vous ne prouvez que trop que chercher à connoître,

0

te

T

n Y di

Y

ric

to

VC

fer

N'est souvent qu'apprendre à douter. (Madame Deshoulieres, réflexions diverses.)

* On travaille toute sa vie à être heureux, & l'on n'y parvient jamais. Le plus riche, le plus puissant, ne lui manque-t-il pas toujours quelque chose?

*Dieu a donc prononcé cet arrêt contre l'homme, prévaricateur apparemment : tu gravailles & tu ne pourras pas l'être. Leve donc les yeux au ciel, & reconnois que c'est de moi seul que tu dois attendre le bonheur.

L'homme sera toujours une énigme pour l'homme.

L'avis que donne S. Bernard au pape Eugene, est d'un homme qui n'a pas moins de fens que de zele. Rompez, lui dit-il, le voile qui vous cache à vos propres yeux; arrachez ces feuilles qui couvrent votre honte, & qui ne guérissent pas votre plaie; dépouillez-vous des vains ornemens dont vous êtes revêtu, & de toute cette gloire apparente qui vous environne, afin que vous vous voyiez tout nud, & tel que vous êtes venu au monde. Y êtes-vous venu avec les marques de votre dignité, avec des habillemens précieux? Y êtes-vous venu tout brillant de pierreries, tout chargé d'or? Si vous regardez tout cela comme quelque chose hors de vous, comme une nuée qui passe & qui sera dissipée bientôt, vous ne verrez dans

vous qu'un homme pauvre & misérable, affligé de sa condition: homo dolens quòd homo sit, erubescens quòd nudus sit, plorans quòd natus sit, murmurans quòd sit, homo natus ad laborem, non ad honorem. (De consider. lib. 2, cap. 9.)

On se fait communément une idée merveilleuse des premiers hommes. Tacite, dans ses annales, voulant remonter à l'origine des loix, dit que les premiers hommes étoient sans malice & sans ambition; il ne leur falloit ni correction ni châtiment; &, comme ils se portoient naturellement au bien, ils n'avoient que faire aussi de récompense : rien même ne leur étoit défendu, parce qu'ils ne vouloient rien qui ne fût permis; mais depuis qu'on eut renoncé à l'égalité, l'ambition & la violence prirent la place de la modestie & de la justice, & introduisirent peu à peu la royauté & la tyrannie. Mais, dit plaisamment le Pagliari, quels étoient ces hommes en qui régnoit cette simplicité ou cette innocence? Le premier homme

3

1

d

8

p

ti

el

le

to

Y

,

bo

25

20

e)

T-

2,

i-

es

ne

t;

nt

de

oit

en

ut

ode

la

ai-

ces

ité

ne

qui naquit au monde, tua le second. Il faut donc conclure que depuis qu'Adam sut tombé dans la désobéissance, il y eut toujours des bons & des méchans; mais probablement Tacite n'avoit jamais lu la genèse.

Si l'homme considere en lui la structure de son corps, il reconnoîtra qu'il n'y a eu qu'une main divine capable de former un ouvrage si parfait, & d'y mettre tant d'ordre & de beauté, tant de rapports & de proportions dans toutes les parties qui le composent; de sorte que Séneque avoit raison de dire que l'homme étoit le chef-d'œuvre de la sagesse divine.

Mais l'homme qui se connoît, est indécis entre le sentiment de l'amour propre & la raison. Trop soibles l'un & l'autre pour se vaincre, l'un le porte à des excès, le trahit, le fait rougir; il s'en désie: l'autre est lente dans ses opérations austeres; elle le gêne & le tourmente: tout l'asslige, tout l'humilie, jusqu'à ses plaisirs, & ses vertus même ne le satissont pas. Quel avantage retire-t-il donc de cette connoissance de lui-même si recommandée?

Il reconnoît que, par lui-même, il ne peut se rendre heureux; que toutes les choses qui l'environnent, n'en sont pas capables; que les plaisirs qu'elles lui procurent, ne pechent ni par le degré, ni par la quantité, mais par leur qualité & essence. Dégoûté de toutes ces choses, & de lui-même, il leve les yeux vers un être plus grand, plus parfait, dont il trouve une image au dedans de foi; plus il l'examine, plus il se sent pour cet être, d'admiration, de respect & d'amour. C'est cet être qui l'a fait; il lui a donné une soif insatiable de bonheur; il peut la remplir. Toutes les choses qu'il a mises à la portée de l'homme, n'y font pas propres : lui seul est donc la source où doit puiser cette ame si infinie dans ses desirs, & tout le reste n'est donné que pour l'éprouver. Adorer, servir cet être suprême, faire bon usage de ses dons, n'en user que modérément, sans attache, employer tous ses talens, ses

n

10

t

il

E

qui

dit

alc

forces, sa vie, tout, à rendre heureux ses semblables, tel est le prix du bonheur souverain; condition infiniment juste, mais difficile. Comment dompter tant de passions impérieuses, mépriser tant de plaisirs qui l'attirent? Il y a travaillé longtemps: vains efforts! il s'en reconnoît incapable.

1

S

S

r

C

n

il

IS

,

ft

if

r.

al

ie

te

۲,

ie

15

es

Il leve encore les yeux vers le même être qui peut lui donner un contre-poids qui le releve & le soutienne contre le malheureux penchant qui l'entraîne vers le mal; il le lui demande, pénétré du sentiment de son insuffisance & de sa misere: s'il le demande sincérement, ardemment, il l'obtiendra. Petite, & accipietis.

Connoissance de l'homme & de la nature.

L'homme a été environné de biens. Est-il rien de plus satisfaisant pour lui que de saissir les rapports de tous les êtres, soit entr'eux, soit avec lui-même? Alors, dit Séneque, je rends graces aux dieux; alors je trouve la vie précieuse quand je

contemple la nature, que je la considere dans son intérieur. Par quelle autre raison pourrois-je me féliciter d'être du nombre des vivans? Seroit-ce pour filtrer sans cesse le boire, le manger, pour administrer chaque jour le pain à un corps fragile qui dépérit à chaque instant, & faire auprès de lui, pendant cinquante ou soixante ans, les sonctions d'un garde malade? Non, non, c'est pour connoître la nature, & nous élever par cette connoissance jusqu'à l'être infini qui a fait & arrangé toutes choses, qui les maintient, qui les gouverne.

ſ

d

16

P

C

d

le

ď

ho

til

la

m

Différence d'un homme instruit & d'un homme sans éducation.

.* C'est celle d'un arbre gressé, & d'un sauvageon sans culture : l'un porte des fruits doux & parsumés ; l'autre des fruits âpres, rudes & sauvages.

Il y a des hommes qui se rendent fort inférieurs à des animaux.

Est-ce un homme que mon voisin? Le

cœur ne lui dit rien, l'esprit pas grand'chose, & ne fait rien de son corps, que d'y entonner du vin du matin au soir. Quelle vie! il est tranquille.

* Tout homme à qui les petites choses paroissent grandes, & les grandes paroissent petites, ne sera jamais capable de grandes affaires.

* L'homme sensé & intelligent ne se presse pas de les imaginer faciles ou dissiciles; il les examine froidement, & les voit telles qu'elles sont. Les jugemens précipités sont toujours la cause des erreurs.

* Le beau titre, s'il remplissoit tout ce qu'il contient. Les plus honnêtes gens du monde ne sont pas toujours les gens les plus honnêtes. Je sais plus de cas d'un homme honnête que d'un honnête homme, &c. C'est l'honnêteté qui distingue, & qui annonce les sentimens & la noblesse: mais l'homme est un instrument dont il saut savoir jouer; si vous en

t

jouez mal, ne soyez point étonné qu'il rende de mauvais sons. L'homme le plus doux & le plus honnête, si l'on n'est pas honnête avec lui, ne le seroit bientôt plus. Les semmes sont les hommes ce qu'ils sont; c'est souvent leur saute, s'ils ne sont pas toujours ce qu'elles voudroient qu'ils sussent. Un cheval sin & sensible est conduit où l'on veut par une main légere & douce: si la main est rude & pesante, il s'arme, se défend: il devient sougueux.

1

1

ł

1

F

1

h

La considération fait naître ou au moins fortir le génie; & si l'on dit qu'il ne faut estimer les hommes que ce qu'ils valent, on peut dire aussi que les hommes ne valent que ce qu'on les estime.

L'honnête homme est presque toujours sans biens, presque toujours humilié. Il n'a point d'amis, parce que son amitié n'est bonne à rien. On dit de lui, c'est un honnête homme; mais ceux qui le disent le suient, le dédaignent, le méprisent, rougissent même de se trouver avec lui; & pourquoi? C'est qu'il n'est qu'estimable. L'honnête

homme se reconnoît à son air de timidité qui intéresse en sa faveur.

H

S

S

5.

;

ù

:

S

E

t

s 1

t

-

Quand on voit à côté des hommes d'une physionomie libre & hardie, d'une démarche ferme, d'un regard brusque & aisé, on leur devine un cœur dur à travers l'air tranquille & satisfait de leur visage. Il n'y a pas jusqu'à leur embonpoint qui ne choque; mais leurs habits superbes, leurs équipages en imposent au philosophe même, quand il a affaire à eux. Leurs habits prennent sur son imagination les droits que la morale leur dispute. (Spect. franç. de Marivaux.)

Si l'on examinoit attentivement combien il est peu de personnes à qui l'on puisse donner, avec justice, le titre d'honnête homme, on seroit non-seulement surpris, mais on rougiroit des soiblesses attachées presqu'inséparablement à l'humanité: on anroit honte de son état, en appercevant le petit nombre qu'il y a dans l'univers. d'hommes vertueux dignes d'être appellés honnêtes gens par les philosophes. Il est

cependant certain que l'état dans lequel nous en trouverions le plus, seroit celui des simples particuliers qui ne sont attachés ni à la cour, ni à l'église, ni à la robe, ni à l'épée. Comme ils ont moins de devoirs à remplir, ils ont aussi beaucoup moins de peine à devenir véritablement honnêtes gens. Heureux donc celui qui, retiré dans son domestique, livré à quelques amis, dont le nombre est très-petit, vit content du sort que lui a fait le ciel, & n'envie point des emplois & des dignités qui se trouvent si rarement chez les honnêtes hommes, & qui paroissent presque incompatibles avec l'exacte pratique des vertus, par le grand nombre qu'elles en exigent. (Critique du siecle, du marquis d'Argens.)

8

e

f

n

a

e

Ь

é

le

pı

00

8

co

for

Grands Hommes.

.* Ce sont les plus grands hommes qui ont les plus grands vices; c'est qu'ordinairement nous les trouvons grands; nous les traitons de héros, plus par leurs vices, que par leurs vertus, comme les conqué-

Les grandes passions ont fait de grands hommes dans tous les genres; mais il leur manquoit encore d'avoir su vaincre ces mêmes passions: s'ils les eussent vaincues, ils auroient cessé d'être grands hommes. C'est ôter au corps le principe de la vie, & vouloir, malgré cette privation, qu'il existe. Ses passions, disons-le, sont nécessaires pour produire de grandes choses; il ne s'agit que de les tourner à son propre avantage & à celui des autres.

* Chacun prend le masque qu'il trouve en venant dans ce monde; mais les hommes bien nés sont tous les mêmes, & ne sont étrangers en aucun pays: à cela près, que les hommes ont, comme les plantes, des propriétés que le hasard fait découvrir. Les occasions nous sont connoître aux autres & à nous-mêmes.

Suivre souvent des passions avengles constitue le méchant homme; suivre plus souvent la raison que les passions, constitue

l'homme de bien; suivre tantôt l'an & tantôt l'autre, c'est l'homme ordinaire.

.* Les gens bornés ne trouvent aucune différence d'un homme à un autre; ils les voient tous de la même façon. Les gens d'esprit, au contraire, les distinguent parfaitement. On trouve plus d'hommes originaux, plus on a d'esprit.

Les hommes du sens le plus borné peuvent réussir dans les plus horribles entreprises, lorsqu'ils se mettent au-dessus de toutes les loix, & plus facilement encore contre un cœur innocent qui, se reposant sur sa propre droiture, en est moins porté à se désier de celle d'autrui.

8

ſ

C

& d

b

* C'est ce qui a fait dire qu'il n'y a qu'à perdre avec des sots & des méchans, & qu'il ne faut voir ni les uns, ni les autres.

* Que nous plaignons ces hommes féroces contre lesquels nous sévissons, quand leur férocité les porte à quelque excès! Nous pouvons penser que la nature les a faits tels pour la plupart, que leurs organes tiennent de ceux du lion, du tigre, qui forment la férocité de leur caractere. C'est malheureusement une nécessité de les combattre, de sévir contr'eux pour s'en défendre & se garantir de leurs entreprises. Heureux ceux qui sont bien nés! Quelques vices d'organes, quelqu'incommodité cachée & secrette rend des hommes paresseux, incapables de s'appliquer au travail. Ce n'est pas leur faute; cependant nous les blâmons, nous les méprisons, nous les privons de tout secours, pendant qu'ils en ont le plus de besoin, méritent notre pitié, & toute la sensibilité de notre ame.

HONNÊTETÉ.

Sur l'honnêteté & la véritable politesse.

Une ame honnête n'est pas faite pour supporter les mépris.

L'honnêteté est le nœud de la société civile. Tout ce qu'on nomme honnêteté & civilité, ne consiste que dans un sage discernement de ce qui peut plaire ou blesser ceux avec qui nous vivons, & de

h

à

f

fi

é

a

p

la

n

C

e

16

p

1

pl

n

le

le

fo

ce que l'ordre & la bienséance approuvent ou condamnent. Ceux qui savent faire ce discernement, & pratiquer ce qui plaît, sont propres pour la société; &, comme cette vertu est utile au public, on lui rend, d'un commun accord, l'honneur qu'elle mérite. C'est de-là que ceux en qui cette vertu paroît, sont appellés gens d'honneur: mais il n'y a gueres de gens parfaitement honnêres dans le monde; il n'y a qu'une fausse apparence d'honnêteté. La civilité aujourd'hui semble ne consister qu'à déguiser son aversion & le mépris qu'on a pour les autres; aussi il n'y a que les simples qui s'y laissent tromper. Mais parmi des personnes incapables de dissimulation & de fourberie, les marques d'honneur dont on se prévient, ne sont point équivoques. Les témoignages d'une affection sincere que l'on se donne, sont les liens d'une union durable.

Rien n'est si importun que les civilités du monde, qui ne viennent que de la flatterie ou de l'orgueil: ce qu'on y appelle .

honnêteté, n'est qu'un commerce de vanité. La véritable civilité est ingénieuse à trouver les occasions d'obliger, de confoler, de rendre service, de se réjouir sincèrement quand elle y a réussi; elle sait éviter avec prudence tout ce qui pourroit choquer ou causer de la tristesse, supporter avec patience les désauts, les dissimuler pour en épargner aux autres la honte & la consusion. Tout cela se fait d'une autre maniere, quand c'est par le sentiment du cœur, que lorsqu'on est occupé qu'à suivre extérieurement ce qui se pratique entre les gens du monde. (Entret. sur les sciences, par le pere Lamy, p. 199.)

.* On seroit trop heureux si l'on pensoit à tout; on ne manqueroit à rien.

.* L'homme le plus honnête est de la plus haute condition. (V. condition.) On ne peut trop répéter cette vérité.

Dans le monde, les grandes places & les petites font à l'extérieur ce qu'on appelle les grands & les petits. Dans l'intérieur, fouvent caché, le génie, les talens, les

lentimens du cœur ou l'insensibilité font la supériorité ou la bassesse.

J'étois, ajoute Montagne, à qui l'on pardonne aisément de parler souvent de lui, à cause des pensées philosophiques qu'il nous fournit; j'étois, dit-il, auprès d'un grand véritablement grand par les sentimens & l'honnêteté que j'avois éprouvés pendant près de quinze ans, & qui m'avoient fingulièrement attaché. C'en étoit pour la vie; j'y comptois. Pourquoi, me suis-je dit, sans intérêt quelconque, comme sans possibilité de soupçons relatifs. à rien, le ton, cet organe du cœur, a-t-il changé? J'ai éprouvé pendant long-temps, tour-à-tour un filence continué, sans explication si facile, & progressivement, & souvent des brusqueries, jusqu'au persisflage enfin qui s'appercevoit en public. C'en est trop. Tout reconnoissant que je suis encore des bontés, est-il surprenant que je me sois retiré? J'en ai eu le plus vif chagrin fait pour toucher; le cœur qui ne manque à rien, & le sait,

1

F

a

b

P

p

8

C

d

CE

tie

rio de

do

n'est pas fait pour être avili. Un monarque pourroit nous faire du mal, s'il le vouloit, mais il n'est pas en sa puissance d'ôter l'honneur à l'homme sensible & honnête.

t

1

e

S.

S

i

B

S:

1

3.

3

3.

3

>

Honnêteté & Dévotion.

Vous trouvez que N.... dans le rang qu'il tient, est honnête, parce qu'il vous salue, & demande comment vous vous portez; mais ayez une affaire d'intérêr avec lui, vous n'y trouverez que de la barbarie. Souvent les honnêtes gens du monde, nous l'avons dit ailleurs, ne sont pas toujours les gens les plus honnêtes, & les prétendus dévots ne sont pas toujours ceux qui ont le plus de piété.

Un homme sage (M. de Fontenelle) disoit : je suis né françois; j'ai vécu cent ans, & je mourrai avec la consolation de n'avoir jamais donné le plus petit ridicule à la plus petite vertu. Cet homme de lettres, philosophe aimable, qui entendoit mieux que personne les véritables intérêts de sa gloire, répondit au duc

d'Orléans, régent, qui lui offroit de le faire président perpétuel de l'académie des sciences. Eh! monseigneur, pourquoi voulez-vous m'empêcher de vivre avec mes pareils? (Encyclopédie.)

Un particulier de ma connoissance ayant essuyé de mauvais procédés mal-à-propos du curé de la campagne qu'il habitoit, fut invité par plusieurs de ses amis d'en porter des plaintes qu'elles appuyeroient devant ses supérieurs. On le fit trouver, dans cette intention, à un dîner. L'archidiacre grandvicaire, & qui depuis a été évêque, à qui on en avoit parlé, le prévint lui-même en particulier après le dîner; mais l'offensé lui dit : je vous remercie, monsieur; je ne crains point le sieur..... je le ruinerois peut-être, & je serois plus fâché de le voir ruiné, que je ne ressentirois de plaisir d'être vengé; & en effet, il lui rendit fervice peu après dans des affaires contentieuses.

h

n

n

fa

re

1

6

HONNEUR.

* L'honneur n'est point une chimere; .

il y auroit au moins de la maladresse à le méconnoître. Ce n'est point dans la vanité que réside l'honneur; ce n'est pas dans l'orgueil, qui fait les querelles. Le véritable honneur vient d'un cœur sensible & honnète : il n'est bien connu que de son semblable : il doit s'éloigner à la rencontre de sentimens qui lui sont contraires & qu'il n'est pas fait pour éprouver.

* L'honneur vaut mieux que les honneurs. Thomas Morus, dans son Utopie, dit que s'empresser pour les honneurs de ce monde-ci, & mettre des armes de noblesse sur une prison, c'est à-peu-près la même chose.

.* Ce n'est ni le suffrage des grands qui nous donne l'honneur, ni leurs dédains qui nous l'ôtent, de même que ce n'est ni la flatterie des petits, ni leurs médisances.

Eh quoi! dit si bien J. J. Rousseau dans sa nouvelle Héloise, les vertus qu'on a réellement dépendent-elles de l'aveu ou de l'abnégation de gens ineptes & méprisables? Périssent-elles sous les mensonges

d'un calomniateur, les injures d'un homme ivre? Prouvent-elles qu'on les mérite? & l'honneur du sage seroit-il à la merci du premier brutal?

HUMEUR.

Il est inutile d'employer la raison pour combattre l'humeur; il vaut mieux prendre le parti du silence. (Lettres sur l'éducation, par madame la comtesse de G***.)



h

9



JALOUSIE.

N honnête homme amoureux & jaloux, ne fera point colere, ombrageux, méfiant, mais délicat, sensible & craintif: il sera plus allarmé qu'irrité; il s'attachera bien plus à gagner sa maîtresse qu'à menacer fon rival; il l'écartera, s'il peut, comme un obstacle, sans le hair comme un ennemi: s'il le hait, ce ne sera pas pour l'audace de lui disputer un cœur auquel il prétend, que ce rival acquiert peut-être fans y fonger & fans le favoir, & n'a nulle envie de le lui faire perdre. L'orgueil même seroit injuste de s'allarmer & de s'offenser fans fujet. Jamais l'amour & l'amitié vétable n'ont existé sans estime dans un cœur honnête; & nul ne doit aimer, dans ce qu'il aime, que les qualités dont il fait cas.

La jalousie est une foiblesse de l'humanité, bien triste pour soi & pour les autres,

qui va souvent au-delà des apparences & de la vérité, effet de vapeurs noires qu'on ne peut retenir, qui offusquent le cerveau comme un nuage épais d'où sortent des orages, même contre ses meilleurs amis & ses plus attachés serviteurs. Cette passion est une source intarissable d'inquiétudes & de chagrins, qui donne beaucoup de peine à son propriétaire, & ne lui sert presque toujours qu'à se tourmenter & à bien tourmenter les autres. Ne semble-t-il pas qu'il suffiroit d'avoir ressenti une fois ces mauvais effets pour s'en corriger? Malgré de l'étude & du travail, ordinairement on ne réussit pas. Il en est de même de toutes les passions; chacun a son lot, & croit que les autres peuvent se passer aisément de celles qui ne lui sont point échues. On ne quitte gueres celles avec lesquelles on est né. On a beau les chasser à coup de fourche, on les retrouve à sa porte, toujours prêtes à rentrer, tant est grande la force du naturel.

r

i

n

I

d

91'

m

m

qu

La jalousie, dit Fréron quelque part,

K

n

u

es

is

ſ-

4-

ip

rt

à

·il

is

1-

nt

le

8

é-

es.

es

ıp

,

de

t,

paroît un mélange confus d'amour & de haine, d'orgueil & de modestie, de confiance en son mérite, & de désiance à-lafois, de crainte & de désespoir. Le jaloux, troublé par son démon, ne sauroit sermer l'œil. Il se guériroit s'il se disoit sans cesse qu'on ne sauroit garder une semme galante, & que celle qui est sage n'a pas besoin qu'on la garde. La tendresse fait quelquesois taire la jalousie; c'est quand elle est la plus forte. Les hommes sont ordinairement plus jaloux que les semmes; mais les semmes jalouses sont encore plus insupportables.

* Moliere a dit que c'est aimer froidement que de n'être point jaloux : aussi n'est-ce pas la jalousie délicate qui déplast. La jalousie délicate n'est qu'une mésiance de soi-même, & la crainte de perdre ce qu'on aime. L'excès de la passion de l'amant délicat fait qu'il s'oublie luimême, & présere en tout l'objet aimé : mais c'est souvent la façon d'être jaloux qui déplast. C'est cette jalousie où il entre plus d'amour propre peu éclairé, que d'amour, que l'on hait. Le véritable amour, qui suppose toujours de l'estime, ne demande que de la douceur & de la complaisance.

L'amour, pour faire le plaisir de l'ame, ne doit pas être ombrageux, jaloux, surieux, désespéré, mais tendre, simple, délicat, sidele, &, pour se conserver dans cet état, accompagné d'espérance; alors on a le cœur rempli, & non pas troublé; on a des soins, & non pas des inquiérudes; on est remué, mais non pas déchiré; & ce mouvement doux est précisément notre bonheur. (Fontenelle.)

Fiez-vous aux personnes jalouses du soin de vous connoître; vous ne perdrez rien avec elles. La nécessité de bien voir à cet égard, est attaché à leur misérable passion; & elles vous trouvent toutes les qualités que vous avez, en vous cherchant tous les désauts que vous n'avez pas.

(Mariyaux , hist. de Marianne.)

Jesus-Christ.

C

I

&

la

ď

l'a

ď

co

de

fes

tag

Jesus-Christ.

Portrait de JESUS-CHRIST, que Lentulus, gouverneur de Judée, envoya au Sénat Romain dans le temps que la renommée de JESUS commençoit à se répandre dans le monde.

Il y a, de l'heure qu'il est, en Judée, un homme d'une vertu singuliere, qu'on appelle Jesus-Christ. Les barbares le croyent prophête; mais ses sectateurs l'adorent, comme étant descendu des Dieux immortels. Il ressuscite les morts. & guérit toutes fortes de maladies par la parole ou par l'attouchement. Il est d'une taille grande & bien formée; il a l'air doux & vénérable; ses cheveux sont d'une couleur qu'on ne sauroit gueres comparer; ils tombent à boucles jusqu'au dessous des oreilles, & se répandent sur ses épaules avec beaucoup de grace, partagés sur le sommet de la tête, à la maniere des Nazaréens; son front est uni Tome II.

1

Z

r

e

S

t

)

1

P

p.

CE

ré

fo

fo

pa

jou

frii

am

nar

leui

par.

com

tans

man

vis p

& large, & ses joues ne sont marquées que d'une aimable rougeur; son nez & sa bouche sont formés avec une admirable symmétrie; sa barbe est épaisse, & d'une couleur qui répond à celle de ses cheveux, descendant d'un pouce au-dessous du menton, & se divisant vers le milieu, fait à-peu-près la figure d'une fourche. Ses yeux font brillans, clairs & sereins. Il censure avec majesté, exhorte avec douceur: foit qu'il parle ou qu'il agisse, il le fait avec élégance & avec gravité. Jamais on ne l'a vu rire; mais on l'a vu pleurer souvent. Il est fort tempéré, fort modeste & fort sage : c'est un homme enfin qui, par son excellente beauté & ses divines per- la fections, surpasse les enfans des hommes. sots

JE U.

On pourroit appliquer au jeu ce que dit Martial en quelqu'endroit de ses œuvres.

Turpe eft difficiles habere nugas. Et stultus labor est ineptiarum.

Le jeun'a été inventé que pour décharger arên

5

a

e

ie

٠,

1-

it

es

n-

r:

it

on

u-

8

les gens désœuvrés du pénible fardeau de leur existence : le plaisir qu'ils y cherchent prouve le vuide de leur ame, & ne la remplit pas. Ces remedes seroient inutiles à ceux que le goût, la confiance & la liberté réuniroient.

Il y auroit une sorte de raison dans la société à faire jouer les sots : c'est ce qu'ils font de moins sottement.

Je fus extrêmement satisfait de la compagnie où je me trouvai il y a quelques jours avec des femmes, car elles ne m'offrirent point un jeu de cartes, cer insipide amusement inventé pour occuper un moar narque imbécille, & constamment cher à er- la troupe nombreuse des désœuvrés. Les es. fots, même avec son secours, y cachent leur profonde insuffisance, & passent ainsi par-tout. Le jeu avoit disparu de cette dit compagnie qui sait trop embellir les inses, tans de la vie, pour tuer le temps d'une maniere aussi triste, aussi fastidieuse : je n'y vis point de ces tables vertes qui sont une ger arêne où l'on s'égorge impitoyablement.

L'avarice ne vient pas fatiguer les honnètes citoyens jusques dans les momens consacrés au loisir: on ne s'y fait pas un tourment de ce qui ne doit être qu'un délassement.

Je redoute l'aprêté de l'hiver, non à cause de la rigueur de la saison, mais parce qu'il ramene la triste sureur du jeu. Cette saison est la plus fatale aux mœurs, & la plus insupportable au philosophe: c'est alors que naissent ces bruyantes & insipides assemblées où toutes les passions sur les exercent leur ridicule empire. Le goût de la frivolité dicte les arrêts de la mode tous les hommes métamorphosés en estaves esseminés, sont subordonnés aux caprices des semmes, sans avoir même pour elles ni passion, ni estime,

s'e

il

si :

te

lu

de

les

ch

ent

La corruption des temps a fait du jeu un métier & une affaire. La maniere de parler dont on se sert quelquesois pour exprimer une bagatelle, ou pour peindre une chose facile, ce n'est qu'un jeu, n'est pas convenable aujourd'hui pour ce qu'on appelle vraiment le jeu; & qui ne sait que parmi ce qui s'appelle même les honnêtes gens, trop souvent

On commence par être dupe; On finit par être fripon.

tes

fa-

ır-

Te-

ı à

rce

la

'est

des

iles

: de

de:

ef.

aux

ème

jeu

de

our

idre i'est

i'on

(Madame Deshoulieres.)

JEUNESSE.

La force, la fanté, la joie de la jeunesse s'évanouissent comme un songe agréable; il n'en reste que des images sugitives; & si par malheur on a consumé dans une honteuse volupté cette brillante jeunesse, il ne lui succede qu'un triste & cruel souvenir de ses plaisirs passés. On paie cher le soir les solies du matin. (Encyc. art. de M. le chev. de Jaucourt.)

I M A G I N AT I O N.

* La force de l'imagination fait les enthousiastes, les fanatiques & les enragés.

I M P É R I E U X.

Impérieux se dit de l'homme, du carac-

C iij

C

b

r

r

i

r

V

n

P

b

u

C

8

a

V

g

12

I

tere, du geste & du ton; l'homme impérieux veut commander par-tout où il est; cela est dans son caractere; il a le ton haut & fier, & le geste insolent. Les hommes impérieux avec leurs égaux, sont impertinens, ou vils avec leurs supérieurs; impertinens s'ils demeurent dans leur caractere, vils s'ils en descendent. Si les circonstances favorisoient l'homme impérieux, & le portoient aux premiers postes de la société, il y seroit despote. Il est né tyran, & il ne songe pas à s'en cacher. S'il rencontre un homme ferme, il en est surpris, le regarde au premier coup-d'œil comme un esclave qui méconnoît son maître. Il y a des amis impérieux : tôt ou tard on s'en détache. Il y a peu de bienfaiteurs qui aient assez de délicatesse pour ne le pas être: ils rendent la reconnoissance onéreuse, & font, à la longue, des ingrats. On s'affranchit quelquefois de l'homme impérieux par les services qu'on en obtient : il contraint son caractere, de peur de perdre le mérite de ses bienfaits.

L'amour est une passion impérieuse à laquelle on sacrisse tout, &c.

ipé.

eft;

aut

mes

er-

irs;

ca-

cir-

pé-

ftes

né ner.

eft

œil

fon

ou

en-

our

oif-

des

de

on

de

its.

Les femmes sont impérieuses; elles semblent se dédommager de leur soiblesse naturelle par l'exercice outré d'une autorité précaire & momentanée. Les hommes impérieux avec les semmes ne sont pas ceux qui les connoissent le plus mal : ces rustres-là semblent avoir été faits pour venger d'elles les gens de bien qu'elles dominent ou qu'elles trahissent.

I M P O R TANCE.

L'adjectif important a deux exceptions particulieres. On dit d'un homme qui peut beaucoup dans la place qu'il occupe, c'est un homme important : on le dit aussi de celui qui ne peut rien, ou peu de chose, & qui met tout en œuvre pour se faire attribuer un crédit qu'il n'a pas. Les nouveaux débarqués, ceux qui sollicitent des graces, des places, sont à tout moment ici la dupe des importans. La ville & la cour regorgent d'importans qui sont payer bien

C iv

1

i

c

ſ

g

f

C

d

d

jo

f

fe

il

0

fo

fi

to

cher leur nullité. Les importans sont dans les cours ce que les prêtres du paganisme étoient dans leurs temples : on les croyoit en grande familiarité avec les dieux, dont ils ne s'éloignoient jamais : on leur portoit des offrandes qu'ils acceptoient, & ils s'engageoient à parler au ciel, à qui ils ne disoient rien, ou qui ne les entendoit pas. En un mot, l'important est sans naissance, mais il voit des gens de qualité; il est sans talens, mais il protege ceux qui en ont; il est sans crédit, mais il se met en chemin pour rendre service; il ne fait rien, mais il conseille ceux qui font mal. S'il a une petite place, il croit y faire de grandes choses; enfin, il voudroit faire croire à tout le monde, & se persuade à lui-même que ses discours, ses actions, son existence influent sur la destinée de la société.

IMPORTUN.

C'est celui qui embarrasse, incommode, ennuie, chagrine par sa présence, ses discours & ses actions hors de saison. Un ns

ne

oit

nt

oit

n-

ne

is.

e,

ns

t;

in

is

ie

es

à

ie

(-

é.

,

[-

n

importun offre avec vivacité ses services à des gens qui ne veulent pas l'employer: il prend le moment que son ami est accablé d'affaires pour lui parler de sciences; il va souper chez sa maîtresse le soir même qu'elle a la fievre; il entraîne à la promenade des gens à peine arrivés d'un long voyage, & qui ne cherchent qu'à se reposer de leurs fatigues. En un mot, il ne sait jamais discerner les temps & les occasions; & loin d'obliger les autres, il leur déplaît & leur devient à charge. Ce rôle ridicule qu'il joue dans la société, est le vrai rôle d'un fot. Un homme habile, dit la Bruyere, fent d'abord s'il convient ou s'il ennuie; il fait disparoître l'instant qui précede celui où il seroit de trop quelque part.

I M P Ô T S.

Toutes choses égales, celui qui a dix fois plus de bien qu'un autre, doit payer dix fois plus que lui. Celui qui n'a que le simple nécessaire, ne doit rien payer du tout; & la taxe de celui qui a du superssu,

peut aller au besoin jusqu'à la concurrence de tout ce qui excede son nécessaire. Quelqu'un dira qu'eu égard à son rang, ce qui seroit superflu pour un homme inférieur est nécessaire pour lui; mais c'est un mensonge, car un grand a deux jambes, ainsi qu'un bouvier, & n'a qu'un ventre non plus que lui. De plus, son prétendu nécessaire est si peu nécessaire à son rang, que, s'il savoit y renoncer pour un sujet louable, il n'en seroit que plus respecté. Le peuple se prosterneroit devant un ministre qui iroit au conseil à pied, pour avoir vendu ses carosses dans un pressant besoin de l'état. Enfin, la loi ne prescrit la magnificence à personne, & la bienséance n'est jamais une raison contre le droit, &c. (Esprit de J. J. Rousseau.)

IMPRESSION.

Il n'y a guere de livres où l'on ne trouve, dans de secondes éditions, beaucoup d'additions à faire, & souvent, & peut-être encore mieux, beaucoup de retranchee

1-

ıi

ır

1-

fi

n

4-

,

et

é.

i-

ır

it

-

e

-

e

mens; mais il faut toujours d'abord corriger & les fautes de l'imprimeur & les fiennes. Il est assez facile & ordinaire de prendre le change dans l'abondance des matieres; mais outre cela, les correcteurs d'imprimerie, quand ils n'entendent pas la matiere que vous traitez, changent des mots, & le tour même des phrases & des pensées, vous sont faire des vers en prose malgré vous; de façon que, malgré tous les soins qu'on peut prendre, l'ouvrage en est désiguré, & l'on est obligé de rectifier encore, par un errata, ce qui se trouve dérangé après les corrections qu'on a faites.

INCERTITUDE.

.* Je ne sais si l'on n'a pas fait un traité des incertitudes, pour servir à ceux qui ne doutent de rien. Que de choses à dire sur ce sujet!

* C'est par les choses connues qu'on parvient aux inconnues; fameux axiome de géométrie, de politique, de métaphysique, par lequel on est en esser aussi assuré des choses inconnues ou éloignées qu'on puisse l'être. Cependant, rien de plus incertain que ce qui est même le plus à notre portée; à plus forte raison ce qui en est éloigné.

* Nous connoissons ou nous croyons connoître la nature du feu, quand nous disons que c'est un assemblage fluide d'une infinité de petites parties de matiere subtile dans un grand mouvement, qui, en agitant tous les corps qu'elles rencontrent, les divisent en leur communiquant le même mouvement. Nous jugeons du soleil, qui est éloigné de nous, par l'effet qui est le même, de nous échauffer, que c'est un feu pareil à celui que nous allumons ici. Cependant, quelque probabilité qu'il y ait, on ne peut nier que cela, dont nous ne pouvons pas nous assurer absolument & palpablement, ne soit très-incertain, puisqu'il n'est pas impossible à la toute puisfance de Dieu de produire les mêmes effets par des causes différentes à l'infini.

1

d

C

1

é

.* Ce qui nous vient de loin par le

canal des autres, ou même de plus près par nos propres sens, varie beaucoup en chemin par le rapport des autres, ou de plus près par notre propre fait, & suivant nos dispositions. Je me suis trouvé plusieurs fois à l'armée, au retour de quelque action, l'entendre raconter à vingt personnes qui y étoient, chacune d'une façon toute différente; de forte que je doutois presque moi-même d'avoir bien vu, chacun ayant vu différemment, suivant son récit, suivant sa façon de voir apparemment, suivant ses facultés ou ses organes. A qui donc auroit-on pu s'en rapporter dans ces occasions? C'étoit sans doute aux têtes les plus froides : mais qui est-ce qui en étoit cru? C'étoit les plus chaudes. Fiezvous après cela à tous les rapports, à toutes les spéculations, aux gazettes, aux anecdotes, aux histoires.

INCORRIGIBLE.

Que de gens sont incorrigibles! L'indocilité, l'insolence, l'imbécillité,

Porgueil, l'opiniâtreté & les passions rendent certains hommes incorrigibles. Où ils ne conçoivent pas la vérité des conseils qu'on leur donne, ou ils en conviennent, & n'ont pas la force de les suivre, à leur grand dommage & perte. Je ne sais pas comment on corrige des enfans mal nés avec des vices d'esprit qui paroissent incorrigibles; mais je ne conçois pas qu'on ne pût faire changer de nouveau ceux qui seroient bien nés. On ne donne pas de la sensibilité à ceux qui n'en ont point : je doute qu'on rectifie leur jugement; ils font perdus à-peu-près sans espérance. Si un jeune homme peche par défaut de sensibilité, il n'y a d'autre remede que de lui imprimer fortement des idées d'ordre, d'exactitude & de justice; heureux s'il peut les recevoir & les conferver. Enfin il ne faut abandonner un jeune homme à son sort misérable qu'après avoir tout tenté pour le faire revenir, amitié, tendresse & rigueur. (Encyclopédie.)

d

d

ľ

le

m

8

de

INDÉPENDANCE.

IS

s.

25

n

25

e.

25

ii is

u

ne

ıt

e-

15

ar

e-

es

;

1-

ın

ès

r,

0-

La pierre philosophale de l'orgueil humain, la chimere après laquelle l'amour propre court en aveugle, le terme que les hommes se proposent toujours, & qui empêche leurs entreprises & leurs desirs d'en avoir jamais, c'est l'indépendance.

INDIGENCE.

L'indigent manque des choses nécesfaires à la vie au milieu de ses semblables qui jouissent avec un faste qui l'insulte, de toutes les superfluités possibles. C'est un des plus grands malheurs des sociétés quand elles sont divisées en deux classes, de l'excès d'opulence & de misere. L'indigence n'est pas un vice; elle est donc pire: on accueille le vicieux, on suit l'indigent. Il n'y a point d'indigent parmi les sauvages.

Mais le malheureux n'est pas toujours malheureux; la providence veille sur lui, & quand il n'a pas démérité, il reçoit des secours sans s'y attendre. Quand l'homme est au comble de la fortune, c'est alors qu'il doit craindre quelque revers. Quand le malheur, au contraire, nous a poursuivi long-temps, il semble qu'il ne peut plus nous arriver que quelque chose d'heureux.

De l'indigence & des richesses.

Si je suis indigent, je suis content des plus petits plaisirs. Les riches n'en jouissent pas; il leur en faut de grands; il faut que leur ame soit continuellement agitée.

f

C

vo

c'e

joi

en plu

Je n'ai point d'amis qui viennent me voir; mais en revanche je vais voir tout le monde dans les rues: je m'amuse des hommes qui passent; & quand je vois passer un coquin que je connois, je le méprise, sans avoir la peine maudite de lui faire encore des complimens, & de le traiter comme un homme estimable, comme je serois si j'étois dans le monde. Je ne sais pas bonne chair, mais j'ai bon appétit; je ne bois pas de bon vin, mais ł

t

1

t

e

t

S

3

comme je ne bois gueres en tout temps, il me paroît du nectar; & quand je n'ai que de l'eau, je ne la bois qu'à ma soif, cela la rend délicieuse; & sans cela croiroit-on que les malheureux, les gens pauvres pussent résister à leur état! L'ame du riche jeûne de tout au milieu de l'abondance par l'excès de cupidité où elle s'est jettée. La nature est une bonne mere : quand la fortune abandonne ses enfans, elle ne les abandonne pas elle. Un homme étoit riche; il devient pauvre. Laissez-le faire : la nature en lui a pourvu à tout; c'est un soldat qui a armes & bagages.

(Spect. franc. de Mariyaux.)

FABLE.

Dans l'indigence, prêt à se pendre, un malheureux entre dans un bois, & voit reluire quelque chose; il souille: c'est un trésor qu'il emporte, ravi de joie. Peu après le riche avare qui l'avoit ensoui, vient, cherche, & ne trouvant plus rien qu'un bout de corde que l'autre

avoit laissé, il se le met au col, s'accroche & finit ses jours.

Cette fable est allégorique : on la comprend.

Souvent le fort a plus d'un bon caprice,
Et pour changer, se mêle de justice.
Le mérite est par lui récompensé,
Lorsque son bras s'abuse ou s'est lassé.
Si notre joie ensin n'est pas durable,
Nul n'est constamment misérable.
Sans nous lasser à chercher des témoins,
Voyez celui dont parle cette fable.
Le bonheur vient quand on l'attend le moins;
C'est-là son tic. O bonheur secourable!
Nous t'éloignons souvent par trop de soins,

INDISCRÉTION.

Les malheureux & les enfans sont presque tous indiscrets.

L'indiscrétion n'est pas seulement relative à la consiance; elle s'étend à d'autres objets. On dit d'un zele, qu'il est indiscret; d'une action, qu'elle est indiscrete.

Une semme tendre compte sur la discrétion de l'homme qu'elle favorise; c'est

in

e

la

3

11

a-

es

f-

e. ſ-

R

une condition tacite qu'il ne faut jamais oublier, pas même avec son ami. Pourquoi lui confieriez-vous un secret qui n'appartient point à vous seul? Il n'y a pas beaucoup d'amans indiscrets, parce qu'il y a peu d'hommes honnêtes.

Après l'indifcrétion des amans heureux, la plus commune est celle de certains bienfaiteurs. Il n'y en a gueres qui sentent combien il est doux de savoir seul l'action généreuse qu'on a faite, que celui même qu'on a secouru, l'ignore, s'il se peut. Voilà comme pense l'homme vraiment généreux. Pourquoi appeller en considence un tiers entre le ciel & vous? J'aime à me persuader, pour l'honneur du genre humain, qu'il y a eu des ames généreuses qui ont gardé en elles-mêmes des actions héroïques pendant toute la vie, & qui sont descendues sous la tombe avec leur secret.

INDOCILITÉ.

Les peuples sauvages sont d'un naturel indocile & très-borné. Si les jeunes gens

ne brisent eux-mêmes de bonne heure leurs volontés, ils se trouvent toujours indociles à s'appliquer à quelque occupation, & resteront à jamais dans les bornes les plus étroites. L'indocilité naît ou de l'opiniâtreté, ou de l'orgueil, ou de la sottise; c'est un vice de l'esprit qui n'apperçoit pas l'avantage de l'instruction, ou une sérocité de cœur qui la rejette, ou une suite de stupidité.

INDOLENCE.

C'est une privation de sensibilité motale. L'homme indolent n'est touché ni de la vertu, ni de la gloire de réussir dans ses entreprises, ni de la réputation, ni de la fortune, ni des nœuds du sang, ni de l'amitié, ni des arts. C'est une paresse de l'ame qui s'étend à tout, & la rend incapable de toutes choses; état pire que l'indissérence, qui peut avoir encore de l'inquiétude & de l'ennui qui l'en sasse sortir. C'est à ce calme destructeur de tout talent, de toute vertu, comme de tout véritable plaisir, que nous amenent ces prétendus sages qui osent attaquer les passions.

INDULGENCE.

1

1

i

S

e

e

e

e

e

e

e

C'est une disposition à supporter les défants des hommes, & à leur pardonner leurs fautes; c'est le caractere de la vertu éclairée. Dans la jeunesse, dans les premiers momens de l'enthousiasme pour l'ordre & le beau moral, on jette un regard dédaigneux fur les hommes qui semblent fermer les yeux à la vérité, & s'écartent quelquefois des routes de l'honnêteté. Mais les connoissances augmentent avec l'âge; l'esprit plus étendu voit un ordre plus général; il voit dans la nature des êtres leur excellence, & la nécessité de leurs fautes : alors on aspire à réformer ses semblables, comme soi-même, avec la douceur, la chaleur d'un intérêt tendre qui corrige ou console, soutient & pardonne.

L'envie plus contrariée, par le mérite,

qu'offensée des défauts, voit le mal à côté du bien, & le censure dans l'homme qu'on estime.

L'orgueil, pour avoir le droit de condamner tous les hommes, les juge d'après les idées d'une perfection à laquelle perfonne ne peut atteindre.

g

f

(

i

0

fc

bo

ét

in

à

io

no

qu do

La vertu éclairée, toujours juste, indulgente, plaint le méchant qui se dévore lui-même, &, jusques dans les sévérités, on la trouve consolante. (Encyclopédie.)

INFORTUNE.

Les infortunés sont défians, & deviennent même quelquesois injustes. La défiance est le premier démon qui vient les tourmenter & les conduire au désespoir.

Lorsqu'on a été abreuvé de douleurs, le bonheur qui suit, trouve toujours dans l'ame un levain d'angoisse. C'est l'océan qui communique son amertume à tous les sleuves qui viennent déposer les eaux douces dans son vaste sein.

INGRATITUDE.

* L'ingratitude est un crime; mais celui qui n'oblige pas, crainte de l'ingratitude, ne veut donc placer ses bienfaits qu'à intérêt? Il est peu généreux. Cette crainte même poussée à l'excès, est inhumanité. L'homme vraiment généreux oblige sans songer à la reconnoissance : ce sont les affaires de l'obligé.

4

S

e

•

-

a

it -

5,

15

n

15

X

INJURES.

Il faut être bien bon philosophe ou bien bon chrétien pour remplir dans toute son étendue le grand principe du pardon des injures.

Du mépris qu'on en doit faire.

Si nous raisonnons, nous découvrons à coup sûr que nous sommes presque toujours les artisans de nos chagrins & de nos malheurs. On veut répondre à ceux qui critiquent ou qui calomnient, & on donne de l'aliment à leur envie & à leur

fureur. Eh! pourquoi ne pas imiter les plus célebres personnages qui furent ca-Iomniés? car ils le furent presque tous. Ils n'en parurent nullement affectés. Le cardinal Bellarmin apprenant que ses mœurs étoient diffamées d'une maniere indigne, dans un libelle répandu de toutes parts, n'en fit que rire, en plaignant le calomniateur, & méprisant la calomnie. Le cardinal de Bérulle instruit d'une satyre affreuse, où il étoit traité d'hérétique, d'impie, de libertin, n'en témoigna pas la moindre sensibilité. Le marquis Masséi eut le courage de répandre lui-même un ouvrage qui le diffamoit d'une maniere atroce; & le pape Benoît XIV lui écrivit à ce sujet une lettre de félicitation, qui commence par ces paroles remarquables: quand je voudrois douter que vous êtes un grand homme, cela ne me seroit plus possible, depuis que je vois que l'envie vous persécute. Il n'y a que les sots, disoit le cardinal de Richelieu, dont on ne dit point de mal.

INNOCENCE.

c

ľ

N

de

ca

ét

8

ca

m

cu

de

INNOCENCE.

Il est honteux à un coupable de se défendre, & cette honte sait la premiere peine de son crime. Un innocent aussi est honteux de se justifier, & cette pudeur est le caractere de sa vertu. Souvent l'innocence calomniée n'a point appris l'art de plaider sa cause, & l'on se prévaut de son embarras pour la consondre. (Causes célebres.)

0

S

ė

e

S

i

1

e

t

i

S

S

e

t

t

٠.

Quelquesois aussi l'innocence, lorsqu'on l'accuse, sait se désendre en peu de mots: elle persuade quelquesois sans raisonner: elle convainc sans le secours des preuves. Marcus Scaurus sut accusé, par Varius, devant le peuple Romain, d'avoir été la cause du soulevement des alliés. Scaurus étoit un homme d'une probité reconnue & irréprochable. Le jour de plaider sa cause devant le peuple étant venu: Romains, dit-il, Quintus Varius accuse Marcus Scaurus d'être l'auteur du soulevement des alliés: Marcus Scaurus répond que cela

Tome II. D

n'est pas; que devez-vous croire? Le peuple, surpris d'un plaidoyer si extraordinaire, prononça que Scaurus étoit innocent. S'il eût été coupable, il ne se seroit pas ainsi défendu. Ce laboureur qui fut accusé, par envie, devant le sénat romain, d'être magicien, parce que ses récoltes prospéroient plus que celles de ses voisins, se présenta devant le sénat, montra ses bœufs en bon état, sa charrue & ses bras nerveux, en disant : voilà ma magie & tous mes fortileges : il fut renvoyé absous. La maréchale d'Ancre, accufée d'être sorciere, parce qu'elle gouvernoit la reine, on lui demanda de quel sortilege elle se servoit, répondit : je ne connois d'autre fortilege que le pouvoir d'une ame forte sur un esprit foible; on la fit mourir.

Inquiétudes de l'Avenir.

1

0

17

d

tı

p

a

Se

Souvent trop de prévoyance, une imagination trop vive, rapprochant les temps & les objets, nous font sentir les premieres atteintes d'un mal que peut-être nous ne 1i-

)-

it

ut

1,

of-

fe

fs

r-

us _a

e,

ui

t,

ge

ın

2-

ps

es

fommes pas destinés à souffrir, nous porte à redouter un avenir qui peut-être ne sera jamais pour nous, à rassembler, sous nos yeux, les suites appréhendées d'un événement que de secrettes combinaisons, des circonstances ignorées, mille accidens peuvent arrêter, changer, rendre dissérent de notre attente, ou peut-être absolument impossible.

INSINUANT.

L'homme insinuant sait faire entrer dans les esprits, & leur saire agréer ce qu'il propose; il a une éloquence qui lui est propre; elle a exactement le caractere que les théologiens attribuent à la grace. Pertingens omnia suaviter & fortiter; c'est l'art de saisir nos foiblesses, d'user de nos intérêts, de nous en créer : il est possédé par les gens de cour, & les autres malheureux accoutumés ou contraints à ramper : ils ont appris à subir toutes sortes de formes. Fiet avis, & cum volet arbor : ce sont aussi des serpens; tantôt ils rampent à replis tor-

tueux & lents; tantôt ils se redressent sur leur queue, & s'élancent, toujours souples, légers, déliés & doux, même dans leurs mouvemens les plus violens. Mésiezvous de l'homme insinuant; il frappe doucement sur notre poitrine, & il a l'oreille ouverte pour saisir le son qu'elle rend : il entrera dans votre maison en esclave; mais il ne tardera pas à y commander en maître, dont vous prendrez sans cesse les volontés pour les vôtres.

INSOLENCE.

L'insolent est sans pudeur, & se croit au dessus des autres. Un sauvage ni un philosophe ne sauroient être insolens; le sauvage ne voit autour de lui que ses égaux, & le philosophe n'estime les choses que ce qu'elles valent. L'insolent est celui qui s'estime au dessus des autres par ses meubles, ses équipages, ses biens, son nom, ou de la protection, qui ne voit les autres qu'à une distance infinie, & manque d'égards à tout le monde : il se fait mé-

ır ı-

15

Z-

1-

le

il

is

,

S

t

n

e

e

2

priser & hair; mais qu'est-ce que cela lui fait? La queue de sa robe n'en est pas moins ample: si on lui dit des choses trop dures, il la secoue, & s'en va. Il y a de l'insolence financiere, magistrale: l'insolence de la grandeur, l'insolence littéraire, &c. toutes consistent à exagérer les avantages de son état, & à les faire valoir d'une maniere outrageante pour les autres. Un homme supérieur qui illustre son état, ne songe pas à s'en glorifier: c'est la pauvre ressource des subalternes. On peut dire, en général, que l'homme de cour, le militaire & le magistrat sont polis, & qu'on reconnoît le Pharisien à son orgueil. Tout état méprisé est insolent. (Saint-Foix.)

INTÉRÊT.

L'esprit d'intérêt est tout l'esprit de ceux qui n'en ont point.

Il y a des charges dont l'abus est préjudiciable au public : la plupart de ceux qui les exercent croient, comme une maxime de religion, que chacun peut, en sûreté de conscience, faire valoir ses intérêts dans toute l'étendue possible, sauf aux autres à se désendre: c'est la loi du plus fort, ou plutôt du plus artificieux, au moyen de laquelle les plus honnêtes gens sont toujours ceux qui succombent: mais le monde est ainsi fait; on marche toujours enveloppé de son intérêt; on s'en fait une idole qui devient presque le seul dieu à qui l'on sacrisse.

Deux loix gouvernent le monde, disoit un jour M. Bargeton, célebre avocat du parlement de Paris, à M. Trudaine, la loi du plus sort & celle du plus sin. 2:

93

c

ŀ

é

C

INTRIGUE.

Au caractere de l'insinuant est liée l'intrigue, qui est une conduite détournée de l'insinuant & de ceux qui cherchent à parvenir, à s'avancer, à obtenir des emplois, des graces, des honneurs par la cabale & le manege : c'est la ressource des ames soibles & vicieuses, comme l'escrime est le métier des lâches.

IRONIE

15

à

u

rs

ft

é

i

n

t

u

i

e

-

L'ironie corrige souvent plus de défauts que les préceptes.

IRRÉSOLUTION.

M. de Labruyere, dans ses ingénieux caracteres des mœurs du siecle, a dit « qu'il » étoit dissicile de décider si l'irrésolution » rend l'homme plus malheureux que » méprisable, & s'il y a toujours plus » d'inconvéniens à prendre un mauvais » parti qu'à n'en prendre aucun ».

L'irrésolution est le pire de tous les meux, & ne donne jamais aucun repos d'esprit.

Entre deux partis à prendre aussi probables l'un que l'autre, il faut déterminément en prendre un des deux, après avoir épuisé toutes ses réslexions & les meilleurs conseils, & quand il ne réussit pas, ne pas s'en faire de procès, puisqu'on doit considérer que si c'étoit à recommencer, selon toutes lumieres de sa raison, on feroit encore de même, & qu'il ne dépendoit donc pas de nous de faire autrement; & ainsi on ne doit pas renouveller les troubles dont on a été agité, & condamner, par un jugement passionné & aveugle, ce qu'on a fait selon les loix de la raison : mais, au contraire, quelque disgrace qui en arrive, il faut en tirer une nouvelle matiere de se consoler, & même de s'en contenter par d'autres vues.

1

F

1

r

8

li

to

d

fu

no

l'I

On doit observer sur cela, & pour son propre repos, que la résolution qu'on a une sois prise après une mûre délibération, ne doit plus être sujette à être ébranlée par mille petites lumieres qui se rencontrent dans la suite.

Cependant, il seroit sans doute à propos de ne prendre aucun parti si l'on peut, & de laisser les choses dans la situation où elles sont, si du parti qu'on prendroit, il en peut arriver quelque suneste effet.

Jugemens.

Les juges ne sauroient trop examiner,

1-

t;

1-

,

ce

:

ui

le

en

n

a

1,

ar

nt

os

&

où

il

& faciliter aux accusés de s'expliquer; & ne vaudroit-il pas mieux tomber dans l'inconvénient d'absoudre les coupables, que de condamner des gens innocens? Peut-on les dédommager de tout ce qu'ils ont souffert comme coupables? Plus malheureux que le criminel à qui son cœur dit que son juge l'a condamné justement, & que sa sentence est équitable, l'innocent ne peut jamais se persuader que sa condamnation soit une vérité. Il trouve, dans son cœur, toutes les preuves de la bonté de fa cause; il a devant les yeux l'humiliation, les dangers de sa famille, l'indifférence des autres hommes sur son sujet, & peut-être toutes sortes de torts qu'on lui attribue. Les petits sur-tout jugent de tout en mal, & il y a beaucoup de petits dans tous les états. Les retours infructueux sur lui-même ne cessent de l'agiter, & ne font que lui causer des angoisses & des convulsions dont il faut avoir éprouvé l'horreur pour s'en former une idée.

.* Quand il en fort, ce n'est pas à la vie

qu'il renaît, mais à la fouffrance. Nouveau Prométhée, il est abandonné, comme lui, à des vautours infatigables; & ce qui est affreux à imaginer, plus le cœur qu'ils dévorent est innocent, plus leurs morfures sont cruellement senties. (Linguet, annales.)

Et dans un autre endroit, pour la justification du parti que lui-même a pris, il répond à un anonyme qui lui donnoit des torts. Ce n'est pas ici le lieu de discuter si l'on m'a fait des injustices ou non. Ce qui doit être connu, parce que c'est la vérité, c'est qu'on ne m'a pas congédié, & qu'on auroit peut-être mieux aimé que je restasse; mais après les orages que j'ai essuyés, j'ai cru qu'il étoit de mon devoir & de mon honneur de me retirer, me réservant une réclamation continuelle en toutes occasions: Durement traité, je me suis mis à l'écart; il se trouvera des momens où le cœur & la justice solliciteront en ma faveur.

JUGES.

au

ii, est

ils

r-

t,

ti-

il

es

er Ce

é-

&

je

ai ir

é-

n

ie

ıt

Les juges, comme les grands de la cour, croient qu'il importe à leur dignité d'être suivis jusqu'au pied de leur tribunal d'une soule de solliciteurs. Le trouble & l'inquiétude qu'ils voient peints sur leurs visages, les slattent au sond de l'ame : ils se disent avec complaisance : c'est de moi que dépend le sort de tous ces gens-là, & se garderont bien de les expédier promptement : leur cour en seroit moins nombreuse.

Que la folie des hommes est grande! & qu'ils sont éloignés de la voie droite & naturelle!

Je ne faurois concevoir comment le premier plaideur qui follicita son juge osa le faire, ni comment les juges se sont accoutumés à supporter patiemment cet affront. Si l'on a bon droit, n'est-il pas ridicule de lui demander la grace de se comporter en honnête homme? Et si on le sollicite pour une cause injuste, n'est-ce

D vj

pas lui déclarer qu'on le prend pour un fripon ou pour un fot? Je ne sais si ce n'est pas aussi l'insulter que de le remercier après le gain d'un procès.

Justice.

On n'entend que discours, sarcasmes; plaisanteries contre dame Justice; l'un dit qu'elle prend des deux mains, & qu'elle n'a plus le même poids (de Cailli); l'autre, que

Thémis, pour les plaideurs, agit d'une façon Contraire à ce qu'on fait à l'égard du poisson.

Le pêcheur, toujours à propos,
Laisse aller les petits & s'empare des gros;
Au contraire, dame Justice
Laisse sauver les gros, & mange les petits.

(Pannard.)

Le même ajoute que la justice est une épine.

Il n'y passe pas un mouton Qu'il n'y laisse de sa toison.

Un autre la comparant aux pantins, dit

qu'un petit filet d'or en fait mouvoir tous les ressorts. (L'abbé de l'Attaignant.)

ne

t

e

Et enfin plus grossièrement, qu'on ne rend pas la justice, mais qu'on la vend, qu'elle s'achete en gros, & se vend en détail; & tout le monde sait la fable de l'huître & des plaideurs. (Boursault.)

N'avons-nous pas donc des juges integres qui font l'admiration & recueillent l'eftime, l'amour & les vœux de tous les gens qui pensent?





LETTRES.

Le est plus aisé de sentir que de définir les qualités que doit avoir le style épistolaire. Les lettres de Cicéron suffisent pour en donner une juste idée. Il y en a de pur compliment, de remercîment, de louange, de recommandation : on en trouve d'enjouées, dans lesquelles il badine avec beaucoup d'aisance & de grace; d'autres graves & férieuses, dans lesquelles il examine & traite des affaires importantes. Celles qu'il adresse à son frere Quintus & à Caton, sont pleines de délicatesse, quoiqu'elles roulent sur des affaires d'état & des matieres politiques. Celles de Pline le jeune ne réunissent pas moins d'agrément & de folidité. Mais les épîtres de Seneque sont trop travaillées: ce n'est point un homme qui parle à son ami; c'est un rhéteur qui arrange des phrases pour se faire admirer: l'esprit y pétille à chaque ligne, mais le sentiment & l'effusion du cœurnes'y trouve pas.

]

Dans notre langue, nous n'avons gueres de lettres politiques que celles du cardinal d'Ossat, qui, sous un style un peu suranné, contiennent des maximes prosondes & des détails intéressants pour le commerce ordinaire de la vie.

r

r

r

,

-

-

25

3

il

25

e

e

t

e

i

S.

Celles de madame de Sévigné, dans un autre genre, sont généralement les plus estimées. On y peut joindre celles du comte de Bussy Rabutin & de madame de Maintenon, de M. de Voltaire.

Voiture montre dans les siennes beaucoup d'esprit; mais il cherche trop à le faire paroître. Quelqu'ingénieuses qu'elles soient, le ton en est trop singulier, & le style trop peu exact, pour que personne ambitionnât aujourd'hui d'écrire comme cet auteur.

La narration est vive & animée dans les Lettres de Guy-Patin, qui contiennent l'histoire de son temps.

Celles de madame Desnoyers sont agréables & amusantes. On y voudroir plus de vérité dans les anecdotes qu'elle raconte. Personne ne parloit mieux sa langue que Balsac; mais chaque page de ses lettres marque l'enslûre & l'assectation. Ses lettres choisies mêmes sont trop guindées, & sentent trop le travail. Le tour nombreux & périodique de ses phrases est diamétralement opposé à l'aisance & à la naïveté de la conversation que le genre épistolaire se propose de copier.

1

1

1

d

ti

n

a

P

te

r:

fi

On pouvoit encore moins se proposer pour modele certains recueils de lettres saites à tête reposée, & avec un dessein prémédité d'y mettre de l'esprit, telles que les lettres du chevalier, insérées dans les œuvres de M. de Fontenelle; les lettres à la marquise, &c. Le soin qu'on a pris de les embellir à l'excès, est précisément ce qui les masque & les désigure. En retranchant la moitié de l'estime qu'elles eurent autresois, il leur resteroit la portion qu'elles méritent. (Essai sur l'étude des belles-lettres, &c.)

On n'a pas prétendu parler ici de toutes les lettres que nous avons qui sont bien e

1.

-

r

f

a

e

Г

S

écrites, dont on peut profiter, & de toutes celles qui le sont mal, pour en faire voir les défauts; ce projet seroit trop étendu pour cet ouvrage. Les lettres bien écrites sur dissérens sujets, sont une partie essentielle de la littérature, & sont à préférer pour sormer le style des jeunes gens dans ce genre, à toutes les sormules qu'on s'est avisé de donner pour apprendre à bien écrire, & qui sont plus propres à gâter l'esprit qu'à l'orner.

Il n'y a véritablement que six volumes de lettres de madame de Sévigné; le septieme est un recueil de celles de madame de Grignan, que le public souhaitoit, de madame de Coulanges, du cardinal de Retz, du duc de la Rochesoucault, toutes adressées à madame de Sévigné. On ne pouvoit mieux faire que de rassembler toutes ces lettres, qu'on peut mettre au rang des meilleures. Les lettres de madame de Sévigné sont, (selon l'abbé Nardi) depuis long-temps, en possession des suffrages des gens de lettres & des personnes

to

S

V

u

il

C

n

8

le

ei l'

C

0

n

0

C

d

p

0

P

de goût. Combien en est-il qui ne doivent la facilité de leur style qu'à la lecture de cet ouvrage? Il n'y a que les lettres de madame de Sévigné dont on puisse dire que la même chose fair toujours un nouveau plaisir. Cependant, l'auteur de l'art du poète & de l'orateur, (année littér. 1766, tom. 1er. pag. 104) prétend que son style ne convient qu'à une femme, mais qu'un homme qui écriroit dans le même goût, approcheroit fort du précieux, qu'une femme qui saura tourner une lettre comme madame de Sévigné passera certainement pour une femme d'esprit, & qu'on dira d'elle qu'elle écrit fort joliment. Mais le joli, ajoure-t-il, n'est point fait pour les hommes. La folidité des pensées, la netteté du style, la force & la justesse des expressions, ne dire que ce qu'il faut, le dire en moins de mots qu'il est possible, ne point courir après l'esprit, mais aller au but par les voies les plus courtes & les plus naturelles, tel est le style épistolaire convenable aux hommes. Si l'on trouve nt

de

re

u-

rt

10

le,

۲,

re

r-%

t.

it

,

e

.

,

r

S

e

e

tout cela dans les lettres de madame de Sévigné, dit-il encore, j'ai tort de ne pas vouloir que les hommes les imitent.

Il ne faut pas d'efforts pour bien écrire une lettre : dès qu'on songe à bien écrire; il est presqu'impossible qu'on n'en fasse comme malgré soi, & dès-lors le style est moins vif, moins libre, moins naturel, & par-là moins agréable. Il en est des lettres comme de la conversation; elles en tiennent lieu, elles en doivent avoir l'air. Ainsi, pour bien écrire des lettres, comme pour bien parler dans les entretiens ordinaires, il faut avoir assez d'esprit pour ne songer point à en montrer. Dans les ouvrages d'art, le chef-d'œuvre est de le cacher; ici l'art est de n'en point avoir, car il se fait toujours sentir où il est : or, dès qu'on le sent dans une lettre, c'est peut-être une fort jolie piece, un très-bel ouvrage, mais ce n'est plus une lettre; c'est un précepte non-seulement de ne point courir après l'esprit, mais encore de le fuir en quelque forte. Ce n'est pas

l'esprit cependant qui gâte une lettre, mais l'affectation d'esprit. Tout doit être aisé & naturel. Le ton de la bonne compagnie est une politesse noble, naturelle, décente, délicate.

1

11

9

V

a

V

ei &

le

V

Y

je

re

pl

ap

jo

51

le

Extrait de quelques lettres d'amitié.

Lettres du comte de St. Farjeols à Mlle. de Goudreville, 1760.

Que je serois heureux, Mademoiselle, si, ne pouvant vous appartenir à d'autre titre que celui de votre ami, vous daignez me recevoir au nombre des vôtres! Vous n'en aurez jamais de plus tendre, de plus sidele & de plus respectueux que votre serviteur, &c.

Il me reste encore une grace à vous demander: c'est qu'il me soit permis de vous écrire, & d'espérer de recevoir quelques de vos nouvelles. C'est une faveur bien grande, je l'avoue; mais j'espere m'en rendre digne, ainsi que de votre amitié, parce que les sentimens qui m'attachent à vous, ne s'écarteront jamais de

celui du respect que je vous dois, & avec lequel je ne cesserai d'être, M.

ais

ifé iie

e,

de

le,

re

ne

en

ele

i-

115

de

1-

ur

re

re

t-

de

Vous faites un partage trop inégal entre nous, lorsque vous me parlez des droits que l'amitié donne sur les cœurs, sur la volonté & sur toute la personne de ses amis. En paroissant me les abandonner, yous vous les assurez plus que jamais à vous-même; & si vous vous réserviez encore à vous seule le droit de consulter. & de tourner à votre profit les conseils & les connoissances que vous espérez, ditesvous, recevoir de notre correspondance, yous me priveriez de toute l'utilité dont je l'envisage pour moi-même, & d'une ressource dont je sens que ma raison aura plus besoin que la vôtre. Ne pouvant vous appartenir par d'autres liens, j'aurois toujours la plus tendre reconnoissance de la grace que vous m'avez faite de m'élever à la dignité de votre ami,

Me permettrez-vous, en finissant cette lettre, de vous faire faire une observation

d

r

d

0

e

q

n

to

le

CC

de

le

pa

er

A

la

que j'ai faite il y a quelques jours, en relisant celles que nous nous sommes écrites depuis votre départ? Elles me paroissent montées sur un ton bien sérieux & bien complimenteur. Je crois que vous ne m'ayez rien dit que vous ne pensiez, & moi je suis trop vraie pour vous avoir écrit quelque chose que je ne pense pas. Cela posé, nous savons tous deux à quoi nous en tenir sur les sentimens que nous avons l'un pour l'autre. Ne seroit-il pas à propos de rester où nous en sommes fur les complimens, & d'égayer notre style? Mon caractere est naturellement gai, & je pense qu'on peut mettre de la plaifanterie & dans les consultations que j'aurai sans doute à vous faire, & dans les conseils que vous aurez souvent à me donner. Commencez par me dire fur cela votre avis, quand vous le pourrez; car mon intention, quoiqu'il arrive, est assurément de m'y conformer. Votre amie.

En vous avouant ici le projet que j'ai

1-

es

nt

en

ne &

ir

as.

oi

us

as

ies

re

nt

de

ns

80

nt

ire

z;

eft

ie,

ai

fait de vous aller voir à Strasbourg, je vous facrifie le plaisir que je m'étois fait de vous surprendre, parce que je ne puis contenir celui que me donne l'espoir de vous revoir, &c.

Autres Lettres.

Une personne de considération nous a remis un manuscrit contenant des lettres. desirant qu'elles soient comprises dans cet ouvrage, Nous n'avons pas pu refuser d'en extraire au moins des fragmens de quelques-unes. Il est donc dans la nature d'aimer à mettre au jour ce qui nous a touché, & de souhaiter d'en entretenir les autres, quoique sous le voile de l'incognito, croyant qu'ils nous favent gré de nous communiquer autant que nous le pouvons. Si de telles lettres n'entrent pas assez dans les intérêts du public, on en peut dire autant de quantité d'autres. Après tout, on prend ce qu'on veut; on laisse le reste. Eh! pourquoi ces lettres, nous a-t-on dit, ne figureroient-elles pas

PL

t' T

n'

pı

pi

fa

tr

je fa

lu

re

cr

cu

le

lei

for

tio Je

en

eft

fer

mo

dans un recueil de pensées diverses. M. de Fontenelle, (quoiqu'on ait moins dans celles-ci recherché l'esprit) n'a-t-il pas écrit d'imagination des lettres galantes qui font partie de ses œuvres?

Du Chevalier... à Madame.... qu'il devoit quitter peu de jours après l'avoir vue pour la premiere fois à la campagne.

Je rêvois cette nuit à l'enchantement où je me trouvois hier près de vous. Autant je souhaitois autrefois de quitter cette campagne, autant je desire d'y rester, & ne puis plus m'en aller. Dans un doux sommeil, cette nuit, il me sembloit que j'étois revêtu des graces de l'amour, des trésors de Crésus, de tous les talens d'Apollon, enfin de tout ce qui seroit digne de vous, du plus haut rang de la terre, que je metrois à vos pieds. Mon hommage étoit reçu, & j'étois plus heureux que tous les Dieux ensemble, lorsque, dans ce moment, le destin m'apparut, & d'un air barbare & jaloux, s'avançant jusqu'à

de

ns

as

ui

il

ir

e.

nt

nt

te

&

IX

10

es

ns

it

la

n

1-[-

١,

it

jusqu'à moi, mortel, m'a-t-il dit, dois-tu t'attendre d'être si heureux? Trembles.... Ton bonheur va cesser : tu seras le plus malheureux des hommes.... J'ai reculé d'effroi.... Ah traître!... Mais s'approchant encore, en me tenant le même propos.... il m'a percé le cœur.... J'ai fauté en bas du lit, sans le savoir; & me trouvant glacé au milieu de la chambre, je me suis éveillé. J'ai battu le briquet. faute de lampe, & me suis procuré de la lumiere; & m'approchant d'une table pour reprendre mes occupations ordinaires. croyant me distraire, je n'ai pu m'en occuper. Dans la confusion de mes pensées, le trouble de mon cœur.... dans la douleur.... prenant le papier que j'ai trouvé fous ma main, j'ai voulu y tracer la situation de mon ame, je voulois vous écrire.... Je ne savois ce que je faisois; & croyant enfin de reprendre mes sens, voici ce qui est tombé sous ma plume. Absent ou présent, j'admire le plus agréable ouvrage à mon goût, & selon mon cœur, que les Tome II.

dieux aient mis sur la terre. Ah dieux! rapprochez-moi, s'il se peut, au lieu de m'éloigner: faites que je suive ses pas pour l'admirer encore. Ah madame! quel être vous m'avez paru, le plus tendre, le plus sensible, le plus aimable, &.... Il saut vous quitter. Je n'ai pu en écrire davantage; la plume m'est tombée de la main, & je suis resté sans mouvement.

Que ces promenades sont délicieuses! que ce pays est changé pour moi! que cette plaine est belle! vous la remplissez toute entiere; vous êtes par-tout: je ne vois plus que vous; vous remplissez donc l'univers, pendant que je me contenterois d'un peu de place dans votre cœur? Ce pays, tel que je le voyois, étoit la folitude la plus isolée; & c'est dans ce pays rustique que j'ai trouvé l'objet le plus aimable; & mon cœur sauvage jusqu'à ce jour, s'y est attaché pour toujours. La folitude n'est plus ici, mais par-tout où vous n'êtes pas. Que vous avez bien tout ce qui touche le cœur,

1

f

1

d

ſ

fe

dont vous devenez l'unique objet! . . .

X 1

de

tre

lus

ut

ın-

in,

es!

tte

ute

lus

rs,

eu

tel

lus

rue

on

ta-

lus

ue

II,

Je reviens d'un petit voyage de deux lieues, dans un canton des plus sauvages ¿ où j'ai été voir un de mes amis qui s'y est retiré. Je m'y suis promené le long des rochers & des bois. Cette solitude étoit conforme à mon caractere, à ma situation actuelle. De grands & vieux châtaigniers qui sont épars par le laps du temps, qui en a fait périr beaucoup, paroissent aussi anciens que le monde, & avoir été plantés de la main du Créateur. Ces arbres forment de hautes pyramides régulieres, dont les branches s'étendant au loin circulairement jusqu'à terre, forment un berceau fous lequel on peut se mettre à couvert; les fruirs d'un verd clair, relevés sur le fond d'un feuillage plus brun, font une nuance douce qui plaît à la vue. Vrai jardin d'Eden, mais désert. Seul avec l'auteur de l'univers, & l'image de son amie, qui suit par-tout, on s'y plaît; on préfere ce séjour à celui du monde, où l'on ne vous

E ij

voir qu'à demi. Privé du bonheur d'être auprès de vous, on jouit au moins, sans être distrait, du bonheur de penser à vous; on croit vous y voir, y voir cet être qui peut seul plaire au cœur. Si la pensée s'étoit usée à force de penser à vous, je ne penserois plus; si le cœur s'usoit, trop rempli de sentimens pour vous, je n'existerois plus aujourd'hui. Le seul regret, en quittant ce monde, seroit de ne plus vous voir; mais si la vie n'est qu'un passage, je vous verrai toujours.... Depuis que je vous écris, vous le savez, le sentiment sublime qui m'attache à vous peut toujours s'exprimer, sans jamais se répéter. Image fidelle des sentimens infinis que vous inspirez!

Si je vas à Cl... j'ai peur que vous ne foyez pas contente de ce voyage. J'aurai sans doute beaucoup de plaisir à vous voir, à passer quelques jours avec vous; mais vous me trouverez l'homme du monde le plus maussade, avec des inconnus, qui ne me vient pas, avec qui je ne suis pas à

C

t

S

t

S

S

e

e

mon aise, & qui ne me feront pas sortir hors de moi-même. Il y a chez moi un mélange de fauvage & de tendresse qui ne me rend gueres propre à ce monde-là. Espèce de philosophe superficiellement content de sa médiocrité, de sa solitude, de son jardin, de sa liberté, je végétois; mon cœur dormoit à l'abri de son goût sauvage, & n'étoit pas fait pour le vulgaire, lorsque j'appris, par vous, la science du bien & du mal. Vous m'avez fait connoître que j'avois un cœur sensible qui pouvoit vous être tendrement attaché. J'ai senti le bonheur auprès de vous, & l'infortune d'en être éloigné. Oh combien vous m'avez élevé! combien je me trouvai changé, quand je sentis toute mon ame auprès de vous, en ce jour délicieux où vous me fîtes vos confidences! Trop sensible, cessez, cessez, vous disois-je, & vous continuâtes. Je suivis vos pas : je vous sentois nécessaire au cœur que vous remplissiez, & qui ref; toit vuide sans vous, &c.

Vous vous plaignez de ce que je ne vous adresse que de la prose. Est-ce que je ne vous inspire autre chose, dites-vous? Cent sois pour vous j'ai voulu faire des vers; mais l'ame trop remplie, le cœur trop ému, ne m'ont jamais permis la rime, ni la me-sure. Puis-je y penser sans cesser de penser à vous? Quoique vous soyez faire pour inspirer Minerve même, ne soyez donc pas surprise de ne recevoir de moi que cet impromptu.

CHANSON

Sur l'air : de tous les Capucins du monde.

D'Apollon je quitte la lyre;
Je sais mieux aimer que le dire.
Vous avez seule tous les talens
Qu'en neuf sœurs la fable rassemble;
Et pour vous, Iris, je ressens
L'amour de tous les dieux ensemble.



De madame de ... au Chevalier.

Il m'est doux de voir mon ami continuellement occupé à me plaire, lors même 13

le

It

à

que la nécessité l'éloigne de mes yeux. Mon ami n'est-il plus près de moi, je sais que je suis l'unique objet auquel il rapporte ses pensées, ses sentimens & ses actions: je sais que s'il ambitionne le susstage des autres, c'est pour m'offrir l'hommage de sa gloire. Il ne cherche à plaire aux autres que pour me plaire davantage à moi-même. Qu'arrive-t-il? L'interruption momentanée de notre société en augmente les charmes & la vivacité. On a des inquiétudes; mais on a encore du plaisir à le réprouver. Ne saut-il pas dire, avec un des plus sublimes interprêtes de la nature;

L'âmour ctoît; s'il s'inquiere;

Du Chevalier à madame de

Quand je vous ai vu, je vous ai aimé, Falloit-il fuir ce bonheur, & dorénavant celui de vous voir & de vous entendre? Comment faire? S'absenter. Y ai-je gagné? Mais trois mois d'abord, puis six mois, puis un an, dites-vous, & puis mourir E iv

donc, le cœur trop agité loin de vous, comme il est trop ému quand je vous vois, & trop épris de tant d'attraits. Il faut donc survivre à tant de privations, écarter les idées sinistres qui me persécutent, surmonter tant de peines, exister encore pour vous, & faire mon bonheur de me rapprocher toutes les fois que cette satalité, qui m'a placé si loin, me le permettra, pour venir admirer près de vous ces graces, ce beau naturel, ce ton si doux, cette sensibilité si honnête, ce caractere & tous ces attraits si charmans? Mon bonheur sera donc de vous voir quelquesois, & de vous adorer toujours?

Vous me mandez que vous faites faire votre portrait; je ne doute pas que vous ne l'ayez confié à un artiste habile. Vous avez trop de goût & d'esprit pour ne l'avoir pas bien choisi. Après ce que vous m'en dites, je ne conçois pas que vous ayez encore quelque doute sur son intelligence. Mais ensin le portrait est fait, & vous

pouvez le juger; il est vraisemblablement bien: peut-être qu'il n'y manque rien. Si dans ces yeux si touchans, l'artiste a fait voir une ame douce, honnête & sensible, la physionomie la plus spirituelle; s'il a représenté ce souris gracieux & charmant, cette taille si élégante, ce maintien si noble, si modeste; s'il a pu rendre tant d'attraits & de graces, il a bien fait votre portrait.

S.

10

es

r-

11

)-

s,

1-

es

ra

15

e

S

S

r

1

Z

S

Pour faire le portrait d'Iris toute entiere, tel que je voudrois l'avoir, je représenterois cet air si doux, si honnête, ces jolis cheveux moitié blonds, moitié châtains, que la nature mélangea pour contenter tous les goûts, les yeux où regnent l'esprit, la douceur, & cette ame pleine de bonté, tout ce qui plaît enfin dans la physionomie la plus noble & la plus intéressante, cette taille élégante & droite, ce pied si charmant, cet ajustement de goût. Telle je la vis la premiere sois à.... elle est toujours la même; & toujours nouvelle, spirituelle & douce, obligeante & bonne, aimable au possible, quel est donc ce portrait? Est-ce celui de quelque Déité descendue de l'olympe? C'est le vôtre, Iris. Disons-le; c'est le portrait de madame de N***; mais qui ne la reconnoît à ces traits?

Je vous envoie l'extrait de la lettre d'un Sylphe, qui parut dans le journal de Paris, du jeudi 13 juillet 1780, & qui semble avoir été faite pour vous lorsque vous alliez voir le tombeau de votre ami Rousseau. Voici comme s'exprime ce génie aérien:

Je voltigeois autour de ce monument; une jeune Déité arrive, le contemple, s'attendrit; il se fait quelque bruit; j'écoute, & voici ce que j'entends:

Quelle divinité vient ranimer ma cendre?

Est-ce Flore? est-ce Hébé qui porte ici ses pas?

Ah! je la reconnois. Cet air auguste & tendre

M'annonce la vertu sous les plus doux appas.

Je joins ici une petite piece intitulée

l'ombre de Rousseau, par celui qui desiroit prendre ce titre.

é s.

e

S

1

e

S

A la plus sensible & plus tendre Amie.

Quand wous vîntes me voir à mon tombeau, ô femme sensible & trop aimable! ma cendre tressaillit aussi-tôt, & par ce mouvement avertit mon ame, qui vous vit & s'attendrit : si elle n'avoit plus existé. vous en auriez créé une nouvelle, émanée de la vôtre, & l'auriez unie à cette cendre déjà rendue sensible elle-même à votre approche. Eh! que ne ranimeriez-vous pas? Si la Divinité avoit cédé ses droits. ce feroit à vous seule; c'est vous qui, par la force du sentiment & de ces sensations tout-à-la-fois vives & douces que vous communiquez si bien, pouvez me rendre à la vie, malgré ce goût sauvage que mon ombre même conserve encore pour ce monde, & ne peut perdre que pour vous: croyez que mon ame se souvient toujours de vous : elle n'est point détruite ni enchaînée dans ce tombean; elle accompagne aujourd'hui mon ombre pour vous voir encore: heureuse récompense de son humanité & de ses tendres sentimens! Mon ombre vous restera, & planera sans cesse autour de vous, pour en détourner, s'il est possible, les soins, les soucis & les malheurs. Grands dieux! de quels biens vous pouvez combler mon ame! Faites que je voie éternellement mon amie; je serois content de mon bonheur. Tous les jours c'est un être nouveau, le plus aimable que je vois toujours pour la premiere sois. Mon bonheur serenouvellant ainsi tous les jours, pouvoit-il ne pas durer?

Enfin, ce malheureux temps est venu de partir, de m'éloigner de vous. Je pars donc en esset, & je ne puis le croire: j'avance à pas lents; il me semble que je recule au lieu d'avancer; mais à force de mettre machinalement un pied devant l'autre, croyant reculer, j'arrive au port de.... Arrivé trop tôt, je crois rêver, je ne trouve point le bateau, j'erre long-

oir

u-

on

ffe.

est

1-

us

je

is

rs

le

n

,

temps au bord de la riviere, je m'assis sur une pierre; mais trop inquiet, je n'y puis rester; & cherchant, pour me distraire, à changer d'objets, votre image me suit partout. Enfin, la barque arrive, j'y monte à regret; &, seul au milieu de tant de têtes, j'y cherche la vôtre, & ne la trouve point. Un homme fixe mon attention; sa physionomie étoit douce, spirituelle, de grands yeux bruns, fouriant avec esprit, le nez aquilin, bien taillé, une tête saillante & pittoresque. Ces yeux, cet ensemble ayant du rapport avec mon amie, je m'approche, & ne puis plus le quitter. Il causoit avec un chevalier de Malthe, qui revenoit de la commanderie de & nous fit des portraits du monde remplis de sel & de vérité. Il me parut un philosophe aimable qui s'égaie, quand il veut, avec décence. Je ne pus pas favoir qui il étoit, malgré quelques attaques réitérées. Il s'étoit retiré, disoit-il, se cachant à tout le monde, & vivoit, dans sa retraite, avec deux ou trois malheureux qui n'avoient

pas mérité de l'être, & qui étoient les plus honnêtes gens du monde, &c. . . . ;

fi

8

V

2

d

C

ti

fe

C

ti

C

n

e

to

C

V

P

1

i

I

Lieblin Alberton on a market il Jouissez, jouissez, mon amie, de ces distractions du monde, de certe dissipation qui vous est nécessaire après tant de combats & de peines. Je ne vais pas vous voir souvent, n'étant pas nécessaire à votre bonheur. Entourée d'adorateurs, je ne vous verrois qu'à demi : sauvage de tout temps, je ne saurois aimer dans le monde. Dans la folitude je suis moins éloigné de vous: votre image m'est toujours présente; elle Le retrace sans cesse dans ce bois solitaire, avec tous vos attraits : c'est-là qu'elle repose dans ce temple qui vous a été confacré, & que vous sont adressés l'attachement, les vœux & tous les sentimens que

Je réponds bien vîte, comme vous le souhaitez, n'étant pas traçassier, boudeur, rancuneux, ni jaloux, quoique sensible & franc: c'est ce que vous reconnoîtrez dans cette petite histoire.

us

es

on n-

ir

re

us

s,

s:

le

,

-

e

ę

Une divinité nouvelle, inconnue aux siecles passés, se promenoit sur la terre; &, comme une autre, Alexandre la trouvoit trop petite pour elle. Ce n'étoit pas assez de l'univers qu'elle considéroit, & dont elle méditoit la conquête. Les grands cœurs se ressemblent. En effet, se montrant charmante, tout, au premier abord, se range sous ses loix : mais la quantité des conquêtes donne trop d'affaires : un vol trop rapide est peu propre à les conserver: ce mélange de tant de sujets différens qui ne peuvent être affortis, ne sauroit subsister ensemble : c'est un assemblage confus de tous états, de bonnes qualités & de ridicules : la plupart de ces individus ne peuvent se regarder sans rire : l'un n'est que pour faire nombre; l'autre, qui existoit hier, n'est que zéro aujourd'hui. Celui qui aime réfiste d'abord à tout événement; & il faut bien aimer. Mais un être trop aimant, naturellement peu importun, brûlé à votre porte, ou morfondu à la rue, renvoyé d'où il vient, quoiqu'invité, pendant

u

r

d

f

i

P

r

6

8

(

V

n

ti

C

n

16

C

é

21

ju

qu'on l'occupe de nouvelles conquêtes, rit enfin de l'aventure, sans s'y exposet davantage, & chacun ainfi; tour-à-tour. prend son parti; la troupe se dissipe; les conquêtes trop multipliées se perdent sacilement. Eh! que feroit-on de tous ces êtres? Comment les mettre d'accord? Ce jeu embarrasse. On se dévoile, on se donne quelques peines, si ce n'est des remords: la satisfaction qu'on en espéreroit est vaine On disoit à Pirrhus: quand vous aurez tout conquis, (& peut-être tout perdu) que ferez-vous? Je me reposerai, disoit-il. Eh! que ne vous reposez-vous dès-à-présent? Je n'ai pas le dessein de contrarier la nature, l'amitié, le bonheur de la vie, celui de la fociété. Si vous vouliez m'en croire, choisissez, rassemblez avec goût & délicatesse une petite troupe d'élite de cinq ou six amis qui simpatifent ensemble comme avec vous; ils vous resteront toujours attachés: flattés, honorés, heureux par votre choix, élevés par vous au rang des immortels, & toujours inspirés par

vous-même, ils s'empresseront toujours de vous aimer & de vous rendre heureuse.

nde obstitue de de course. Se college en mos

tes,

ofer

ur,

les

fa-

ces

Ce

me

ds:

ne.

ez

11

il.

é-

er

e,

en

&

q

le

1-

X

g

Un jour, dit notre ami la Fontaine. un voyageur cheminoit couvert de son manteau, Phébus & Borée firent gageure de le lui enlever; & voilà Borée de souffler de toutes ses forces. Il faut entendre ici, par le manteau, celui de la philosophie; par Borée & les vents déchaînés, les revers de la fortune. Mon voyageur embrasse le manteau philosophique, le serre, & le tient ferme. Phébus paroît... Phébus... Ce sont vos charmes, tous ces attraits qui vous caractérisent, cette douceur qu'on respire près de vous & dans vos écrits; tous ces traits qui échauffent l'ame & le cœur; le manteau s'en va tomber. Non, non, Phébus s'éclipse, Borée réparoît, & le manteau reste : ce manteau qui n'est pas celui de cette philosophie austere, rigide, égoïste, inhumaine, que vous n'auriez pu attendrir, mais de la philosophie douce, judicieuse, avec laquelle on pourroit se croire sage, s'il en fut jamais. . .

iï

G

q

V

fe

je

P

8

e

£

1

C'est toujours un grand étonnement pour moi que cette attention à donner de vos nouvelles, & de ce qui se passe de plus intéressant dans votre famille, à mademoifelle de pendant que vous oubliez un ami qui ne sait rien de vous que par autrui, qu'après vous en avoir écrit, & lorsque tout est passé depuis long-temps. Ces oublis si marqués pour ceux qui vous sont plus attachés, ces faveurs pour ceux qui le sont moins, ces revers qu'un vent léger vient souffler, font recourir à l'utile manteau; & tout dit qu'il est temps de ne le plus quitter. Ah! fans doute en vous voyant que Phébus, obscurci de quelques nuages. reparoîtroit comme à découvert, & que la colombe apportant la branche d'olivier, pourroit troubler la raison..... Mais.

Etant aussi aimable que vous l'êtes, vous devez inspirer la plus tendre amitié. Lorsque vous faites considence de vos peines, c'est avec la sensibilité d'une ame remplie des graces les plus nobles & les plus touchantes. Mais ce seroit bien à saire à moi,

11

le

15

i-

n

1-

6-

25

it

2

-

e

U

4

me dit la taison, d'avoir le cœur trop sensible, & d'aimer autrement que d'amitié, quand je ne suis aucunement à portée de vous, quand les soins, les attentions, les petits services de société même ne peuvent se rencontrer dans l'éloignement, quand je ne puis être de vos amusemens, de vos parties, de vos plaisirs, de vos sociétés, quand je ne fais rien pour vous, ce n'est pas vivre : autant vaut ne plus exister.

Du Chevalier de ... à un de ses amis.

Madame de... a l'air sage & honnête, & cet air noble & ces graces peuvent plaire sans être son amant : de ma part il y auroit eu trop de solie & de ridicule; mais son esprit & son air galant prêtant à la plaisanterie, j'avois pris avec elle, par amusement, en écrivant, le ton de la passion; & ce qui n'étoit bon ainsi que derriere le rideau de l'éloignement & des longues absences, n'auroit pu se soutenir en sa présence momentanée. Je la voyois très-rarement comme une amie, mais se tenant

q

m

2

r

d

e

C

8

d

0

P

t

C

-

toujours à sa place, comme moi à la mienne, La plaisanterie de vive voix si mal suivie si mal soutenue, étant presque toujours si éloigné, qu'à tous égards je ne me suis jamais permis un mot que le plus grand scrupule ou la plus grande décence pût reprocher. Voilà ma réponse, mon ami, à ceux qui me croient amoureux, & que mademoiselle de écoute encore des soupirs. J'ajoute qu'elle me répondoit, il est vrai, à-peu-près comme je lui écrivois, plaisanterie pour plaisanterie; & dans les lettres à mon amie, comme de mon amis à moi, nous n'y entendions autre chose que ce qu'entendent des gens d'esprit, s vous voulez, qui badinent, qui se font d'une part une amie, qu'ils n'ont quelquefois jamais vue, à qui ils adressent des lettres passionnées, pour avoir occasion d'écrire quelque chose dans ce genre, pour se délasser l'esprit, quelquefois trop tendu fur d'autres objets. Combien d'écrivains se sont faits une divinité imaginaire, dans un temps où l'on a entrepris des ouvrages nne

vie,

rs fi

fuis

and pût

1,1

que

des

, il

ois,

les

mie

ofe

, fi

ont

el-

des

nuc

du

ins

ins

zes

qui ennuient, dans un genre qui ne dit mot au cœur, à l'esprit, & lorsqu'on n'a aucune distraction dans sa solitude pour ranimer l'ame qui s'assoupit, & qu'on n'a d'autre ressource ensin que d'écrire de temps en temps quelques lettres à son amie! C'est ce qui en a produit environ une trentaine, & autant de réponses, dans le cours de deux années, jusqu'à ce que, par l'ennui que j'ai jugé que la prolongation de cette plaisanterie pourroit lui causer & la fatiguer, m'a fait cesser : ma position, d'ailleurs, & mes occupations, ne me permettent plus de suivre trop long-temps cet amusement.

Sur le commerce des lettres dans l'éloignement.

On est exposé, dans le commerce de lettres dans l'éloignement, à faire d'étranges sotrisés, dit madame de Sévigné: la personne à qui vous écrivez étoit en joie, quand vous avez reçu sa derniere lettre: il lui est arrivé des malheurs depuis; elle est dans la tristesse, dans la peine; cepen dant, votre réponse arrive mal-à-propos, & se présente toute libre, toute gaillarde, chargée de mille détails inutiles; on en est honteux: ce sont les contre-temps de l'éloignement.

Lettre écrite à Mademoiselle de la Fontaine, par M. de Breteuil, chancelier de M. le duc d'Orléans.

J'ai appris, mademoiselle, par la voix publique, que, petite sille d'un homme illustre & précieux à la nation, vous étiez dans une situation d'autant plus mal aisée, que vos insirmités la rendoient encore moins supportable; j'ai cru devoir proposer à monseigneur le duc d'Orléans, dans les domaines duquel vous êtes, de vous procurer des secours que tout le monde peut recevoir d'une main aussi distinguée. Ce prince, qui n'a besoin que d'être instruit des choses décentes & convenables pour desirer de les saire, m'a chargé de vous envoyer une petite somme que M. l'abbé

de Fourqueux voudra bien vous remettre de ma part, en attendant que, dans le travail que je ferai l'année prochaine avec S. A. S. je puisse vous faire mettre sur l'état des pensions. Je m'estime très-heureux d'avoir pu vous découvrir dans votre retraite, & de pouvoir vous y procurer un peu d'aisance. Je ne connois rien de plus flatteur pour moi que de mettre le prince, qui m'honore de sa confiance, à portée de faire connoître les grandes qualités de son cœur. Vous ne devez ses bontés ni à vos follitations, ni à aucune protection; vous ne les devez qu'à votre nom & à vos vertus; & c'est la meilleure recommandation qu'on puisse avoir auprès d'un prince né pour le bonheur de tous ceux qui lui appartiennent, ou qui peuvent en être connus.

J'ai l'honneur d'être, mademoiselle, avec les fentimens les plus respectueux,

votre, &c.

pen

pos.

rde.

n eft

éloi-

ine,

I. le

OIX

me

iez

ée.

ore

fer

las

0-

ut

Ce

nit ut us oć



Lettre du roi de Prusse au gouverneur de Schveidnitz, au suiet du général Kiau, par S. M. qui lui imputoit le malheureux succès de la journée de Hochkirken.

Mon cher Zastrou,

J'ai appris, avec grande surprise, l'accident arrivé à mon ami Kiau : je suis étonné que vous ne m'en ayez pas informé. Allez le voir. Dites-lui que, comme roi, je dois le punir, mais que ma bienveillance pour lui n'est point diminuée. Ajoutez que je lui permets d'aller là où il croira qu'il lui convient être pour sa santé, excepté toutefois sur ses terres en Silésie, où les circonstances présentes ne permettent pas qu'il soit. Assurez-le que, quoi qu'il lui puisse arriver, je ne l'abandonnerai pas: montrez-lui ma lettre, si vous trouvez qu'elle puisse produire quelqu'esset. Ecrivez-moi à Breslau, où j'arriverai demain. Portez-vous bien, mon très-cher; je vous embrasse. (Signé, Frédéric.)

Du roi de Prusse à M. de Voltaire.

Croyez que si j'étois Voltaire, Et particulier comme lui, Me contentant du nécessaire,

Je verrois voltiger la fortune légere,

de

u,

eux

ac-

uis

né.

oi,

ce

ue

'il

té

es

as

ui

:

Z

-

1.

IS

u

Et m'en mocquerois aujourd'hui.

Je connois l'ennui des grandeurs,

Le fardeau des devoirs, le jargon des flatteurs;

Ces miseres de toute espèce,

Et ces détails de petitesse,

Dont on est accablé dans le sein des honneurs.

Je méprise la vaine gloire, Quoique poëte & souverain.

Quand du ciseau fatal terminant mon destin,

Atropos m'aura vu plongé dans la nuit noire,

Qu'importe l'honneur incertain

De vivre, après ma mort, au temple de mémoire!

Un instant de bonheur vaut mille ans dans l'histoire.

Nos destins sont ils donc si beaux?

Les doux plaisirs de la mollesse, La vive & naïve allégresse

Ont toujours fait des grands la pompe & les faif-

Nés pour la liberté, leur troupe enchanteresse Présere l'aimable paresse

Aux austeres devoirs, guides de nos travaux.

Ainsi, la fortune volage

Tome II.

F

N'a jamais causé mes ennuis: Soit qu'elle me flatte ou m'outrage, Je dormirai toutes les nuits, En lui refusant mon hommage: Mais notre étar nous fait la loi; Il nous oblige, il nous engage A mesurer notre courage Sur ce qu'exige notre emploi. Volraire, dans fon hermitage, Dans un pays dont l'héritage Est son antique bonne-foi (1), Peut se livrer en paix à la vertu sauvage Dont Platon nous marqua la loi. Pour moi, menacé du naufrage, Je dois, en affrontant l'orage, Penser, vivre & mourir en roi.

LIBERTÉ.

Un grand prince ne trouvant pas son dîner prêt, disoit : nous sommes bien malheureux de n'avoir pas la liberté, comme les bourgeois, de mettre notre table nousmêmes, de la couvrir & de manger à

⁽¹⁾ La Suisse, où M. de Voltaire s'étoit retiré.

notre fantaisse. Il disoit vrai; la dépendance d'une infinité de serviteurs est un grand esclavage pour les maîtres. N'avoir à commander ni à obéir qu'à soi-même, c'est être véritablement libre.

Quand je vois dîner nos rois, je m'imagine voir défiler la procession du recteur, dans le service que leur rend un si grand nombre d'officiers qui sont dans un perpétuel mouvement pour faire manger un seul homme. A quoi bon tant de cérémonies? La nature, sans ce fatiguant cortege, ne peut-elle pas être soulagée de la faim qui la presse, & qui ne demande point tant de façons?

Codinus, dans le récit qu'il fait des cérémonies qui se gardoient à la table des empereurs de Constantinople, me fait suer à la vue de tant de mysteres. J'aimerois mille sois mieux, comme Diogene, manger ma soupe dans une écuelle de bois, que de dîner à ce prix dans des bassins de l'or le plus pur. (Mélange d'hist. & de litt. par Vigneul Marville.)

LITTÉRATURE.

La littérature est une république où chacun remplit sa fonction : il est libre de choisir celle qui a plus d'analogie avec le goût naturel, le génie & l'éducation qu'on a reçue. Ce choix une fois fait, il faut s'y fixer invariablement, si l'on espere quelque fuccès. Car, en général, celui qui voudra embrasser tous les genres d'étude, succombera dans son entreprise, sera incapable de servir utilement la société dans aucune partie, puisqu'à force de tout effleurer, il est dans le cas de ne pouvoir rien approfondir. Ce n'est pas qu'un homme de lettres, sans quitter le genre qu'il a embrasse, ne puisse & ne doive même jetter un coup-d'œil sur tous les arts en général. Si Milton, le Tasse, le Camoëns, n'avoient lu que des vers, leurs poésies auroient moins intéressé; mais il faut beaucoup de choix dans ces lectures de genres différens.

L'homme de lettres évite les grands; il fait trop qu'il n'est point d'amitié sans une

égalité parfaite, & ne se lie qu'avec ceux qu'un même goût pour les arts enslamme. Horace vivoit samiliérement avec Mécène, le premier personnage de l'empire, en homme libre, & non en protégé. Corneille suyoit la cour, & n'approchoit qu'avec répugnance d'un pays qu'il connoissoit si bien. Montesquieu étoit le même à cet égard. Plusieurs beaux esprits persécutés par la fortune qui les a abandonnés, ont opposé la fermeté à leurs disgraces & à leur cruelle indigence, tels le Camoëns, le Tasse, &c. dont nous venons de parler.

e

a

Un livre intitulé, l'aveu sincere, ou lettre à une mere sur les dangers que coure la jeunesse en se livrant à un goût trop vis pour la littérature, qui parut en 1768, ne peut qu'en éloigner. L'auteur, d'après son expérience, se propose d'en montrer les dégoûts & les dangers : il parcourt toutes les peines qu'un jeune écrivain rencontre depuis le libraire qui l'imprime, jusqu'au public qui le juge : mais sur-tout, s'il fait des pieces de théatre, il essuiera

la hauteur des comédiens: l'impossibilité de se passer de leur secours, la dépendance absolue où est son esprit de leurs talens, le rendront moins délicat sur les affronts dont les comédiens même l'accablent, en jugeant sa piece d'avance avant de l'exposer encore à la censure du public, &c.

LIVRES.

Les livres, selon le sentiment de Montagne, ont beaucoup de qualités agréables à ceux qui les savent choisir: leur choix sait la preuve & la richesse des gens de goût. Mais aucun bien sans peine, dit-il, c'est un plaisir qui n'est pas net & pur, non plus que les autres; il a ses incommodités, & bien pesantes. L'ame s'y exerce, mais le corps demeure cependant sans action, s'altere & s'attriste. Heureux qui peut entremèler la lecture & le mouvement.

Causes des bons & des mauvais livres sur les arts.

Un sujet vient-il à la mode, comme l'agriculture, le jardinage, depuis quelques années. Quantité de gens sont leur état té

e

,

ts

n

d'écrire; aussi-tôt une fourmilliere d'écrivains se répand dans les bibliothèques, compile, recueille erreurs sur erreurs de différens auteurs. On ne peut juger d'aucune, quand on n'a pas pratiqué: mais on donne un titre nouveau, & le nouvel ouvrage se débite. La cause de ce qu'il y a tant de mauvais livres sur les arts vient de ce que ceux qui écrivent ne pratiquent pas, & ceux qui pratiquent n'écrivent point, n'en ayant pas le temps. Les meilleurs traités des arts que l'académie des sciences a rassemblés, ont été faits par des gens du métier. Il seroit à souhaiter que des gens intelligens, joignant la pratique à la théorie, après avoir lu tout ce qu'on a écrit fur un art, & avoir voyagé, s'occupent à comparer & rectifier les différens usages avant d'écrire; ce n'est qu'ainsi que le public peut être instruit. (Voy. la corresp. rurale & l'école du jard. fruit.)

Logique.

La logique est l'art où la maniere d'ac-F iv

quérir des connoissances, & de se communiquer réciproquement ses pensées : elle enseigne à ranger les idées dans l'ordre le plus naturel, à en former la chaîne la plus immédiate, à décomposer celles qui en renferment un trop grand nombre de simples, à les envisager par toutes leurs faces, enfin, à les présenter aux autres sous une forme qui les leur rende facile à saisir. C'est en cela que consiste cette science du raisonnement qu'on regarde, avec raison, comme la clef de toutes nos connoissances. Mais l'art de raisonner est un présent que la nature fait d'elle-même aux bons esprits; & l'on peut dire que les livres qui en traitent ne sont gueres utiles qu'à celui qui se peut passer d'eux. On a fait un grand nombre de raisonnemens justes avant que la logique, réduite en art, apprît à démêler les mauvais, ou même à les passer quelquefois par une forme subtile & trompeuse. (D'Alembert.)

L'étude de la géométrie est, selon M. de Fontenelle, la meilleure logique. En esset, rien n'est capable de rendre l'esprit plus juste. (Préface des éloges de l'académie des sciences.)

Loix.

S

La formation d'une loi demande de l'activité, de la vigueur, de la passion, pour ainsi dire, dans le législateur : l'exécution, au contraire, veut de la modération, de la lenteur, une espèce de sang-froid. C'est, je crois, la pensée de Grotius, lorsqu'en définissant les devoirs du législateur & du juge, il dit que l'un doit adoucir la peine portée par la loi, & l'autre la présenter dans toute sa rigueur.

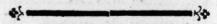
Pour contenir le cœur des hommes indociles, On a cru que les loix étoient de fûrs moyens; Mais ce sont, à mon gré, de belles inutiles, Dont le moindre mortel évite les liens. Imaginez-vous voir au milieu de la rue, Pour gêner les passans, & les arrêter tous,

Une longue chaîne tendue
Par deux anneaux très-forts & scellés aux deux
bouts;

Sitôt que les passans à cette chaîne arrivent,

Les obstacles par eux sont aisément vaineus; Les petits par-dessous s'esquivent, Et les grands sautent par-dessus.

(Panard.)



Lux E.

Le huxe est une maladie contagieuse qui gagne bientôt tous les états : il y a bien peu d'esprits assez sains pour n'en être point attaqués.

Le luxe corrompt tout, dit J. J. Rouffeau, & le riche qui en jouit, & le misérable qui convoire; il n'est pas de corps politique dont il n'entraîne la ruine. Les Hollandois ont su s'en désendre tant qu'ils n'ont pensé qu'à combattre pour leur liberté; mais la possession des richesses que leur ont produit le commerce & les arts, leur ont donné le goût du luxe.

Les ambassadeurs Espagnols qui vinrent à la Haye en 1608, pour négocier avec les Hollandois, rencontrerent sur leur chemin dix personnes qui, s'étant assises sur l'herbe, firent un repas de pain, de

fromage & de bierre. Qui sont ces voyageurs, demanderent les Espagnols à un paysan qui passoit? Ce sont, répondit le paysan, les députés des états, nos souverains seigneurs & maîtres. Voilà des gens, s'écrierent alors les ambassadeurs, qu'on ne pourra jamais vaincre, & avec lesquels il faut saire la paix.

a

n

e

e

Quelle que soit la folie de ces imitateurs d'un faste disproportionné à leurs facultés, elle ne laisse pas d'avoir autant d'empire que la raison même, à mesure qu'elle se répand davantage. Ce principe d'imitation est devenu général pour imiter des gens qui fouvent, sans industrie, ou par des voies condamnables, ont accumulé trop promptement de grands tréfors. Ce qui n'est point acquis avec peine, se dépense avec ostentation, & l'ostentation est le charme des ames vulgaires. On ne se trouve pas assez distingué par son état, par sa naissance, par sa vertu; on veut l'être encore par un éclat frivole. Pour satisfaire aux besoins mal entendus

d'une vanité puérile, on retranche sur ce qui contribue au bien-être réel l'économie s'étend même quelquesois sur le nécessaire. Cette industrie une sois épuisée, l'orgueil & le désespoir en suggerent d'autres; mais si leurs conseils ne sont pas toujours sûrs, il est encore plus rare qu'ils soient innocens. Les mœurs générales viennent à se corrompre, & nulle nation ne peut se soutenir sans mœurs.

Cicéron appelle un homme qui oublie sa véritable gloire pour s'attacher à cette ridicule vanité, vir in dicendis causis benè vestitus; mais chez l'homme en général, la disette de gloire est si grande, qu'il en cherche jusques dans ce qui étoit fait pour couvrir sa honte & sa nudité.

*C'est encore une question aujourd'hui si le luxe est pernicieux ou avantageux aux grands états. S'il leur est utile en général, c'est du moins au particulier sage à s'en garantir.

Une dame faisoit voir un jour ses riches habits & ses beaux meubles à une autre e

e

it

t

e

e

9

dame qui lui rendoit visite, & la prioit de lui en dire son sentiment sans la flatter. Celle-ci lui avoua qu'elle n'avoit jamais rien vu en ce genre ni de plus magnifique, ni de mieux entendu, & l'invita à venir aussi chez elle à quelqu'heure de sa commodité, afin qu'elle lui montrât à son tour ce qu'elle possédoit de plus précieux. L'autre ne manqua pas de lui rendre sa visite, persuadée elle-même qu'on ne pouvoit lui rien montrer de plus somptueux que ce qu'elle avoit étalé. Après qu'on se fut salué de part & d'autre, celle qui recevoit la visite fit venir tous ses enfans, & dit à l'autre, en les lui présentant : voilà les ornemens de ma maison; ce sont mes enfans que j'ai élevés moi-même, & qui sont, j'ose le dire, en état de servir la patrie quand on leur en donnera l'occasion.

Le luxe a percé jusques dans nos églises. En considérant tant d'ornemens dont les murs sont couverts, Saint-Bernard, qui ne prêchoit pas toujours les croisades, disoit à ce sujet que c'étoit le pain des pauvres qu'on attachoit aux parvis des églises. Dieu est-il honoré, disoit madame de Maintenon (1), par un peu plus ou par un peu moins de dorure, par de beaux ornemens? Il saut seulement de la propreté par-tout, mais singuliérement à l'autel. La simplicité honore Dieu, & non la magnisicence. J'ai vu, ajoute-t-elle, plusieurs couvens où la moitié des religieuses ne donnoient pas un quart d'heure à la priere dans toutes les grandes sêtes de l'année. On embellit l'autel; on oublie Dieu.

La magnificence du culte extérieur à beaucoup de rapport à la constitution de l'état. Dans les bonnes républiques, on n'a pas seulement réprimé le luxe de la vanité, mais encore celui de la superstition. Offrons des choses plus communes à la divinité, asin que nous ayons tous les jours moyen de l'honorer. « Le soin que so les hommes doivent avoir de rendre un culte à la divinité, est bien différent de la

⁽¹⁾ Lettre XXIX.

» magnificence de ce culte. Que doivent » penser les dieux des dons des impies, » dit admirablement Platon, puisqu'un » homme de bien rougiroit de recevoir » des présens d'un malhonnête homme? » Il ne faut pas que la religion, sous prétexte de dons, exige des peuples ce que les nécessités de l'état leur ont laissé; & comme dit encore Platon, « des hommes chastes » & pieux doivent offrir des dons qui leur » ressemblent.» Il ne faudroit pas non plus que la religion encourageât les dépenses des funérailles. Qu'y a-t-il de plus naturel que d'ôter la différence des fortunes dans une chose, & dans un moment qui égalise tous les hommes? (Esprit des loix.)





MALADIES.

Les pauvres gens soutiennent mieux les maladies que les riches & les philosophes.

Voici comme en parle un homme d'esprit facilement reconnu à son style.

A quoi fert? Nous allons nous gendarmant par ces efforts de la science. Regardons à terre les pauvres gens que nous y voyons espandus, la tête penchante après leur besogne, qui ne savent ni Aristote, ni Caton, ni exemple, ni précepte. De ceux-là la nature tire tous les jours des effets de constance & de patience plus pures & plus roides que ne font ceux que nous étudions si curieusement en l'école. Combien en vois-je ordinairement qui méconnoissent la pauvreté! combien qui desirent la mort, ou qui la passent sans allarmes & fans affliction! Les noms mêmes dont ils appellent les maladies en adoucissent & amollissent l'apreté. La phrisie,

c'est la toux pour eux: la dyssenterie, dévoiement d'estomac, une pleurésie, c'est un morfondement; & selon qu'ils les nomment doucement, ils les supportent aussi: elles sont bien grièves quand elles rompent leur travail ordinaire: ils ne s'alitent que pour mourir.

Lettre de Pline le jeune à Maxime, sur les maladies.

S

e

S

Ces jours passés la maladie d'un de mes amis me sit saire cette réslexion, que nous sommes fort gens de bien quand nous sommes malades: car, quel est le malade que l'avarice ou l'ambition tourmente? Il n'est plus enivré d'amour, entêté d'honneur: il néglige la fortune, & compte toujours d'avoir assez du peu qu'il seroit sur le point de quitter: il croit des dieux, & il se souvient qu'il est homme; il n'envie, il n'admire, il ne méprise la fortune de personne: les médisances ne lui sont ni impression, ni plaisir. Tout ce qu'il se propose, s'il en peut échapper, c'est de mener

à l'avenir une vie douce & tranquille, une vie innocente & heureuse. Je puis donc nous faire ici, à tous deux, en peu de mots, une leçon dont les philosophes font des volumes entiers. Persévérons à être tels pendant la santé, que nous nous proposons de devenir quand nous sommes malades. Adieu.

MALHEUR.

Les plus malheureux, dans ce monde, font souvent ceux qui le méritent le moins. Ne publiez point toutes vos disgraces: les plaintes ruinent le crédit; elles touchent peu de personnes, donnent du plaisir à quelques-uns, nous attirent le mépris des autres. Dissimuler sa douleur, c'est coutage & force d'esprit. Nos malheurs, quand on ne les voit plus, sont presque comme s'ils n'étoient point arrivés.

Les malheurs ne manquent jamais d'ennemis. Une faute réelle, s'ils en ont fait une, autorise d'autres imputations. Il se trouve toujours des accusateurs lorsqu'il une

one

ets.

des

els 00-

12.

e,

15.

es

nt

2

es

1-

d

e

se trouve des oreilles ouvertes aux accufarions. On n'a pas besoin de sa propre expérience pour être convaincu d'une vérité dont on voit des exemples continuels.

(Miss Clariss.)

MALIGNITÉ.

On permet aux enfans d'être malins (1); on ne leur passe la malignité en quoi que ce soit, parce que c'est l'état d'une ame qui a perdu l'instinct de la bienveillance, qui desire le malheur de ses semblables, & souvent en jouit. Il y a, dans la malignité, plus de suite, plus de profondeur, plus de dissimulation, plus d'activité que dans la malice. Aucun homme n'est né avec ce caractere; mais plusieurs y sont conduits par l'envie, par la cupidité mécontente, par la vengeance, par le sentiment de l'injustice des hommes. La malignité n'est pas aussi dure, ni aussi atroce

⁽¹⁾ Le substantif malignité a une toute autre force que son abjectif malin.

que la méchanceté; elle fait verser des larmes, mais elle s'attendriroit peut-être se elle les voyoit couler. (Encyclopédie.)

MARIAGE.

La Consultation.

Faudra-t-il que je me marie?

Tantôt je dis oui, tantôt non:

Des dangers des deux parts alarment ma raison,

Et cent fois le jour je m'écrie:

Prendrai-je femme, ou vivrai-je garçon?

De mes vieilles erreurs j'ai souffert maint dom-

Il est temps de les voir finir:

A mes parens, à Dieu j'ai promis d'être sage;

J'ai donné ma parole, & je veux la tenir.

Il faut que jeunesse se passe;

mage;

Mais la mienne est passée, & dès long-temps; dit-on:

Il faut changer enfin ma folie en raison.

Or, pour y réussir, que faut-il que je fasse?

Prendrai-je semme ou vivrai-je garçon?

Bon, quand j'y pense, un seul mot me délivre

D'un doute à mon repos fatal.

J'étois garçon lorsque je vivois mal;

Prenons donc semme pour bien vivre.

C'en est fait; allons dès ce jour,

Dès ce moment, vîte, à l'église.

Mais si le repentir m'attendoit au retour,
Si j'allois faire une sottise:
Cela peut être; car ensin,
Si j'épouse une demoiselle,
Gare la sierté, le dédain;

des

tre

e.)

m.

Jolie, elle va m'être à coup sûr infidele; Méchante, quel enfer! j'en mourrai de chagrin;

Une bonne femme est sans doute
Un grand trésor : bien le garde qui l'a.
Mais qui m'indiquera la route
Pour rencontrer ce phénix là?

Quel fardeau qu'une femme! il faut être sincere. Avec celles d'autrui j'ai bien souffert, ma soi! Que sera-ce, bon Dieu, si j'en prends une à moi, Et sans avoir encor le droit de m'en désaire?

D'un autre côté néanmoins, Si j'embrasse le mariage,

Je fais entrer l'ordre dans mon ménage; Pour moi plus d'embarras, de peines ni de soins; De mon lit, de ma table on sera son affaire. Je vais, bien assuré qu'on veille à mes besoins,

Ne m'occuper qu'à ne rien faire.

Si je suis triste, on saura m'égayer; Malade, dans mon lit on viendra me choyer.

Quand je rentre, quelle allégresse!
On se leve d'un air joyeux,
Puis on me baise avec tendresse;
Cela ne laisse pas que d'être gracieux.

Jo

Co

C

Ce

D

El

II

Ma

Ce

II

Oui, c'est le parti le plus sage;

Prenons semme; u e semme égaye une maison.

Il se peut que dans mon ménage,

Ce miel attire maint frélon:

Mais ce point là j'en sais mon affaire.

Dieu sasse paix à mes voisins;

Mais pour eux je n'irai pas saire

Tous les jours noces & sestins;

D'ailleurs ces liaisons, quand un homme a pris

semme,

Je sais trop à quel prix souvent on les réclame, J'ai vu de ces voisins qui, la main sur le cœur, De leur tendre amitié vont parler à monsieur,

Et ne la prouvent qu'à madame.

Fort bien. Je ferai donc, quittant le célibat.

Des serviteurs à Dieu, des sujets à l'état;

Je ferai..... n'est-ce pas parler en téméraire?

En suis je bien certain? J'en ai vu, j'en vois tant

Qui de leur fils sont bonnement

Les nourriciers, quand un autre est leur pere.

Peut-être encore ma femme aura

L'humeur coquette; il lui faudra,

L'hiver, l'été, riche parure,

Ajustemens, joyaux, bague, ceinture,

Car elles aiment tout cela

Plus que sermons. Peut-être à ce goût là Elle joindra l'humeur impérieuse:

Il faudra du respect; il faudra que monsieur, Pour plaire à la belle orgueilleuse, Joigne au nom de mari l'emploi de serviteur.

Combien à ce portrait pourroient se reconnoître!

Combien vous en voyez, sans ceux que je vois!

Ce seroit en ce cas grande folie à moi

De me faire valet, quand je peux vivre en maître.

Mais non, j'ai tort de m'alarmer.

Je la choisirai douce, honnête; Elle n'aura d'autre projet en tête

Que de prier Dieu & m'aimer.

Tout le quartier la prendra pour modele; Elle aura l'humeur douce, avec un cœur fidele.

Allons, m'y voilà résolu.

Oui, c'en est fait, je me marie:

Il ne me manque plus qu'avoir femme jolie. Je crois avoir déjà conclu;

Je tiens déjà le contrat qui me lie..... Ma foi, tout réfléchi, je ne suis plus tenté.

Ce régime pour moi seroit pen salutaire, Et je crois que, pour ma santé,

Je dois vivre célibataire.

Ainsi parloit un de ces chevaliers

Dont nos antiques fabliers

Nous ont conservé la mémoire.

Il demeura garçon. Un de nos beaux esprits; Ces jours derniers, en lisant cette histoire, Nous dit: il a mal fait, pour ne pas faire pis.

Sur un mariage proposé.

Voici, madame, mes réflexions sur le mariage avantageux que vos amis vous ont proposé pour moi.

La demoiselle, dit-on, est jeune, jolie, vive, spirituelle & sage; elle a des talens agréables, comme la musique & la danse, & avec cela plus de vingt mille écus dont elle est maîtresse, puisqu'elle n'a ni pere, ni mere. Voilà sans doute un très-bon parti.

Mais c'est une semme qu'il me faut, & non une maîtresse. Je me garderai bien de prendre une belle enfant dont il saudra que je sois tout ensemble l'amant & le précepteur. Je veux épouser une personne qui devienne mon amie & mon conseil, soit que j'agisse, soit que j'écrive, qui ne s'ennuie pas de me voir très-assidu à la maison, y manger très-régulièrement, me coucher de bonne heure, & me lever matin, une semme qui présere le commerce solide des personnes raisonnables que j'aime,

fi

ľ

u

V

n

er

aux airs bruyans des gens à la mode que je hais; qui soit pieuse sans humeur, sans bruit, sans fracas, sans scrupule, sans grimace, sans singularité; qui regle sa dépense par la modestie, & son économie par la bienséance; qui employe ses épargnes à obliger nos amis & à soulager les malheureux; qui, prudente & attentive à ma conduite, fasse la guerre à tous mes défauts d'un air plus badin que dogmatique, &c.

le

15

15

е,

nt

e,

n

8

de

ra

le

ne

1,

ne

la

ne

n,

0-

e,

ux

Vous voyez, Madame, par tout ce que je viens de vous dire, que la personne qu'on me propose, toute aimable qu'elle est, meubleroit mal la maison d'un homme qui a secoué le joug des préjugés qui empoisonnent notre secle.

Le choix d'une femme sans doute est difficile. L'une est coquette, cela vous déplast; l'autre est prude, & se fait trop valoir; une autre trop sérieuse, est fâcheuse & vous attriste; une autre est parleuse & ne peut rien garder, c'est incommode; ensin une autre boude, ne parle pas &

Tome II.

vous impatiente, &c. Toutes ces réflexions mettoient Henri IV, dans le cas de se marier, dans l'embarras le plus grand. En passant en revue un bon nombre de princesses, il en fait une espece de critique, & fon raisonnement est fort solide. Il ne reste donc plus, dit-il à Roshy, pour l'accomplissement de mon dessein, sinon de voir s'il y aura moyen de me trouver une autre femme si bien conditionée, que je ne me jette pas dans le plus grand des malheurs de cette vie; ce qui est selon mon opinion, d'avoir une femme mal faite de corps & d'esprit, laide, mauvaise & dépitée, au lieu de l'aise, repos & contentement que je me serois proposé de trouver en cette condition. Si l'on obtenoit les femmes par souhait, afin de ne me repentir point d'un si hasardeux marché, je demanderois dans celle que j'épouserois, sept conditions principales: qu'elle fût belle, sage, douce, spirituelle, féconde, riche & d'extraction royale. Mais je crois, mon ami, que cette femme est

t

b

a

C

r

115

fe in

n-

٠,

ne

ur

n

er

d d

n al

ſe.

8

(é

n le

X

le

:

is

morte, voire peut-être n'est pas encore née ni prête à naître, & par tant voyons un peu ensemble quelles filles ou femmes dont nous ayons oui parler, seroient à desirer pour moi, soit dehors, soit dedans le royaume; & pour ce que j'y ai déjà; selon mon avis, plus pensé que vous, je vous dirai, pour le dehors, que l'Infante d'Espagne, quelque vieille & laide qu'elle puisse être, pourvu qu'avec elle j'épousasse aussi les Pays-Bas, quand ce devroit être à la charge de vous redonner le comté de Béthune : je ne refuserois pas non plus la princesse rebelle d'Angleterre, si; comme l'on publie que l'état lui appartient, elle en avoit été déclarée seulement présomptive héritiere; mais il ne faut pas s'attendre ni à l'une ni à l'autre, car le roi d'Espagne & la reine d'Angleterre sont bien éloignés de ce dessein-là. L'on m'a aussi quelquesois parlé de certaines princesses d'Allemagne, desquelles je n'ai pas retenu le nom; mais les femmes de cette région ne me reviennent nullement, &

penserois, si j'en avois épousé une, d'avoir toujours un lot de vin couché auprès de moi (1), outre que j'ai oui dire qu'il y eut autresois une reine en France de cette nation, qui la pensa ruiner, tellement que cela m'en dégoûte. L'on m'a parlé aussi de quelques-unes des sœurs du prince Maurice; mais outre qu'elles sont huguenottes, & que cette alliance me pourroit mettre en soupçon à Rome, & parmi les zélés catholiques, qu'elles sont filles d'une

1

un rapport fidele, ou si les semmes de son temps étoient, à l'exemple des hommes, dans le gost qu'il le dit; mais, en tout cas, on peut assurer, après avoir voyagé dans le pays, que tout y est bien changé; que les deux sexes y sont beaux en général & fort aimables. Si quelques hommes, dans le commun, y sont encore enclins à boire, comme aussi bien en France, & passent volontiers les après-midi dans les tabagies & les estaminets, les semmes sur-tout n'y sont nullement portées, & n'aiment en rien la grossièreté. On s'amuse avec plus d'agrément de leur part, à prendre avec elles du thé ou du casé, que des liqueurs sortes.

oir

de

y

tte

nt

rlé

ice

le-

oit

les

ne

V

ps

uît

r,

eft

ux s,

2,

rs

s,

s,

es

nonain, & quelqu'autre chose que je vous dirai une autre fois, m'en aliene la volonté. Le duc de Florence a aussi une niece (1) que l'on dit être assez belle; mais étant d'une des moindres maisons de la chrétienté, qui porte titre de prince, n'y ayant pas plus de soixante ou quatrevingts ans que ses devanciers n'étoient qu'au rang des plus illustres bourgeois de leur ville, & de la même race de la reine mere Catherine qui a tant fait de maux à la France, & encore plus à moi en particulier, j'appréhende cette alliance, de crainte d'y rencontrer aussi mal pour moi, les miens & l'état. Voilà toutes les étrangeres dont j'estime avoir été parlé. Quant à celles de dedans le royaume, vous avez ma niece de Guise qui seroit une de celles qui me plairoit le plus, nonobstant ce petit bruit que quelques malins font courir, qu'elle aime bien autant les poulets en papier qu'en fricassée; car,

⁽¹⁾ Marie de Médicis qu'il épousa.

pour mon humeur, outre que je crois cela très-faux, j'aimerois mieux une femme qui fît un peu l'amour, qu'une qui eût mauvaise tête; de quoi elle n'est pas soupçonnée, mais au contraire d'humeur fort douce & agréable, & complaisante conversation, &, pour le surplus, de bonne maison, belle, de grande taille, & d'apparence d'avoir bientôt de beaux enfans, n'y appréhendant rien que la trop grande passion qu'elle témoigne pour sa maison, & sur-tout ses freres qui pourroient lui faire naître des desirs de les élever à mon préjudice, & plus encore de mes enfans, si jamais la régence de l'état leur tomboit entre les mains. Il y a aussi deux filles dans la maison du Maine, dont l'aînée, quelque noire qu'elle soit, ne me déplairoit pas, étant sages & bien nourries; mais elles font trop jeunettes; deux en celles d'Aumale, & trois en celle de Longueville, qui ne sont pas à mépriser pour leurs personnes; mais d'autres raisons m'empêchent d'y penser. Voilà pour ce qu'il y a de princes. Vous avez après une

ois

ne

ût

oas

ur

ite

de

e,

ux

op

fa

r-

les

re

de

y

e,

t,

en

s;

le

er

15

e

e

fille en la maison de Luxembourg, une en la maison de Guéménée, ma cousine Catherine de Rohan; mais celle-là est huguenotte, & les autres ne me plaisent pas; & puis la fille de ma cousine la princesse de Conti, de la maison de Lucé, qui est une très-belle fille & bien nourrie; aussi seroit-ce celle qui me plairoit le plus, si elle étoit plus âgée; mais quand elles m'agréeroient toutes, pour si peu que j'y reconnois, qui est-ce qui m'assurera que j'y trouverai conjointement les trois principales conditions que j'y desire, & sans lesquelles je ne voudrois point de femme? A savoir : qu'elles me feront des fils, qu'elles feront d'humeur douce & complaisante, & d'esprit habile pour me soulager aux affaires sédentaires, & pour bien régir mon état & mes enfans, s'il venoit faute de moi, avant qu'ils eussent âge, sens & jugement pour essayer de m'imiter, comme apparemment cela est pour m'arriyer, me mariant si avant dans l'âge.

(Mémoires de Sully.)

Enfin Henri épousa Marie de Médicis qui, selon l'évêque de Rodez, se rendoit fort fâcheuse envers lui. Le roi aimoir à être flatté; il aimoit le doux entretien & la complaisance; il se prenoit par la tendresse & l'affection : c'est ce qu'elle devoit employer auprès de lui, non pas les gronderies, les dédains & le mauvais accueil qui ne servent qu'à dégoûter davantage un mari. Au lieu de tenir cette route, elle étoit toujours en pique avec le roi; elle l'aigrissoit à toute heure par des plaintes & des reproches, & quand il pensoit trouver avec elle quelque douceur pour se délasser de ses travaux d'esprit, il n'y rencontroit que de l'amertume & du fiel; elle étoit toujours fâcheuse, de mauvaise humeur avec lui; de sorte que, huit ans durant, s'il y avoit un jour de calme & de plaisir dans ce ménage, il y en avoit deux de mécontentement & de fâcherie. Le roi y donnoit sujet, il est vrai, à cause deses maîtresses; mais ce n'étoit pas le moyen de gagner l'esprit du roi; elle ne

it

à

it

il

e

S

1

r

I

1

t

faisoit que l'éloigner de plus en plus, au lieu de le faire revenir, & de se rendre maîtresse de son cœur par ses caresses; ce qui eût mieux valu. (Hard. de Peresixe, évêque de Rodez, en la vie d'Henri IV, 1681.)

Le chancelier d'Angleterre, (Thomas Morus) suivant ce qu'on voit dans son Utopie, ne pensoit pas avantageusement des semmes. Cherchez-vous, dit-il, une épouse? c'est comme si vous aviez devant vous un sac de serpens, parmi lesquels est une anguille: souillez-vous dans le sac, il n'est pas absolument impossible que vous attrapiez l'anguille, mais vous la manquerez cent sois, mille sois, & toujours vous retirerez la main avec une nouvelle morsure.

Qu'il est rare de voir un homme qui fonge à se marier pour avoir une compagne agréable & fidelle, qui partage avec lui ses peines, & redouble ses plaisirs, qui sache ménager avec prudence & frugalité le bien qu'il lui confie, qui gouverne discrétement sa maison, & qui soit la gloire de sa famille!

La plupart des hommes se marient par intérêt, sans avoir aucun égard au naturel des semmes qu'ils épousent; ils croient que les richesses leur sourniront les moyens de se procurer toutes sortes de plaisirs.

Pour les femmes, combien y en a-t-il peu qui cherchent, dans le mariage, un ami sincere & vertueux, un homme qui puisse leur être sidele, qui soit exact à tenir sa parole, & juste envers tout le monde. On n'en voit presque point qui ne mettent leur gloire à surpasser les autres en pompe & en éclat; elles veulent épouser un homme riche, asin d'avoir des équipages plus lestes, de plus beaux habits, de plus magnisiques ameublemens qu'aucunes de leurs amies.

C'est ainsi que les deux sexes courent après des fantômes; au lieu que s'ils vouloient modérer leur ambition, & placer leur bonheur là où il se trouve, le contentement dans le mariage ne seroit pas aussi grand miracle qu'il l'est aujourd'hui. (Spect. ang.)

la

ar

el

nt

ns

il

ın

ui

à

le

ui

-

ıt

es

s,

1-

ıt

1

r

5

Les mariages inégaux sont presque toujours malheureux. Il faut s'en tenir au précepte de ce sage de Grèce, qui recommande de ne point prendre de semme qui ait trop de bien ou trop de naissance, de peur d'avoir un maître au lieu d'une compagne, ou, comme dit agréablement un ancien poère, de peur de rencontrer un mari au lieu d'une semme.

La sotte vanité des maris qui veulent non-seulement que leur semme le porte beau, mais encore qu'elles esfacent, par la magnificence de leurs habits, des dames qui sont sort au-dessus d'elles: cette vanité, dis-je, est la premiere cause de tous les déréglemens de leurs semmes, qui, pour soutenir un état dont la solie des maris les a mises en possession dans les premiers jours de leur mariage, sont obligées de chercher la ressource de leurs sinances épuisées dans la bourse de ceux qui veulent bien être leurs galans. Cela

mis en fait, à qui faut-il donner le tort; aux maris, ou aux femmes?

Si l'on pouvoit trouver moyen de bannir le luxe, il ne seroit pas, après cela, dissicile de remédier au dérangement des femmes: car, comme elles sont encore plus susceptibles de vanité que d'amour, & que la plupart n'aiment les hommes que par rapport aux moyens qu'ils leur donnent de contenter leur ambition; si le luxe, qui en est l'aiguillon, venoit une sois à cesser, il est certain que leurs désordres cesseroient aussi, & que la pudeur & la modestie reviendroient à la mode.

La plupart de nos bourgeoises, pour avoir tout ce qui tente leur folle ambition, font accroire à seurs maris qu'on leur offre à vil prix des meubles précieux qu'elles achetent bien cher, & qu'elles n'oseroient jamais laisser voir, si le nom de hasard ou de rencontre, qu'on donne à ces achats, ne servoit de couverture spécieuse à leur luxe. Et voilà comme les semmes menent leurs maris & leurs enfans à l'hôpital, à

ê

moins qu'il n'y ait des galans au logis por aynda de costa. (Amelot, dans Tacite.)

r

S

S

e

i

t

r

e

S

t

1

J'ai toujours été surpris de voir des personnes se marier sans autre motif que l'appas des richesses, comme si l'inclination ne devoit y entrer pour rien, quoique ce soit, ce me semble, ce qui devroit le plus engager à se marier. Ces sortes de mariages font de véritables prostitutions légales aggravées par le parjure. La délicatesse a beaucoup à souffrir d'épouser quelqu'un qui nous est indifférent. On fait un acte de mauvaise foi, qu'on ne peut se justifier à soi-même. N'est-ce pas la plus haute injustice que de contracter un engagement solemnel, sans se sentir en état de le remplir? Les affections ne dépendent pas de la volonté; & qui que ce foit ne doit, ce me semble, nous posséder sans auparavant avoir obtenu notre cœur.

Le bonheur est bien imparfait de deux êtres qui s'unissent sans inclination, poussés par l'instinct ou par l'intérêt; mais je conçois le bonheur suprême, quand à l'amour le plus tendre, on accorde la plus grande marque de sa confiance.

Un galant homme, d'un caractere vrai & folide, en épousant une jeune personne, se propose, pour la rendre heureuse, de commencer par être son ami, persuadé qu'un honnête homme fait tout ce qu'il veut d'une semme bien née, quand il a gagné sa consiance, & qu'un époux qui se fait craindre, invite sa semme à le tromper, & l'autorise à le hair.

A ma fille.

.* Le vœu de la nature peut résider dans les ames honnêtes. C'est avec satisfaction que je l'ai reconnu dans celle qui pouvoit faire une épouse tendre & douce. J'ai vu, dans ces momens d'une perspective qui pouvoit vous être avantageuse, toute votre honnêteté & la sensibilité de votre cœur marcher de concert. L'exemple que vous m'avez montré, m'a fait respecter un nœud que j'ai regardé plus que jamais, d'après vous, comme un nœud sacré. Votre pru-

I

e

i

2,

le

lé

il

2

ui

le

ns

on

it

u,

ui

re

ur

us

ud

ès

u-

dence, enfin, votre sagesse, votre tendre sensibilité, ont trouvé, chez moi, ce sentiment dont je suis pénétré, & que je vous offre pour récompense de tous les vôtres.

Caton, le fameux Caton, étoit peu propre à conserver le cœur d'une semme. Il en avoit une fort aimable; mais il ne demandoit d'elle que des enfans, sans se mettre en peine de l'amuser, de la gagner par la douceur, & par la déférence de lui donner des marques d'une estime qui flatte, qui renouvelle la tendresse, & qui mette une femme dans l'impossibilité de pouvoir faire un meilleur choix. Attilia ne trouvoit dans Caton que des manieres rudes, un visage austere, & des discours fâcheux. Au lieu de connoître la tendresse, il regardoit l'amour comme un travail pénible. Point de complaisance, point d'attention, rien de piquant avec un sexe qui aime le fentiment, (les amusemens & le badinage.) Elle fut donc peu attachée à lui, comme il arrive à presque tous les maris fâcheux & grondeurs. Caton sçut

son infortune; il se mit en colere, & eut la maladresse de chasser Attilia, pour rendre sa honte publique. Il se remaria à une autre. Martia, sa seconde femme, étoit belle, adroite; tout ce qu'elle faisoit étoit accompagné d'une grace qui gagnoit les cœurs; elle parloit bien, & avoit le don de persuader : mais connoissant son mari, elle ne put faire que le semblant d'entrer dans ses idées, & trouva le moyen de se satisfaire davantage, sans le mécontenter. Elle étoit très-sensible aux douceurs de l'amour, mais sans s'abandonner, comme Attilia, à la coquetterie & à l'inconstance, qui font plutôt les marques d'une ame déréglée que d'un cœur tendre. Comme sa tendresse ne pouvoit être satisfaite du côté de fon mari, elle fit choix d'un amant passionné, spirituel, & capable de l'aimer fans troubler fon union avec Caton. Quintus Hortensius fut cet ami de cœur de Martia. Il sut, par des complaisances étudiées pour Caton, avoir une entrée libre chez elle. Caton, qui regardoit Horten-

p

q

al

de

1:

m

n

ag

Q

de

11

1-

ne

it

it

es

n

i.

er fe

er. de

ne

e,

ne

ne łu

nt

er

nle

u-

re

1-

sius comme un autre lui-même, se plaisoit de voir son humeur sombre & ses manieres farouches dans son ami; mais lorsqu'Hortensius quittoit Caton, il passoit dans la chambre de Martia, où il se dépouilloit de cette austérité que Caton aimoit en lui, pour donner à sa maîtresse les marques les plus expressives d'un amour vif, tendre & enjoué; & Martia n'aimant qu'Hortensius, lui sut sidelle jusqu'à la mort.

Il n'y a, pour les deux sexes, que deux classes réellement distinguées; l'une des gens qui pensent, l'autre des gens qui ne pensent pas. Et cette dissérence vient presqu'uniquement de l'éducation; car, penser est un art qui s'apprend comme tous les autres. Un homme de la premiere de ces deux classes ne doit point s'allier dans l'autre: le plus grand charme de la société manqueroit à la sienne, parce que sa femme n'ayant ni l'esprit cultivé, ni le commerce agréable, il seroit réduit à penser seul. Que c'est une triste chose pour un pere de samille qui se plast dans sa maison,

d'être forcé de s'y renfermer en soi-même, & de ne pouvoir s'y faire entendre à personne!

9

p

P

Desirez en tout la médiocrité, sans en excepter la beauté même. Une figure agréable & prévenante, qui n'inspire pas l'amour, mais la bienveillance, est ce qu'on doit présérer: elle est sans préjudice pour le mari, & l'avantage en tourne au prosit commun. Les graces ne s'usent pas comme la beauté; elles ont de la vie; elles se renouvellent sans cesse; & au bout de trente ans de mariage, une honnête semme, avec des graces, plaît à son mari comme le premier jour. (J. J. Rousseau.).

L'absence, dit Montagne, ranime l'amitié des personnes mariées. L'on ne peut être continuellement accoués l'un à l'autre. Et ne doit une semme avoir les yeux si grandement sichés sur son mari, qu'elle ne puisse le voir sortir quand besoin est, où à savolonté; mais avec certaines semmes, si vous tardez trop à revenir au logis, elles s'imaginent que vous saites l'amour, ou e.

T-

en

re

as

n

11

fit

10

te

ec

i-

It

que vous êtes quelque part à vous divertir: en un mot, que vous êtes seul à prendre vos aises, tandis qu'elles se donnent de la peine, & vous en font la mine au retour. par où elles n'entendent rien, & vous éloignent au lieu de vous rapprocher. Une autrefois je céderai plus volontiers à mes amis, pour rester plus long-temps avec eux, que de hâter le moment de mon retour, quand je ferai fûr de ne trouver pire maison que la mienne. Ne seroit-ce pas, ajoute Montagne, que de soi l'opposition & contradiction les entretient & nourrit, & qu'elles s'accommodent affez, pourvu qu'elles vous incommodent. En la vraie amitié, en laquelle je suis expert, je me donne à mon ami.

.* Quel est donc le plus heureux de l'homme marié ou du célibataire? Question difficile à résoudre. Le célibataire sans doute est plus heureux que le commun des hommes mal mariés, & moins que celui qui a le sublime bonheur d'être bien associé.

Une personne qui n'est point mariée,

1

p

c

f

d

est comme isolée du reste de la nature, sans compagnie au milieu de la société, pour ainsi dire sans parens au milieu de sa famille; elle n'a aucun intérêt commun avec tout ce qu'elle connoît: presque tout ce qui l'environne en a d'opposé aux siens. On entend bien que je ne parle pas d'une sille au milieu de sa famille dont elle est chérie, mais plutôt d'un homme isolé.

Celui qui se marie selon son cœur, se tire de cette affligeante solitude, & de cet abandon fâcheux, en se donnant un second, un autre soi-même dont les fortunes se consondent. Dans la société que nous contractons, nous trouvons la considence toujours prête à partager & notre joie & nos chagrins, un conseiller réciproque toujours intéressé à nous fournir les expédiens les plus sûrs & les plus salutaires, un ami toujours engagé d'honneur à nous garantir des maux qui nous menacent, à nous procurer les biens que nous avons droit d'espérer.

Je ne connois point de sort plus heu-

reux que celui d'une femme qui possede le cœur de son mari. Il n'y a de bonheur égal à celui-là, si ce n'est celui du mari qui est aimé de sa femme, & qui l'aime véritablement.

le

In

ut

S.

1e

ft

ſe

et

e-

r-

1e

1-

re

i-

ir

1-

11

e-

15

1-

Ne vantez point la condition du célibataire âgé. Quoi de plus insupportable que d'être exposé à la mauvaise humeur d'héritiers avides qui ou vous disputent vos droits, ou vous font sentir qu'à leur gré vous en jouissez trop long-temps! Vous éloignerez de vous de tels objets, direzvous, & vous vous renfermerez dans votre domestique; mais n'est-ce pas encore pire? Soupçonneux contre vos parens, vos amis, toutes vos connoissances, peut-être avec raison, mais peut-être aussi sans sujet, éloignerez-vous ceux qui vous seroient le plus attachés, pour donner la préférence à des domestiques scélérats, qui, en vous confirmant dans vos foupçons & vos inquiétudes, feront de votre maison une solitude & un désert affreux où ils vous domineront plus à leur aise. (Comédie de

la convention téméraire, par M. R. D. S. A. 1749.)

M ATHÉMATIQUES.

Les mathématiques devroient entrer plus essentiellement dans l'éducation des jeunes gens. Les mathématiques sont le principe de tous les arts, puisqu'elles comprennent l'arithmétique & l'algèbre, la géométrie & le dessin, la physique & méchanique, l'hydraulique ou idrostatique, l'optique, l'astronomie, la gnomonique, l'architecture civile & militaire ou la fortisication.

1

6

1

g

el

01

fa fe

112

m

TO.

po

MÉCHANTS.

Un homme vraiment méchant ne fait jamais à moitié une méchante action. Les gens de cette espece prennent vingt sois plus de peine pour être des scélérats, qu'il ne leur en coûteroit pour devenir d'honnêtes gens. Sans parler des risques auxquels ils s'exposent, il faut suer & se tourmenter prodigieusement le cerveau pour arri5:

er

es

le

n-

la

é-

e,

e,

r-

ait

es

ois

il

n-

els

n-

ri-

ver à leurs fins, & de quelque façon que ce soit, on ne doit pas leur envier leur succès.

MÉDECINE.

Personne n'a pensé moins avantageusement de la médecine que J. J. Rousseau.
La médecine, disoit-il, est un art plus
pernicieux aux hommes que tous les maux
qu'il prétend guérir. Je ne sais pour moi
de quelle maladie guérissent les médecins;
mais je sais qu'ils nous en donnent de
bien funestes, la lâcheté, la pusillanimité,
la crédulité, la terreur de la mort. S'ils
guérissent le corps, ils tuent le courage.

La médecine est à la mode parmi nous; elle doit l'être: c'est l'amusement des gens oisifs & désœuvrés, qui, ne sachant que faire de leur temps, le passent à se conserver: s'ils avoient eu le malheur de naître immortels, ils seroient les plus misérables des êtres. Une vie qu'ils n'autoient jamais peur de perdre, ne seroit pour eux d'aucun prix. Il faut à ces gens-là

des médecins qui les menacent pour les flatter, & qui leur donnent chaque jour le seul plaisir dont ils soient susceptibles, celui de n'être pas morts.

1

A

q

1

q

q

li

V

VI

pl

ef

m

n

il

qu

mo

d'a

pro

ce.

Les hommes font sur l'usage de la médecine les mêmes sophismes que sur la recherche de la vérité; ils supposent toujours qu'en traitant un malade, on le guérit, & qu'en cherchant une vérité, on la trouve; ils ne voyent pas qu'il faut balancer l'avantage d'une guérison que le médecin opere, par la mort de cent malades qu'il a tués, & l'utilité d'une découverte par le tort que font les erreurs qui passent en même-temps. La science qui instruit, & la médecine qui guérit, sont fort bonnes, sans doute; mais la science qui trompe, la médecine qui tue, sont mauvaises. Apprenez-nous donc à les distinguer. Voilà le nœud de la question. Si nous savions ignorer la vérité, nous ne ferions jamais les dupes du mensonge; si nous savions ne vouloir pas guérir malgré la nature, nous ne mourerions jamais par

les

ur

es,

né-

la

u-

le

é,

ut

le

12-

u-

ui

ui

nt

ice

nt

if.

n.

us

e;

re

par

la

la main du médecin. Ces deux abstinences seroient sages: on gagneroit évidemment à s'y soumettre. Je ne dispute donc pas que la médecine ne soit utile à quelques hommes; m'ais je dis qu'elle est funeste au genre humain.

On me dira, comme on fait sans cesse; que les fautes sont du médecin, mais que la médecine en elle-même est infaillible. A la bonne heure : mais qu'elle vienne donc sans médecin; car tant qu'ils viendront ensemble, il y aura cent sois plus à craindre des erreurs de l'artiste, qu'à espérer du secours de l'art.

Cet art mensonger, plus fait pour les maux de l'esprit que pour ceux du corps, n'est pas plus utile aux uns qu'aux autres; il nous guérit moins de nos maladies, qu'il ne nous en imprime l'esfroi; il recule moins la mort qu'il ne la fait sentir d'avance; il use la vie, au lieu de la prolonger, & quand il la prolongeroit, ce seroit encore au préjudice de l'espece.

Voulez-vous trouver des hommes d'un

Tome II.

d

u

C

q

le

vi

lu

vi

R

Qu

Pa

Un

Qu La

C'e

Av

Pui

Cep

En Voi

L'u

Mor

On

vrai courage, cherchez-les dans les lieux où il n'y a point de médecins, où l'on ignore absolument les conséquences des maladies, & où l'on ne songe gueres à la mort. C'est la connoissance qu'ils nous donnent des dangers, qui nous les fait craindre: celui qui sans eux se croiroit invulnérable, n'auroit peur de rien. Ils nous ôtent à la société par les soins qu'ils nous imposent, & à nos devoirs par les frayeurs qu'ils nous donnent. Naturellement l'homme fait souffrir constamment, & meurt en paix : ce sont les médecins avec leurs ordonnances, les philosophes avec leurs préceptes, qui l'avilissent de cœur, & lui font désapprendre à mourir.

La feule partie utile de la médecine est l'hygienne; encore l'hygienne est-elle moins une science qu'une vertu. La tempérance & le travail sont les deux vrais médecins de l'homme: le travail aiguise l'appétit, & la tempérance l'empêche d'en abuser.

Si, par les observations générales, on

ux

on les

à

us

oit

Ils

ils

es

e-

t,

es

de

eft

le

]-

is

le

n

n

ne trouve pas que l'usage de la médecine donne aux hommes une santé plus serme, une plus longue vie, par cela même que cet art n'est pas utile, il est nuisible, puisqu'il employe le temps, les hommes & les choses à pure perte. Un homme qui vit dix ans sans médecins, vit plus pour lui-même & pour autrui, que celui qui vit trente ans leur victime. (Esprit de J. J. Rousseau.)

SONNET.

Qu'est ce qu'un médecin? C'est un homme inutile Payé pour amuser un malade en son lit;
Un docteur à grands mots, en quiproquo sertile,
Qui par son art douteux très-peu de gens guérit.
La nature lui sert, comme étant plus habile;
C'est par elle en esser qu'il soutient son crédit.
Avoir recours à lui, c'est donc être imbécille,
Puisque sans ce secours rien ne lui réussit.
Cependant tous les jours on voit le genre humain,
En dépit du bon sens, se mettre sous sa main.
Voilà ce que j'appelle une étrange manie:
L'usage est consulté bien plus que la raison.
Mon Esculape va de maison en maison:
On en connoît l'erreur; mais l'erreur est suivie.

C

ul

m

cl

di

VI

fa

eı

fi

la

9

CE

la

T

I

C

C

p

ti

e

à

8

.* Quand on a une sois étudié l'art incertain de la médecine, on se l'approprie. Est-on propriétaire, on l'affectionne & l'on y croit. Il en est de même de toute science incertaine : c'est la marche du fanatisme.

Quelles que soient les idées du vulgaire, les personnes instruites n'ignorent point combien il est difficile d'acquérir le degré de connoissances nécessaires pour exercer la médecine avec succès.

L'existence (a dit quelqu'un) est une pendule Que par soi-même il saut guider: Malheur à l'homme trop crédule Qui la donne à raccommoder. On croit qu'Hypocrate calcule, Quand il s'agit d'y regarder; Mais il l'avance sans scrupule, Ne pouvant la retarder.

* Le chemin qui conduit, je ne dis pas à la perfection, mais à une intelligence convenable dans l'art de guérir, est rempli de difficultés presque insurmontables. l'art

oro-

nne

ute

du

re, int

gré

cer

ule

Ceux qui le pratiquent, sont souvent dans une grande incertitude sur la nature des maladies : leurs causes relatives sont cachées dans une obscurité qu'il sera bien difficile de jamais découvrir ; mais y parvînt-on un jour, une connoissance suffifante de la vertu des remedes manqueroit encore. Les maladies ont un terme; elles finissent quand l'humeur est épuisée, quand la cause est cessée; mais on croit toujours que c'est le dernier remede qu'on a pris, qui a guéri. Cependant rien n'est plus incertain : peut-être a-t-il retardé encore la guérison de quelques jours, en interrompant la nature, en s'y opposant, &c. D'ailleurs chacune des parties de la médecine est d'une étendue supérieure à la capacité de l'esprit humain : cependant le parfait médecin devroit les posséder toutes.

.* La médecine qui est un art conjectural, doit laisser agir la nature qui tend en tout à l'équilibre, & conséquemment à se réparer d'elle-même, l'aider rarement & ne la presser jamais, faire un usage

H iij

ti

11

fi

17

r

p

n

1

1

1

rrès-diferet des drogues qui rendent souvent vains ses efforts, lorsqu'elle a en même-temps à combattre la maladie & les remedes qui contrecarrent ses opérations.

Un bon médecin ne doit pas ignorer la physique, l'histoire naturelle, l'anatomie, la chirurgie, la chymie & la botanique, qui sont toutes parties essentielles de son art. Je voudrois qu'un médecin, pour y placer ma confiance, me donnât une définition exacte de ma maladie, de ses symptomes, & des remedes raisonnés physiquement. De même, si j'ouvrois un livre de médecine pour m'instruire, je voudrois y trouver la même chose, sans quoi je le trouve imparfait & incapable de m'instruire. La plupart des livres de médecine ne traitent la matiere qu'en partie; c'est-à-dire, que l'un définit peutêtre assez bien les maladies, ou explique fes fymptomes; un autre parlera assez bien des remedes & de leur composition & des effers : mais on souhaiteroit de

trouver le tout réuni dans un même livre:

fou-

en en

e &

opé.

orer

ma-

otaelles

in,

nât

de

nés

un je

ins

ole

de

en

lt-

10

Z

n

le

* Enfin l'on appréhende autant le médecin que la maladie. Dans une science si conjecturale, on peut faire bien des méprises, & les méprises sont si dangereuses! C'est de l'esset, disoit M. de Maupertuis (V. ses œuvres), de remedes ou matieres inconnues sur une machine plus inconnue encore (le corps humain), que le médecin attend la guérison d'une maladie dont il ignore la nature & la cause.

La théorie de la médecine n'est encore à la Chine qu'ignorance & erreur : cependant les médecins chinois ont une pratique assez heureuse. La nature n'a pas permis que la vie des hommes dépendît de la persection de la physique. Les Grecs savoient saigner à propos, sans savoir que le sang circulât. L'expérience des remedes & le bon sens ont établi la médecine pratique dans toute la terre; elle est par-tout un art conjectural qui aide quelquesois la nature, & quelquesois la détruit.

(Voltaire, essai sur l'histoire générale.)

8

de

ne

10

tu

qu le

n

n

8

I

1

I

La tempérance est un souverain antidote contre la plupart des maladies. Tout changement un peu considérable de maniere de vivre, de quelque nature qu'il soit, est presque toujours suivi de maladies dangereuses. Les choses nuisibles à la santé, sont principalement un usage prématuré des semmes & du vin, toutes sortes d'excès, une vie trop sédentaire, les boissons sortes, les viandes de haut goût, un air mal sain, une trop grande contention d'esprit, une trop grande attention sur sa santé, les veilles & le trop dormir.

Ma forme de vie, dit Montagne, est à-peu près pareille en maladie comme en santé, même lit, mêmes heures, même nourriture à-peu-près, excepté en la quantité, & même breuvage: je n'y ajoute du tout rien que la modération du plus & du moins, selon ma force & appétit. Ma santé, c'est maintenir sans destourbier mon état accoutumé. Je vois que la maladie m'en déloge d'un côté: si je crois les médecins, ils m'en détourneront de l'autre;

iti-

Dur

12-

ril

ies

12

é-

es

11

n

& par fortune & par art, me voilà hors de ma route. Je ne crois rien plus certainement que ceci, que je ne saurois être offensé par l'usage des choses que j'ai si long-temps accoutumées. C'est à la coutume de donner forme à notre vie telle qu'il lui plaît; elle peut tout en cela. C'est le breuvage de Circé qui diversifie notre nature comme bon lui semble. Combien de nations, & à trois pas de nous, estiment ridicule la crainte du serein qui nous blesse, & nos paysans & nos bateliers s'en moquent. Vous faites malade un Allemand de le coucher fur un matelas, comme un Italien sur la plume, & un François sans rideaux. L'estomac d'un Espagnol ne dure pas à notre forme de manger, ni le nôtre à boire à la Suisse. Nous craignons les vins au bas; en Portugal cette fumée est en délices, & c'est le breuvage des princes. En somme, chaque nation a plusieurs coutumes & usances qui sont non-seulement inconnues, mais qui seroient contraires à d'autres individus, &c.

Le grand art des plus habiles médecins consiste à seconder à propos les mouvemens de la nature par un régime convenable, par le retranchement de plusieurs abus, & par l'usage des médicamens les plus simples.

Cette méthode ne doit pas être du goût de ces personnes qui font consister tout le mérite d'un médecin à multiplier les formules de remedes chez les malades, & à grossir par conséquent les parties de l'apo-

thicaire.

Mais le long usage des habiles médecins leur a enfin appris que c'est la nature qui guérit seule, & toujours par les voies les plus courtes & les plus simples, & qu'elle n'attend d'autres secours de la médecine, que celui d'une attention sérieuse à étudier ses moindres mouvemens, & à les favoriser, en écartant les obstacles qui pourroient s'y opposer.

MÉDIOCRITÉ DE LA FORTUNE.

Etat qui tient le juste milieu entre l'opu-

ins

7e-

re-

its

les

î

le

r-

à

)-

e

S

lence & la pauvreté: heureux état au-dessus du mépris, & au-dessous de l'envie! C'est aussi l'état dont le sage se contente, sachant que la fortune ne donne qu'un vernis de bonheur à ses favoris, & que travailler à augmenter ses richesses sans une vraie nécessité, c'est travailler à augmenter ses inquiétudes. Aveugles mortels que l'avarice, l'ambition & la volupté amorcent par de vains appas jusqu'au bord du tombeau! vous qui empoisonnez les plaisirs bornés d'une vie passagere par des soins toujours renaissans, & par des peines inutiles; vous qui méprisez les tranquilles douceurs de la médiocrité, qui demandez plus au destin que la nature n'exige de vous, & qui prenez pour des besoins ce que la folie vous fuggere, croyez-moi, une étoile rayonnante ne rend pas heureux; un collier de diamans n'enrichit pas le cœur. Tous les biens & les joies des sens consistent dans la santé, la paix & le nécessaire : la médiocrité possede ce nécessaire; elle maintient la santé par la

H vj

tempérance foumise à ses loix, & la paix est sa compagne inséparable.

Une heureuse médiocrité est le plus sûr asyle de la générosité & de l'honneur.

(Pensées de Pope.)

* En bornant mes desirs, je suis riche: j'ai peu de bien, mais je ne dois rien. En laissant échapper mes desirs, avec beaucoup plus de bien, je serois pauvre. Reconnois donc Antoine, & conclut, dit Boileau à son jardinier,

Que la pauvreté mâle, active & vigilante, Est, parmi les trávaux, moins lasse & plus contente Que la richesse oisive au sein des voluptés.

Médiocrité d'Esprit.

Faut-il qu'un auteur pleure & se désespere, Pour n'avoir qu'un talent médiocre, ordinaire? Un tel homme, à monsens, seroit un très-grand sot.

Prenons chacun patiemment notre Iot.

La médiocrité que l'orgueilleux méprise,

Du genre humain sut toujours la devise.

En fait d'esprit, comme en fait de beauté,

On rencontre par-tout la médiocrité:

Si les seules beautés étoient en droit de plaire, Bientôt le monde finiroit:

aix

fûr

2.)

le:

En

up

ois

à

te

Et si pour écrire il falloit Avoir absolument tout l'esprit d'un Voltaire,

Que deviendroit le métier de libraire?

Nos petits madrigaux, nos chansons pour Iris,
Quoiqu'on en puisse dire, ont sans doute leur prix.

Beaux esprits qui voulez tant vous en faire accroire,
Vous ignoreriez les charmes de la gloire,
Si du monde on ôtoit la médiocrité:
Tout votre éclat vous vient de notre obscurité.
Ce monde est un tableau dont le sond paroît sombre,
Mais qui, vu dans son jour, flatte l'œil enchanté:
Vous êtes les couleurs; c'est nous qui sommes

Du tableau, comme vous, nous faisons la beauté,

l'ombre :



MÉDISANCE.

La médifance est une petitesse dans l'esprit, ou une noirceur dans le cœur : elle doit toujours sa naissance à la jalousie, à l'envie, à l'avarice, ou à quelqu'autre passion; elle est la preuve de l'ignorance ou de la malice. Médire sans dessein, c'est bêtise; médire avec réslexion, c'est noirceur. Que le médifant choissse; qu'il opte: il est insensé ou méchant.

il

n ri

te

Y

2

9

I

r

P

1

Qu'on ne prouve aucun fait contre moi, disoit un homme de beaucoup d'esprit, que d'ailleurs on en dise tout le mal qu'on voudra, je n'en suis point sâché; il saut bien que chacun s'amuse.

MENSONGE.

Le mensonge est un crime, une lâcheté en général; mais il y a des exceptions particulieres. Le mal & l'importance du mal en sont la gravité.

Celui qui dit un mensonge ne sent pas le travail qu'il entreprend; car il faut qu'il en invente mille autres pour soutenir le premier.

La vérité est le bien universel qui maintient l'ordre dans l'univers; c'est sur elle que se sonde la soi publique, le droit des gens, & la justice: elle préside à l'amour, à l'amitié; sans elle tout ne seroit que consussion; tous les hommes seroient des sourbes, des lâches & des imposteurs; & te:

oi,

it.

on

ut

té

r-

al

as

il

le

5

il n'y auroit ni honneur, ni plaisir au monde, si la vérité en étoit bannie. Y a-t-il rien de plus incommode qu'un valet menteur, qui vous assure qu'il a fait ce que vous lui avez dit, lorsqu'il n'y a pas pensé? Y a-t-il rien de plus insupportable qu'un artifan qui vous promet ce que vous lui avez commandé, & qui vous trompe continuellement? Y a-t-il rien de plus fâcheux que ces gens qui, par des paroles favorables, font espérer mille graces qu'ils ont résolu de ne faire point? Y a-t-il rien de plus cruel que de découvrir qu'un ami que vous aimez ne vous a pas dit la vérité, lorsqu'il vous a dit qu'il vous aimoit plus que tout le reste du monde? Et y a-t-il quelque chose de plus insupportable que d'avoir une maîtresse qui vous jure de n'aimer que vous, & qui cependant en aime plusieurs, ou, pour mieux dire, n'en aime aucun? car un amour partagé n'est point amour. Le mensonge sert à la dissimulation, à la fourberie, à la perfidie, à la lâcheté, & presqu'à tous les crimes,

R

œ

p

q

fc

n

ba

g

tu

pi

fa

pa

m

de

fe

m

OL

en

ni

& il y a de la foiblesse à s'en servir : on fait voir par-là qu'on craint plus les hommes que Dieu, qui est la vérité même. Ensin, mentir pour rien est une folie, & mentir par intérêt, est un grand crime. Ne voit-on pas que la recherche de la vérité est l'objet universel de tous les hommes, & particulièrement des sages.

MÉPRIS.

Il est des personnes dont le mépris ne sauroit offenser. Personne ne méprise davantage que ceux qui sont véritablement méprisables. Croyez-moi, celui qui s'estime lui-même, est peu sensible à l'injuste mépris des autres, & ne craint que d'en être digne; car le bon & l'honnête ne dépendent point du jugement des hommes, mais de la nature des choses.

MÉRITE.

La vertu & le vrai mérite sont synonymes. L'étude de la sagesse en est la source : l'estime des honnêtes gens en est le fruit. on

nes

tir

on jet

ti-

ne

a-

nt

ne

é-

re

1-

IS

La nature fait le mérite, dit M. de la Rochefoucault, & la fortune le met en œuvre.

Rien ne défigure tant le mérite & la personne, que l'affectation. Mieux on s'acquitte d'une chose, plus il faut cacher le soin qu'on apporte à la bien faire. Ne négligez pas les petits défauts. Il y a des bagatelles, de petites négligences, des gestes, des manieres, des mauvaises habitudes qui éloignent les autres de nous, & provoquent leur aversion, dont il est aisé de se corriger, & honteux de ne le pas faire.

Cherchez le mérite caché qui ne cherche pas à se produire, qui craint même de se montrer, qui rougit de demander, & qui demeure dans l'obscurité, ou parce qu'il se suffit à soi-même, ou parce que sa modestie lui sait redouter le grand jour, ou parce qu'il se désie de ses forces, ou ensin parce qu'il n'a ni parens, ni amis, ni protecteurs qui puissent l'introduire.

(Traité de la connoissance des hommes.)

Il n'y a pas de gens qui souffrent plus patiemment d'être repris, que ceux qui méritent d'être loués. C'est ce que Pline disoit à Tacite, qui l'avoit pris pour juge de ses ouvrages.

Il y a un proverbe espagnol qui dit: fais bien, tu auras des envieux; fais encore mieux, tu les confondras.

J'avois cru, dans ma jeunesse, que Newton n'avoit fait sa fortune que par son extrême mérite. Je m'étois imaginé que la cour & la ville de Londres l'avoient nommé, par acclamation, grand-maître des monnoies du royaume. Point du tout, Isaac Newton avoit une niece assez aimable, nommée madame Conduit. Elle plut beaucoup au grand-trésorier Hallisax. Le calcul infinitésimal & la gravitation ne lui auroient servi de rien, sans une jolie niece.

(Voltaire.)

d

0

e

MÉTAPHYSIQUE.

La métaphysique considere les êtres en général, les range sous de certaines classes, plus

qui

Pline

juge

dit !

en-

que

par

iné

ent

cre

ut,

121

lut

Le

ui

e.

11

2

donne des noms généraux aux êtres qui ont de certaines choses communes entre eux, à de certaines idées abstraites, & se forme des axiomes évidens de ce qui convient à toutes nos idées, asin d'éviter la confusion.

On peut considérer les êtres comme causes ou essets. La cause est ce qui produit un esset dissérent de soi-même. Dieu est la cause premiere & universelle; les créatures sont des causes secondes & subalternes.

Par rapport à un être qui connoît tout, il n'y a point d'évènement qui puisse également arriver ou ne pas arriver.

Une chose est possible d'une possibilité métaphysique, lorsqu'elle ne renserme en elle-même aucune contradiction; une chose est d'une impossibilité absolue, lorsqu'elle renserme quelque contradiction.

Nous avons une idée assez distincte de l'infini; mais ce n'est que confusément que nous concevons une chose infinie. L'idée que nous avons de l'infini, nous

VE

V

f

i

vient de la faculté que nous avons de pouvoir, par la pensée, pouvoir toujours ajouter ou retrancher d'une grandeur.

Les choses peuvent être infinies à plusieurs égards, par rapport à l'étendue, par rapport à la durée & par rapport au nombre.

Nous avons une idée très-nette de l'espace ou du vuide; nous le concevons comme le lieu des corps, comme une étendue immense, immobile, immuable, sans figure, pénétrable, sans aucune résistance; mais delà nous ne pouvons pas conclure qu'il existe.

L'auteur de la nature peut anéantir l'air d'un cabinet, puisqu'il l'a créé, & qu'il le conserve librement. Les expériences prouvent qu'en ce cas-là les murs se joindroient. Le vuide est donc possible; mais il n'existe point.

Le temps n'est pas un être réel; ce n'est que le cours continuel & uniforme de la durée ou de l'existence successible des choses qu'on mesure à l'aide du moude

urs

u-

e.

au

f-

ns

10

·,

LS

vement de certains corps, comme on mesure la durée d'une année par le mouvement & le cours de la terre autour du soleil: ainsi, s'il n'y avoit point d'êtres, il n'y auroit point de temps.

Je pense, donc je suis, dit Descartes; je ne suis pas parfait, mais borné, & cependant j'ai l'idée de toutes les persections; donc il y a un être qui les a, qui est Dieu; & comme toutes choses procedent de quelqu'autre, & que le plus parfait ne peut procéder de l'imparfait, celui-ci au contraire doit procéder du plus parfait; donc je tiens mon être de Dieu. Voilà la meilleure preuve de l'existence de Dieu & de l'ame, selon Descartes qui en rejettoit toute autre; & ce raisonnement contient apparemment le principe de toute la métaphysique.

MINISTRE.

Les vers suivans ont été faits du temps du ministere de M. Necker, & insérés dans un de nos journaux. On pense bien que ce ne fut pas par ses ennemis; mais ils étoient répétés par la voix du peuple.

110

ho

êt

do

A:

q

11

Jusqu'ici pour flatter un ministre accompli, Il falloit avec art le comparer sans cesse Au sage & grand Colbert, au juste & franc Sulli, Dans les secles sums il faudra moins d'adresse. Pour faire un grand éloge un seul nom suffira: Necker sera celui dont on se servira.

MINUTIES.

La minutie est une petite chose à laquelle certains caracteres s'attachent trop, comme s'il y alloit de la plus grande conséquence. Il y a des minuties en tout, & des hommes minutieux dans tous les états. Un bon esprit néglige communément les minuties; mais il ne s'y trompe pas. Il y a encore plus de risque à prendre une chose importante pour une minutie, qu'une minutie pour une chose importante. Les caracteres minutieux sont nés pour se tourmenter eux-mêmes, & pour tourmenter les autres à propos de rien.

ais

e.

Que de minuties aujourd'hui amusent nos petits-maîtres à la toilette des semmes, à la leur propre! La tracasserie gagne les hommes faits; le caprice s'empare de leur être. Nous devenons sujets aux vapeurs, dont les semmes seules autresois étoient en possession. Je tirai dernièrement mon slacon pour un jeune seigneur à qui quelque chose déplaisoit. Si ces altérations ne se montrent pas encore si sensiblement dans les hommes du peuple, c'est que ces masses grossieres ne sont pas si dociles au ciseau de la nature : le temps amenera tout.

Sur la Modération et l'Ambition.

Que je plains les tourmens d'un homme ambitieux,

Jour & nuit agité de soucis envieux!

Qui passant tour-à-tour de l'orgueil aux bassesses,

Triste au sein des plaisirs, pauvre au sein des
richesses,

Mécontent du passé, redoutant l'avenir, Du présent qui lui rit, jamais ne sait jouir: Jamais d'un jour serein il ne goûte les charmes; Jamais aucun repos ne suspend ses alarmes. Mille songes affreux agirent son sommeil; Mille soins inquiets assiegent son réveil.

L'œil égaré, pensif, le teint pâle & livide,
Peignant dans tous ses traits sa passion avide;
Il vole chez les grands, souvent plus bas que lui;
Mandier les assironts, les rebuts & l'ennui.
La solle ambition, sur la scene du monde,
En maux, en cruautés sera toujours séconde.
Son délire nous aveugle, & malgré ses tourmens,
Nous n'en voyons l'abus qu'à nos derniers momens:
Alors le bandeau tombe, & d'une erreur sunesse,
Un triste repentir est tout ce qui nous reste.

Heureux l'homme né simple, & dont les seuls desirs

Sont de fixer chez lui les tranquilles plaisirs!
S'il n'a point à sa suite une soule importune
D'esclaves enchaînés au char de la fortune,
D'adulateurs rampans, de courtisans stétris,
Par l'intérêt sordide & l'intrigue avilis,
Il a l'économie & l'ordre pour richesse,
Des mœurs & des vertus pour titre de noblesse.
Ses goûts, comme ses vœux, sont simples & touchans:

Il aime à cultiver son jardin & ses champs, A voir mûrir ses fruits, à voir ses sleurs éclorre, Le retour du printemps, le lever de l'aurore; Il voit de son hymen les chers & tendres fruits Aimer, faire le bien, par son exemple instruits; Il les voit tour-à tour empressés à lui plaire, E

T

T

So

D

Si

II

je

T

n

ic

n

CI

fe

d

f

Et captiver leurs soins & l'amour de leur mere.
Tous ses desirs sont purs, tous ses plaisirs sereins;
Tous ses travaux sont gais, tous ses repas sont sains;
Son sommeil doux, paisible est le repos du sage;
Du matin d'un beau jour son réveil est l'image.
Sur ces deux vrais tableaux, mortel, réséchissez.
Il s'agit d'être heureux. Tremblez & choisissez.

ui;

15.

ns: e.

ils

S

(Par M. Bailly de Saint-Paulin.)

MODES.

* Je viens de la campagne à Paris: je n'y avois pas été depuis un mois. J'arrive avec l'habit que j'avois dans ce temps-là. Tous les gens du bel air que j'aborde, ne me voyant pas dans le costume du jour, me trouvent ridicule; ils ont l'air même de ne pas imaginer qu'il puisse y avoir un peu de bon sens dans un être comme çà.

* Je crois que, si Dieu avoit fait les femmes plus grandes, & leur avoit donné de plus grosses hanches, &c. il auroit fait beaucoup pour leur bonheur; car elles

Tome II.

n'auroient pas été obligées, pour être plus belles, de porter des talons si élevés & des coëffures si hautes, & de mettre des bouffans & des gros culs qui ont été si heureusement imaginés, qu'on peut juger que la mode n'en passera pas si-tôt.

fo

pc

de

de

co

fi

ve

pe

de

nic

&

jou

lau

Les femmes, du temps de Tertullien, fe servoient de poudre blonde, comme elles font aujourd'hui : il leur en faisoit des reproches amers. (Pensées ingénieuses des PP. de l'église.)

.* Savez-vous ce que c'est que la mode? C'est ce qu'on trouve charmant aujour-d'hui, détestable demain. Le goût se détruit par son excès monstrueux. Quelqu'un disoit que les marchandes de modes n'étoient occupées qu'à plumer des pigeons ou à tondre des moutons ; il y a de ces gens dans tous les états.

Quand une femme portoit le busc de fon corset entre les mammelles, dit Montagne, elle maintenoit par de vives raisons qu'il étoit en son vrai lieu. Quelques années après, le voilà avallé jusus

&

es

fi

er

1,

ne

oit

Ces

e?

r-

é-

in és

ns es

de

it

es

1-

f.

qu'entre les cuisses: elle se moque de son autre usage, le trouve inepte & insupportable, soutient que le dernier est beaucoup mieux, tant on se laisse embabouiner de ces contradictions. En tout la façon de se vêtir présente lui fait incontinent condamner l'ancienne, d'une résolution si grande & d'un contentement si universel, que vous diriez que c'est quelqu'espece de manie qui lui tourne ainsi l'entendement, en y sourant soudain des opinions les plus contraires, d'une inconstance & légèreté incroyables.

On vient d'imprimer dans un de nos journaux une petite fable qu'on ne nous saura pas mauvais gré de rapporter ici.

FABLE.

Au bourg où regne la folie, Un jour la nouveauté parut: Aussi-tôt chacun accourut. Chacun disoit: qu'elle est jolie!

Ah! madame la nouveauté, Demeurez dans notre patrie: Plus que l'esprit & la beauté, Vous y fûtes toujours chérie.

Lors la déesse à tous ces soux Répondit: messieurs, j'y demeure, Et leur donna le rendez-vous Le lendemain à la même heure.

22

97

22

U

S

b

le

ri

re

el

u

g

ti d

Le lendemain elle parut
'Aussi brillante que la veille.

Le premier qui la reconnut,
S'écria: Dieux! comme elle est vieille!
(Par M. Houssman, de Nancy.)

*Les petits-maîtres, ces hommes factices qui ne sont vrais en rien, bien différens de l'homme naturel, sont toujours à la mode. On les reconnoît dans l'affectation des manieres & les recherches sur l'ajustement. Toute leur conversation n'est que des remarques sur celui des autres. «L'autre jour, dit l'abbé Coyer (1), pi avois à parler à un juge de vingt-cinq ans; je voulois du particulier. On l'ha-

⁽¹⁾ Année merveilleuse.

" billoit. Il me convint d'essuyer tout " le spectacle, qui consomma plus de " temps qu'il n'en falloit pour rapporter » mon affaire. Je crus qu'il étoit assigné " chez une duchesse pour y faire assaut " de frisure & d'odeurs. Un parfumeur " m'assure qu'il débite de l'eau de miel, » de l'ambre, de la poudre à la maré-» chale autant pour homme que pour » femme. Les hommes se flattent-ils » d'être hommes encore long-temps »! Un homme, un militaire porte t-il ses cheveux tels que la nature lui a donnés? Selon les petits-maîtres, il ne sont pas bien plantés pardevant; ils ne font point les pointes & le cadre à la grecque; il en a trop peu; ils sont trop minces par derriere; il faut les ensler, jusqu'à ce qu'ils ressemblent à la queue d'un cheval : cela est facile; il n'y a qu'à enfermer dedans un paquet d'ordures, car tout ce qui est gros au-delà du naturel & des proportions, est beau apparemment. Quelle idée du beau! Pires que ces femmes qui se

1es

en

U-

115

es

n

es

I iij

1

bouffisent & se grandissent, se forgent un teint qu'elles n'ont pas, se font, dit Montagne, des hanches de feutre & de l'embonpoint de coton, elles ne se donnent cependant que ce qui leur manque; mais un homme fait pour avoir de l'esprit, un homme qui est bien, qui seroit mieux même avec les défauts de la nature qui ne le regardent point, qu'avec des emprunts faux, je ne dis pas de l'art & du goût, gagne-t-il à se contresaire, comme si la nature n'avoit pu faire aussi bien qu'il fera? La nature est cependant le modele des peintres, des sculpteurs; & les formes non naturelles & défauts de proportions font la perte de leur réputation.

Avec ce ton de mode, on peut être impunément un sot, & on regardera comme tel un homme d'esprit qui ne l'aura pas. Il n'y a rien qu'on distingue moins de la sottise que l'ignorance des petits usages.

La mode est un tyran des mortels respecté, Digne enfant du dégoût & de la nouveauté, gent

dit.

nent

mais

, un

ieux

qui

em-

du

ime

u'il

lele

nes

ons

tre

era ne

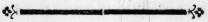
1e

es

Qui de l'état françois, dont elle a les suffrages Au-delà des deux mers disperse les ouvrages, Augmente avec succès leur immense cherté. Selon leur peu d'usage ou leur fragilité. Son trône est un miroir dont la glace infidelle Donne aux mêmes objets une forme nouvelle. Les François inconstans admirent dans ses mains Des trésors méprisés du reste des humains. Assise à ses côtés, la brillante parure Essaye, à force d'art, de changer la nature; La beauté la consulte, & notre or le plus pur N'achete point trop cher son rouge & son azur. La mode affujettit le sage à sa formule : La suivre, est un devoir; la fuir un ridicule: Depuis nos ornemens jusques à nos écrits, Elle attache à son gré l'estime ou le mépris, Et réglant tour-à-tour tous les rangs où nous fommes.

Elle place les sots, & nomme les grands hommes.

(M. l'abbé de Bernis.)



La plus grande tyrannie de la mode est d'empiéter sur les droits de la nature & de la raison. Ayons le courage de nous soustraire à sa servitude, mais sans passer les bornes de la raison; profitons de la mode ou de quelque partie de la mode,

quand elle se trouve plus commode que ce qui existoit auparavant; mais abandonnons-en les caprices.

MODESTIE.

La modestie est un sentiment de l'ame, qui fait que nous nous estimons & aimons nous-mêmes & les autres, dans la juste mesure que nous devons.

La modestie est une juste modération de l'esprit & du cœur, une sage retenue qui tient les passions en bride, qui arrête les saillies de l'amour propre, qui empêche de se prévaloir, aux dépens des autres, des dons de la nature ou de la fortune, & qui fait qu'on évite les louanges avec autant de soin que l'orgueil les recherche avec avidité.

On a dit que la modestie est la vertu des dupes. En esset, un grand sonds de jugement & de modestie est souvent un obstacle aux grands succès; il empêche d'entreprendre des choses que l'audace & l'imprudence auroient fait réussir. L'orue

n-

e,

ns te

n

le

te

1-

es la

es

3-

u

n

e

gueil même qui est le supplément de l'ignorance, opprime la modestie inséparable des vrais talens; & si quelquesois un mérite rare, éminent, incontestable se fait jour & surmonte ces obstacles, ce phénomene est rare & de courte durée.

Mais la modestie est une clef qui ouvre tous les cœurs. Je ne vois jamais un homme modeste sans être persuadé que c'est uniquement l'occasion qui lui manque, & qu'il renferme des trésors qui n'ont besoin que d'une clef pour s'ouvrir, c'est-à-dire d'un juste encouragement pour paroître avec éclat.

Les louanges n'offensent pas la modestie; elles échauffent au contraire un cœur qui se rend témoignage de son mérite; elles en bannissent la désiance, en y ramenant le courage & la gaieté.

Pour le mariage, une femme modeste ne distinguera-t-elle pas un homme modeste de tout autre? & ne souhaite-t-elle pas d'en faire le compagnon de sa vie? Un homme devant lequel & à qui elle peut

ouvrir ses levres avec la certitude qu'il aura bonne opinion de ce qu'elle dit, qu'il recevra son jugement avec tous les égards de la politesse, & qui doit par conséquent lui inspirer une douce consiance. (Miss Clariss.)

La pudeur peut quelquesois faire prendre une semme publique pour une honnête semme; la modestie peut aussi faire prendre un sot pour un homme d'esprit. La modestie voile la sottise, & pare l'esprit: mais la vanité est moins insupportable que la modestie affectée. La modestie devroit être la vertu de ceux à qui les autres manquent; mais ordinairement c'est le contraire.

Il est une modestie que le vrai mérite a toujours, qui le cache souvent au vulgaire, mais qui n'étant ni simple, ni timide, lui laisse tout son éclat aux yeux des hommes éclairés & instruits. Locke, simple & modeste, d'une candeur & d'une vérité admirable, ne cherchoit point à briller; il ne songeoir pas même à plaire. Le duc de Buckingham, le lord Hallisax, les a'il

ı'il

rds

ent

is

n-

ete

re

0-

is

la

re

t;

te

1-

es

e

é

C

\$

hommes de leur temps les plus instruits. le virent, apprécierent son génie, rechercherent sa société, & l'aimerent. Locke eut pour eux des égards, vécut dans leur société avec cette liberté noble & décente qui caractérise l'indépendance. Un jour que le duc & le comte s'amusoient à jouer aux cartes en la présence de Locke, ils furent fort étonnés de lui voir prendre ses tablettes, & écrire dessus avec beaucoup d'attention. Qu'écrivez-vous, lui demanderent-ils? La substance, leur répondit Locke, de ce que vous avez dit depuis deux heures. La leçon eut son effet; le jeu fut abandonné, & on lui préféra une conversation utile & agréable.

Mœurs, Mendicité, et Prix distribués dans les Campagnes.

Quand les princes perdent toute pudeur, les ministres les imitent; la dépravation croît de jour en jour; elle descend de degré en degré, & s'étend parmi le peuple, jusqu'à ce que les mœurs soient tout-à-fait

C

1

q

11

I

I

1

éteintes; & la perte entiere des mœurs est un des grands mobiles de la mendicité, qui n'est pas moins l'esset de la dépravation de la nation que de la pauvreté. Alors il ne s'agit plus seulement de donner des terres à labourer pour prévenir ce mal (1); il faut joindre ensemble plusieurs motifs puissans, montrer des exemples, plutôt que donner des préceptes, récompenser la vertu, & la couronner en public.

On a donné des prix à des utilités quelconques, & souvent à des inutilités. On attribue les uns à la variété des goûts, & les autres à quelque vanité.

Les uns sont proposés au meilleur mémoire de littérature, les autres à la solution de quelque question sur les arts. Quelques personnes, en petit nombre, les offrent à la vertu. Les questions d'érudition & de littérature ont une certaine utilité: les prix sur les arts en présentent d'in-

⁽¹⁾ Voyez la correspondance rurale, tom. 1er. mémoire sur la mendiciré.

eft

té.

va-

ors

des

ifs

tôt

la

el-

)n

&

é-

1-

S.

25

-

contestables, quoiqu'on ait vu le prix de la culture adjugé tantôt au mémoire le mieux écrit, tantôt au colon le plus effronté, qui n'avoit l'apparence de la meilleure récolte que pour avoir su grossir, pendant la nuit, ses javelles aux dépens de celles de ses voisins.

La plupart des seigneurs des terres se proposent vainement d'en donner aux meilleurs tireurs; ils s'abuseroient si leur imagination leur présentoit ce masque trompeur qui tombe d'abord. Pas un foldat n'y tire, pas un garde-chasse ne le gagne. Ces prix ne sont pas propres à les former. Des artisans, des marchands, des peres de famille sont ceux qui se détournent de leur négoce, de leurs affaires pour courir après ce prix, & ne gagnent jamais rien. L'argent des uns, tandis que leur famille languit, se répand ainsi de leur poche dans celles de quelques cabaretiers qui n'en profitent gueres. Le plus maladroit enfin, le moindre tireur, le plus ivrogne, qui ne fauroit tenir son fusil, est souvent celui

e:

V

d

10

u

d

d

d

n

t

C

I

i

1

qui gagne le prix, & l'emporte bien loin, où il ne sert à rien. Est-ce en formant des ivrognes qu'on fait le bien général, & qu'on peut faire le bien particulier des pays qui ont le plus grand besoin de réforme? Mais on fait du bruit dans un village; deux tambours promenent puérilement quelques mazettes qui vont tirer; & pendant plusieurs jours, le son lent & ennuyeux d'une baguette annonce trois cents fois le coup qu'on va tirer; le fusil se vuide avec éclat, & glapit aux oreilles qu'il déchire; ce n'est rien; tant pis pour les pauvres voifins s'ils font malades; le prix se gagne; bien ou mal, on l'expose à la vue du public, d'un peuple hébêté, toujours dans l'admiration de ce qui reluit. Est-ce de tels gens qu'on veut être admiré? les autres se taisent. Dans un siecle éclairé on ne peut plus être soupçonné de la forfanterie d'un certain faste qui feroit établir des usages du moins inutiles, s'ils ne sont pernicieux, & même dangereux. Les honnêtes gens sont étourdis pendant long-temps,

oin,

des

qui Iais

eux iel-

ant

le

vec

re;

01-

e;

u-

ns de

es 1e

ie

25

S

2

exposés aux dangers des ivrognes qu'on rencontre le fusil à la main, qu'ils ne peuvent foutenir; l'un reçoit une balle fur le dos, qui lui coupe ses habits; un autre a les tuiles de sa maison fracassées pour leurs menus plaisirs, &c. (1). Heureux si une balle ne perce point ses volets, & le vient trouver dans sa chambre, ou tomber dans fon jardin, qu'il est obligé d'abandonner, se trouvant entouré, d'une part, par les tireurs du prix, & de l'autre, par des maladroits qui s'exercent. Bientôt leurs maisons seroient désertes, s'ils prenoient trop chaudement l'alarme, au lieu d'une froide philosophie qui les y fait rester constamment. Il est étonnant que des seigneurs qui ont de la vertu eux-mêmes, ne lui attribuent pas un prix qui se donne devant Dieu, au pied des autels, & où l'on met tout le faste qu'on veut, puisqu'à elle seule il est dû. Le seigneur de la terre s'honore lui-même; c'est son triomphe; il approche

⁽¹⁾ Ce sont des faits,

de

eff

01

0

Sa

fi

ru

de

m

Le

fi

ad

en

fai

pe

ľa

gai

fui

le

de lui la vertu; il la met à sa table, & la protégera toujours. Celui qui donne ce prix est plus grand que celui qui le reçoit, & c'est un des grands moyens de réformer les mœurs dans les endroits qui en ont le plus de besoin.

MŒURS DU SIECLE.

Tel est, dit M. d'Aguesseau, le caractere dominant de notre siecle: une inquiétude générale répandue dans toutes les professions, une agitation que rien ne peut fixer, ennemie du repos, incapable du travail, portant en tous lieux le poids d'une inquiete & ambitieuse oisiveté, un soulevement universel de tous les hommes contre leur condition, une espèce de conspiration générale dans laquelle ils font tous convenus de sortir de leur caractere. Toutes les professions confondues, les dignités avilies, les bienséances violées, la plupart des hommes hors de place, méprisant leur état, & le rendant méprisable. Toujours occupés de ce qu'ils feront, pleins

de vastes projets, le seul qui leur échappe est celui de vivre contens de leur état.

On appelle aujourd'hui l'excessive licence, Liberté.

On prétend établir, à force d'insolence,

L'égalité.

& la

ce ce

mer

t le

ac-

les

eut

ra-

me

ounes

nf-

nt

re. li-

la

é-

le.

115

Sans concourir au bien, prôner la bienfaisance, Se nomme humanité.

On donneroit des mœurs au peuple, son lui en montroit davantage. La corruption du peuple vient toujours de celle des grands. Quand les grands ont des mœurs, le peuple se croit obligé d'en avoir. Les richesses n'excitent que l'envie; mais si nous y joignons des mœurs, on nous admire, on nous respecte. Il nous porte envie quand nous sommes plus riches & sans mœurs; il nous admire & nous respecte quand nous en avons. Rencontrant l'autre jour un pauvre rémouleur, vulgairement dit un gagne-perit, sa meule sur le dos, dans un sentier étroit qui étoit le seul beau chemin au milieu d'un bour-

m

er

m

au

bi

ri

qı

Q

li

l'd

ki

d

P

q

8 d

fi

1

n

bier, d'aussi loin qu'il me vit, il le quitte pour me le céder, & se mit dans le bour, bier, qui étoit fort mauvais. Il passa près de moi, son chapeau sur les yeux. Je lui dis en passant: j'ai vu que vous vous de tourniez de loin pour me laisser le beau chemin, & qu'en passant sans me regatder, vous n'en exigez aucune reconnoissance: je vous en suis obligé, & à charge de revanche quand je vous rencontrerai C'est moi qui vous remercie, me dit-il, de l'attention que vous y avez fait, & qui me dédommageroit, si cela m'avoit coût quelque chose. Mon remercîment me valut cette délicatesse qui me fit un plaise infini, quand autrement je n'aurois trouve que de la grossiéreté; & cet homme, qui le croiroit? étoit du même pays que le philosophe de Gonnesse, dont il est parle à l'article du bonheur. Il n'y a pays si dépravé où l'on n'insinuât des mœurs, si des hommes sensibles & instruits s'y prêtoient.

^{*} Je voudrois qu'on fît un livre des

uitta

our.

prè

e lui

dé.

beau

gar-

oif-

arge

erai.

t-il,

qui

oûté

me

uvé

qui

le rlé

fi

fi

rê-

les

mœurs des sauvages comparées aux nôtres, en deux colonnes. Les dissérens articles mis en opposition vis-à-vis les uns des autres, je crois qu'on trouveroit nos mœurs bien étranges, & que nous nous trouverions souvent plus sauvages & plus barbares que ceux que nous appellons de ce nom. Que de choses! jusqu'à nos cérémonies religieuses paroîtroient des plus étranges, si l'on rapportoit sur-tout les processions d'Aix, de Marseille, de Cambrai, de Dunkerque, &c. (Voyez-en une à l'article Cambrai, voyage de France.)

Combien d'usages extravagans répandus depuis les plus hautes conditions jusqu'aux plus basses, depuis nos sêtes de religion qui se célèbrent par des festins où Dieu & les saints sont si fort oubliés, jusqu'aux divertissemens du bas peuple. Il faudroit, sur chaque article, citer deux exemples; l'un tiré des grands, l'autre du peuple.

Les sauvages se sont-ils jamais avisés de mettre des lunettes sur le nez sans besoin, comme faisoient les jeunes gens même en

qt

le

le

de

10

di

q

at

P

j

Espagne, pour avoir l'air plus grave & plus respectable, à ce qu'ils pensoient. Nous avons porté les cheveux tantôt courts, tantôt longs, sans pouvoir, jusqu'à présent que les hommes s'ornent la tête de ceux des semmes, s'arrêter à aucune forme ou figure déterminée.

N'avons-nous pas aussi attaché la vénération à de longues barbes, jusqu'à ce qu'après l'avoir taillée de différentes sigures qui nous paroissent ridicules aujourd'hui, nous l'avons ensin dépouillée de cette vénération, & en avons fait un objet de dérisson, &c.

Rapportons quesques traits, par opposition à nos mœurs, de la maniere de vivre des anciens.

Les rois d'Egypte & autres grands perfonnages, dès le matin & au point du jour, lorsque l'esprit est le plus net & les pensées les plus pures, lisoient leurs lettres, pour prendre une idée plus juste & plus véritable des affaires qu'ils avoient à décider. On ne servoit sur leur table plus

irts,

fent

ceux

9 01

éné-

ce

ntes

au-

llée

un

po-

de

er-

du

&

ILS

(te

nt

le

que des mets fort communs, parce que le but de leur repas étoit, non de flatter le goût, mais de satisfaire aux besoins de la nature. On auroit dit, remarque l'historien, que ces regles avoient été dictées, non pas tant par un législateur, que par un habile médecin uniquement attentif à la santé du prince. Le même goût de simplicité régnoit dans tout le reste. Ils ne faisoient pas grand cas de la musique qu'ils regardoient comme une occupation non-seulement inutile, mais propre à amollir les esprits, &c.

Masinissa, roi de Numidie, conserva jusqu'à la fin de sa vie une santé trèsrobuste qu'il dut sans doute & à l'extrême sobriété dont il usa toujours pour le boire & le manger, & au soin qu'il eut de s'endurcir sans relâche au travail & à la fatigue. Agé de quatre-vingt-dix ans, il faisoit encore tous les exercices d'un jeune homme, & se tenoit à cheval sans selle; & Polybe nous fait remarquer (c'est Plutarque qui nous a conservé cette remarque) que le

gen

dar

ret

des

vei

gra

àu

VO

rap

Sci

gle

alc

ne

dé

fer

po

en

pu

M

lendemain d'une grande victoire remportée sur les Carthaginois, on l'avoit trouvé devant sa tente, faisant son repas d'un morceau de pain bis. Il laissa, en mourant, cinquante-quatre sils, dont trois seulement étoient d'un mariage légitime, &c.

Le second, Scipion l'Afriquain, qui fut le destructeur de Carthage, âgé à peine de dix-huit ans, regarda comme le plusgrand bonheur de sa vie de pouvoir être formé par un maître tel que Polybe, dont il préféroit l'entretien à tous les vains amusemens qui ont ordinairement tant d'attraits pour les jeunes gens. Polybe commença par lui inspirer une aversion extrême pour ces plaisirs également dangereux & honteux, auxquels s'adonnoit la jeunesse romaine déjà presque généralement déréglée & corrompue par le luxe & la licence que les richesses avoient introduits à Rome. Scipion sur bien profiter des leçons qu'il recevoit, & se mettant au-dessus des railleries des jeunes

gens de son âge, il fut regardé dès-lors dans toute la ville comme un modele de retenue & de sagesse. Delà il lui fut aisé de passer à la générosité, au bel usage des richesses & au noble désintéressement. vertus si nécessaires aux personnes d'une grande naissance, & que Scipion porta à un suprême degré, comme on le peut voir par quelques faits que Polybe en rapporte, qui font dignes d'admiration. Scipion n'ayant pris aucune part au déréglement & aux débauches qui régnoient alors presque généralement parmi la jeunesse romaine, il fut avantageusement dédommagé & récompensé de cette privation volontaire des plaisirs, par la santé ferme & vigoureuse qu'elle lui procura pour tout le reste de sa vie, qui le mit en état de goûter des plaisirs bien plus purs, & de faire ces grandes actions qui lui acquirent tant de gloire. (Hist. anc. de M. Rollin.)

MONDE.

Il y a des gens du monde dans les

m

CC

fo

1

he

da

ef

te

tri

&

de

s'e

do

l'e

da

ha

am

per

du

hez

sociétés, qui craignent les gens éclairés, comme les voleurs craignent les réverberes.

Il faut de nécessité ou se moquer du monde ou se fâcher contre lui. Si nous nous en moquons, on dit que nous sommes orgueilleux; si nous nous fâchons, on nous accuse de misantropie. (Pensées de Pope.)

Deux loix gouvernent le monde, disoit un jour seu M. Bargeton, célebre avocat au parlement de Paris, à M. Trudaine, la loi du plus sort & celle du plus sin.

* Si vous n'êtes fin ni trompeur, fuyez le monde, car vous serez dupe. Il n'y a que ces trois états.

On dit toujours que le monde est méchant: pour moi, plus j'y vis, & plus je vois qu'il est également simple & crédule; & en vérité, pour lui en imposer, il ne faut pas même beaucoup de finesse ou d'esprit; il faut seulement de l'intrigue & de l'audace.

On vit quelquefois vingt ans dans le monde

és:

er-

dn

ous

ous

ns,

ées

oit

cat

ie,

1.

ez

2

eft

us

&

n-

de

de

le

de

monde sans le connoître. Tant que nous conservons des passions frivoles qui nous y sont jouer de petits rôles, nous y sommes aveugles. C'est qu'on ne peut être à la sois acteur & spectateur.

Le monde est un chaos où le vice honoré triomphe de la vertu qui languit dans l'oppression & le mépris; mais il est à craindre, en y donnant trop d'attention, que le cœur ne s'abatte par la tristesse, ne se concentre en lui-même, & ne fasse des essorts pour se détacher de tout; qu'une sunesse misantropie ne s'en empare, & que de l'homme le plus doux & le plus sensible, elle ne fasse l'ennemi le plus cruel du genre humain.

Il est donc à craindre de s'abandonner à ces sombres idées. On trouve encore dans le monde des gens de bien, & le hasard fait quelquesois rencontrer de vrais amis, dont le commerce enchanteur essace peu à peu les idées tristes qui nous causent du chagrin. (Les mariages heureux & malheureux, conte moral, 1763.)

Tome II. K

Profitons donc de ces heureux hasards qui se rencontrent, sans nous empêcher d'apprécier le monde pris en général. C'est ainsi qu'un homme d'esprit en jugeoit & en écrivoit à une semme de ses parentes,

Vivons pour nous, ma chere Rosalie; Que l'amitié, que le sang qui nous lie, Nous tienne lieu du reste des humains: Ils sont si sots, si dangereux, si vains! Ce tourbillon qu'on appelle le monde, Est si frivole, en tant d'erreurs abonde, Qu'il n'est permis d'en aimer le fracas, Qu'à l'étourdi qui ne le connoît pas.



Le grand monde est léger, inappliqué, volage: Sa voix trouble & séduit. Est-on seul, on est sage,

(Voltaire.)

fo

be n'e

lei

éto

cei

ave

qu

per

ma s'ét

cie

&

en

S

S

fon

*Nous sommes dans ce monde comme des voyageurs en hôtel garni. Nous arrivons, nous trouvons tout préparé : les objets de la nature sont des meubles qui ne nous appartiennent pas, dont nous avons seulement l'usage.

DE MICHEL DE MONTAGNE.

rds

her 'est

oit

tes,

ne i-

11

15

Montagne a été taxé d'orgueil & de sortise par de certaines gens, parce qu'il a beaucoup parlé de lui dans ses essais : il n'étoit cependant ni sot, ni plus orgueilleux que d'autres; au fond même, il étoit plus modeste dans ses pensées que ceux même qui l'ont repris, parce qu'il avoue ingénuement qu'il s'est trompé, qu'il se contredit lui-même, & qu'il ne pense plus comme il faisoit. Il est vrai que Montagne a beaucoup parlé de lui; mais c'est qu'il étudioit l'homme, en s'étudiant lui-même. Les personnes judicieuses, sans prévention, sans animosité & sans orgueil, savent ce qu'elles doivent en penser.

MORALE.

Adorer l'Être suprême.

Se marier, & peupler la terre suivant son commandement.

Secourir fon prochain.

K ij

ma

cip

qu

per

hor

ver fuit

àn

hor

nat

me

mo

troi

l'ho

le 1

hon

une dou

peu

proc

pou

Planter un arbre fruitier. Défricher une terre inculte.

Ne tuer que les insectes nuisibles & les animaux carnaciers, féroces ou venimeux,

Tels étoient les premiers principes de la morale des mages.

Un seul précepte de morale peut tenir lieu de tous les autres; c'est celui-ci : ne faits ni ne dis jamais rien que tu ne veuille que tout le monde voie & entende. Et pour moi j'ai toujours regardé comme le plus estimable des hommes ce romain qui vouloit que sa maison sût construite de manière qu'on vît tout ce qui s'y faisoit.

Il faut toujours agir avec franchise, si on veut être sincérement vertueux. Le premier pas vers le vice est de mettre du mystere aux actions innocentes; & quiconque aime à se cacher, a tôt ou tard raison de se cacher. (J. J. Rousseau, nouv. Héloise.)

Toute la philosophie morale, selon un autre auteur, peut réduire à ces deux maximes aussi faciles à saisir que les principes des arts les plus communs.

es

X.

de

ir

le

le

e.

10

n

e

La premiere consiste à placer autant qu'il est possible notre bonheur & notre persection, non dans les biens qui sont hors de nous, mais dans l'amour de la vertu & de nos devoirs, & dans une suite d'ocupations assortie à nos talens & à notre état.

La feconde, à prendre avec les autres hommes une façon de vivre qui soit de nature à porter dans le cœur des mouvemens de bienveillance, & en écarter tout mouvement de haine, d'inquiétude, de trouble & de chagrin.

Le plus grand bien dont jouisse ici-bas l'homme parfaitement vertueux, c'est que le moment fatal qui désespere les autres hommes, n'est pour lui qu'un passage à une vie plus heureuse; il n'en a aucun doute; au lieu que ce que l'homme injuste peut envisager de plus heureux aux approches de la mort, est qu'elle le plonge pour toujours dans l'abyme du néant;

Ex

Qu

De

La

Po

P

V

N

ŀ

mais l'autorité de la révélation, le sentiment intérieur de son indivisibilité personnelle, l'idée d'un Dieu juste & toutpuissant, ne lui laissent pas même cette honteuse espérance. (Théorie des sentimens agréables.)

MORT.

Le mépris de la mort étoit regardé comme grandeur d'ame chez les anciens; mais il y a bien plus de grandeur d'ame à supporter constamment l'adversité, qu'à mépriser la mort, parce qu'on est las de vivre. Vous trouverez plus facilement des gens qui se résoudront à mourir, que vous n'en trouverez qui soient capables de porter patiemment leur affliction & leurs peines. Le cardinal Duperron disoit que le courage ne consistoit pas à faire le brave, ni à se battre en duel, mais à résister aux difficultés, aux fatigues, aux travaux, & à combattre contre les nécessités. (Perroniana.)

Extrait d'une épître à Madame *** sur la mort de son fils, âgé de huit ans.

Qu'eût-il vu près de lui? Rien qu'un troupeau frivole,

Sous le nom de société,

Des hommes personnels que l'intérêt isole,

La vertu sans honneur, & l'or seul peu respecté,

La morale elle-même à l'usage soumise

Dans cette tourbe d'insensés, Et l'honnête homme foible assez

en-

er-

ut-

ens

dé

s;

10

le

25

e

S

2

Pour toucher dans la main de celui qu'il méprise.

En proie aux passions d'autrui, Peut-être aux siennes, quel système Contre la fortune & lui-même,

Auroit pu lui faire un appui?
Ton fils un jour, par son étoile,

Peut-être tout entier vers le doute emporté,

Auroit voulu lever un coin du voile

Qui nous cache la vérité;

Non pas ce que Nollet chercha dans son école, Pourquoi la pierre tombe, ou pourquoi l'oiseau vole.

Vains objets qu'on ignore avec tranquillité. Mais qu'est-ce que notre être? & quel sort arrêté

Par la volonté souveraine,

Hors des temps écoulés, attend la race humaine

K iv

Dans l'immortelle éternité? Incertitude affreuse à notre ame oppressée, Er qui, sur mon trifte chevet, Auroit desséché ma pensée, Si mon cœur ne m'en eût distrait : Remettant tout, dans ma foiblesse, A l'impénétrable sagesse Du Dien juste & bon qui m'a fait. 'Au sein d'une heureuse ignorance, Ton fils, exempt de ces combats, Est tombé doucement dans l'ombre du trépas, Du milieu des jeux de l'enfance: Il franchit sans effroi l'abîme redouté, Au bord duquel, épouvanté, L'homme se rejette en arriere, Craignant la nuit & la lumiere, Et l'horreur du néant, & l'immortalité.

LA MORT DU PAUVRE.

Fable imitée de l'Allemand.

Certain vicaire de paroisse,

Dans un hameau désert sur un soir appellé:
Il y court. Que voit-il? Un vieillard isolé,
Luttant contre la mort & sa derniere angoisse.
Là, seul, ce malheureux désailloit sans espoir,
Dans une couche affrense & toute délabrée.

Près d'une table démembrée,
On voyoit un vieux coffre noir:
Sur un mur enfumé pendoit un arrosoir,
Une bêche luisante, une hache acerée,
Et c'étoit là tout son avoir.

Le prêtre, en contemplant ce funebre manoir, Sentit son ame déchirée.

-O mon ami! lui dit-il aussi-tôt,
Reprenez courage, bon pere.
Quel est votre bonheur! Vous sortirez bientôt
De la prison du monde & de votre misere.

Quittons ce lieu d'exil, quittons ce lieu de pleurs, Où, dans la peine, nous vécûmes: Ce monde n'est pas fait pour attacher nos cœurs. Vous en avez senti toutes les amertumes.

Hélas! & jamais ses douceurs.

Répondit le gissant; j'ai bien vécu toujours;
Et d'aussi loin qu'il me souvienne,
Je n'ai manqué de rien, & j'ai coulé des jours
Dont l'amitié charma le cours.

Mon cœur n'a pas connu le tourment de la haine, L'envie encore moins; sans une grande gêne, J'ai dû ma subsistance au travail de mes mains; Mes outils que voilà, ma bêche & ma coignée,

Me gagnoient tous les matins L'entretien de la journée. Né d'un fort tempérament, Sans dettes, mon propre maître, Que me manquoit-il donc? Oh! rien assurément; Et je dois m'en aller satisfait & content.

fic

in

do

en

én

de

il

11

p

N

-Un tel discours surprend le prêtre.

-Quoi! vous n'avez enfin nul regret de mourir?
Vous ne ressentez nulle crainte?

-Pourquoi, dit le vieillard d'une voix presque éteinte,

Pourquoi donc ce regret? A quoi peut-il servir? Dieu m'a, vous le voyez, si long-temps fait jouir Du spectacle des cieux, du bienfait de la vie, Et de ce beau soleil son image chérie! Je serois bien ingrat de ne pas le bénir. D'ailleurs, à ce bon pere, après ma maladie, Ne vais-je pas me réunir? Ce n'est qu'au seul méchant à craindre l'avenir. Il dit & meurt. — O mort digne d'envie!

(Par M. Couret de Villeneuve.)

Musique.

La musique n'est propre, par sa nature, qu'à rendre avec énergie les impressions vives, les sentimens prosonds, les passions violentes, ou à peindre les objets qui les sont naître. La preuve en est que la mu-

sique qui ne peint rien, est une musique insipide. Aussi M. de Fontenelle demandoit-il: sonate que me veux-tu? Il n'y entendoit que du bruit qui ne pouvoit émouvoir son ame. (D'Alembert.)

Le bruit d'un concert peut amuser une demi-heure; mais s'il dure plus long-temps, il satigue tout le monde, quoique personne n'ose l'avouer. La musique aujourd'hui n'est plus que l'art d'exécuter des choses dissiciles; & ce qui n'est que dissicile, ne plaît point à la longue. (Voltaire optimisme.)

L'harmonie n'est qu'un accessoire éloigné dans la musique; elle assure, il est vrai, les intonnations; elle porte témoignage de leur justesse; & rendant les modulations plus sensibles, elle ajoute de l'énergie à l'expression, & de la grace au chant; mais c'est de la seule mélodie que sort cette puissance invincible des accens passionnés: c'est d'elle que dérive tout le pouvoir de la musique sur l'ame. Formez les plus savantes successions d'accords sans mélange de mélodie, vous serez ennuyé au bout d'un quart d'heure. De beaux chants sans aucune harmonie, sont long-temps à l'épreuve de l'ennui. Que l'accent du sentiment anime les sentimens les plus simples, ils seront intéressans. Au contraire, une mélodie qui ne parle point, chante toujours mal, & la seule harmonie n'a jamais su rien dire au cœur. (Esprit de J. J. Rousseau.)

fe

r

n

te l'

16

16

p



au

ps

en-

m-

re,

ite

'n

J.

NARRATION.

On rend la narration claire, en y obfervant l'ordre des temps, en sorte qu'il ne résulte nulle consussion dans l'enchaînement des faits, en n'employant que les termes propres & usités, & en racontant l'action sans interruption.

Elle devient probable par le degré de confiance que mérite le narrateur, par la simplicité & la sincérité de son récit, par le soin qu'on a de n'y rien faire entrer de contraire au sens commun, ou aux opinions reçues, par le détail précis des circonstances, & par leur union, en sorte qu'elles n'impliquent point contradiction, & ne se détruisent point mutuellement.

La brièveté consiste à ne point reprendre les choses de plus haut qu'il n'est nécessaire, asin d'éviter le désaut de cet auteur ridicule dont parle Horace, & à ne la point charger de circonstances triviales ou de détails inutiles. Enfin, on donnera à la narration de l'agrément, en employant des expressions d'un son agréable & doux, en évitant dans leur arrangement les hiatus & les dissonances, en choisissant pour objet de son récit des choses grandes, nouvelles, inattendues, en embellissant sa diction de tropes & de figures, en tenant l'auditeur en suspens sur certaines circonstances intéressantes, en excitant des mouvemens de tristesse ou de joie, de terreur ou de pitié.

C'est principalement la narration oratoire que composent ces ornemens; car la narration historique n'exige qu'une simplicité mâle & majestueuse, qui coûte plus à un écrivain que tous les agrémens du style qu'on peut répandre sur les sujets qui sont du ressort de l'éloquence.

NATURE.

* La nature est un événement dont Dieu est le moteur & le créateur.

Il y a un ordre, une gradation remar-

P

6

IS

15

n

e

r

quable dans tout ce qui existe dans sa nature. Il y a des corps sans mouvement apparent & fans vie, comme les métaux, &c. Il y a des corps en mouvement, fans vie apparente, comme font les végétaux, &c. Il y a des corps en mouvement. & en vie, mais sans esprit, ce font les animaux. Il y a des corps en mouvement & en vie, avec esprit, ce font les hommes. Nous devons croire qu'il y a de purs esprits sans corps, que nous appellons les anges, que nous ne concevons qu'imparfaitement; enfin il y a l'Etre suprême qui a tout créé, que nous comprenons encore moins, & ne concevons en aucune façon, avec qui nous n'avons aucune communication apparente. Jusqu'à nous, c'est une chaîne, une suite de nuances & une liaison apparente; après nous, la chaîne nous semble rompue, parce qu'elle échappe à nos fens.

Dans la gradation des êtres, nous voyons des corps qui se meuvent par l'impulsion apparente de Dieu seul, comme

la terre & les astres; des corps qui reçoivent le mouvement par le moyen d'autres corps; les animaux qui donnent le mouvement à leur propre machine seulement, & les hommes qui donnent le mouvement à leur machine & à d'autres.

NATURE L.

Ses avantages.

Le faux est toujours fade, ennuyeux, languissant; Mais la nature est vraie, & d'abord on la sent

(Despréaux.)

q

te

p

11

P

d

C

il

fo

9

q

d

I

r

q

r

n

e

d

ŧ

NEUTRALITÉ.

Le danger de la neutralité est évident; on est souvent entre le marteau & l'enclume, comme dans les guerres de parti. Henri d'Eppendorf, gentilhomme allemand, savant & contemporain d'Erasme, voulut, pour être en repos, rester neutre entre les luthériens & les calvinistes lors des sactions violentes que la résormation prétendue de Luther excita dans l'Allemagne. Il su accusé par les deux partis récipro-

re:

yen

ine

t le

nt:

int.

t:

n-

0.

,

0

35

quement d'être également pensionnaire tout-à-la-fois de l'un & de l'autre, & ne put vivre en repos.

NOBLESSE.

Il est des préjugés reconnus ou du moins avoués pour faux par ceux qui s'en prévalent davantage. Par exemple, celui de la naissance est donné pour tel par ceux qui sont les plus entêtés sur la leur; ils ne manquent pas, à moins qu'ils ne soient d'un orgueil stupide, de répéter qu'ils favent que la noblesse du sang n'est qu'une chimere; cependant il n'y a pas de préjugé dont ils se défassent moins. Il y a peu d'hommes assez sages pour regarder la noblesse comme un avantage qu'ils trouvent en naissant, sans y avoir rien mis du leur, & non pas comme un mérite, pour se borner à en jouir, sans en tirer vanité.

La famille du plus ancien gentilhomme doit être cenfée avoir été ignoble dans le temps où il ne peut prouver qu'elle a été

m

da

pè

CC

in

di

pa

il

p

u

q

1

noble. Cependant il y a des gens si entêtés de cette noblesse du sang, qu'ils donnent presque l'exclusion à celle de l'ame & du mérite. Ces gens intraitables sur cet atticle, regardent la bourgeoisse comme une espece d'hommes fort subalternes; gens incapables de convenir que la grandeur de l'ame surpasse celle qu'on peut tirer de ses ancêtres, & qu'un homme d'esprit & de cœur, sans naissance & sans fortune, est plus noble mille sois que le plus grand seigneur, quand toute sa grandeur est réduite à la noblesse de son sans sans serve de se équipages.

Les titres dont la noblesse se décore; ne sont que des nœuds brillans qui resferrent de plus en plus sa chaîne. Son obéissance est illimitée & bien plus immédiate, bien plus essentielle que celle du peuple. Il ne seroit pas juste que le peuple qui reçoit moins, donnât davantage: on l'a quelquesois prétendu.

* Notre naissance ne dépend pas de nous, & l'on ne doit pas s'en glorifier: tés

ent &

cet

ne

s;

n-

ut

ne

&

is

te

le

mais la noblesse nous procure des avantages dans la société auxquels il est difficile de renoncer: il femble qu'elle change l'efpèce humaine, que l'antiquité de la race communique une qualité supérieure, & imprime un parfum : on oseroit presque dire, comme un fumet que les autres n'ont pas: aussi les gens nobles de race perdentils toute bonne odeur, quand ils ne se portent pas à la vertu. Ces noms d'ancienne noblesse sonnent bien à l'oreille; ils ont une énergie qui entête, de façon que, quoique l'on connoisse cette frivolité, on ne sauroit se défendre d'y souscrire. Mais il n'y a de véritable noblesse que l'honnêteté & l'honneur; où il n'y a point d'honnêteté & d'honneur, il n'y a point de noblesse.

Nos ancêtres ont pris les noms des lieux qu'ils ont cultivés, ou qu'ils se sont appropriés, comme Desmarais, la Saussaye, la Houssaye, &c. Une ordonnance de Saint-Louis donne lieu de croire qu'un nouveau genre de possession s'étant établi sous le

roy

des

tot

Fr

ch

el

H

nom de fiefs vers la fin de la seconde race, les seigneurs devinrent propriétaires des lieux dont ils n'étoient que les magistrats,

Il s'introduisit, sous la seconde race, un nouveau genre de possession, sous le nom de siefs. Les citoyens auparavant tous égaux, & ayant droit de parvenir aux charges & aux dignités, sans égard pour la naissance, commencerent à être distingués en nobles & en roturiers, & les sonds furent divisés en siefs & arriere-siefs, & en biens de roture. On vit alors paroître des seigneurs & des vassaux, qui s'en donnerent à leur tour par des sous inséodations.

Ces espèces de souverainetés, dont il est difficile de démêler l'origine, mais qui furent un démembrement de l'autorité royale, se créerent chacune dans leur canton des droits & des prérogatives à proportion de leur puissance. Ces seigneurs exigerent des contributions de ceux qui s'étoient soumis, & accorderent des franchises à qui ils voulurent : dès-lors on ne consulta plus l'intérêt général. Tout le

ce.

des

ats.

un

om

IX.

&

e.

es

és

)-

rs

r

ł

royaume sut régi suivant la nouvelle loi des siefs, & chacun s'arrogea toute l'autorité qu'il put usurper. Voilà la source des distinctions & en même-temps des divisions qui troublerent si long-temps la France: voilà l'origine de toutes ces franchises, de ces prérogatives, de ces exceptions honorables par préjugé, injustes en elles-mêmes, & contraires à l'ordre du bon gouvernement. (Remarq. de M. le présid. Hénault sur la seconde race.)

.* La noblesse acquise par la vertu, est le plus beau de tous les titres. La saine politique est de rendre participans de cette noblesse les descendans de ces grands hommes; mais ils ne devroient hériter de leurs charges qu'après l'avoir mérité: ce seroit un aiguillon de plus; car leurs descendans sont fortement engagés à soutenir un nom, les emplois, un titre acquis par la vertu de leurs ancêtres. C'est véritablement un sonds qu'ils leur ont laissé; leurs neveux même doivent en hériter, le recevoir avec respect & enthousiasme,

61

ya

du

țit lit

pa

fi

d

I

1

1

pour les surpasser encore s'il est possible. Mais quand les enfans n'héritent que des biens de la fortune de leur pere, sans caractere, sans vertus, c'est un accident, peut-être trop commun, qui les dégradent, Les gens qui manquent véritablement de noblesse, sont ceux qui ne s'annoblissent point par leurs vertus. Il n'y a point de roturiers parmi les hommes honnêtes de toutes les nations : ils ne sont point étrangers les uns aux autres en quelque pays qu'ils habitent; ils se trouvent avec plaisir, & se reconnoissent par-tout pour les enfans d'un même pere, qui sont de la même patrie, habitans du même univers, tandis que ceux qui n'héritent que de la fortune & des vieux parchemins, sans montrer aucune vertu, rentrent dans le limon & la lie du peuple.

A l'égard de la noblesse qui s'achete, a dit quelqu'un, il y a des gens qui n'ont pas le moyen d'être nobles, & qui ont assez de sentiment pour mériter de l'être.

* Le peuple qui peut acquérir la no-

ble.

des

ca-

nt,

ent. de

ent

de

de

ın-

lys

ir,

ns

ne

lis

10

er

Sc

blesse avec de l'argent, s'honore des titres vains de gentilhomme & autres qui sont dus au hasard. Le plus beau de tous les titres, est celui d'homme pensant & sentible.

Faux Nobles.

J'étois l'autre jour en assez bonne compagnie: je vis entrer un petit homme mince. pâle & décharné; son habit du dernier siecle, quoique rapetassé en plus d'un endroit, exigeoit encore quelques petites réparations. Sa perruque, presqu'entièrement dépouillée, étoit d'une antiquité aussi respectable; tout son habillement enfin, ainsi que sa figure, n'offroit rien ainsi que de très-misérable : je remarquai qu'il ne saluoit que ceux qui, comme lui, portoient une épée; & j'avois bien de la peine à concilier tant d'orgueil avec tant de misere: je ne fus pas long-temps dans cer embarras, Je vis que cet homme étoit noble. Monsieur, lui dis-je tout bas, choqué de sa hauteur, il me semble que votre qualité

vous occupe bien fort, & que vous ne la troqueriez pas contre toute la sagesse du plus habile magistrat. Il me lança un regard soudroyant, auquel je répondis pat un sourire, en lui tournant le dos.

Ces gens-là, mon cher Sapiréni, placent la vertu après ce qu'ils appellent l'honneur; il faut bien qu'ils soient impertinens. Oh! s'ils avoient quelqu'idée des mœurs républicaines... Mais je crois que le mal est dans le cœur : si cela est, regardons-le comme incurable. Adieu; aime-moi toujours, & ne songe jamais à devenir noble; tes enfans seroient peut-être bien insolens & bien vicieux : je regarde la noblesse acquise comme une maladie que l'on fait passer dans son sang. (Roman intitulé les portraits.)

NUIT.

La nuit est un intermede heureux que le ciel mit entre les actes de la vie, & qui suspend toutes les scènes du monde; la nuit verse quelquesois sur la paupiere du

joi

tel

me

du malheureux l'oubli des peines de la journée, & l'illusion sur celles qui l'attendent le lendemain, & quelquesois elle met un terme à leur douleur.

, s hais quafi à pareille mefure, du Mon tagne, une oiliveré cronole & endouna



c'eft une plais fenfible à lacare le ba uc our

our nous que orentel cathedement à cett

généreux, pardonne les effentes qu'en lu a tames a mais l'orriteil déload de carenna

per é colepplata alore l'Escreta

rese two effections, Opphinic egalishes retered of the ablatte, die Tagne. L'homma

la

du

re-

par

ent

11-

ns. urs nal -le

ou-

le;

ac-

ait

les

ue

&

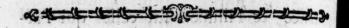
e;

re du a ceux quidu a offentas e Nous pardor

ระกับเลียร์ เรื่อนรากต่างการต่นรายกระดีอกเกียยนิธิสุรที่

Tome II.

L



OCCUPATIONS.

JE haïs quasi à pareille mesure, dit Montagne, une oissveté croupie & endormie, comme un embesognement épineux & pénible; l'un me pince, l'autre m'assoupit.

OFFENSES.

Quand on a une fois offensé le cœur, c'est une plaie sensible à laquelle on ne peut plus toucher.

ti

16

fo

P

C

m

m

U

me

Nous pardonnons quelquesois à ceux qui nous ont offensé, dissicilement à ceux que nous offensons. On hait ordinairement qui l'on a blessé, dit Tacite. L'homme généreux pardonne les offenses qu'on lui a faites; mais l'orgueil désend de pardonnet à ceux qu'on a offensés. « Nous pardonnes à ceux qui nous ennuient; » mais nous ne pouvons pardonner à ceux » que nous ennuyons. » (Cette pensée est de M. le duc de la Rochesoucault.) On peut

expliquer l'un & l'autre en disant que notre amour-propre est plus blessé d'avoir offensé, d'avoir ennuyé quelqu'un qui pense, que d'en être offensé ou ennuyé.

Si j'avois offensé Nina, Je pourrois appaiser la belle; Mais c'est Nina qui m'offensa, Pour moi sa haine est éternelle.

ie,

&

oit.

ır,

eut

ux

ux

rene

lui

rer

n-

it;

ux

eft

ut

OFFICE DIVIN.

J'entre dans une église de campagne; c'est là où je crois d'entendre louer Dieu d'une saçon plus simple, plus naturelle. On chante la messe. Bon, j'entends le latin... Mais parmi les cris des chantres je n'en peux distinguer un seul mot. Il saut se recueillir, me dit-on, méditer, rentrer en soi-même... mais il est impossible...... Prenez un livre.... c'est tout de même. Contredit & tourmenté par le recueillement que je cherche, & par le bruit qui me distrait, mon état est violent; je soussire. Un prédicateur paroît; il se sait un moment de silence qui me repose; mais il

partage son discours en deux points souvent rebattus, & l'amplification méchanique du college est si longue, que mon esprit rebuté, impatienté, devenu trop vis, n'y peut plus tenir : je m'endors & m'enthume. Un nouveau silence me réveille, qui m'annonce la fin. Les chantres recommencent jusqu'à la fin, & me laissent étourdi; je sors, & je n'ai pas entendu la messe (1).

OPINIAT RETÉ.

di

2

m

tr

fil

C

lit lur

tro

per

d'a

Il y a des gens décidés & opiniâtres que les réflexions les plus judicieuses des autres, ramenent moins qu'elles ne servent à les affermir dans leur opinion, & auxquels sur-tout les personnes soumises à leur autorité ne peuvent opposer aucune espèce de résistance.

^{(1&#}x27;) Voyez à l'article des bons mots ce que seu le saint Evêque d'Amiens, qui s'endormoit ordinairement au sermon, répondit à un moine qui lui en faisoit des reproches.

OPINION.

* Presque tous les hommes sont les martyrs de leurs opinions, martyrs de la politique, martyrs de l'ambition, & combien la philosophie même n'a t-elle pas eu de martyrs!

OPTIQUE.

L'optique traite en général de la vision & de la maniere dont elle s'opere; elle se divise en dioptrique & catoptrique. La dioptrique traite des loix de la réfraction, & nous apprend quelle route suit la lumiere dans les dissérens milieux; la catoptrique traite des mouvemens de la lumiere réséchie, & nous apprend la route qu'ensilent les rayons lorsqu'ils sont repoussés. Ces sciences ont répandu beaucoup d'utilités dans la société, par l'invention de ses lunettes de catoptrique, ou télescopes astronomiques poussés à une plus grande persection dans ce siecle, de ses lunettes d'approche & de ses microscopes. L'esset

L iij

fouchamon

vif,

ille,

Tent

u la

que

res, les uels

aupèce

feu rdi• qui du télescope astronomique de nouvelle invention, de quinze pouces de long, équivaut à celui d'un télescope de dioptrique qui auroit dix pieds de long (1).

gl

di

le

h

tr

n

ra

f

a

C

r

1

d

t

9

9

I

I

P

OPULENCE, OPULENT.

Termes qui désignent la grande richesse ou celui qui la possede. Nous ne disons ici qu'un mot bien capable d'inspirer du mépris pour l'opulence, & de consoler ceux qui vivent indigens; c'est qu'il est rare qu'elle n'augmente pas la méchanceté naturelle, & qu'elle fasse le bonheur.

ORAISON FUNÈBRE.

C'est une apothéose pleine d'enthousiasme, qui va à diviniser l'objet.

ORGUEIL.

.* L'amour propre éclairé nous donne l'envie de plaire; l'orgueil nous en éloigne. Du premier coup-d'œil on hait l'or-

⁽¹⁾ Nous en avons les dimensions dans un excellent traité de M. Passemant, qui se vend chez Lottin.

velle

ong,

1).

resse

s ici

du

oler

eft

eté

.

11-

ne

ie.

r-

un

nd

gueilleux; du second on le plaint. Cependant l'orgueil est peut-être dans la société le vice le plus révoltant, qui excite des haines cruelles; la modération au contraire, la modestie & une noble simplicité ne sont que des amis.

Les orgueilleux, dit Saumaise, qui rapportent tout à eux-mêmes, & qui n'ont que du mépris pour tous les autres, semblent dépourvus du sens commun.

On se sent pour l'orgueilleux une antipathie qui est commune avec rous ceux qui le connoissent : son orgueil le rend odieux à la société & à charge à lui-même. Voilà le principe des sentimens désagréables qu'il inspire & qu'il ressent.

Les autres hommes ont des défauts particuliers qui, n'excluant point les autres qualités, sont d'autant plus supportables, qu'ils ne se font sentir que par intervalles. Il n'en est pas ainsi de l'orgueilleux: l'insluence de son caractere est continue. L'orgueil tient toutes les impersections par la main, qui n'attendent à éclorre

L iv

que l'occasion: si on lui laisse prendre racine dans le cœur, c'est une ivraie qui étousse la semence de toutes les verrus.

ef

ef

fa

bi

fe

m

n

8

V

h

m

Considérons l'homme plein de luimême. La façon avantageuse & complaifante dont il se regarde, lui fait illusion; il compte sur les ressources imaginaires de sa capacité que l'amour propre multiplie à ses yeux. Il est rare qu'un esprit aveuglé de la sorte, puisse juger des choses avec cette justesse, ce discernement qui seuls peuvent les faire réussir. Delà les démarches imprudentes & les mauvais succès qui sont ensuite éprouver des sentimens désagréables à celui qui en est lui-même l'auteur.

Dans la sociéré, l'orgueilleux révolte. On le voit toujours plein de lui-même, ne songer jamais aux autres. Le peu de cas qu'il en fait, lui ôtant les moyens de rectifier ses idées, dans quelqu'esprit que ce désaut se trouve, rien ne sauroit l'arrêter; le premier mouvement l'entraîne & le précipite.

e

ii

s.

i-

-

;

S

t

S

t

L'envie, si l'on n'y prend garde encore, est une suite de l'orgueil. Que l'orgueilleux est malheureux alors! La véritable cause de sa tristesse vient de la haute opinion qu'il a de soi, qui lui fait regarder comme usurpés sur lui tous les biens dont les autres jouissent : leurs plaisirs le tourmentent. Ne mériterois-je pas tous ces biens? Ces gens-là valent-ils plus que moi, ou plutôt me valent-ils? Voilà ce qu'il se dit. Il ne songe pas que celui qui lui paroît heureux, fouvent ne l'est gueres. Qui ne sait que les richesses si séduisantes pour lui, out aussi leur amertume. Son esprit prévenu laisse subsister un voile agréable qui les couvre & qui le tourmente. Ingénieux seulement à se tourmenter, il ne s'arrête qu'à l'écorce; il ne juge les choses que d'après sa passion, & non d'après l'equité, la justice & la vérité. Il est malheureux de croire être humilié de manquer d'un superflu immenfe.

Son envie ne devroit-elle pas cesser,

en considérant quelquesois que celui dont l'état paisible & heureux en apparence cause ses peines, n'en est pas exempt, & que, s'il a quelque bonheur, il le doit peut-être à quelqu'espece de mérite? Il cesseroit alors de regarder d'un œil jaloux ce bonheur; il sauroit que c'est par le cœur qu'il saut juger de l'homme, mais que la solide grandeur réside dans le sonds des qualités personnelles & dans la noblesse des sentimens.

On trouve dans ce malheureux caractere la fource de bien des douleurs. On verse sur les autres le siel dont on s'abreuve, & l'on s'attire de nouveaux chagrins; de sorte que tous les mouvemens du cœur ne sont qu'une action & une réaction continuelle d'amertume; sacheuse situation qui contraint, qui embarrasse, qui donne de la peine, &c.



ľ

lont

, & doit

II

OUX

le

nais

nds

esse

ac-

On

ve,

de

eur

ion

ion

ine

PAIN BÉNI.

C'est un pain que l'on bénit tous les dimanches à la messe paroissiale, & qui se distribue ensuite aux fideles. L'usage étoit, dans les premiers siecles du christianisme, que tous ceux qui assistoient à la célébration des saints mysteres, parricipoient à la communion du pain qui avoit été confacré : mais l'église ayant trouvé de l'inconvénient dans cette pratique, à cause des mauvaises dispositions où pouvoient se trouver les chrétiens, restreignit la communion sacramentelle à ceux qui s'y étoient duement préparés. Cependant, pour conserver la mémoire de l'ancienne communion qui s'étendoir à tous; on continua la distribution d'un pain ordinaire que l'on bénissoit, comme l'on fait de nos jours.

Au reste le goût du luxe & d'une magnificence onéreuse à bien du monde, s'étant

Lvj

glissé jusques dans la pratique de la religion, l'usage s'est introduit dans les grandes villes de donner, au lieu de pain, du gâteau plus ou moins délicat, & d'y joindre d'autres accompagnemens coûteux & embarrassans; ce qui constitue les familles médiocres en des dépenses qui les incommodent, & qui seroient employées utilement pour de vrais besoins. On ne croiroit pas, si on ne le montroit par un calcul exact, ce qu'il en coûte à la nation, tous les ans, pour ce seul article.

On fait qu'il y a dans le royaume plus de quarante mille paroisses où l'on distribue du pain béni, quelquesois même à deux grand messes en un jour, fans compter ceux des confrairies, ceux des dissérens corps des arts & du négoce. J'en ai vu fournir ving-deux pour une sête par les nouveaux maîtres d'une communauté de Paris. On s'étonne qu'il y ait tant de misere parmi nous, & moi, en voyant nos extravagances & nos folies, je m'étonne bien qu'il n'y en ait pas encore davantage.

d

16

q

&

ľ

la

VI

du

de

liles

n, l'y

tix

les

es

ne

n,

us ri-

à

p-

115

ru.

es le

le

ıt

ie

e.

Quoi qu'il en soit, je crois qu'on pent, du sort au soible, estimer la dépense du pain béni, compris les embarras & les annexes, à quarante sols environ par chaque sois qu'on le présente. S'il en coûte un peu moins dans les campagnes, il en coûte beaucoup plus dans les villes, & bien des gens trouveront mon appréciation trop soible. Cependant quarante mille pains, à quarante sols piece, sont 80000 liv. somme qui, multipliée par cinquante-deux dimanches, sait plus de quatre millions par an, ci. 4,000,000 l.

Qui empêche qu'on n'épargne cette dépense au public? On l'a déjà dit ailleurs, le pain ne porte pas plus de bénédiction que l'eau que l'on employe pour le bénir, & par conséquent on peut s'en tenir à l'eau qui ne coûte rien, & supprimer la dépense du pain, laquelle devient une vraie perte.

Par la même occasion, disons un mot du luminaire. Il n'y a gueres d'apparence de le supprimer tout-à-fait. Nous sommes

encore trop enfans, trop esclaves de la coutume & du préjugé, pour sentir qu'il est des emplois du bien plus utiles & plus religieux, que de brûler des cierges dans une église. Néanmoins tout homme éclairé conviendra qu'on peut épargner les trois quarts du luminaire qui se prodigue aujourd'hui, & qui n'est proprement qu'une pieuse décoration. Cela posé, il y a dans le royaume plus de quarante mille églises en paroisses : on en peut mettre un pareil nombre pour les églifes collégiales, couvens, communautés; ce qui fait quatrevingt mille églises pour le tout. J'estime, du plus au moins, l'épargne du luminaire qu'on peut faire en chacune à 50 l. par année: cette somme, quoique modique, multipliée par quatre-vingt mille églises, produit quatre millions par an. Voilà donc, avec les quatre millions ci-dessus, une perte annuelle de huit millions dans le royaume, & cela pour de petits objets & des menus frais auxquels on n'a peut-être jamais penfé, ci. 8,000,000 l.

la 'il

us

ré

is

1-

ne ns

il

-

-

e

r

Combien d'autres inutilités coûteuses en ornemens superflus, en sonerie, processions, reposoirs! &c. Populus hic labiis me honorat; cor autem eorum longé est à me. Math. XV, 8.

La religion ne consiste pas à décorer des temples ; à charmer les yeux ou les oreilles (1), mais à révérer sincèrement le créateur, & à nous rendre conformes à Jésus-Christ. Aimons Dieu d'un amour de présérence, & craignons de lui déplaire, en violant ses commandemens ; aimons notre prochain comme nous-mêmes, & soyons en conséquence attentiss à lui faire du bien, ou du moins toujours en garde pour ne lui point saire du mal; ensint remplissons le devoir de notre état. Voilà précisément la religion que Dieu nous prescrit, & c'est celle-là tout juste que les hommes ne pratiquent point; mais ils

⁽¹⁾ Nous avons vu à l'article des bons mots ce que le saint évêque d'Amiens, M. de la Motte, en pensoit.

tâchent de compenser ces manquemens d'une autre maniere. Ils se mettent en frais, par exemple, pour la décoration des autels & pour la pompe des cérémonies; les ornemens, le luminaire, le chant, la sonerie ne sont pas épargnés. Tour cela fait proprement l'ame de leur religion, & la plûpart ne connoissent rien au-delà: piété grossiere & trompeuse, peu conforme à l'esprit du christianisme qui n'inspire que la bienfaisance & la charité fraternelle.

di

ać

ve

ho

fre

re

qu

C

vi

ro

l'e

dé

mo

no

Que de biens plus importans à faire, plus dignes des imitateurs de Jésus-Christ! Combien de pauvres honteux, sans fortune & sans emploi! Combien de pauvres ménages accablés d'enfans! Combien ensin de misérables de toute espece, & dont le soulagement devroit être le grand objet de la commisération chrétienne; objet par conséquent à quoi nous devrions employer tant de sommes que nous prodiguons ailleurs sans fruit & sans nécessité.

PAPE

ns en

4-

le

s.

r

1

1

Je ne vous donne pas ma bénédiction, disoit, il y a quelque temps, le pape actuel (1773) à des anglois qui étoient venus visiter son palais: cela ne pourroit vous être d'aucune utilité; mais recevez celle d'un vieillard, ami de tous les hommes, qui les regarde tous comme ses freres, & qui voudroit les voir tous heureux. (Observateur françois à Londres.)

Sixte-Quint ou Félix Péretti commença sa carriere par garder les cochons. Il quitta son métier avilissant pour se faire Cordelier, parvint ensuite au cardinalat, vit sa tête ambitieuse parée de la tiare, se montra bientôt l'émule des plus grands rois, osa excommunier Henri IV, mérita l'estime de la huguenotte Elisabeth, & déploya ensin aux yeux de l'Italie & du monde ces grands talens qui rendront son nom immortel.

PARIS.

On ne sait comment se font les affaires

à Paris. Ai-je besoin d'un agent avoué du public? il est jeune; il sera expéditif. Je me rends chez lui à huit heures. Monfieur n'est pas levé : on ne trouble son fommeil ni ses plaisirs. J'attends qu'il soit levé; une heure se passe assez impatiemment. J'arrive de province : j'ai d'autres affaires qui me pressent, & peu de temps, Enfin monsieur se leve & sonne : un laquais entre, lui fait une demi-toilette. releve fes cheveux en chignon fur le haut de la tête avec un peigne : c'est un peu long, mais qu'importe! Si j'y vas plus tard, à dix ou onze heures, je tombe dans une toilette entiere : le perruquier est arrivé; il savonne le menton de monsieur avec un pinceau, au lieu de sa main profane, le frise & le poudre pendant une heure & demie. On croit que c'est fait: une seconde toilette s'apprête; monsieur retouche à tout lui-même, pour être coëffe à l'air de son visage; il ôte la poudre avec un couteau, pour former sur son front les cinq pointes; il recule, rapproche quelques

h

f

6

C

ét

ué if.

n-

on

11-

es os.

ın

e,

u

IS

e

er

1-

n

::

ır

C

cheveux, pour y donner la grace. Est-ce fait? Non: on releve sa chemise; il se lave les bras jusqu'au coude, &c. Il endosse la robe de damas qui se soutient toute seule, chausse les pantousles de maroquin, descend & entre enfin dans un cabinet orné, pour me recevoir décemment : mais d'autres cliens arrivent plus importans, l'heure sonne. Mon affaire est manquée. J'ai pour ressource l'étude où le maître clerc est un jeune homme que les affaires ennuient, qui ne songe qu'à s'amuser. Je lui parle de mon affaire; il bâille, prend du papier. Je continue; distrait, il ne paroît pas m'écouter : les petites affiches lui tombent sous la main; il jette les yeux dedans, sans les déplier, & sans égard à un honnête homme qui est près de lui, & qui souffre, fait deux ou trois questions au patient, & broche l'ouvrage. Cependant l'affaire se consomme quelque temps après, sans avoir été communiquée.

Un amas confus de maisons, Des crottes dans toutes les rues, Ponts, églises, palais, prisons, Boutiques bien ou mal pourvues.

Force gens noirs, blancs, roux, grisons, Des prudes, des filles perdues, Des meurtres & des trahisons, Des gens de plume aux mains crochues.

Maint poudré qui n'a point d'argent, Maint homme qui craint le sergent, Maint sansaron qui toujours tremble.

Pages, laquais, voleurs de nuit, Carrosses, chevaux & grand bruit, C'est-là Paris; que vous en semble? (Sonnet de Scaron.)

Il paroît que Scaron ne vouloit peindre que les rues de Paris & ce qu'on y rencontre. A l'égard des meurtres dont il parle, on voit bien qu'il est question d'un temps plus ancien & différent de celui-ci, où la garde est si bien faite, & la police si supérieure, qu'on n'en entend plus parler; mais on y rencontrera toujours de ces gens aux mains crochues, les uns dorés, les autres plus modestes, de grands & de petits filoux, des gens affamés, bien poudrés, des auteurs crottés, & des filles perdues.

D'autres se sont plu à décrire la société dans l'intérieur des maisons.

Te parlerai-je de Paris? Qu'a-t-il de nouveau pour un sage Il est tel que tu l'as laissé; Aujourd'hui fou, demain sensé, Et s'ennuyant selon l'usage. On y voit des sots rengorgés, Des bégueules très-agréables, Et des enfans sans préjugés, De grands seigneurs bien dérangés; Se donnant les airs d'être affables, Des protecteurs impitoyables Qui vont quêtant des protégés. Profondément on déraisonne; On siffle, on prone tour-à-tour; On s'idolatre sans amour. Le françois se perfectionne, Et se corrompt de jour en jour.

re

n-

il

ın

i,

ce

us le

S,

le

(Par M. Dorat.)



Dans un grand cercle languir, En jurant qu'on s'amuse;

1

I

I

I

F

VF

N

E

Q

Q

A

fer

les

dé

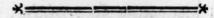
po

ma

s'o

A haute voix applaudir
Ce que tout bas on accuse;
Visiter avec ennui,
Et bâiller avec décence;
Cajoler en face autrui,
Et médire en son absence;
Fuir l'allure du commun,
Et jouer le rang suprême;
Etre l'ami de chacun,
Et l'étranger de soi-même;
Analiser sans sentir;
En chantant juger un livre;
Rechercher tout sans desir,
Rire de tout sans plaisir;
Voilà ce qu'on nomme vivre.

(Par M. Garcin, jeune Suiffe, 1760.)



Paris, il m'ennuie à la mort;
Et je ne vous fais pas un fort grand sacrifice,
En m'éloignant d'un monde à qui je rends justice;
Tout ce qu'on est forcé d'y voir & d'endurer,
Passe bien l'agrément qu'on y peut rencontrer;
Trouver à chaque pas des gens insupportables,
Des flatteurs, des valets, des plaisans détestables,
Des jeunes gens d'un ton, d'une stupidité,
Des femmes d'un caprice & d'une fausseté,
Des prétendus esprits soussir la suffisance,

Et la grosse gaieté de l'épaisse opulence;

Tant de petits talens où je n'ai pas de soi;

Des réputations, on ne sait pas pourquoi,

Des protégés si bas, des protecteurs si bêtes,

Des ouvrages vantés, qui n'ont ni pieds ni têtes;

Faire des soupers sins où l'on périt d'ennui;

Veiller par air; ensin se tuer pour autrui:

Franchement des plaisirs, des biens de cette sorte,

Ne sont pas, quand j'y pense, une chaîne bien sorte:

Et, pour vous parler vrai, je trouve plus sensé

Un homme sans projets dans sa terre sixé,

Qui n'est ni complaisant, ni valet de personne,

Que tous ces gens brillans qu'on mange & qu'on

friponne,

Qui, pour vivre à Paris avec l'air d'être heureux, Au fond n'y sont pas moins ennuyés qu'ennuyeux. (Par M. Gresset.)

Then the bus small wi

Je suis dégoûté de Paris, comme de Londres: toutes les grandes villes se ressemblent; Rousseau l'a fort bien dit. Plus les hommes sont nombreux, plus ils se dépravent & augmentent leurs maux. On pourroit cependant penser le contraire; mais trop de personnes sont intéressées à s'opposer au bien général. Je vais chercher quelque village où, dans un air pur & des plaisirs tranquilles, je puisse déplorer le sort des triftes habitans de ces fastueuses prisons qu'on nomme villes.

Dans ce torrent de modes, de fantailies! d'amusemens dont aucun ne dure, & dont l'un détruit l'autre, l'ame perd jusqu'à la force de jouir, & devient aussi incapable de sentir le grand & le beau, que de le homme four projets dearle oct

P

Si

l'H

be

pl

br

en

nu

ho

produire.

Le vilain peuple que le peuple des environs de Paris! qu'il est grossier, brutal & méprisable! Il trafique des honnêtetés les plus simples de l'humanité, des devoirs les plus indispensables; on le payeroit pour vous dire l'heure qu'il est, qu'il le souffriroit. Se charge-t-il d'une lettre à quatre pas, c'est pour qu'on lui en paye le port : on a l'agrément qu'elle est rendue moins exactement que par la poste. Il n'en est pas de même dans les provinces plus éloignées. Ici la moindre hospitalité se vend; en Suisse elle se donne. Ici le peuple est plus enclin au vin, moins simple & plus dégradé.

es

le

es

es;

nt

la

ole

le

11-

tal tés

irs

our

ri-

as,

on

ac-

de

es.

en

lus

lé-

dé.

gradé. On croiroit le peuple, à la porte de la capitale, plus civilifé; c'est le contraire : la raison en est simple : tous les jeunes gens de la campagne qui se sent quelqu'intelligence, ou de la figure, s'en vont à la capitale, où le sort des laquais leur paroît plus doux. En esset, ils sont bien nourris, bien vêtus, & ne sont rien : il ne doit rester aux champs que la lie du peuple : ce n'est pas un avantage pour l'agriculture.

PARLEURS.

L'homme est le seul qui fasse du bruit pour produire quelque action; car tout s'opere dans la nature dans le silence: l'homme qui fait le plus de bruit, qui parle beaucoup, est hors de la nature, & il est plus petit & plus foible, plus il fait de bruit & d'étalage, & des petites choses qui en résultent.

* Les grands parleurs vuident continuellement leur magasin, & mettent dehors, à la vue du public, tout ce qu'ils

Tome II.

M

contiennent. On n'a la foi à rien, parce que le mensonge s'y joint pour augmenter le volume.

* Il ne reste rien dans la tête d'un babillard: tout en sort par la langue: il médit des plus honnêtes gens, sorge des mensonges, des calomnies, plutôt que de ne pas parler. Il n'y a gueres de plus mauvais sujets que ceux qui parlent toujours mal des honnêtes gens. J'en ai connu de tels; la tête leur fait toujours mal quand ils sont seuls; il semble qu'elle soit trop pleine; ils sortent bientôt pour se débarrasser d'un poids qui les charge. Il en est de même des babillardes. Il n'y a gueres de désauts qui ne soient communs aux deux sexes.

PARURE.

a

Pilo

po

.* Il y a des gens en hommes & en femmes, que la parure ne peut relever: quelques riches vêtemens qu'ils aient, c'est toujours des habits au porte-manteau.

* La propreté & la simplicité font la

plus grande parure. Qu'une jolie fille de campagne est agréable en bonnet rond, en juste & jupon blanc! Nos dames ont tâché de les imiter, mais il y paroît toujours de l'art qui gâte la nature.

PATIENCE.

Vertu facile à prêcher.

r

n

il

25

le

1-

rs

le

id

op r-

eft

es

ux

en

er:

'eft

la

La patience est un arbre dont la racine est amere, & dont les fruits sont très-doux.

(Maxime persanne.)

PATRIE.

L'amour de la patrie est commun à tous les hommes, & le pays natal, quel qu'il soit, est toujours celui qu'on présere à tous les autres. Non-seulement cet amour est naturel, mais encore il est si puissant, qu'il n'y a rien qu'on ne fasse lorsqu'il commande. A quoi n'a-t-il pas porté les Grecs & les Romains?

PAUVRETÉ.

La pauvreté qui sera toujours le partage du grand nombre des hommes, & M ij le choix du petit nombre des sages, ne sait pas de bruit sur la terre. L'histoire ne peut donc s'entretenir que de massacres ou de richesses.

Chez l'homme qui n'est pas riche, le mérite est une chose perdue.

La grandeur & les richesses ouvrent l'esprit : le goût s'augmente, quand les moyens de le satisfaire s'accroissent. Chez celui qui a peu de moyens, il semble que la nature lui ait ôté le jugement. Le goût sans moyens est un mauvais présent de la nature.

On trouve ce trait dans l'éloge de M. de Montausier, gouverneur du dauphin: en le conduisant un jour dans une chaumiere, voyez, monseigneur, lui dit-il, c'est sous ce chaume, c'est dans cette misérable retraite que logent le pere, la mere, les enfans qui travaillent sans cesse pour payer l'or dont vos palais sont ornés, & qui meurent de saim pour subvenir aux frais de votre table. (Eloge de Montausier.)

PÉDANT.

Le pédant est une sorte de charlatan; mais la dissérence qu'il y a entre l'un & l'autre, c'est que le charlatan connoît le peu de valeur de ce qu'il surfait, au lieu que le pédant surfait des bagatelles qu'il prend sincèrement pour des choses admirables; d'où l'on voit que celui-ci est assez souvent un sor, & que l'autre est toujours un fourbe. Le pédant est dupe des choses & de lui-même; les autres sont au contraire les dupes du charlatan.

PEINES.

Les maux que nous cause notre imagination, sont quelquesois aigris par la réslexion; mais après avoir augmenté le mal, il arrive souvent qu'elle en devient le remede. Les plus grands biens viennent quelquesois des plus grands maux. Il est certain, par exemple, que l'orgueil des hommes a beaucoup servi à leurs progrès dans les sciences.

PÉNITENCE.

Au tribunal des hommes, dit saint-Chrysostôme, & dans la justice du siecle, après que votre sentence est prononcée, vous avez beau pleurer & gémir, vos larmes & vos gémissemens ne vous sauvent pas du supplice; mais au tribunal de Dieu, si vous pleurez, si vous soupirez de tout votre cœur, delà vous cassez l'arrêt de votre juge, & vous obtenez votre grace. (Homel. 6, in cap. 2.)

Pensées.

.* On ne penseroit pas toujours mal des autres, si l'on pensoit bien de soi-même. Le plus imparfait est à coup sûr celui qui doit penser le plus mal des autres.

PERES.

Les peres, dir un poète oriental, durant la vie de leur fils, donnent toute leur tendresse à leurs petits-fils, parce qu'ils voyent en eux les ennemis de leurs ennemis. Cette pensée est un peu recherchée, & ne fait pas voir en beau les peres ni les enfans.

Mais un domestique suborneur tend toujours à éloigner des grand-peres ou grand'meres ses petits-fils : il y met toute son adresse, & y réussit ordinairement.

PERSE, POETE.

Perse, poète satyrique, sous l'empire de Néron, étoit chevalier romain, parent & allié des personnes du premier rang. Il ne connut Séneque que fort tard, & ne put jamais goûter son esprit; il sut bon ami, encore meilleur fils, meilleur frere & meilleur parent; il étoit sort chaste, quoique beau garçon; il sut sobre, doux comme un agneau, & susceptible de honte comme une jeune sille, tant il est vrai qu'il ne saut pas juger de ses mœurs par ses écrits; car les satyres de Perse sont dévergondées, & toutes remplies d'aigreur & de siel. On croit qu'il n'épargna pasmême le cruel Néron: il mourut âgé de 28 ans.

PETIT-MAITRE.

Nom qu'on a donné à la jeunesse avantageuse & mal élevée.

Le petit-maître est ivre de soi-même, affecté dans ses manieres, & recherché dans son ajustement. Dans la crainte de déranger l'ordre de sa chevelure, il ne se couvre point la tête, & l'expose à l'inclémence d'un air dangereux. C'est un insecte léger dont la parure est éphémere.

Nos petits-maîtres, dit M. de Voltaire, sont l'espece la plus ridicule, qui rampe avec orgueil sur la surface de la terre. Ajoutons que par-tout où l'on tolere ces sortes d'hommes, on y trouve aussi des semmes changeantes, vaines, capricieuses, intéressées, amoureuses de leur sigure, ayant ensin tous les caracteres de la corruption des mœurs & de la décadence de l'amour : aussi le nom de petits-maîtres s'est-il étendu jusqu'au sexe taché des mêmes désauts, & qu'on nomme petites-maîtresses.

11-

е,

hé

de

10

n

e

Il y a peu de distance du petit-maître au faquin, qui est le comble de la fatuité. Qu'un homme qui ne s'en apperçoit plus lui-même, est malheureux, pendant que tout le décele aux autres, sa marche, son maintien, son ajustement, avant qu'il ait parlé. On le fuit, parce qu'au lieu d'aimer les autres & d'en être aimé, on ne le voit plein que de lui-même. Tout le monde l'abandonne, si ce n'est la même espece aussi frivole, qui ne peut lui être utile à rien qu'à l'enfoncer de plus en plus dans des vices qui rendront toute sa vie malheureuse, quand le remps de réfléchir sera venu, & il viendra. Les petits-maîtres tireroient un suc salutaire des fleurs des meilleurs écrits, si les papillons pouvoient devenir des abeilles.

.* Il y a des petits-maîtres dans tous les états, où l'on ne soupçonneroit même jamais qu'il y en eût, & qui visent à un petit despotisme, quoiqu'ils soient très-subordonnés.

Les faquins & les petits-maîtres sont

10

g

17

0

au moins les insectes de la société, dont les voleurs & les scélérats sont les loups & les tigres.

Les petits-maîtres, dès leur abord, ne peuvent être méconnus. Ils veulent toujours se mettre au-dessus des autres; ils se mêlent de tout; ils décident souverainement; ils se prétendent les arbitres du bon goût, & cherchent à se distinguer par les travers à la mode. Ceux du commencement de ce siecle affectoient le libertinage; ceux qui les ont suivis ensuite, vouloient paroître des hommes à bonnes fortunes; ceux de ce moment, en confervant quelques vices de leurs prédécesseurs, se distinguent par un ton dogmatique, par une insupportable capacité.

(Encyclopédie.)

* La plupart des gens d'esprit, me disoit quelqu'un un jour, paroissent lourds auprès de ces gens du bon ton, qui ont le propos léger & si volatil. Je n'en conviens pas, lui dis-je: les petits-maîtres de province pourroien: peut-être paroître ont

ups

ou-

ils

ai-

du

ler

n-

le

e,

lourds auprès de ceux de Paris; mais des gens d'esprit ne sauroient paroître lourds auprès de ces petits-maîtres, si ce n'est comme l'abeille chargée de cire & de miel, paroît lourde aux yeux d'un papillon qui voltige toujours, & n'a rien que de frivole.

Enfin quelqu'un voulant le définir, a dit qu'il y a dans Paris & dans les principales villes du royaume une espece d'animaux qui tient de l'homme, du perroquet & du singe. Il voyage de temps en temps quelques-uns de ces animaux en Allemagne, en Hollande, en Angleterre & en Italie. On s'assemble autour d'eux pour les considérer. On les voit sauter, marcher, parler, siffler d'un moment à l'autre. On leur demande de quel pays ils font; ils répondent que, dans leur patrie, quiconque veut être aimable & estimé, doit être tout comme eux. On les croit, & l'on en conclut que, dans ce pays, tous les gens sont aussi grimaciers que les singes, aussi babillards que les perroquets, & par

qu

ef

fr

à

vi

jo

vê

m

ar

ve

I

id

&

le

de

lo

to

6

q

26

conséquent aussi fous & aussi incommodes que les gens qu'on enferme ailleurs dans les petites-maisons. Il seroit à souhaiter que les étrangers qui ont voyagé, vou-Iussent désabuser l'eurs compatriotes, & les affurer que les fats en France, quoiqu'ils foient assez communs, sont méprisés de tous les gens sensés, & regardés comme des perfonnes qui n'ont d'autre mérite que de fournir aux poëtes comiques des caracteres pour divertir le public par leur ridicule. Les comédiens sivrent tous les jours à la rifée du peuple ces petitsmaîtres que les étrangers croyent être fort estimés en France. (Critique du siecle, par M. d'Argens.)

Nos petits-maîtres & nos petites-maîtres si bien crayonnés dans nos écrits dramatiques & romanesques, paroîtroient ailleurs des êtres de raison hors de toute vraisemblance, & l'on sissemblance in l'imagination enfanteroit de pareilles chimeres, tandis que nous applaudissons aux pinceaux délicats

qui nous tracent les portraits de cette espece insupportable, trop existante parmi nous, & trop souvent offerte à nos yeux offensés.

15

Tel est le fort réservé à ces hommes frivoles. L'ennui qu'ils fuyent, s'attache à leurs pas, & les poursuit toute leur vie. Elégans, efféminés, charmans, toujours parés de fleurs, fourés d'odeurs, vêtus des couleurs les plus riantes, la moindre farigue les accableroit; sans les amusemens variés qui soutiennent & réveillent leur existence, ils succomberoient. Il leur faut des folies changeantes, des idées toutes neuves, des plaisirs tout frais, & tout ce qui est de la mode du jour, pour leur aider à traîner sans murmure le poids de leur existence, pendant l'inépuisable longueur d'une rapide journée. Hommes. toujours en enfance, & que les erreurs bercent en riant, ils ne fongent pas à l'abus qu'ils font d'une ame immortelle; & ne le servent que de hochets dans un jour de combar.

En tous pays, les hommes ont une religion quelconque; mais cette nation dans le monde n'en a point. Nulle race n'est plus dépravée, plus frivole que cette race de petits-maîtres: ils passent leur vie dans les foyers des spectacles, dans les coulisses, dans les ruelles, se font un jeu des adulteres & des séductions: ce sont des mouches qui vivent sans attention, qui meurent sans y songer & sans qu'on y prenne garde.

PEUPLE.

1

I f

9

i

al

re

de

n'i

fa

on

les

po

ľh

Le peuple est toujours vil & méprisable: il y en a bien dans ce qu'on appelle la bonne compagnie. (V. ce qui est dit ci-devant du peuple des environs de Paris, à l'article Paris.)

PEUR.

Maladie avec laquelle nous naissons & nous mourons tous, malgré l'autorité de la vanité.

La peur est un mal dont la raison ne

peut guérir. On racontoit à Charles-Quint qu'un capitaine de ses troupes se vantoit de n'avoir jamais eu peur : il n'a donc, dit-il, jamais mouché la chandelle avec ses doigts.

nt.

e

IS

11

y

la i-

le

le

PHILOSOPHE.

Un philosophe est celui qui voit les choses comme elles sont, qui les apprécie leur juste valeur, & ne se conduit pas par les préjugés, qui maîtrise ses passions, qui fait penfer, parler & vivre felon les regles; qui fait douter, examiner, favoir & ignorer. Citoyen fidele à fes devoirs, attaché à sa patrie, foumis aux loix de la religion & de l'état, occupé à régler ses desirs; qui, sans manege & sans reproche, n'attend rien de la faveur, & ne craint rien de la malignité; qui cultive en paix sa raison, sans flatter ni braver ceux qui ont l'autorité en main; qui, en rendant les honneurs légitimes & extérieurs au pouvoir, au rang, à la dignité, n'accorde l'honneur réel & extérieur qu'au mérite,

V

le

bo

ef

fc

eff

el

lu

de

av

cet

lite

&

l'ai

ho

un

mu

dif

ten

qu'

Il e

nou

text

respecte ce qu'il doit, & estime ce qu'il peut. Ce portrait d'un citoyen dont nous avons oublié le nom, est aussi celui de Locke, le plus sage & le plus modeste des grands hommes qui ont illustré l'Angleterre.

Voici l'idée qu'on se formoit, il y a deux mille ans, & à l'extrêmité de l'orient, d'un vrai philosophe. Ou la tire d'un commentaire d'Yven, disciple de Consucius.

Être philosophe, c'est aimer la sagesse; être sage, c'est aimer la pratique de la vertu; c'est éclairer & soulager les hommes; c'est être homme par excellence. L'attribut honorable du philosophe est par conséquent de penser juste & de faire le bien. La philosophie réunit donc en elle-même, & communique aux autres une sagesse de raison & une sagesse de conduite. Mais on peut être philosophe sans science. Tout homme qui est biensaisant, qui raisonne juste, qui modere ses passions, l'est en esset : ainsi la philosophie est plus uni-

qui

ı'il

ous

de

fte

n-

2

ŧ,

11-

IS.

2.0

la

S;

It

ıt

X

verselle qu'on ne le croit. Les bons rois. les bons ministres, les bons peres, les bons citoyens sont autant de philosophes estimables. La philosophie marque de son sceau tout ce qui est bon, tout ce qui est utile, tout ce qui est réellement grand; elle ne se contente pas de donner des lumieres à l'esprit, du nerf au génie & des penchans vertueux : amie des hommes, avec quelle persuasion elle leur inspire cette complaisance honnête, cette affabilité, cette douceur qui font les charmes & l'agrément de la société. En rendant l'ame sensible, en subordonnant les hommes les uns aux autres, elle forme une chaîne fociale, dont les anneaux mutuels dépendent tous les uns des autres.

C'est ainsi donc que s'en exprimoit un disciple de Consucius, depuis si long-temps dans un pays si éloigné de celui-ci, qu'on regarde presque comme barbare. Il est étonnant que des hommes, chez nous, qui se croyent civilisés, sous prétexte de quelques erreurs qu'on trouve

chez des hommes d'un grand génie, vous droient dégrader en général ce beau titre de philosophe, parce qu'ils ne le sont point, ce beau tableau de la philosophie, dont la plupart ne sauroient approcher, quoiqu'étant si conforme à la morale de la religion, & croyent de pouvoir déprimer facilement en tout des hommes reconnus d'ailleurs pour tenir les premiers rangs dans leur genre.

Laissons ces matieres sérieuses; rendons le sujet plus agréable, & voyons les vers que sit une jeune dame (1), à l'âge de vingt ans, qui sont connoître suffisamment sa philosophie.

1

Het

N'al Les

Son

Un

Son

Pou

Le

Lev

(

Plus je vis, & plus je méprise Tout ce qu'on appelle plaisir. Renonçant à toute entreprise, J'anéantirai tout dest ; Je n'aurai d'amour dans mon ame Que l'amour de l'oisiveté; Je veux, d'un œil d'égalité,

⁽¹⁾ Madame du Bocage, des académies de Padoue, de Boulogne, Rome & Lyon.

ou.

itre

ont

ne.

er,

de

dé-

nes

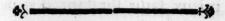
ers

ons

ers de

nt

Prendre la louange ou le blâme,
Et pour tous foins, loin des grandeurs,
Guider ma fragile structure,
Sans désespoir & sans douleurs,
Jusqu'au terme que la nature
Voulut prescrire à nos malheurs.
Tous les mortels passent leur vie
A s'ennuyer en mouvement;
Moi je trouve moins de folie
A m'ennuyer tranquillement.



Ecoutons ensuite un roi philosophe (1).

Heureux qui du bon sens pratiquant les leçons, N'abandonna jamais Philis & ses mousons. Les frivoles savears que sait la renommée, Sont quelques grains d'encens qui s'en vont en fumée:

Un corps sain, des amis, l'aisance, un peu d'amour Sont les uniques biens du terrestre séjour. Poursuivez le bonheur du Japon en Espagne, Le chagrin, malgré vous, toujours vous accompagne;

Le vrai bonheur est fait pour les cœurs vertueux.

⁽¹⁾ Le roi de Prusse.

pr

co

les

ap

d'a

po

pę

l'a

foi

VO

les

air

rai

bo

VO

me

Je

col

Mo

Et

Ne

Et

Ilf

A

Disons avec M. Dorat, qu'Horace est philosophe, mais que ce n'est point cette philosophie orgueilleuse qui se charge avec confiance de l'instruction de l'univers, n'estime que ses opinions, n'aime que ses prosélytes, & verse autour d'elle le fiel brûlant de sa misantropie; c'est celle qui fait rire & pardonner, qui se joue en quelque forte autour du cœur humain, pour mieux saisir l'instant d'y pénétrer, est toujours simple, ne dogmatise jamais, & adoucit par des fables aimables les traits austeres de la vérité. La philosophie d'un honnête homme doit être sans affiche: il faut qu'il la puise dans son cœur, & qu'elle fe mêle à ses ouvrages, comme l'air, œ fluide imperceptible, s'infinue dans tous les corps, sans que l'œil s'apperçoive de cette opération de la nature. Un vrai sage est indulgent : c'est d'après ses propres passions qu'il doit raisonner sur celle des autres; c'est de son aveuglement qu'il doit emprunter le flambeau dont il éclaire ce qui l'environne. L'insensibilité seche l'eseft

tte

rec

rs, fes

iel

mi

en

n,

r,

its,

un

il

lle

ce

us

de

ge

res

les

oit

ce

ef-

prit & resserre les idées. Delà naissent les conjectures vagues, les faux jugemens, les déclamations fastueuses, tous ces froids apohtegmes pour qui l'ame n'a point d'oreilles. Il faut avoir vu les tempêtes pour oser les décrire; enfin c'est parmi les peines & les plaisirs, dans les choses de l'amour & de l'ambition; c'est du sein des foiblesses & des erreurs que s'éleve certe voix intéressante & victorieuse qui instruit les malheureux en les attendrissant, fait aimer la raison, persuade le devoir, & ramene l'homme par l'attrait même du bonheur qu'il avoit perdu, Voilà mes sages; voilà ceux que j'irai consulter, quand il me faudra de plus consolantes illusions. Je redoute Séneque comme un maître; je consulte Horace comme un ami.

Mon dieu! des mœurs du temps mettons+nous moins en peine,

Et faisons un peu grace à la nature humaine; Ne l'examinons point dans la grande rigueur, Et voyons ses défauts avec quelque douceur, Il faut parmi le monde une vertu traitable; A force de sagesse on peut être blâmable,

1

9

1

S

J

N

L

L

N

J

E

D

J

Q

I

n

La parfaite raison suit toute extrêmité,

Et veut que l'on soit sage avec sobriété.

Cette grande roideur des vertus des vieux sages,

Heurte trop notre siecle & les communs usages;

Elle veut aux mortels trop de persection:

Il faut séchir au temps sans obstination,

Et c'est une solie à nulle autre seconde,

De vouloir se mêler de corriger le monde.

Il observe, comme vous, cent choses tous les jours,

Qui pourroient mieux aller, prenant un autre cours;

Mais quoiqu'à chaque pas je puisse voir parostre,

En courroux, comme vous, on ne me voit point

être;

Je prends tout doucement les hommes comme ils

J'accoutume mon ame à souffrir ce qu'ils sont, Et je crois qu'à la cour, de même qu'à la ville, Mon slegme est philosophe autant que votre bile: Oui, je vois ces désauts dont votre ame murmure, Comme vices unis à l'humaine nature, Et mon esprit ensin n'est pas plus offensé De voir un homme sourbe, injuste, intéressé, Que de voir des vautours assamés de carnage, Des singes malsaisans & des soups pleins de rage.

Le sonnet suivant est de l'ancien & fameux Henault si connu par le sonnet de

l'avorton, & par l'avantage qu'il eut d'avoir appris l'art de faire des vers à madame Deshoulieres. Mais si Henault a donné à son siecle ce sonnet pour être de son invention, il lui en a imposé: ce n'est qu'une soible imitation de la sin du chœur du deuxieme acte de la tragédie de Thieste, de Séneque.

irs,

ırs;

,

int

ils

re,

de

S'éleve qui voudra par force ou par adresse Jusqu'au sommet glissant des grandeurs de la cour; Moi je veux, sans quitter mon aimable séjour, Loin du monde & du bruit, rechercher la sagesse: Là, sans crainte des grands, sans faste & sans tristesse.

Mes yeux après la nuit verront naître le jour; Je verrai les saisons se suivre tour-à-tour, Et dans un doux repos j'attendrai la vieillesse: Ainsi lorsque le temps viendra rompre le cours De ces heureux momens qui composent mes jours, Je mourrai chargé d'ans, inconnu, solitaire. Qu'un homme est misérable à l'heure du trépas, Lorsqu'ayant négligé le seul point nécessaire, Il meurt connu de tous, & ne se connoît pas!

Un homme de province, dont je ne me rappelle plus le nom, nous a donné le tableau suivant de sa retraite philo. sophique,

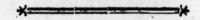
Un petit toît humble & rustique, Charmant asyle de la paix, Où mes ayeux, dans la pratique De la sagesse & des bienfaits, Ont coulé des jours pleins d'attraits, Dans un loisir philosophique; Un vignoble, un taillis, des prés, Des terres cultes, des marais Formant un domaine modique, Quelques meubles faits à l'antique, C'est tout le bien qu'ils m'ont laissé, Et quelque vertu domestique, Fruit des mœurs du siecle passé. C'est-là que, dans l'indépendance, Méprifant le frivole éclat D'une fastueuse opulence. Je vis content de mon état. A l'aide d'une honnête aisance, Où, sans coulis, sans quintessence, Sans jus, sans tout cet apparat Inventé par l'intempérance, Sans desir pour le superflu Qu'un luxe avide & soutenu Fait convertir en nécessaire, Quand je n'ai que moi pour témoin,

Je mesure mon ordinaire Au niveau du simple besoin. Bien précieux, trésor facile, Heureuse médiocrité, Position douce & tranquille, Où l'innocence & la santé Retrouvent toujours un asyle. Ah! si l'homme étoit moins docile A l'esprit de cupidité; S'il sentoit votre utilité, Revenu de l'erreur commune, Il connoîtroit la vilité De tous les biens de la fortune. Ces faux biens où portent tous ses vœux; Ne sauroient faire des heureux. Qu'il affecte de le paroître, C'est en vain, l'orgueil le séduit. Seroit-il vrai, ce que l'on dit, Qu'on est heureux lorsqu'on croit l'être? Si c'est-là la félicité Par les mortels si desirée, S'il faut que la réalité Soit le seul effet de l'idée, Une imagination blessée, Sans cesse fertile en projets, Pourra donc, sans être bornée, Réalisant de vains objets, Donner du prix à la fumée.

Détrompons-nous bien. Le bonheur N'est pas le lot de cette vie. La fortune la plus suivie, Le plaisir le plus séducteur, Dont l'ame puisse être ravie, Laissant un vuide dans le cœur, On éprouve encore qu'il soupire Pour d'autres biens, d'autres plaisirs; Ce sont toujours nouveaux desirs, Est-on heureux quand on desire? Il est un état cependant, Etat qu'aucun desir n'enflamme, Etat heureux par conséquent; Il nous vient du calme de l'ame; La sagesse en ourdit la trame : Cet état heureux & content. Je le trouve dans ma retraite, Où je rassemble quelquesois D'amis une troupe discrete, Dont les mœurs célebrent mon choix Les jeux, les ris sont de la fête; La tempérance y fait les loix. D'une profusion homicide Fuyant les dangereux apprêts, La délicatesse y décide De l'élégance de nos mets, Et d'un vin d'une triple automne, Versé par la sobriété,

Assaisonné par la gaieté Oui de temps en temps nous redonne Quelqu'amusante vérité, La sagesse n'est point sauvage : Jamais la sombre austérité Ne rendit le portrait du sage, Dont la contexture est l'ouvrage Du pinceau de l'aménité. Quoique senl, la troupe éclipsée, Le trifte ennui fuit loin de moi. A chaque instant de la journée. J'assigne toujours un emploi : Aux progrès d'une jeune plante Je donne des soins empressés; J'élague une treille abondante Dont les rameaux sont trop pressés, Ou j'arrose une fleur naissante. Tantôt grimpé sur un côteau, J'admire le brillant tableau Du spectacle de la nature; Tantôt affis sous un berceau De chevre-feuille, d'autre verdure, Je m'amuse de la lecture D'un livre de pur agrément; Tantôt un plus intéressant M'instruit à saisir la mesure D'une morale exquise & pure, A maîtriser les voluptés,

Et les passions qui nous ravalent, A priser les commodités Précisément ce qu'elles valent, A rehausser le prix des mœurs, A me donner des vertus neuves, A prendre des dieux bienfaiteurs Le bon temps comme des faveurs, Le mauvais comme des épreuves ; A suivre enfin de la raison La belle & sage économie : C'est ainsi que, prenant leçon D'une saine philosophie, Comme on fort d'une compagnie Où, sans délice & sans chagrin, Chaque auteur a fait sa partie, Je verrois finir mon destin Sans aucun dégoût pour la vie, Sans aucun regret de sa fin.



PHILOSOPHIE.

La philosophie comprend, 1. la logique qui enseigne à raisonner; 2. la physique qui apprend à connoître la nature; 3. la morale qui regle les mœurs des hommes; 4. la métaphysique qui s'applique à con-

1

noître les choses spirituelles qui sont audessus des êtres corporels.

L'étude de la philosophie; quand elle est bien conduite, est utile non-seulement pour l'éloquence, comme Cicéron le déclare, en avouant que, s'il à fait quelque progrès dans l'art de parler, il en est moins redevable aux préceptes des rhéteurs qu'aux lecons des philosophes, mais elle peut beaucoup contribuer à régler les mœurs, à perfectionner la raison & le jugement, à orner l'esprit d'une infinité de connoissances également utiles & curieuses, &, ce qu'on doit estimer encore plus, à infpirer aux jeunes gens un grand respect pour la religion. Ceux qui blâment indiftinctement la philosophie & les philosophes en général, font preuve d'ignorance, ou de souhaiter de voir tout le monde y rentrer.

En un mot, la philosophie n'est autre chose que l'art de se rendre heureux, c'est-à-dire, de chercher son plaisir dans l'ordre, & de concilier ce qu'on doit à

10

10

la

s;

114

N iij

la société avec ce qu'on se doit à soi-même. La philosophie apprend aux hommes les moyens de pratiquer la solide vertu; elle leur sournit des secours contre le fanatisme & la superstition; elle leur inspire un respect infini pour la divinité, & une soumission aveugle à ses volontés; elle leur fait connoître l'incertitude & la vanité de la plupart des choses qu'on cherche avec tant de passion; elle leur développe les secrets de la nature, & leur montre la puissance du créateur dans l'arrangement & la persection des ouvrages créés.

Les François ont excellé dans toutes les sciences. Descartes, Gassendi, Malle-branche, parmi une infinité d'autres, sont regardés même par leurs adversaires comme des philosophes du premier ordre. Les ennemis éclairés de Descartes avouent que ce sur un des plus grands génies de l'univers. Si quelques savans, ou peu instruits, ou aveuglés par leurs passions, par leurs préjugés, traitent aujourd'hui ce grand homme avec mépris; sa gloire n'en est pas plus

le.

les lle

a-

re

1e

ır

le

C

25

a

t

\$

ternie que le seroit celle d'un médecin que des gens, autrefois aveugles, qui auroient commencé à recouvrer la vue par ses remedes, maltraiteroient & injurieroient pour le récompenser d'avoir été le premier à leur rendre l'usage des yeux. Les plus célèbres adversaires de Descartes, ceux qui l'ont le plus combattu & qui ont montré plusieurs de ses erreurs, n'auroient jamais pu découvrir ces mêmes erreurs, sans la méthode qu'a prescrite ce grand homme pour se conduire dans la recherche de la vérité : il a appris à connoître non - seulement les défauts des autres, mais encore les siens : il a rendu aux philosophes le même service que Léonard de Vinci a rendu aux peintres. Cet Italien a donné des regles qui ne pouvoient être faites que par un homme qui connoissoit en grand maître l'art dont il parloit; cependant il péchoit quelquefois en le pratiquant contre les principes qu'il avoit lui - même établi. Ainsi Descartes s'écarte plusieurs fois de sa méthode, il N iv

fe laissa séduire à son imagination; il étoit homme, & par conséquent incapable de résister toujours aux idées qui n'ont point toutes les marques de l'évidence; l'amour propre entraîne aisément les plus grands génies à croire que les pensées qui les flattent, ne sauroient être fausses; ils les considerent d'abord comme douteuses, bientôt ils les trouvent vraisemblables, enfin ils viennent les regarder comme certaines, & se servent alors de tout leur esprit pour leur donner un air de vérité qui fasse impression sur ceux qu'ils veulent persuader: quoi qu'il en soit, c'est à Descartes qu'on doit cette foule de bons géomêtres, d'habiles physiciens qui, depuis lui, ont composé cette fameuse académie des sciences qui a donné ces grands hommes à l'Europe, dont le célebre Fontenelle nous a donné les éloges.

On ne trouve de plus solide philosophie morale que dans la religion, de véritable politesse que dans la charité.

PHYSIQUE.

La physique est une science très-agréable & très-utile; elle nous garantit, comme la philosophie, de la superstition, & nous éleve en même-temps à Dieu par la contemplation des œuvres de la nature, plaifir très-satisfaisant; elle influe sur toutes les sciences; c'est pourquoi personne ne peut négliger d'en prendre quelque connoissance. Tel juge a rendu de faux jugemens pour avoir ignoré des faits naturels dont il auroit pu s'instruire. Tel historien passera pour crédule & peu judicieux par des récits de prodiges qui sont sans aucune vraisemblance, & un médecin qui ignore cette belle partie, ne peut être qu'un très-mauvais raisonneur.

PLAGIAT.

On n'est plagiaire que quand on pille furtivement les pensées des autres, pour se les approprier; mais, quand on s'en sert en avertissant, on est suffisamment disculpé de ce vice, & les meilleurs écrivains en ont usé ainsi.

ľ

t

1

t

n

r

1

F

f

PLAIDOYER.

C'est un discours fait en la présence des juges, pour la désense d'une cause. Dans les tribunaux où il y a des avocats, ce sont eux qui plaident la plupart des causes, à l'exception de quelques causes légeres qui ne roulent que sur le fait, & la procédure que les procureurs sont admis à plaider.

Une partie peut plaider pour elle-même pourvu que le juge la dispense. Un plaidoyer contient ordinairement six parties, savoir, les conclusions, l'exorde, le récit du fait, celui de la procédure, l'établissement de la procédure, le récit des moyens, & la réponse aux objections.

Les anciens plaidoyers étoient chargés de beaucoup d'érudition; on y entassoit les citations des textes de droit & des docteurs, les unes sur les autres, le sacré avec le profane, & des passages tirés de

l'écriture & des saints peres, avec d'autres tirés des poètes, des orateurs & des historiens. Non - seulement les plaidoyers étoient ainsi surchargés de citations, mais la plupart étoient mal appliquées. Les orateurs de ce temps étoient plus curieux de s'attacher au point solide de la cause. Depuis environ un siecle, on s'est corrigé de ce désaut, on a banni des plaidoyers toutes les citations déplacées.

Parmi les anciens on doit prendre pour modeles les plaidoyers de Lemaître, de Patru & de Gauthier, & parmi les modernes ceux d'Evrard, de Gilet, de Terrasson, de Cochin.

Autrefois les plaidoyers des avocats étoient rapportés du moins par extrait dans le vû du jugement. C'est pourquoi les procureurs étoient obligés d'aller au gresse après l'audience, pour corriger les plaidoyers, c'est-à-dire, pour vérisser si les saits rapportés par le gressier, étoient exacts; mais, depuis l'établissement du

papier timbré en 1674, on a cessé presque par-tout de rapporter les plaidoyers.

Les conclusions ne se prenoient autrefois qu'à la fin du plaidoyer; le juge disoit à l'avocat de conclure, & le dispositif du jugement étoit toujours précédé
de cette clause du style; postquam conclusum suit in causa. Mais depuis long-temps
il est d'usage que les avocats prennent
leurs conclusions avant de commencer
leurs plaidoyers, ce qui a été sagement
établi asin que les juges sachent d'abord
exactement quel est l'objet de la cause.

Il y a cependant quelque chose qui implique à conclure avant d'avoir commencé a plaidoierie, & pour parler plus correctement, il faudroit se contenter de dire, la tequête tend à ce que, &c. & l'on ne doit régulierement conclure qu'à la fin du plaidoyer, en esset jusques-là on peut augmenter ou diminuer à ses conclusions. Aussi dans les causes du rôle qui sont celles que l'on plaide avec plus d'apparat, & où les anciens usages sont le mieux observés, les avocats reprennent leurs conclusions à la fin de leur plaidoierie. (*Encyclopédie*.)

PLAISANT. (mauvais)

Le personnage de censeur, celui de mauvais plaisant : mauvais personnage, on n'y gagne que d'être haï.

PLAISANTERIE.

Piron, au sujet de la longue épître de Voltaire à l'occasion d'un vaisseau baptisé de son nom, sit ces deux vers.

Si j'avois un vaisseau qui se nommat Voltaire, Sous cet auspice heureux j'en serois un corsaire.

PLAISIRS.

Si du plaisir vous voulez savoir quelle est la mere, ce n'est pas Minerve, car la sagesse austere & cet aimable dieu sont brouillés pour toujours. Est-ce donc Junon? Mais comment la jalousie & le plaisir pourroient-ils s'accorder? Ce seroit Vénus, si Vénus pouvoit aimer; mais la

coquetterie fait toujours son désaut, & le plaisir trompé d'une infidélité, paye la perfidie. De qui donc le plaisir est-il né? D'une semme sensible & tendre.

L'inquiétude & l'inconstance ne sont, dans la plupart des hommes, que la suite d'un faux calcul. Une prévention trop avantageuse pour les biens qu'on desire, fait qu'on éprouve, dès qu'on les possede, ce malaise & ce dégoût qui ne nous laissent jouir de rien. L'imagination détrompée & le cœur mécontent se portent à de nouveaux objets dont la perspective nous éblouit à son tour, & dont l'approche nous désabuse. Ainsi, d'illusion en illusion, on passe sa vie à changer de chimere : c'est la maladie des ames vives & délicates : la nature n'a rien d'assez parfait pour elles. Delà vient qu'on a mis tant de gloire à fixer le goût d'une jolie femme. (L'heureux divorce, contes moraux de Marmontel.)

1

1

M

11

On résiste plus facilement au plaisir qu'on connoît, qu'à celui qu'on imagine. (Camédris, conte de mademoiselle Mazarelli.)

Ne cherchons point, parmi de vains plaisirs, Le bien suprême où tendent nos desirs; De la raison le flambeau nous éclaire; Suivons toujours ce flambeau solitaire. Loin que nos sens satisfassent nos vœux, Ils sont pour nous des guides dangereux: Le sage seul est en esset heureux.

Le plaisir est un fantôme qui nous enchante, mais qui fuit dès que nous voulons le toucher.

Quelqu'un a dit que le plaisir n'est que la vertu sous un nom plus gai.

FABLE.

LA PEINE ET LE PLAISIR.

Un jour le plaisir voyageant,
Sur son chemin trouva la peine.
(Il la rencontre très-souvent;
La chose n'est que trop certaine.)
Depuis long-temps il sentoit, dans le cœur,
Contr'elle une vive rancune.
Il avoit vu cette importune
Maintesois de ses dons altérer la douceur:
Il commence aussi-tôt à lui chercher querelle.

En vérité vous êtes bien cruelle, Lui dit-il d'un ton plein d'aigreur: Si je vais chercher un asyle,
Vous marchez bientôt sur mes pas,
Vous me chassez toujours, hélas!
De mon plus charmant domicile:
De grace, désormais laissez-moi donc tranquille;

Laissez-moi rendre des humains

Tous les jours heureux & sereins;

1

1

f

d

pi

le

qu

po

qu

dif

fai

fai

tie

la p

giq plu

Que pour jamais ils goûtent tous mes charmes; Qu'ils s'enivrent de mes bienfaits: Ne les blessez plus de vos traits,

Et ne les plongez plus dans de vives alarmes: Ainsi se plaignoit le plaisir:

Mais loin de coutenter ses indiscrets desirs, La peine, à l'air dur & sévere, Lui dit : plaisir, vous ne connoissez gueres

Ce que c'est que le cœur humain.
'Aujourd'hui vos faveurs pourront très-bien lui
plaire,

Et ne lui plaire plus demain.

Dans vos bras souvent il sommeille;

Vos présens aussi-tôt sont pour lui sans attraits.
Il faut que la peine l'éveille,

Pour lui faire sentir le prix de vos bienfaits.

La peine avoit raison. Mais n'est-il pas étrange

Que, pour rendre piquans nos vœux, Et pour être vraiment heureux,

De peine & de plaisir il faille le mélange?

Poésie et Prose.

La prose dépend moins de l'âge que la poésie; l'une est un talent; l'autre est un don. Plus on cultive le talent, plus on l'améliore; mais le don des vers se dissipe à l'user; il demande un seu brillant & solide, dont on n'est pas plus capable audessous de vingt ans qu'après soixante : la prose demande plus de solidité d'esprit; les vers plus de vivacité & d'imagination.

La belle prose a le même avantage sur la poésie, qu'une belle semme sur une autre qui seroit fardée: aussi dit-on que les poëtes sont les meilleurs auteurs après ceux qui travaillent en prose. Il faut être sot, disent les Espagnols, pour ne pas savoir saire deux vers, & il faut être sou pour en faire quatre.

Virgile, Lucrèce, Catule & Horace tiennent de bien loin le premier rang en la poésie, & signament Virgile en ses géorgiques, que j'estime, dit Montagne, le plus accompli ouvrage de la poésie. L'Enéide avoit besoin encore de quelques coups de peigne. Le cinquieme livre me paroît le plus parfait.

Quant au bon Térence, la mignardise & les graces du langage latin, je le trouve admirable à représenter au vis les mouvemens de l'ame & la condition de nos mœurs. A toute heure nos actions me rejettent à lui: je ne le puis lire si souvent que je n'y trouve quelque beauté & grace nouvelle.

J'aime aussi Lucain, dit le même auteur, & le pratique volontiers, non tant pour son style que pour sa valeur propre, & vérité de ses opinions & jugemens.

ſ

ti

P

Je vois que les bons & anciens poètes ont évité l'affectation & la recherche des fantastiques élévations espagnoles & pétrarchistes. J'admire plus sans comparaison l'égale polissure & cette perpétuelle douceur & beauté sleurissante des épigrammes de Catulle, que tous les aiguillons de quoi Martial éguise la queue des siens.

POLITESSE.

Les hommes se doivent des égards, une politesse faite pour des êtres pensans, & variée par les différens sentimens qui doivent l'inspirer. La politesse des grands doit être de l'humanité; celle des inférieurs de la reconnoissance, si les grands le méritent; celle des égaux de l'estime & des services mutuels. Loin d'excuser la rudesse, il seroit à desirer que la politesse qui vient de la douceur des mœurs, fût toujours unie à celle qui partiroit de la droiture du cœur. Le plus malheureux effet de la politesse d'usage est d'enseigner l'art de se passer des vertus qu'elle imite. Qu'on nous inspire dans l'éducation l'humanité & la bienfaisance, nous aurons la politesse, ou nous n'en aurons plus besoin.

Si nous n'avons pas celle qui s'annonce par les graces, nous aurons celle qui annonce l'honnête homme & le citoyen; nous n'aurons pas besoin de recourir à la fausseté. Au lieu d'être artificieux pour plaire, il suffira d'être bon; au lieu d'être faux pour flatter les foiblesses des autres, il suffira d'être indulgent.

Ceux avec qui l'on aura de tels procédés, n'en seront ni enorgueillis ni corrompus; ils n'en seront que reconnoissans & en deviendront meilleurs.

Tels sont les sondemens sur lesquels l'éducation générale devroit porter pour préparer les instructions particulieres.

La vraie politesse est celle qui, dégagée de toute affectation, ne se distingue par autre chose qu'une façon d'agir naturelle, épurée de la grossiereté que pourroit avoir la nature. (Marivaux.)

La fausse politesse est un mensonge que les hommes ont substitué à la cordialité, lorsqu'ils ont substitué l'apparence des vertus aux vertus mêmes.

La politesse des grands pour leurs inférieurs n'est presque jamais que de l'assabilité. L'amour propre de part & d'autre en sait bien la dissérence. Les grands ont quelquefois une politesse si mortifiante qu'on lui préféreroit volontiers une brusquerie.

L'homme excessivement poli fatigue d'autant plus qu'il semble exiger davantage, & cette façon d'exiger est souvent usuraire.

Si le titre d'ami que l'on prend & que l'on donne si légerement dans le monde, n'y introduit pas l'amitié, il élague du moins la politesse, & de deux fausses monnoies il devient la plus commode dans le commerce,

Il y a dans le monde une espèce de tarif qui regle les égards qu'on doit aux noms, aux titres, aux places, aux fortunes; mais il n'y a point de tarif pour apprécier les qualités personnelles. A rang égal on fait une révérence de moins à la fatuité qu'au vrai mérite; à indigence pareille, on ne fait pas une révérence de plus à la probité qu'à la mauvaise soi. (Mes loisirs, par M. le Chev. d'Arc.

1-

e

La politesse est l'expression ou l'imita-

tion des vertus sociales; c'en est l'expression, si elle est vraie, & l'imitation, si elle fausse; & les vertus sociales sont celles qui nous rendent utiles & agréables à ceux avec qui nous avons à vivre. Un homme qui les posséderoit routes, auroit nécessairement la politesse au souverain degré.

n

to

Pa

n

in

na

au

La politesse, dit-on, marque l'homme de naissance; les plus grands sont les plus polis; mais cette politesse est-elle toujours sincere, n'est-elle pas souvent le premier signe de la hauteur, un rempart contre la familiarité? Il y a bien loin de la politesse à la douceur, & plus loin encore de la douceur à la bonté. Les grands qui écartent les hommes à force de politesse sans bonté, ne sont bons qu'à être écartés eux-mêmes à force de respects sans attachement.

La politesse, dans son principe, on le répete, n'est que l'expression des vertus sociales. Indépendamment de cette politesse primitive qui annonce la modestie, la douceur, la complaisance, l'affabilité, même l'estime & l'amitié, il en est une autre qui paroît plus superficielle, mais qui n'est pas moins importante, c'est celle qui dépend de la connoissance des usages & du sentiment des convenances: c'est celle-là du moins qu'on doit distinguer; mais on n'en saisit les sinesses qu'autant qu'on a le desir de plaire, sans lequel on ne peut jamais être agréable dans la société. (Encyclopédie.)

La politesse doit avoir ses bornes; elle devient une espece d'importunité, & se tourne même en une sorte d'impolitesse lorsqu'elle est portée à certains excès; il n'y a que l'usage du monde & la bonne compagnie qui donne ce bon ton & cette aisance de manieres, auxquelles on reconnoît l'homme bien élevé; on peut dire absolument qu'il y a des gens, ou polis avec impolitesse, ou impolis avec politesse.

La véritable politesse est une déférence naturelle que nous avons les uns pour les autres; elle part du cœur, & n'est pas cérémonieuse. La cour est le centre de l'orgueil, conséquemment du cérémonial. Metrons dans la société un peu plus de fonds, & moins de cérémonies.

L'attention que nous avons à faire en sorte que les autres soient toujours contens de nous, fait aussi que jamais nous ne les rendons mécontens d'eux-mêmes. Le sage ne prétend point asservir avec tyrannie les esprits à ses pensées : si quelquesois il combat nos sentimens, c'est avec une politesse & une modération qui fait que nous aimons encore la vérité dans sa bouche, & que nous nous y rendons, sans qu'il en coûte à notre amour propre; il n'a dans ses discours & dans ses écrits ni une liberté farouche, ni une sincérité trop choquante; jamais il ne se permet ni la saryre qui offense, ni l'aigreur qui irrite, ni la raillerie qui indispose.

8

p

m

fo

il

pa

l'a

pa

ďi

na

for

qui

ils

len

Il est peu de pays dans le monde où l'on soit plus poli qu'en France; je crois même qu'il n'en est aucun où l'on le soit autant: la politesse que l'on y a, n'a rien de gênant, rien d'affecté, ni rien de ridicule.

ridicule. Les étrangers disent que l'intérêt est la cause de cette politesse; mais, si cela étoit, les François ne seroient donc polis qu'avec ceux dont ils ont besoin. Cependant ils le sont également avec tout le monde; & le seigneur, comme le bourgeois, croiroit manquer à ce qu'il se doit, & à ce qu'il doit à la société s'il étoit rustre & impoli.

Mais les François sont en général malins & railleurs; ils se resusent rarement au plaisir de dire un bon mot, quoique ce mot puisse donner un ridicule à une personne qu'ils appelleront leur ami : aussi il n'y a que les personnes bien nées ou parfaitement bien élevées, qui connoissent l'amitié. Quant aux autres, pour la plupart, leurs unions sont ou des liaisons d'intérêt ou de plaisir. Leur inconstance naturelle ne permet pas qu'ils s'attachent fortement à un objet; & souvent celui qui leur a plû la veille, & pour lequel ils paroissent passionnés, leur déplaît le lendemain.

Tome II.

ù

is

it

11

le

e.

La vanité & l'ambition, défauts trèscommuns chez les François, sont la principale cause de leur légèreté, & y ont beaucoup plus de part que leur tempérament. Ils s'unissent d'abord avec les personnes ou pour en être loués, ou pour en être fervis dans leurs projets; ces mêmes personnes ont de leur côté les mêmes idées. Il est impossible que deux hommes qui veulent être loués & mis au-dessus des autres, puissent long-temps être amis; ils se rencontrent à chaque instant en opposition l'un à l'autre, & ils se séparent par les mêmes raisons qu'ils s'étoient unis, Cette vanité qui influe sur toutes les actions des François, les rend insupportables, lorsqu'ils sont hors de chez eux. Non-seulement ils ne sauroient se faire des amis, mais ils se font ordinairement de cruels ennemis; ils méprisent tout ce qu'ils voyent; ils veulent primer dans toutes les différentes occasions; ils perdent même la politesse qui leur est ordinaire, & l'on peut dire qu'un François est ordinairement aussi peu aimable dans les pays

F

to

ex

les

po.

eft

fici

bar

lité

ren

étrangers, qu'il est gracieux & poli chez lui: on croiroit que ce n'est plus le même homme. L'ambition d'élever les mœurs & les coutumes de son pays au-dessus des autres, & par conséquent de se louer lui-même indiscrétement, en louant sa patrie, le fait manquer à chaque instant aux règles les plus simples de la biensai-sance; il devient à charge dans la société, & donne aux étrangers qui n'ont pas voyagé en France, la mauvaise idée qu'ils ont des François.

Terminons en disant que la vraie politesse est propre aux ames délicates de toutes les nations, & n'est point attachée à aucun peuple en particulier. La civilité extérieure n'est que la forme établie dans les dissérens pays, pour exprimer cette politesse de l'ame; la politesse intérieure est bien dissérente de cette civilité superficielle; elle est plus simple, moins embarrassante; elle rejette toutes les formalités superslues, & n'est occupée qu'à rendre la société libre & agréable.

t

X.

re

nt

ce

ns

nt e,

li-

Lys

POLITIQUE.

La meilleure politique, dans le gouvernement des états, ainsi que dans la conduite de la vie, est celle de n'en avoir aucune, & de ne se servir, en tout ce qu'on fait, que des moyens que le bon sens prescrit & que la raison autorise.

La politique doit être ainsi uniquement fondée sur la prudence & sur la droiture.

La prudence doit connoître les moyens & prévoir les écueils, & la droiture ne doit former de projets que dans les regles les plus exactes de l'équité. La politique alors n'exige ni les ténebres dont nous l'enveloppons, ni les détours, ni les prestiges que nous jugeons toujours nécessaires; elle devient plus certaine & plus aisée. (Entretien d'un européen avec un insulaire de l'isle de Dumocala.)

ei

né

tuc

feu

étu

pre

La politique des princes & des ministres ne devroit être que l'art de faire servir à la gloire & au bonheur des empires l'industrie, les talens, les vertus, & jusqu'aux vices même des peuples. * La politique est un art qui a la prudence pour principe: elle peut s'acquérir par l'expérience & l'usage du monde: les traits en sont dissérens selon les circonstances dans les divers événemens: elle n'est, en de certains cas, que prudence toute seule; en d'autres le talent est joint à la prudence. En voici quelques traits pour exemple.

Nous ne devons compter sur la bonnefoi des gens que lorsque leur intérêt s'y
trouve, & que nous ne pouvons point
prendre d'autre sûreté. On sent que ceci
est dit en général, & qu'il y a des exceptions. On peut compter sur les gens honnêtes sans qu'ils songent à leur intérêt;
mais on doit y songer pour eux.

3

6

S

e.

16

es

à

11-

ux

Nous ne devons pas croire celui-là vertueux qui parle bien de la vertu, ni fage celui qui parle bien de la fagesse: on peut seulement en conclure qu'ils ont bien étudié ces matieres. Les faits seuls sont des preuves.

Ceux qui protestent le plus de leur pro-O iii bité sans en être requis, sont souvent les plus malhonnêtes gens.

Dans le choix des amis, il faut souvent présérer les qualités du cœur à celles de l'esprit. Heureux qui les trouve réunies.

Gratien dit qu'à l'âge de trente ans il faut fréquenter les gens au-dessus de soi pour s'instruire, & des inférieurs pour être heureux. Mais je tiens qu'il faut s'en tenir dans le cours de la vie à ses égaux.

Rien n'est plus agréable & plus utile que les fables qui renferment des traits de morale, de prudence & de politique. Parmi celles de la Fontaine, il y en a beaucoup dans ce genre. Celle du jardinier & son seigneur est une leçon de prudence & de politique à garder avec les grands. On peut y joindre celle qui suit.

E

N

F

M

To Le Si

Lo:

Il r

FABLE.

LE LION, L'ANE ET LE RENARD.

Le lion, l'âne & le renard Voulurent prendre un jour le plaisir de la chasse. îls ne pouvoient manquer de remplir leur besace. D'abord l'âne, à grands cris, forçoit de toute part

A déguerpir de leur tanniere Les animaux saisss d'épouvante & d'horreur;

Le renard, sans leur faire peur, Savoit les attraper de plus d'une maniere, Et le plus fort des trois, de sa dent meurtriere,

Les immoloit à sa fureur.

1

ir

le

its

ie.

11-

&

ice

ds.

RD.

Te.

Quand le lion, las de sang & de carnage, Mes compagnons, dit-il, c'est assez de ravage: Nous avons de gibier bonne provision. Vous, baudet, approchez, & faites le partage.

Dangereuse commission:

La pauvre bête avoit affaire

Au roi le plus injuste, au roi le plus colere

Qui fut jamais. Aliboron

Eût été bien sensé de n'en vouloir rien faire;

Mais l'âne est toujours sor. Il vient, & de son mieux

Fait trois parts, & les fait le plus juste du monde.

Messire quadrupede emporté, surieux,

Tel qu'Eurus déchaîné, brisant le sein de l'onde,

Le glace d'un regard, & l'auroit massacré,

Si la mort d'un baudet ne l'eût déshonoré.

Lors il dit au renard : divise cette proie.

Le galant pour cela sut prendre une autre voie

Que le porte-faix du moulin. Il réunit les parts, & fait de tout hommage

A l'animal de haut parage,

O iv

Qui le trouva prudent & fin D'avoir su se tirer d'un pas si dissicile. Politique n'est pas le fait d'un imbécille.

POPULATION.

Nous lifons dans Puffendorff, qu'il y avoit, fous Charles IX, vingt millions d'hommes en France; cependant alors nous n'avions ni l'Alface, ni la Franche-Comté, ni la Lorraine, ni nos provinces des Pays-Bas, ni ces grandes & vastes possessions qui étendent l'empire françois dans toutes les parties du monde. Des guerres civiles déchiroient notre sein, & la France étoit teinte du fang de ses malheureux habitans. Avons-nous aujourd'hui, avec tant d'avantages naturels & acquis, autant d'hommes qu'en avoit alors, dans une moindre surface, notre France superstitieuse, fanatique & désolée? Nous voudrions en vain nous le dissimuler; nous avons perdu pres. qu'un cinquieme. Nous ne voyons plus, dans nos campagnes, ces héritages divisés presqu'à l'infini, semblables à ceux que

8

n

de

pi

po

Lycurgue se réjouissoit de voir aux environs de Lacédémone; cette multitude de toîts rustiques sous lesquels habitoient la simplicité & l'innocence, & d'où, bien avant l'aurore, des essaims de cultivateurs se répandoient dans nos champs. Nous ne voyons plus, dans nos villes, ces établissemens médiocres, & dont la médiocrité même, foutenue par l'union, l'économie & le travail, assuroit la durée; mais nous avons la douleur de voir des fortunes immenses formées des débris de celles de plusieurs familles : quelques centaines d'hommes attirent à eux, dans nos capitales, le produit de presque toutes les terres. De superbes châteaux nous cachent les ruines de tant de demeures honnêtes. dont on ne connoît plus même la place; & ces champs si fertiles pour leurs premiers maîtres, font devenus des gazons des charmilles, des parcs & des bosquets: dévastation qui entraîne après elle la dépopulation, le découragement & le désespoir.

n

ſ.

s,

110

PORTRAITS. (caracteres)

Que ne puis je me livrer à peindre ici des personnes très-distinguées, dont les caracteres sont si bons, si agréables à décrire. & que cet heureux regne semble faire briller encore d'un nouvel éclat! J'ai le bonheur, dans mon particulier, d'en connoître plusieurs; & me trouvant libre, fans étar & sans contrainte, je me trouve très-disposé à ne faire que des choix de goût, à ne voir que des personnes qui m'attachent par leur caractere : mes occupations, sans affaires, ne me permettent pas de perdre mon temps à cultiver des connoissances; & j'ai ce bonheur de pouvoir dire, sans m'en faire accroire & sans Batterie, que ces personnes, à qui je suis très-attaché, sont encore plus relevées par le sens, l'esprit, la prudence, la douceur, Pamitié sincere, & par les vertus d'un earactere sensible & bienfaisant, qu'ils le font par leur naissance. Ce seroit un plaisir, un devoir, une justice de découvrir ici-&

d

C

de mettre dans tout leur jour des modeles, des exemples si satisfaisans pour le public qui en peut profiter, si je n'étois assuré que leur modestie ne le voudroit jamais. Nous donnerons seulement le portrait de quelques hommes qui ne sont plus.

ci

1-

,

le le

1-

re

le

li

1-

ıt

es

1-

13

15

ar

,

n

le

г,

X

Extrait de l'éloge de M. Pesselier, secrétaire ordinaire du roi de Pologne, mort à Paris en 1763.

La sensibilité, la timidité & la douceur formoient en lui cette empreinte durable, cette physionomie de l'ame qui ne s'efface jamais. Il vécut heureux, parce qu'il contribua toujours au bonheur des autres. Il envisageoit son état sous le point de vue le plus noble, & par conséquent le plus rare: il le considéroit par la liaison intime qu'il a avec le bonheur ou le malheur des citoyens. Le penchant à obliger, & l'amour du travail, étoient les deux seuls goûts dans lesquels il n'écoutoit pas toujours les conseils de la modération. Sa complexion

délicate succomba sous le poids qu'il lui imposoit; & il emporta les regrets non-seulement de ceux qui avoient vécu intimément avec lui, mais encore de tous ceux dont il n'étoit que superficiellement connu: tant le vrai mérite, lorsqu'il est joint à la douceur & à la modestie, a de droits sur l'estime & l'amour de tous les hommes,

(Par M. du Boullay.)

16

de

ta

De J. J. Rousseau.

Paisible & doux, il fut bien voulu de ceux qui le connurent, & ses amis lui refterent toujours.

Peu propre aux grandes sociétés par son caractere timide & son naturel tranquille, il aima la retraite, non pour y vivre seulmais pour y joindre les douceurs de l'étude aux charmes de l'intimité.

Il consacra sa jeunesse à la culture des belles connoissances & des talens agréables; & quand il se vit forcé de faire usage de cet acquis pour subsister, ce sut avec si i

a

e

peu de prétention & d'ostentation, que les personnes auprès desquelles il vivoit le plus, n'imaginoient pas même qu'il eût assez de talent pour faire des livres.

Son cœur, fait pour s'attacher, se donnoit sans réserve. Complaisant pour ses amis jusqu'à la foiblesse, il se laissoit subjuguer par eux, au point de ne pouvoir secouer ce joug impunément.

D'une timidité qui alloit jusqu'à la bêtise, il osoit à peine montrer à ses amis les amusemens de ses loisirs.

Il aima passionnément la musique, la cultiva dès sa jeunesse, en sit son occupation favorite, & avec assez de succès pour y faire des découvertes, trouver les impersections de l'art, indiquer les corrections.

Il passa une grande partie de sa vie parmi les artistes & les amateurs; tantôt composant de la musique, dans tous les genres en diverses occasions, tantôt écrivant sur cet art, proposant des vues nouvelles, donnant des leçons de composition, constatant, par des épreuves, l'ayantage des méthodes qu'il proposoit, & toujours se montrant instruir dans toutes les parties de l'art, plus que la plupart de ses contemporains, dont plusieurs étoient, à la vérité, plus versés que lui dans quelque partie, mais dont aucun n'en avoit-si bien saisi l'ensemble & suivi la liaison.

S'il avoit été un débauché, comme ses ennemis attachés à le noircir le supposoient, auroit-il écrit ces inimitables lettres pleines de cet amour si brûlant & si pur, qui ne germa jamais que dans des cœurs aussi chastes que tendres? Ignoret-on que rien n'est moins tendre qu'un débauché; que l'amour n'est pas plus connu des libertins que des femmes de mauvaise vie; que la crapule habituelle endurcit le cœur, rend ceux qui s'y livrent impudens, groffiers, brutaux, cruels; que leur fang appauvri, dépouillé de cet esprit de vie qui du cœur porte au cerveau ces charmantes images d'où naît l'ivresse de l'amour, ne leur donne pas l'habitude que les âcres picotemens du besoin, sans y joindre ces

d

q

de

de

do

gé

d'i

l'e

(1

04

viv

douces impressions qui rendent la sensualité aussi tendre que vive? Qu'on me montre une lettre d'amour d'une main inconnue. je suis assuré de connoître, à sa lecture, si celui qui l'écrit a des mœurs. Ce n'est qu'aux yeux de ceux qui en ont que les femmes peuvent briller de ces charmes touchans & chastes qui seuls font le délire des cœurs vraiment amoureux. Les débauchés ne voient en elles que des instrumens de plaisir qui leur sont aussi méprisables que nécessaires.... Je défie tous les coureurs de filles de Paris d'écrire jamais une seule des lettres de l'Héloise; & le livre entier, dont la lecture me jette dans les plus angéliques extases, ne peur être l'ouvrage d'un vil débauché. Ce n'est pas avec de l'esprit que ces choses-là se trouvent. (Rousseau, juge de J. J. Rousseau, en 1780, ouv. post.)

Portraits. (peintures)

Une foule de barbouilleurs aujourd'hui vivent de leurs pinceaux ignares. Toutes les

es

femmes ont la fureur de se faire peindre ou sculpter; souvent le buste fait la grimace & les rend plus vieilles, & le portrait est manqué; mais s'il est flatteur. elles l'adorent. Jamais il ne peut être plus ressemblant : le mari, à la sollicitation de sa femme, prend sur l'escabelle, la place de patient. Le portrait aussi gauche n'en est pas moins exposé conjointement à l'admiration des mauvais connoisseurs, des complaisans, & à la discrétion qui se tait. Celui - ci est destiné à orner le bras de la dame qui le portera toujours pour faire l'époque du plus haut degré de l'affection maritale. Le couple s'attendrit; le peintre est enchanté; & chez la bourgeoise, quoiqu'elle se pique d'esprit, peu s'en faut qu'on ne voie que le mauvais pinceau peut prétendre aux honneurs de l'immortalité, mais c'est l'affaire de quelques jours. Ces tableaux passeront aux enfans, bientôt Madame ne les regarde plus, & laisse à leur aise tous ceux qui fréquentent la maison.

16

e

êt

q

ga

po

qu

PRÉCEPTEURS.

Il y a encore d'excellens précepteurs; mais comme ils sont sensés, & qu'ils connoissent tout le prix de leur liberté, ils ne peuvent se résoudre à la facrisser, qu'on ne leur donne des dédommagemens convenables; c'est-à-dire, un peu de sortune qu'on doit à un homme honnête, & beaucoup de considération. Souvent on ne trouve ni l'un ni l'autre.

S

1

t

PRÉDICATION.

.* Prêcher d'exemple, c'est le sermon le plus simple, le plus difficile & le plus essicace.

Un sermon peut être fort beau, sans être touchant; je ne dis pas qu'il est bon, quand c'est avec la vanité de précher élégamment, qu'on prêche la vanité des choses de ce monde. C'est le vice de beaucoup de prédicateurs: c'est bien moins pour notre instruction qu'ils prêchent, que pour l'amour d'eux-mêmes. De sorte

que c'est presque toujours le péché qui prêche la vertu dans nos chaires. On devroit plutôt s'attacher à dire de bonnes choses en peu de mots, qu'à diviser scolastiquement un discours en plusieurs points, dont l'amplification fait perdre l'esset. V. Sermons.

PRÉJUGÉS.

Les préjugés sont toutes sortes d'opinions témérairement conçues, & reçues dans l'enfance ou depuis, & toutes celles qu'on a bâties dessus.

La guérison des préjugés de la naissance est ordinairement une besogne trop sorte pour une raison d'homme de qualité, nonseulement ennemie d'application & de contrainte, mais toujours séduite par la vanité.

PRÉSOMPTION.

Le présomptueux ne peut être tel sans penser aussi mal d'autrui qu'il pense avantageusement de lui-même, prend un ton ui

e-

es

0-

re

ė

1.

1

de maître sur toutes sortes de sujets, & se reposant sur son assurance pour sortir d'embarras, il fait le faux étalage d'un tré-sor qu'il ne possede point. (Miss Clariss.)

PRÉVENTION.

La prévention n'ayant point de principes, reçoit sans regle & sans examen, en un lieu & dans un temps, ce qu'elle rejette dans l'autre. Cependant c'est la regle de la plupart de nos jugemens.

La promptitude à croire le mal sans l'avoir assez examiné, est quelquesois l'effet de la passion qu'on a à trouver quelqu'un coupable; & l'on ne veut pas se donner la peine d'examiner les crimes.

Quelquesois un homme est prévenu par un autre; il peut en revenir en examinant. S'il se prévient de lui-même, l'impression de sa propre opinion est plus vive, il n'examine gueres: sa prévention est moins guérissable & plus dangereuse: heureux ceux chez qui la réslexion suitde près; elle travaille à leur propre bonheur. La prévention differe du préjugé, elle n'est qu'un acquiescement immédiat & purement passif de l'ame à l'impression que les sensations actuelles sont sur elles. Le préjugé est un faux jugement que l'ame porte après un exercice insussissant des sacultés intellectuelles.

8

C

ti

C

C

V

Lorsque l'ame est tellement dominée par ses sensations, que les connoissances qui se présentent à elle de nouveau, ne peuvent la tirer de son erreur, la prévention dégénere en opiniâtreté.

Ses décisions vicienses naissent d'une compréhension trop irréguliere, trop bornée, ou d'un défaut de connoissances qui seroient nécessaires pour éclairer l'ame.

La prévention de la jeunesse se mêle souvent dans nos jugemens, dans l'éducation, par l'autorité des maîtres qu'on nous a donnés, qui nous ont dit qu'il falloit croire telle chose; c'est pourquoi on ne sauroit trop les choisir: ensuite par l'approbation des personnes estimées dans le monde, par la coutume, par manque

d'examen, enfin par quelques passions, ou par l'intérêt personnel qui nous prévient, & qui détermine nos sensations actuelles.

Un homme sujet à se laisser prévenir, dit Labruyere, s'il ose remplir une dignité ecclésiastique ou séculiere, est un aveugle qui veut peindre, un muet qui s'est chargé d'une harangue, un sourd qui juge d'une symphonie. Foibles images! Il faut ajouter que la prévention est un mal incurable, qui fait déserter les égaux, les inférieurs, les amis. Ils sont bien éloignés de guérir l'homme prévenu, s'ils ne peuvent le faire convenir des remedes qui seroient d'écouter, de douter, de s'informer & de s'éclaircir. (Encyclopédie,)

e

e

nil

i

r

15

e

Rien n'est plus dangereux pour un homme qui veut juger sainement des choses, que la prévention. Peu de gens peuvent avoir assez de force d'esprit pour s'en mettre à couvert; & lorsque, sur des préjugés mal sondés, ils se sont formés une idée de quelqu'un, tout ce qu'ils lui voyent saire, les consirme dans leur opi-

nion; bien loin de les en guérir, ils donnent un mauvais tour aux actions les plus innocentes; &, comme presque toutes les choses humaines ont mille faces différentes, ils ne manquent pas de tourner toujours leur attention du côté qui favorise leur prévention. L'on rapporte qu'un prince étant un jour prêt à tomber par une fenêtre sur laquelle il étoit panché, il fut retenu par un de ses courtisans qu'on lui avoit rendu suspect, & que, malgré le témoignage des assistans, il le fit mourir ensuite, ne pouvant pas s'ôter de l'esprit qu'il avoit voulu le jetter par la fenêtre, au lieu de le retenir, comme il avoit fait. Le regne de Tibere est plein de ces fortes d'exemples. Une parole dite sans dessein, étoit un crime dans l'esprit de ce prince soupçonneux. Prévenu dans le cabinet par Séjan, son favori, contre les meilleurs citoyens, il attribuoit le moindre geste à la haine qu'on avoit pour lui. Il n'étoit plus permis de soupirer à Rome, ni de pleurer la mort d'un pete

I

d

0

Er

Si

Mo

Je

Et

Qu Qu ni d'un ami, ou bien l'on expliquoit ces pleurs comme un regret de la liberté, & une condamnation de la conduite du prince.

PRIERES.

* Remplissez-nous de votre être. O mon Dieu! tirez-nous du malheur d'exister sans vous.

Si un homme qui fut grand en bien des choses, erra, s'il déclara ses sentimens dans les vers suivans, en sera-t-il loué? Lui en saura-t-on gré? ou sera-t-il blâmé de ne les avoir pas rensermés en lui-même?

S

e

ľ

le

n

te

it

ns

re

le

ur

à

ere

O Dieu qu'on méconnoît! ô Dieu que tout annonce!

Entends les derniers mots que ma bouche prononce. Si je me suis trompé, c'est en cherchant ta loi : Mon cœur peut s'égarer ; mais il est plein de toi. Je vois, sans m'alarmer, l'éternité parostre, Et je ne puis penser qu'un Dieu qui m'a fait naître, Qu'un Dieu qui sur mes jours versa tant de bienfaits, Quand mes jours sont éteints, me tourmente à jamais,

Priere du feu roi d'Angleterre, pour le temps de captivité.

O Dieu tout puissant & éternel, auquel il n'y a rien qui puisse résister, ni de si petit qui soit méprisable, jette l'œil de tes compassions dessus ma misere, & que ton pouvoir infini daigne m'assigner quelque portion de délivrance, telle que tu trouveras pour moi le plus expédient! Ne permets point, ô Seigneur! que l'outrage triomphe de moi, & faits que mes fautes soient corrigées par ta main, ne rendant point mes injustes ennemis les ministres de ta justice. Toutefois, ô mon Dieu! s'il semble à ta sagesse que ce soit ici le châtiment le plus convenable à mes transgressions qui sont inexcusables; si cette ingrate captivité est la plus propre à réprimer mes desirs trop altiers; si c'est par ce moyen que doit être brisé l'orgueil de mon cœur, qui n'est pas assez humilié, ô Seigneur! je me foumets à ta volonté, & embrasse avec allégresse telle amertume qu'il

9

n

fo

no

gr

quain

ma

de

pur.

qu'il te plaira me faire souffrir : seulement permets-moi de te requérir de ceci (& que ma requête, Seigneur, soit acceptée de toi, puisque c'est toi-même qui me la mets au cœur) permets-moi de requérir par le plus noble des titres, que, dans ma plus grande affliction, je m'attribue d'être ta créature; &, par ta bonté, qui n'est autre chose que toi-même, qu'il te plaise faire luire tellement en mon entendement quelque rayon de ta majesté, qu'il puisse toujours dépendre confidemment de toi. Faits en sorte que l'affliction soit l'exercice, non pas la ruine de ma vertu; que leur pouvoir prévaille, mais non pas jusqu'à me détruire; que ma grandeur foit leur proie; que mon tourment soit la douceur de leur vengeance; qu'ils m'affligent (s'il te semble bon ainsi) de plus en plus de punitions; mais, ô Seigneur! ne permets pas que leur malice passe si avant que de m'empêcher de conserver un esprit pur dans un corps pur.

Tome II.

e

e

es

nt

es

1!

le

16

tte

ré-

par

de

ié.

té,

me u'il

ODE SACRÉE.

Tirée du pseaume, De profundis clamavi,

Du fonds de l'affreuse misere
Où je me suis précipité,
J'ose t'adresser ma priere;
Grand dieu! j'implore ta bonté!
Qu'aux accens de ma voix plaintive,
Ton oreille soit attentive!
Vois les maux qui fondent sur moi;
Mais au flambeau de tes vengeances,
Si tu recherches nos offenses,
Qui subsistera devant toi?

f

fi

d

le

fui

qu

qui

ne :

On a vu notre Dieu propice
Faire, pour l'homme criminel,
Céder les droits de sa justice
Aux soins d'un amour paternel:
Ce n'est pas en vain que j'espere
Qu'il désarmera sa colere;
Ses oracles m'en sont garans,
Et mon ame, avec consiance,
Invoquera son assistance
Contre nos barbares tyrans.

Que, rempli de reconnoissance Depuis l'aurore jusqu'au soir, Israël dans sa bienveillance Mette sa joie & son espoir.

J'admire, seigneur, ta clémence,
Quand je médite l'excellence

De tes innombrables biensaits,

Et bientôt encore ta puissance

Va nous soustraire à la vengeance

Que mériterent nos forsaits.

(Par M. de Sainte - Palaye de Montsort
Lamaury.)

L'auteur auroit, en prose, peut-être rendu l'expression plus touchante. Du profond de l'absme où je me trouve réduit,
grand Dieu! j'ai crié vers vous, &c. &
supprimer les mots d'oreille, de vengeance,
de colere de Dieu.

PROBITÉ.

Quand, pour sa droiture, je ne suivois le bon chemin, dit Montagne, je le suivrois pour avoir trouvé par expérience, qu'au bout du compte c'est communément le plus heureux & le plus utile.

Qu'il seroit malheureux que la probité qui sut une vertu précieuse à nos ancêtres, ne sît aujourd'hui que des dupes. M. Quesnay, pere du médecin, étoit un honnête & vertueux avocat qui se livroit à sa profession plus utilement pour ses cliens que pour lui. Il étoit bien plus occupé d'accommoder les parties que de plaider pour ou contr'elles, & d'empêcher les procès que de les faire durer : aussi ne sit-il pas fortune. Il sut très-consulté, très-estimé, très-chéri, & n'en sut pas plus riche. Probitas laudatur, & alget. La probité est accablée de louanges & de misere. (Eloge de M. Quesnay, par M. d'Alembert.)

La prudence, dit madame de Maintenon, rend de mauvaise compagnie, & la probité attire de mauvaises affaires, Elle l'éprouvoit à l'occasion de la querelle qu'elle avoit avec un seigneur de la cout, qui vouloit être approuvé dans de mauvais procédés, & qui s'emportoit de ce qu'elle ne l'approuvoit pas, 8

te

da

ce

rie

en

ma

fav

cha

fans

PROCUREUR.

Un renard, le plus fin de fa contrée;

it

fe

ur

us

de

er

ffi

é,

as

La

de

ar

111-

&

es.

lle

ır,

ais

elle

ée;

M.... étoit son nom, après maintes prouesses, se sentant de l'ame pour égorger tout le genre humain, s'ennuya de sa vie obscure, & voulant faire fortune, s'avisa, devinez de quel moyen, d'endosser une robe de palais, se fit procureur. Quelques gens qui plaisantent, prétendent que c'est tout dire. Dindes & volailles de toute espece; ce n'étoit rien pour lui, s'il ne dévoroit chair humaine jusqu'aux os. Lors eussiez vu le personnage, plus tartufe qu'aucun, en robe & en rabat, sous l'habit de justice, contrefaire l'honnête homme, & cacher l'antropophage. Bientôt appartement à monsieur, appartement à madame, ameublement des plus beaux; tout ce qui peut imposer à l'innocence crédule, rien n'étoit oublié; les tons doucereux, empresses & de petit-maître même : le fin matois se retournoit suivant les gens, & savoit si bien tromper, déguiser, attirer chalans à la boutique, que tout y donnoit, sans se douter du déguisement; car les dupes sont fort communes, & souvent ce

P iij

font les plus honnêtes gens. Tant furent pris dans ses rêts, qu'enfin il s'enrichit. Un très-petit nombre, au travers de la robe, apperçut l'espece de l'animal; mais quoi! sa réputation étoit faite; il étoit bien établi. Les grands qui sont toujours trompés, étoient pour lui: le galant se moquoit des honnêtes gens. Etoit-il heureux? Oui, tant qu'il trouvoit cutée; c'étoit-là tout son but: mais à cet appas, ami, ne te laisse tromper. Envierois-tu le bonheur d'un renard, d'un loup, d'un antropophage?

PRODIGALITÉ.

La prodigalité consiste à répandre sans choix, sans discernement, sans égard aux circonstances, au temps, à ses affaires.

PRODIGUES.

Si vous examinez cet homme prodigue ou dissipateur, qu'on appelle si mal-àpropos généreux, on trouvera bientôt qu'il a sacrissé en vaines dépenses, à des nt

it.

la

215

oit

ITS

fe.

·il

e;

ıs,

le

un

ins

UX

que

-à-

tôt

des

sots, des fripons, des slatteurs, & même à des malheureux volontaires, tous les moyens d'assister à l'avenir d'honnêtes gens, à qui il est beau de donner, quand on ne se manque pas à soi-même. Quel soin ne doit-on pas prendre de se conserver dans cette heureuse situation de pouvoir faire toute sa vie des actes de libéralités.

Il y a, dit madame de Maintenon au comte de Noailles, beaucoup de gens prodigues & peu de défintéressés.

.* Car on peut être prodigue, sans être désintéressé; & même un honnête homme bien réglé & désintéressé, n'est pas prodigue; au contraire, la plupart des prodigues sont intéressés, & sont des vilainies d'un côté, pour, de l'autre, subvenir à leurs profusions, empruntent, & ne rendent pas, ou prennent aux uns pour donner à d'autres, à ceux à qui ils ne doivent rien. Qui n'en connoît de tels?

Il y a déjà long-temps, dit Caton en plein fénat, que nous avons perdu la véritable dénomination des choses. La profusion du bien d'autrui s'appelle libéralité, & ce renversement a finalement jetté la république sur le penchant de sa ruine. (Encyclopédie.)

Un avare est un homme qui meurt étouffé dans son sang : le prodigue est un autre malade qui se tue à sorce de saignées.

La prodigalité est donc une espèce de démence, & les prodigues, on le peut dire, sont de la même condition que les surieux, incapables, comme eux, de se gouverner & de régir leurs biens, ni d'en disposer, soit entre-viss, ou par testament.

. (Encyclopédie.)

PROTECTION.

Ne découvrez jamais vos patrons aux autres: l'envie peut vous décréditer auprès d'eux, & vous faire perdre leur protection.

* Mais il arrive que vos patrons sont suffisamment connus. Quand vous leur êtes particulièrement attachés, vous ne pouvez les cacher: aussi que d'exemples

des plus honnêres gens du monde que l'envie a dégradé auprès d'eux.

PROVIDENCE.

ént

fa

rt

n

S.

e

,

r

La providence n'est autre chose que l'ordre que Dieu a mis à tout ce qui a vie, & qui se meut avec tant de régularité; & les essets de cette providence sont appellés trop communément le destin, le hasard. La providence embrasse toutes choses sinies & infinies.

Un homme à qui tout réussit lorsqu'il ne fait rien de raisonnable, & qu'il ne travaille que pour sa seule ambition, & qui ne commence à être malheureux que lorsqu'il soutient le bon parti, demande où est donc cette providence d'en haut? Il s'en plaint, & en cela il ne paroît pas manquer aux regles de la prudence humaine: mais cette prudence pleine de vanité, & qui ose, dans sa présomption, trouver à redire aux arrêts du ciel, & contrôler sa disposition, ne fait qu'irriter Dieu. On doit respecter les décrets du Tout-Puissant, & ne

pas se révolter contre ses ordres, dont notre humanité ne sauroit comprendre les motifs ni la fin, qui tendent toujours au bien général de tous les hommes. (La Mothe le Vayer.)

Il faut mettre le doigt sur la bouche, & adorer humblement la sagesse du conducteur de l'univers, & reconnoître en mêmetemps la corruption infinie de notre nature, & sa servitude sous le joug des impressions machinales.

PROVINCIAUX.

* Pourquoi, dans les provinces, est-on presque toujours guindé & manièré, de sorte qu'on reconnoît d'abord un provincial, comme le vin, au goût du terroir, ou comme l'on reconnoît un peintre ordinaire à sa manière? Le peintre habile n'a point de manière; il peint la nature. Le ton de la bonne compagnie de même n'est point manièré. Le naturel aisé & honnête devroit être le ton de tous les pays.

PRUDE.

ıt

u

K

IS

11

u

e

ıt

e

it

Femme qui affecte la sévérité des mœurs dans ses propos & dans son maintien.

Quant au reste de cet arricle, les semmes de ce caractère l'attribueront à quelque maussade de la plus mauvaise humeur, ou du moins bien peu galant, quand il ajoute que qui dit prude, dit assez communément sotte, hypocrite, laide ou mauvaise.

La pruderie est une imitation grimaciere de la sagesse. Il y a, dit Labruyere, une sausse modestie qui est vanité, une sausse gloire qui est légèreté, une sausse grandeur qui est petitesse, une sausse vertu qui est hypocrisse, une sausse sagesse qui est pruderie.

Les prudes prendront cet article pour un extrait de mauvaises pensées; cependant, l'encyclopédie a adopté cet article.

PRUDENCE.

Vertu que rien ne peut déranger. Où existe cette belle chimere?

P vj

Il est de la prudence de beaucoup peser ses résolutions. Dormez sur ce que vous avez à faire, vous ne serez point éveillé par le repentir & par une chose imprudemment faite. Penser avant que d'agir. c'est se mettre à portée de tous les événemens; ne penser qu'après avoir fait, c'est courir après des excuses. Mais lorsqu'on s'apperçoit que, par leurs fautes ou par d'autres conjectures, on devient suspect aux hommes, on ne peut trop tôt prendre le parti de quitter le foin de ce qui les touche : quelque service qu'on pût leur rendre d'ailleurs, on s'exposeroit à leur donner plus de mécontentement que de fatisfaction; & les obstacles qu'on n'a pas prévus, & qui ne se peuvent surmonter, causent des maux plus grands que tous les avantages qu'on pouvoit avoir droit d'espérer.

1

tı

ef fu

de

do

la la tât

ma



ave right as neur

stoning offed en



QUADRATURE DU CERCLE.

Nous sommes fort éloignés, dit l'auteur de l'histoire des recherches sur la quadrature du cercle, de mettre ce problême dans le même rang que le mouvement perpétuel & la pierre philosophale. Ces deux dernieres recherches ne peuvent occuper que des gens qui n'ont pas assez de connoissances pour voir le chimérique de leur objet. La quadrature du cercle est un problème raisonnable, & qui devroit naturellement occuper les géomètres. En esfet, l'objet de la géométrie est de mesurer les différentes espèces d'étendues ou de figures. Quand on dit mesurer, cela doit s'entendre avec cette précision, qui est la vérité même, & par des voies telles que la géométrie se permet; c'est-à-dire, sans tâtonnement, sans méchanisme, & d'une maniere démonstrative.

r

r

e

La quadrature du cercle est la mesure

exacte de la surface renfermée dans cette courbe si simple, & néanmoins si rebelle à la géométrie. On l'appelle quadrature, parce que la coutume étant, dans toutes les mesures, de rappeller la grandeur mesurée à la figure la plus simple, les géomètres ont pris le quarré pour celle à laquelle ils rappelleroient toutes les étendues superficielles. Ainsi, la quadrature, la mesure d'une surface, d'une figure, sont des termes tout-à-fait synonimes en géométrie. Delà on voit que c'est n'avoir aucune idée du problême ni de la géométrie, que de donner à ces termes de la quadrature du cercle le fens qu'y attache le vulgaire, en s'imaginant qu'il s'agit de faire un cercle quarré. M. le chevalier de Causans, de nos jours, avoit prétendu avoir résolu ce problème : on a vu de quelle maniere M. Liger, commis au bureau de la guerre, l'a réfuté dans une lettre insérée au mercure d'avril 1755.

1

f

bi

di

CO

to Ci rit

*

elf la meille

QUERELLE.

Faute quand on se l'attire, bêtise quand on ne la prévient pas, & malheur lorsqu'on n'a pu l'éviter.

QUESTIONS ET QUESTIONNEURS.

Les questions sont la formule ordinaire de la conversation des sots : elles sont aussi le canevas de l'entretien que les grands accordent à leurs inférieurs.

-

nt

)-

1-

é-

la he

de

de

du

de

u-

tre

Les questions annoncent le plus souvent la supériorité ou l'indiscrétion; aussi sont-elles presque toujours odieuses.

Les questionneurs les plus impitoyables sont les gens vains & désœuvrés.

Mais à quel titre ces questionneurs téméraires & fastidieux s'érigent-ils des tribunaux d'inquisition? Se croiroient-ils dignes de consiance & d'ouverture du cœur? L'illusion seroit bien forte, surtout pour ceux qui sont absolument sots. Croyons plutôt qu'ils sentent que leur véritable intérêt est de n'être point en jeu, & que le plus sûr est d'écarter d'eux par des questions qui y mettent les autres.

Les questions ne sont cependant pas toujours déplacées; elles sont permises aux vrais amis, aux gens qui nous sont attachés avec zele & affection. A ceux-la permetrons non-seulement des questions, mais même cette curiosité avide & inquiete qui lit dans les yeux, qui consulte les gestes, qui étudie la prononciation & jusqu'au son de la voix, pour mieux comprendre nos pensées. Oter l'usage de ces questions, ce seroit ôter un des agrémens les plus sensibles & les plus touchans de la vie.

Il y a des questions qui marquent de l'amitié; d'autres marquent de l'estime: la plupart sont contraires au respect.

ce

cu

en

ma

cep

traj

Les questions fréquentes offensent quelquefois, & importunent presque toujours.

Un défaut assez commun est celui de faire des questions & de n'écouter pas la réponse. On avoir peut-être déjà manqué à la politesse en interrogeant; on y manque

ar

as

ux

a-

11

15,

ete

les

&

m-

ces

ens

de

de

la

el-

de la

que

encore, & bien plus griévement, en n'écoutant pas : on n'écoute souvent pas la réponse demandée, parce que, dans le sond, elle n'étoit pas desirée. On a questionné pour dire quelque chose; n'ayant rien à dire, on a parlé pour parler.

La curiosité, par exemple, de savoir un fait dans tous ses détails, est très-louable & très-philosophique, parce que ce sont les détails qui éclaircissent les causes qui sont connoître les motifs des acteurs, leur habileté ou leur imprudence, & par-là l'homme. Un esprit superficiel néglige tout cela, ou du moins ne pousse pas si loin sa curiosité: il lui sussit de savoir les choses en gros, & traite même ceux qui en demandent davantage d'esprits minutieux: cependant il a tort, car c'est tout le contraire.



る中午中午中でができます。

RAILLERIE.

r

r

1

Pla

P

to

16

V

le

A raillerie est une injure déguisée d'au. tant plus difficile à soutenir, qu'elle porte une marque de supériorité. Pour n'être pas dangereuse, il faut qu'elle réjouisse les indifférens sans blesser les intéresses. On peut se moquer d'un présomptueux qui a quelqu'endroit ridicule; mais il y a de la honte à se moquer d'un sot. Les sots sont un genre d'hommes avec qui il n'est pas permis d'avoir raison; c'est même une sottise d'avoir trop d'esprit avec eux. Par un sot je n'entends pas celui à qui il échappe une sottise, mais celui qui, l'ayant fait, ne la sent pas, & par conséquent ne se met pas en devoir de la réparer. (Marin. hist. de Mariamne.)

On peut appliquer aux François ce que Boileau disoit des Grecs dans sa présace sur la poétique.

Le François né moqueur, par mille jeux plaisans, Distile le venin de ses traits médisans. Ce qui ne le fait point aimer des étrangers. La raillerie, en général, est un grand vice dans la société; car le railleur, par ses propos qu'il croit plaisans, ne s'exerçant qu'à faire paroître ridicule ce qui souvent ne l'est pas, & envenimant les choses les plus naturelles & les plus innocentes, pique, offense & se rend insupportable aux autres.

au-

rte

tre

les

On

i a

e la

ont

pas

ine

Par

ppe

it,

e fe

riv.

que

face

ans,

Tel mot qui, sortant de la bouche d'un particulier, ne seroit qu'une légere piquure, est un coup de poignard sortant de la bouche d'un grand; & il ne saut pas statter les grands de cette persuasion que leurs inférieurs doivent tout souffrir d'eux, parce que là où il s'agit de l'honneur, plus la personne qui le blesse est supérieure, plus la plaie en est grande, comme l'impression d'un poids est plus sorte, quand il tombe de plus haut. Les mauvais traitemens ne sont pas moins que de jetter dans le dernier désespoir les ames nobles & élevées. (Hardouin de Pérésixe, vie de Henri le Grand.)

On dit que madame de Sévigné, dans

ses lettres, est railleuse, qu'elle apperçoir, qu'elle sent sinement le ridicule, & se plait à le peindre. Ce reproche ne paroît pas sondé; ses railleries ne sont point offensantes, ni malignes; elles ne sont qu'ingénieuses & réjouissantes: c'est un badinage sans mépris, sans siel, sans aigreur; le tour de sa plaisanterie fait rire sans jetter de ridicule sur ceux qui en sont l'objet. Du moins le ridicule, s'il y en a, ne tombe que sur des désauts légers, & qu'on peut avoir sans en être au sond moins estimable. Mais une raillerie innocente en elle, cesse de l'être lorsqu'on l'a fait devant des personnes malignes ou imprudentes.

RAISON.

I

I

C

C

U

Quelle guerre n'y a-t-il pas entre l'ame & le corps de l'homme, entre le corps & ses sens, entre son ame sensitive & son ame raisonnable? La raison devroit calmer ce désordre, & pacifier ces dissérens intestins; mais elle est juge & partie, & ses arrêrs ne sont point exécutés, & ne sont qu'augmen-

ter le mal : c'est ce qui a obligé l'un des plus solides & des plus brillans esprits du dix-septieme siecle, en 1774, madame Deshoulieres, de présérer à la condition de l'homme, celle des moutons dans l'idylle intitulée les Moutons.

Hélas! petits moutons, vous êtes heureux; Vous paissez dans nos champs sans souci, sans alarmes,

Aussi-tôt aimés qu'amoureux; On ne vous force point à répandre des larmes; Vous ne formez jamais d'inutiles desirs; Dans vos tranquilles cœurs l'amour suit la nature; Sans ressentir ses maux vous avez ses plaisirs: L'ambition, l'honneur, l'intérêt, l'imposture,

Qui font tant de maux parmi nous, Ne se rencontrent point chez vous. Cependant, nous avons la raison pour partage,

Et vous en ignorez l'usage.

Innocens animaux n'en soyez point jaloux, Ce n'est pas un grand avantage. Cette siere raison dont on fait tant de bruit, Contre les passions n'est pas un sûr remede: Un peu de vin la trouble, un ensant la séduit; Et déchirer un cœur qui l'appelle à son aide,

Est tout l'effet qu'elle produit. Toujours impuissante & sévere,

1-

lu

ai

Il

D

De

Qu

Elle s'oppose à tout & ne surmonte rien. Sous la garde de votre chien,

Vous devez beaucoup moins redouter la colere Des loups cruels & ravissans,

Que, sous l'autorité d'une telle chimere, Nous ne devons craindre nos sens.

Ne vaudroit-il pas mieux vivre comme vous faites,

Dans une douce oissveté?

Ne vaudroit-il pas mieux être comme vous êtes,
Dans une heureuse obscurité,
Que d'avoir, sans tranquillité,
Des richesses, de la naissance,
De l'esprit & de la beauté?

Ces prétendus trésors dont on fait vanité, Valent moins que votre indolence;

Ils nous livrent sans cesse à des soins criminels; Par eux plus d'un remord nous ronge; Nous voulons les rendre éternels,

Sans fonger qu'eux & nous passerons comme un fonge.

Il n'est, dans ce vaste univers, Rien d'assuré, rien de solide;

Des choses d'ici bas la fortune décide Selon ses caprices divers. Tour l'effort de notre prudence

Ne peut nous dérober au moindre de ses coups.

Paissez, moutons, paissez sans regle & sans science:

Malgré la trompeuse apparence, Vous êtes plus heureux & plus sages que nous. L'état même des créatures inanimées lui semble meilleur que le nôtre : c'est ainsi qu'elle s'en exprime en parlant à un ruisseau.

Avec tant de bonheur, d'où vient votre murmure?

Hélas! votre sort est si doux!

Taisez-vous, ruisseau, c'est à nous

A nous plaindre de la nature.

De tant de passions que nourrit notre cœur, Apprenez qu'il n'en est pas une

Qui n'entraîne après soi le trouble, la douleur, Le repentir ou l'infortune: Elles déchirent nuit & jour Les cœurs dont elles sont maîtresses.

De toutes fortes d'unions Que notre vie est éloignée!

De trahisons, d'horreur & de dissentions, Elle est toujours accompagnée.

Qu'avez-vous mérité, ruisseau tranquille & doux, Pour être mieux traité que nous?

Enfin, dans cet horrible goufre

De misere & de vanité,

Je me perds; & plus j'envisage

La foiblesse de l'homme & sa malignité,

Et moins de la divinité

En lui je reconnois l'image.

d

16

to

re

L

at

de

les

die

le

& fai

mo

qui

pru

agr

dan

très

le f

étoi

ferv

forn

Une preuve cependant du progrès qu'a fait de nos jours la raison humaine, est que nous ayons substitué au goût extravagant de la chevalerie & des duels, l'étude du droit de la nature & des gens, des devoirs de l'homme & du citoyen.

RANGS,

On sait qu'il faut de l'ordre & des rangs pour le maintien de la société. Mais hors de l'état, tous les gens honnêtes sont égaux. Celui qui ne sait pas cela, est bien inférieur.

RAPPORTS EN AFFAIRES.

Un rapport en affaires est un exposé que fait un juge ou un commissaire, soit en pleine chambre, soit devant un comité, d'une affaire ou d'un procès par écrit qu'on lui a donné à voir & à examiner. Cette partie est d'un usage bien plus fréquent, & a beaucoup plus d'étendue que n'en a aujourd'hui l'éloquence éteinte du barreau, puisqu'elle embrasse tous les emplois de

de la robe, & qu'elle a lieu dans toutes les cours suprêmes & subalternes, dans toutes les compagnies, dans tous les bureaux, & dans toutes les commissions. Le succès de ces sortes d'actions attire autant de gloire qu'aucun plaidoyer; & il est d'un aussi grand secours pour la désense de la justice & de l'innocence.

Ainsi l'on voit que pour réussir dans les rapports, il faut s'attacher à bien étudier le premier genre d'éloquence, qui est le simple, en bien prendre le caractère & le goût, & s'en proposer les plus parfaits modèles; être très-réservé & trèsmodeste à faire usage du second genre. qui est l'orné, & le tempéré, n'en emprunter que quelques traits & quelques agrémens, avec une sage circonspection dans des occasions rares; mais s'interdire très-séverement le troisieme style, qui est le sublime. Si les exercices des colléges étoient habilement dirigés, ils pourroient servir beaucoup aux jeunes gens pour les former à la manière de bien faire un

Tome II.

S

it

n

ſé

oit

ie,

on

nt,

n a

lois

de

rapport. Après l'explication d'une harangue de Cicéron, apprendre de bonne heure l'art d'en rendre compte, d'en exposer toutes les parties, d'en distinguer les dissérentes preuves, & d'en marquer le fort ou le foible, seroit un excellent apprentissage. On peut l'étendre à toutes sortes de sciences, & c'est un des moyens des plus utiles pour rendre un compte judicieux de bouche ou par écrit, de toutes sortes d'ouvrages. Un journaliste est un rapporteur des ouvrages des autres: la bonté & la sidélité de son rapport sont son mérite.

RAPPORTS.

Ç

Cá

m

rie

fi,

fel

mê

qu

felo

fan fa v

Mauvais Discours.

Le pape Benoît XIV disoit qu'il n'étoit permis qu'aux gens oisifs & bornés de faire attention aux rapports, & que par bonheur, il n'avoit dans le cours de sa vie jamais trouvé le secret de s'en occuper.

Reconnoissance. Est une vertu qui fait honneur à deux 10

re

er

es

le

1-

es

es

es

1-

&

te.

.)

oit

de

ar

rie

ux

personnes à la fois. C'est une erreur de croire que l'extrême reconnoissance porte à l'indiscrétion. Trop publier un biensait est une espèce d'ingratitude; il semble que l'on cherche à soulager son cœur du poids de l'obligation, en caressant la vanité de celui qui oblige. (Camédris, roman de M. Mazarelli.)

RÉFLEXION.

C'est à la réslexion que nous commençons à entrevoir tout ce dont l'ame est capable. Tant qu'on ne dirige pas soimême son attention, l'ame est assujettie à tout ce qui l'environne, & ne possede rien que par une vertu étrangère : mais si, le maître de son attention, on la guide selon ses desirs, l'ame alors dispose d'ellemême, en tire des idées qu'elle ne doit qu'à elle, & s'enrichit de son propre sonds.

On voit des personnes juger de tout selon leur tempérament, sans rien peser, sans rien approfondir: on peut passer ainsi sa vie dans la société; mais quiconque a négligé le secours de la réflexion, ne fera jamais de progrès dans les sciences & dans les connoissances spéculatives.

(Encyclopédie.)

h

d

C

I

200

8

ap

af

au

RÉGIME

Utile aux philosophes & aux gens de lettres,

Un air pur à couvert des vents du nord, épure les esprits animaux, facilite les opérations de l'esprit.

La vie champêtre interrompue quelquefois par une compagnie libre & aifée, tempere tour-à-tour la folitude & le fracas du monde.

Eviter les vents du nord, le froid, la tête découverte, & de se remplir trop de viandes. Le mélange de plusieurs mets cause une sermentation dangereuse dans l'estomac, donne des coliques, de la bile & de la pituite.

Le chocolat est une boisson balsamique, près-convenable pour corriger l'acide qui abonde ordinairement chez les personnes appliquées, purifier leur sang, & le rendre moins âcre.

Le bon vin rouge trempé d'eau est préférable aux vins blancs & foibles, qui ont toujours, & sur-tout en été, une aigreur & un acide qui sont pernicieux à ces personnes.

Un exercice modéré.

a

-

IS

S

e

Les bains procurent une transpiration douce & salutaire, temperent l'âcreté des humeurs, amolissent la tension & dureté des sibres. Le coucher du soleil est l'heure savorable, ensuite souper & se coucher, comme faisoient les anciens.

La saignée est peu avantageuse ordinaitement aux gens de lettres. Quelques purgations pour se décharger des humeurs âcres.

La matinée convient à l'étude. Il est monstrueux & contraire à la fanté de veiller & travailler la nuit, & de dormir le jour, après le lever du foleil. Lorsque cet astre est couché, l'air s'épaissit & convient au repos; au lieu qu'il se subtilise à son lever, & devient plus agité: aussi la nuit est-elle destinée au sommeil dans l'ordre de la nature, comme le jour à veiller.

RÉJOUISSANCES PUBLIQUES.

* Nous avons le bonheur fous un roi bienfaisant, de voir les signes de réjouissances les plus frivoles se tourner en actes d'humanité & d'utilité publique. Chaque peuple a son caractère, le françois les a tous. Le peuple le plus léger a-t-il des maîtres raisonnables, va devenir philosophe. Les fortunes se sont-elles accrues à un point excessif d'un côté, & la misère de l'autre, le ministere y a fait attention: la distance des états devenant moins grande, le corps entier de la nation prendra plus de consistance. Le bon gouvernement peut tout; il peut influer sur les corps comme fur les esprits; & nous serons au point de perfection que peut comporter le gouvernement humain, quand l'espèce des hommes faits pour l'agriculture & pour la guerre, par des moyens connus à la sagesse

D

P

Je

T

tin

&

nir

dre

roi

tes

lue a

les

0-

sà

re

n:

le,

US

ut

ne

nt

ues

la

le

du gouvernement, sera devenue plus corsée & plus robuste, & lorsque la sinance, à la naissance d'un dauphin, ne donnant plus de sêtes éclatantes, l'état-mitoyen ne sera plus réduit à ne pouvoir brûler qu'une chandelle. Les vers suivans furent saits à cette occasion, & insérés dans un de nos journaux.

VERS

Sur la naissance de M. le Dauphin.

Grand roi, plaignez le fort d'un pauvre chevalier Qui d'une façon bien cruelle Vient de se voir humilier,

Et par qui, sire, encore? par la gabelle.

Il vous naît un dauphin, & c'est un sinancier

Qui le plus dignement, au bruit de la nouvelle,

De lui-même, en ce lieu, sans ordre & le premier,

Par sa noble dépense a fait briller son zele.

Jeu, largesses, festins, bal, artificier;

Ces messieurs sont en sonds pour ne rien oublier:

Tout en sut.... (1). Mais ui peut les prendre pour

modeles?

Q iv

⁽¹⁾ Le financier en question s'est vraiment distingué, non par un faste ridicule, mais par le goût & l'honnête profusion qui ont présidé à ses sêtes, &

Et moi, moi qu'on a vu si gaiement déployer Pour vous, dans cent combats, l'amour le plus sidele;

fe

CI

ci

11

n

ľ

di

d

CC

23

e

n

d

f

n

l

Moi pour vous prêt encore à me sacrisser, Je n'ai pu, sire, hélas! brûler qu'une chandelle. (Par un vieux chevalier de Saint-Louis.)

RELIGION.

Les philosophes payens ne croyoient point à leur religion, non plus que certains philosophes modernes qui n'ont aucun point d'appui. C'est ainsi qu'Aristote, comme il s'est exprimé, vivoit dans le doute, & mourut incertain.

Nudus veni, dubius vixi, incertus morior; quò vadam nescio; ens entium miserere mei.

Mais ils croyoient en Dieu. Ceux-là sont impies envers la divinité, dit Platon, qui nient son existence, ou qui, en l'accordant, soutiennent qu'elle ne se mêle

les pauvres n'ont pas été oubliés. Quel militaire n'envieroit d'être à sa place, pour se montrer aussi bon citoyen que lui!

pas des choses d'ici bas, ou enfin qui penfent qu'on l'appaise aisément par des sacrifices. Trois opinions également pernicieuses. Platon dit là tout ce que la lumière naturelle a jamais dit de plus sensé en matière de religion. (Esprit des loix.)

De l'existence de Dieu.

n

e

à

le

re

Ki

preinte de son action est sensible en nous. & dans ce qui nous environne, plus nous sommes inexcusables de la chercher. comme font certaines gens, dans des objets minutieux & frivoles. Plus un esprit éclairé cherche à approfondir les preuves de l'existence de Dieu, plus il en tire de lumières, plus il est en état de rendre à la divinité ce culte raisonnable qui seul peut vraiment l'honorer, & qui est un de ses premiers préceptes. Plusieurs, par un faux zele, condamnent la philosophie en général, fans la connoître, fans savoir qu'elle mene à la religion: mais l'excès en toutes choses est l'élément de l'homme; sa nature est de se passionner sur tous les objets dont il s'occupe, la modération est pour lui un état forcé; ce n'est jamais que par contrainte ou par réflexion qu'il s'y soumet, & quand le respect qui est dû à la cause qu'il défend, peut servir de prétexte à son animosité, il s'y abandonne sans retenue & fans remords. Le faux zele auroit-il oublié que l'évangile a deux préceptes éga-

f

cl

CE

en

lement indispensables, l'amour de Dieu & celui du prochain? Et croit-il mieux pratiquer le premier, en violant le second.

SUR LA PERTE DU GENRE HUMAIN,

Extrait d'une ode chinoise.

Je leve les yeux vers le ciel, il paroît comme de bronze: nos malheurs durent depuis long-temps; le monde est perdu. Le crime se répand comme un poison satal. Les filets du péché sont tendus de toutes parts, & l'on ne voit point d'apparence de guérison.

t

S

i

r

n

Nous avions d'heureux champs, la femme nous les a ravis. Tous nous étoit soumis, la femme nous a jeté dans l'esclavage. Ce qu'elle hair, c'est l'innocence; ce qu'elle aime, c'est le crime.

Le mari sage éleve l'enceinte des murs, mais la semme qui veut tout savoir, les renverse. Oh! qu'elle est éclairée! C'est un oiseau dont le cri est suneste; elle a en trop de langue: c'est l'échelle par où font descendus tous nos maux. Notre perte ne vient point du ciel, c'est la semme qui en est cause. Tous ceux qui n'écoutent point les loix de la sagesse, sont semblables à cette malheureuse.

Elle a perdu le genre-humain; ce fut d'abord une erreur & puis un crime : elle ne se reconnoît seulement pas, & dit, qu'ai-je fait?

Le ciel jette ses filets, ils sont répandus par-tout: l'homme est perdu; voilà ce qui m'afflige. Le ciel tend ses filets, ils ne sont pas loin: c'en est fait l'homme est perdu; voilà ce qui fait toute ma tristesse.

8

1

P

16

te

CI

d

ig

Ce ruisseau si prosond, a une source d'où il est sorti; ma douleur lui ressemble, elle est prosonde, & elle vient de bien loin. Il n'a plus ce qu'il possédoit avant sa chûte, & il a enveloppé tous les enfans de son malheur. O Ciel! vous pouvez seul y apporter remede; essacz la tache du pere, & sauvez la postérité. (Descript. de la Chine, du pere du Halde.)

On voit que l'histoire de la chûte de

notre premier pere, est à-peu-près en Chine comme ici. Il s'est fait des commentaires sur ces livres canoniques de la Chine: les lettrés en font leur principale étude.

e

t

t.

S

1.

Qu'est-ce que la vie? Un séjour passager sur la terre, & rempli de misere. Nous sommes attachés à un corps mortel & de peu de durée. Que serons nous pendant notre séjour? Occupons nous à faire du bien en attendant la mort, qui sera le grand jour de notre délivrance.

La vie ne nous est donnée que pour mériter le ciel : car, sans cela, pourquoi nous est-elle donnée; à quoi nous sert-elle, puisqu'elle finit, & que nous la perdons en très-peu de temps.

L'homme sans connoissance de religion seroit en naissant abandonné de son créateur, continuellement en proie entre la crainte & l'espérance. Mais il la trouve dans son cœur. Il étoit de la bonté & de l'essence du créateur, de ne lui pas laisser ignorer ses devoirs, & de l'y rappeller sans

cesse. Il trouve, il sent dans son ame qu'il doit aimer Dieu par-dessus toutes choses, & les autres hommes, ses semblables, comme lui-même; & conséquemment ne pas faire à autrui, ce que nous ne voudrions pas qui nous sût fait. C'est, dit Jésus-Christ, la loi & les prophètes: il est venu le consirmer.

L'esprit & le cœur de l'homme sont les temples du vrai Dieu; c'est-là qu'il veut être adoré. En vain on fréquente les églises, il n'écoute que ceux qui lui parlent dans leur intérieur.

0

1

S

U

L

L

Af

Qu

Ceux qui rétrécissent trop l'empire de la raison, semblent vouloir en interdire tout usage, & vouloir nous replonger dans l'ignorance d'où l'on est si heureusement sorti; & prenant trop en général la philosophie en aversion, en faisant abstraction de la signification du mot, qu'ils paroissent ne pas entendre, ni pratiquer, ils paroissent en estet ne plus faire aucun usage de leur raison, ni des propres principes de la religion, mais de leur seule passion.

Lepéché, dit saint Cyrille de Jérusalem, est toute action & toute pensée qui s'éloigne de la droite raison.

Qu'est-ce autre chose, la morale de l'évangile que la morale universelle, gravée dans tous les cœurs par la nature, & reconnue dans tous les hommes par la raison?

e

S

S

3

t

1

t

t

3

Aime, crains un Dieu redoutable Qui de tout l'univers est le pere & le roi; Chéri, soulage ton semblable:

Tu l'exiges de lui; qu'il l'obtienne de toi.

Dans le climat le plus sauvage, Sous la zone brûlante & le pôle glacé,

Par-tout on entend ce langage:

Une immortelle main dans nos cœurs l'a tracé. Si de tout le hasard décide,

Ou si des vils mortels Dieu dédaigne les cris, Le fils soumis ou parricide,

L'ami traître ou fidele auront le même prix.

L'honneur suffit pour nous conduire.....

L'honneur! nom fastueux, mais sans autorité.

Fourbe, craindras-tu de me nuire,

Affuré du secret & de l'impunité?

C'est des suffrages unanimes Que se forme l'honneur, fantôme si vanté: Un monstre qui cache ses crimes,

De l'univers séduit sera respecté.

Oui, d'un Dieu l'œil inévitable

Peut seul dans le malheur soutenir la vertu;

Et sans ce témoin secourable,

Le plus serme courage est bientôt abattu.

Pere indulgent, juge sévere,

Dieu, daigne m'éclairer, daigne me soutenir;

La vertu n'est qu'une chimere,

Si pour nous le présent étoit sans avenir.

Tout est vanité, hors aimer Dieu,

1

n

n

ľ

ľi

pe

n

te

to

Une sleur, l'honneur du printemps, Enchantoit mon ame & mes sens; Aquilon vint, dont la surie Me sevra de ma sleur chérie.

L'abeille devint à son tour

L'objet de mes soins; mais un jour

Qu'à la cultiver je m'applique,

Que fait l'ingrate? Elle me pique.

Un moineau léger & badin

Me plut aussi; nouveau chagrin:

Comme il me joua le perside,

En s'échappant d'un vol rapide!

Ensin d'une étroite amitié

Mon cœur à Tircis sut lié;

La parque insensible & cruelle

Me ravit cet ami fidele.

C'est à vous désormais, seigneur,

Que je consacre mon ardeur.

A vos charmes rien ne peut nuire,

La mort sur vous n'a point d'empire,

Et l'on n'éprouve en vous aimant,

Ni légéreté ni tourment.

(Trad. par le P. Félix Marié, prieur des Carmes-Billettes.)

Il y a donc un Dieu, toute la nature le prouve; nous ne le voyons point, mais toutes ses œuvres nous l'annoncent. Tout ce que nous voyons, c'est que la matiere ne s'est pas faite elle-même; il y a donc un esprit invisible qui a créé tout, qui a mis tout en mouvement. Dans toute la nature, depuis l'immensité de grandeur de l'univers, jusqu'à l'infiniment perit de l'insecte qui se perd à notre vue, on apperçoit une succession d'êtres qui, par des nuances intermédiaires, suivent, sans interruption, un ordre qui ne s'est pas établi tout seul.

Qu'est-ce que l'homme dans cet espace immense, au milieu de la nature, composé d'une part, d'un esprit invisible en soi, mais palpable dans ses esfets, dans le mouvement qu'il donne à tout ce qui l'environne; & d'autre part, d'une matiere passive, susceptible de recevoir le mouvement que l'esprit lui communique? L'homme est l'union, le lien de l'esprit & de la matiere, la transition, ou la nuance intermédiaire de ces êtres. Otez l'homme de la nature, cette nuance, cette transition des êtres est interrompue; ellecesse, & toute la nature est en désordre.

f

d

fa

f

il

la

CI

he

lil

fa

jo

to

fa

de

Quelle grandeur dans l'homme! Mais cet être qui tient un état si grand dans la nature, est souffrant, sujet à la douleur en naissant; sa vie est laborieuse & courte, remplie de traverses & de chagrins; il se sanne ensin, il seche & se réduit en poudre, comme l'herbe des champs, ou comme le plus vil insecte: quelle misere! comment accorder tant de contradictions? L'homme, lien nécessaire & mitoyen entre toures les

ce

n-

en

ns

ui

re

u-

it

la

Z

ır

e

t

:5

œuvres de la nature, dont l'esprit sembloit destiné à voir & connoître son créateur, pour en jouir, pour être heureux, paroissoit sait pour le bonheur & l'immortalité. L'état de bassesse où il se trouve, est-il donc naturel, & ne paroît-il pas un être réprouvé, déchu, dégradé? L'idée qu'il a du bonheur pour lequel il se croit encore sait, le chagrin, le désespoir où il s'abime, de ne pas jouir d'un bonheur insini & parsait, seul capable de le contenter, ce sentiment, où le prend t-il, est-il donc illusoire & trompeur?

La plus ancienne histoire du monde, la religion, nous dit que l'homme a été créé pour connoître Dieu & pour être heureux; qu'il a été créé entierement libre, c'est-à-dire dans l'état le plus parfait. Eh! pourquoi n'en a-t-il pas toujours joui?

Dieu, pour toute dépendance, pour tout hommage qu'il exigeoit de l'homme la créature, lui avoit fait deux commandemens: vous ferez cela pour vivre, &

u

b

fi

la

&

tra

arı

ho

lei

inf

les

qu

figi

une

Enf

dan

pou

avec

les

Die

créa

vous ne ferez pas cela qui vous perdroit. Mais l'homme se voyant dans un état de perfection qui le combloit de gloire, étant si près de la divinité, crut qu'ayant la connoissance de tout, du bien & du mal, il seroit semblable à Dieu même, en transgressant son commandement : dès ce moment l'homme fut dégradé, l'auteur de la vie s'éloigna de lui, & la mort s'en empara; source de toutes nos miseres! le lien fut rompu entre Dieu & l'homme, L'homme, hélas! étoit donc trop foible; sa foiblesse, sa complaisance & son orgueil, vices de son esprit, de son être, firent son péché & sa perte. O prosondeur des jugemens de Dieu!

Mais Dieu avoit créé l'homme; il étoit son pere : un pere abandonne-t-il un fils pécheur? Non. Il lui promit de le tirer de cet abîme; mais la nuance, la chaîne, le lien étant rompu entre l'être infiniment parfait & l'être mitoyen de la nature, qui en devenoit le dernier par son malheur, il n'y avoit plus d'union; il falloit un

miracle, une nouvelle création dans la nature, un nouveau lien qui pût réunir l'homme à son créateur. Dieu lui promit un médiateur, & cette promesse ne s'oubliera jamais. Dieu étant caché à nos yeux. suscita de temps en temps des hommes qui la renouvellerent pour notre consolation. & qui désignerent ce libérateur par des traits reconnoissables, & tel qu'il devoit arriver. Le culte, l'hommage que les hommes descendans d'Adam rendirent à leur créateur, la religion qui leur fut inspirée de Dieu même, figura dans tous les temps cet envoyé & le nouveau culte qu'il établiroit en esprit & en vérité, mais figuratif encore des temps à venir, comme une chaîne qui devoit lier tous les temps. Enfin le libérateur, Jésus-Christ, est venu dans le temps marqué pour nous racheter, pour être le réconciliateur de l'homme avec Dieu: il a dit, me voilà, & toutes les prophéties ont été accomplies en lui. Dieu & homme tout ensemble, nouvelle création au-dessus de la nature, & incon-

, it

25

it

Is

er

2,

nt

ui

r,

ın

cevable à l'homme; mais nouveau bien seul capable de renouer cette chaîne des êtres qui, étant rompue, avoit mis la nature en désordre; miracle seul capable de rétablir la liaison de l'homme avec Dieu son créateur, avec l'être vivant & immortel; seul capable de rétablir l'homme dans son état naturel, & de remettre l'ordre dans la nature. Ce divin consolateur est venu consoler l'homme dans ce séjour de larmes, en lui apprenant que le seul véritable bien qui lui reste, son espérance en Dieu son pere, ne sen point vaine & trompeuse; qu'il n'est pas perdu pour toujours; que Dieu, quoique caché à ses yeux, ne l'avoit point oublié; qu'il ne le perdroit pas de vue; qu'il le fauveroit & le rétabliroit dans son premier état; que son héritage lui seroit rendu; qu'il se communiqueroit à lui de nouveau, & lui donneroit enfin cette vie immortelle & parfaitement heureuse, l'objet de ses désirs, pourvu qu'il gardat plus sidelement fes commandemens.

8

fo

n

ti

ja

ui

tê

mé

est

raff

join

dan

pro

en

es

la

le

ec

nt lir

re-

in

ne

nt

e,

era

oas

ue

é;

le

ier lu;

au,

fes

ent

Jésus-Christ a offert sa vie innocente pour racheter celle de l'homme pécheur poids immense, nécessaire à la souveraine justice pour mériter à l'homme un bonheur parfait. Jésus-Christ, quoiqu'innocent & d'un prix infini, s'est dépouillé comme l'homme pécheur, de cette enveloppe matérielle : mais pour donner à l'homme la preuve, le gage, la sûreté & l'image du bonheur qui l'attend, son ame, son esprit divin, par sa propre force, s'est ressuscité lui-même, en annonçant à tous les hommes une résurrection semblable, & une vie qui ne finira jamais. C'est notre seule espérance, notre unique confolation, qu'un nouveau syftême s'efforce aujourd'hui de nous ôter.

L'homme sait qu'il ne s'est pas sait luimême; il sait qu'il prend naissance, qu'il est formé de quelques particules de matieres rassemblées & unies à l'esprit que Dieu y joint; il en est bien convaincu, & cependant il semble douter de la résurrection promise; & quelques philosophes même

de ce siecle, paroissent vouloir établir le système de son impossibilité: quelle funeste manie! Ils veulent préférer de croire que l'homme est destiné à périr comme les bêtes, ou comme l'herbe des champs, L'homme, disent-ils, en mourant, se dissout dans la masse universelle comme un grain de sel dans l'eau : en voilà pour l'éternité. Cela paroît vrai superficiellement; mais Dieu nous a-t-il fait pour vivre un moment, pour voir & connoître ses œuvres qui nous apprennent sa grandeur, sa toute puissance, nous inspirent son amour, & pour disparoître vainement à jamais, après les avoir vues; pour desirer l'immortalité & le bonheur de le voir toujours, & ne jouir jamais de ce bonheur? Dieu nous a-t-il donné ce desir & cet espoir pour nous tromper? Il nous a donné la vie, en assemblant quelques particules de ce grand tout; lui sera-t-il plus difficile de nous la rendre; en rassemblant de nouveau ces mêmes parties, quoique dissoutes & dispersées même dans la masse

de

r

le

ľi

fa

&

ap

vo

for

&

ble

ain

qui

fen

des

aim

que

Voy

inté

de l'univers. Ce second miracle lui serat-il plus difficile que le premier? L'homme borné, comme il l'est, ose-t-il mettre des bornes à la toute-puissance de l'auteur de la nature.

Tout ne semble-t-il donc pas nous rappeller à la religion? En voyant tous les ouvrages de Dieu, n'avons-nous pas l'idée, on le répete, de n'avoir pas été faits pour voir ces ouvrages seulement, & les admirer, & que nous étions faits apparemment pour en voir l'auteur. Pouvons-nous au moins nous empêcher de le souhaiter? & ce desir seul nous le prouve; & puis ne nous trouvons-nous pas capables de fentir & d'aimer? & quoi donc aimer? des corps, de la matiere, tout ce qui est périssable? Est-ce que cela ne nous sembleroit pas une puérilité, la plus grande des vanités? Nous fommes donc faits pour aimer autre chose? Autre vanité, diront quelques-uns, d'aimer ce que nous ne voyons point. Mais delà naît ce sentiment intérieur qui fait que nous nous trouvons

t

1

le

le

f-

le.

de

Tome II.

Ians cesse comme des voyageurs égarés, Nous cherchons toujours le véritable objet de notre amour, & nous ne le trouvons jamais : nous étions donc faits pour en jouir; nous l'avons donc perdu : il ne s'agit plus que de savoir comment. La religion nous le dit; cela nous paroît absurde, mais notre imagination n'a pu former encore aucun système sur cela.

Enfin, l'arrêt qui nous condamne à ne jamais voir l'objet de notre amour, a toutes les apparences d'être irrévocable; mais il femble qu'il ne peut l'être à moins que tout desir de notre part ne soit éteint; mais quand le desir & l'espérance sub-sistent, ne sont pas éteints, ils semblent prouver qu'ils seront accomplis. Nous sommes les enfans d'un Dieu, ce qui est sans nul doute; & pouvons-nous, existant par sa seule volonté, être condamnés irrévocablement? A-t-il pu nous abandonnet à l'obscurité de nos idées, à l'affliction de toute la vie, sans jamais nous annoncer palpablement ce que le sentiment intérieur

P

ei di

Q

Et

&

fec

tres

hun

inco

J'une

nous dictoit confusément, en nous laissant dans la défolation. La raison nous dit ellemême que Dieu, notre pere, n'a pu nous laisser totalement dans l'état misérable où nous fommes, sans nous annoncer que ce ne seroit point un malheur pour nous d'avoir vécu dans la peine; qu'il ne nous avoit pas créé pour être malheureux; que nous serons rappellés à notre être primitif; qu'étant lui-même notre héritage, nous y rentrerons, si nous ne voulons pas le perdre, comme nous l'avons déjà perdu en apparence. C'est ce que la raison nous dit, & la religion nous le dit de même. Que de réflexions naissent de ces pensées! Et si, dans les moyens que Dieu a pris, & qu'il nous a donnés, nous trouvons des secrets impénétrables, comme sur tant d'autres objets, soumettons-nous, & avouons humblement & sans détour, que la profondeur des jugemens de Dieu nous est inconnue.

e

ns

t;

b-

nt

us

eft

ant

ré-

net

de

cer

ieur

Je voudrois voir un ouvrage qui prouvât d'une maniere démonstrative, (& cet ou-

vrage seroit sacile à faire, pourvu qu'on eût de la physique & de la théologie) que l'univers, tel que nous le connoissons, est vraiment une énigme. Il n'y a que la raison qui puisse nous rendre compte & de l'immensité de ces cieux, dont l'incrédule ne peut deviner l'usage, & des miseres que nous souffrons, dont le philosophe ne peut trouver la cause, & des desirs toujours renaissans qui nous agitent, & dont nous ne pouvons calmer l'impétuosité. (Lettres de Ganganelli.)

Rien ne prouve mieux que l'homme n'est point fait pour demeurer en œ monde, que l'inquiétude où il est tous les jours à chercher les moyens de ne s'y point ennuyer. a

q

CC

pé

in

ne

for

ce

ni

pas

qu'

tud

Qui suis-je? d'où suis-je venu? & où irai-je? quelle est mon origine? quelle sen ma sin? C'est de tous les objets de curiosité le premier qui se présente à l'homme, lorsqu'il commence à réstéchir. La religion seule peut nous instruire sur ces questions. Otez le péché originel, nous na

e)

ıs,

la &

ė-

11-

0-

es

t,

e-

ne

es

nt

Dù

ra

0-

e,

f.

110

pouvons comprendre notre état : ôtez la rédemption, nous ne comprenons point la bonté de Dieu. Remettez le péché originel, notre état est expliqué : remettez la rédemption, nous comprenons la bonté de Dieu.

Pour répondre aux matérialistes qui traitent la religion, & toute opinion contraire à la leur, de préjugés, & qui prétendent que nous ne devons souhaiter ni attendre d'autres biens après cette vie :

Je dis qu'il n'y a point ici bas de bonheur qui remplisse le vide immense de notre cœur. Tout homme d'esprit qui a de l'expérience, sait ce qui en est. Cette sois inaltérable, que nous ressentons toujours, ne nous annonce-t-elle pas que nous sommes faits pour autre chose que pour ce monde-ci? Elle n'est point un préjugé, ni un esset de l'éducation.

Je reviens à dire que Dieu ne nous a pas pu créer pour être malheureux, mais qu'il nous a créés pour jouir de la plénitude de ses bienfaits. Quid retribuam Domino pro omnibus que retribuit mihi. Nous sommes devenus misérables par notre saute, par nos péchés, parce qu'il est juste; mais Dieu nous rachetera, parce qu'il est bon, non par nos mérites, parce que nous n'avons pu rien mériter, mais par les mérites de Jesus-Christ. Nous sommes punis dans cette vie, dans notre corps mortel qui sousser et qui pâtit; mais Dien sauvera notre ame que Jesus-Christ a rachetée de son sang, pourvu que nos fautes ne proviennent que de notre soiblesse, & que nous les combattions sans cesse. Sacrificium Deo spiritus contribulatus.

La religion chrétienne est universelle; elle est pour tout le monde; c'est pourquoi il y a l'esprit & la lettre. La lettre est faite pour ceux qui ne comprennent point l'esprit, & l'esprit pour ceux qui n'ont pas besoin de la lettre.

6

r

a

fi

La religion des personnes éclairées consiste dans une soi vive, dans une morale pure & dans une conduite simple, guidées par l'autorité divine, & sourcemes par la us

re

e;

eft

ue

ar

es

ps

H

08

1-

18

S.

K

è

it

is

raison. Pour celle du peuple, elle consiste dans une crédulité aveugle, & dans les pratiques extérieures, autorisées par l'éducation & affermies par la force de l'habitude. Quant à celle des gens d'église, on ne la connoîtra au juste que quand on en aura séparé les intérêts temporels. (Synonymes françois de l'abbé Girard, art. Pour & Quant, page 420.)

Enfin la religion nous fait considérer les choses sous une forme sous laquelle elles ne nous avoient jamais paru; elle nous fait souffrir patiemment les maladies, en nous découvrant la sin & le principe; elle nous console dans les disgraces inopinées, parce qu'elle nous persuade que rien n'arrive sans la providence d'un Dieu qui fait tourner toutes choses à notre avantage; elle nous humilie dans la prospérité, & nous soutient dans l'adversité; elle ôte à notre cœur ses peines & ses agitations, en modérant l'excès de ses mouvemens; elle nous fortisse contre les frayeurs de la mort, en nous la faisant

regarder comme un passage à une meilleure vie; elle console notre conscience par ses promesses; elle nous accompagne en tout temps & en tout lieu, dans les dangers, pour nous rassurer; dans la solitude, pour nous préserver de l'ennui & de la tristesse qui nous saisiroient à la vue de nous-mêmes, & de ce que nous devons devenir; enfin au lit de la mort, où elle commence à nous tenir véritablement lieu de toutes choses, parce que l'enchantement des passions prend fin, & que la scene du monde disparoît pour toujours, Il faudroit certainement être bien aveugle, pour ne pas voir d'où vient cette religion, qui, en nous faisant connoître nos maux, y remédie. (Abadic, cinquieme tableau de la religion.)

On avoue qu'il y a du mal fur la terre, ainsi que du bien; on avoue qu'aucun philosophe n'a pu jamais expliquer l'origine du mal moral & du mal physique; on avoue que Bayle, le plus grand dialecticien qui ait jamais écrit, n'a fait qu'ap:

il-

ice

ne les

li-

8

ue

ns

lle

eu

e-

la

rs.

e,

n,

X,

de

,

ın

1-

;

C-

2

prendre à douter, & qu'il se combat luimême; on avoue qu'il y a autant de soiblesse dans les lumieres des hommes, que de miseres dans sa vie; & la religion nous dit que la révélation seule peut dénouer ce grand nœud que tous les philosophes ont embrouillé; que l'espérance d'un développement de notre être dans un nouvel ordre de choses, peut seule consoler des malheurs présens, & que la bouté de la providence est le seul asyle auquel l'homme puisse recourir dans les ténebres où il est plongé, & dans les calamités de sa nature soible & mortelle. (Voltaire, tome 4, page 372.)

La religion est le lien qui attache l'homme à Dieu par les sentimens de respect, de soumission & de crainte qu'excitent dans notre esprit les persections de l'Être suprême, & la dépendance où nous sommes de lui, comme de notre créateur tout sage & tout bon. La religion chrétienne a en particulier pour objet la félicité d'une autre vie, & fait notre

bonheur dans celle-ci; elle donne à la vertu les plus douces espérances, au vice impénitent de justes alarmes, & au vrai repentir les plus puissantes consolations; mais elle tâche sur-tout d'inspirer aux hommes de l'amour, de la douceur & de la pitié pour les hommes. (Encyclopédie, D. J.)

L'excellent livre de la perpétuité de la foi, où M. Nicole défend solidement le dogme de la présence réelle dans l'eucharistie, & auquel M. Arnauld ne sit guere que prêter son nom, sera toujours le désespoir des sacramentaires. A peine parut-il, qu'il opéra la conversion de plusieurs ministres. Le grand Turenne le lut, & sut sorcé de se rendre à la vérité qui y brille avec tant d'éclat.

'Il paroît dangereux de sonner l'alarme fur la perte de la religion. Les esprits tranquilles & doux, sans parti, la conserveront toujours dans sa pureté. Pendant que nous nous sommes traités réciproquement d'hérétiques, il ne paroissoit pas

1

F

la

ce

rai

s;

ux

å

0-

la

le

2-

é

t

que la cour de Rome s'apperçût d'aucune hérésie, puisqu'elle ne se remua pas pour la réprimer, paroissant, comme une sage mere, vouloir donner l'exemple du silence à ses enfans.

On ne voit pas qu'on méprise les loix de la religion, ni ses ministres, mais seulement peut-être quelques particuliers qui dérogent eux-mêmes aux loix de l'église. On respecte toujours ses dignes ministres. Le plus bas peuple même honore les pafteurs d'un mérite connu, & la médisance ne s'échappe guere que fur ceux qui y donnent lieu. A l'égard des gens qu'on dit qui vomissent des injures contre ce qu'il y a de plus respectable & de plus facré, on n'en parle point; ce font apparemment quelques frénétiques qu'il est bien rare de rencontrer dans son chemin. Il n'est pas difficile de se faire des fantômes pour avoir quelque chose à combattre; c'est le moyen d'employer bien des mots.

Il est certain que d'imposer silence à l'église universelle, & au corps de tous

les évêques enseignant avec elle, ce seroit résister à Jesus Christ même; mais de se soumettre entiérement à ce que le pape & chaque évêque peut avancer, chacun en particulier, il y auroit quelquesois trop de simplicité & de bonne-soi. Il y a eu des abus: il faut voir l'histoire ecclésiastique.

1

1

1

8

p

ra

la

ez

ca

éc

air

qu

Ensin on ne sait pas pourquoi la paix du royaume étoit troublée par les dernieres disputes, pendant que Rome gardoit le silence: il eût été à souhaiter du moins que les choses se passassent comme à Rome, qu'on n'en parlât pas, & qu'on se réunit tous dans le credo.

Ce qui choquoit sur les sacremens, n'étoit pas de voir un saint prêtre les resuser à un meurtrier, à un ivrogne, à des hommes qui se dégradent; ce seroit donner les choses saintes aux chiens; mais c'est l'abus du glaive spirituel qui auroit pu se trouver quelquesois en de mauvaises mains, dont on avoit sujet de craindre, & droit d'arrêter les conséquences infinies.

Quand on parloit à M. Ozanam, fameux mathématicien, de l'académie des sciences, des disputes de religion, il appartient, disoit-il, aux docteurs de Sorbonne d'en disputer, au pape, d'en décider, & au mathématicien d'aller en paradis en ligne perpendiculaire.

e

X

i

S

t

S

t

S

Autrefois on redoutoit beaucoup l'ambition de la cour de Rome; on craignoit ses entreprises sur le temporel, parce qu'elle abusoit de l'empire que lui donnoient sur les consciences la superstition & le fanatisme. La superstition & le fanatisme chassés de l'Europe par la philosophie, ne seroient aujourd'hui d'aucun secours pour les pontifes de Rome qui voudroient se ressaisir des prétendus droits que l'ignorance des peuples leur avoit donnés, & que la foiblesse des princes leur avoit laissé exercer. Depuis un siecle, la chaire pontisicale de Rome est occupée par des hommes éclairés, philosophes & fages qui fon aimer la religion qu'ils professent autan que l'ambition de ceux qui les ont pré-

cédé, la rendoit redoutable, sur-tout aux nations qui aiment la liberté, & qui en jouissent. Les Anglois eux-mêmes n'ont pas cette haine superstitieuse & fanatique pour la cour de Rome, dont leurs peres se glorifioient; ils voyent dans le pape un pontife respectable par ses vertus, un fouverain que ses qualités font aimer, l'ami des hommes, & non l'ennemi de ceux qui ne pensent pas comme lui, qui peut plaindre leur erreur, mais qui croiroit faire un crime contre sa propre religion, si, pour ramener à sa croyance, il troubloit la paix & la tranquillité des nations qui en ont adopté une autre. (L'Observateur françois à Londres.)

RELIQUES.

d

P

de

n

Bajazet, empereur des Turcs, ayant deux reliques très-précieuses, savoir, la tunique sans couture de Jesus-Christ, & la lance qui avoir servi à percer le cœur du messie, sit présent de cette lance au pape, & garda pour lui la tunique. Là:

aux

en ont

que

ape

un

er.

de

qui

roit

on,

ou-

ons

Cer-

ant

la

&

eur

au

Là-

dessus il s'éleva une dispute dans l'Italie, pour savoir si le présent fait au pape valoit mieux que ce que le grand seigneur s'étoit réservé. On examina soigneusement si le goût d'un prince turc étoit bon, quand il s'agissoit de juger du prix des reliques. Le cardinal Vigerius, du titre de Sainte-Marie, sut chargé de faire voir que le Sultan n'étoit pas sur ces matieres un sin connoisseur, puisque la tunique sans couture devoit le céder à la lance de Longin, puisqu'elle pénétra jusqu'au cœur, & sut teinte du sang de Jesus-Christ, mais que la tunique ne toucha que les parties extétieures. (Bartholin a fait mention de ceci.)

Strabon observe qu'il étoit hors de vraisemblance qu'il y eût plusieurs simulacres apportés de Troye. On se vante, dit-il, à Rome, à Lavinium, à Lacarie, à Seris d'avoir la Minerve des Troyens. Strabon pense solidement; car dès qu'on voit plusieurs villes se glorisser de la possession de quelque relique, ou de la même image miraculeuse, c'est une très-forte présomption que les possesseurs trompent ou sont trompés. C'est le même artifice, le même esprit d'intérêt qui en porte plusieurs à débiter leurs traditions.

M. de Maroles, abbé de Villeloin; a renouvellé cette remarque dans ses mémoires. (Edit. 1741, page 132.) Comme, dit-il, on montroit à Amiens, à la princesse Marie de Gonzague, la tête de saint Jean-Baptiste que le peuple y révere pour l'une des plus considérables reliques du monde, son altesse, après l'avoir baisée, me dit que j'en approchasse, & que j'en fisse autant. Je considérai le reliquaire, & ce qu'il renfermoit; ensuite, me comportant comme tous les autres, je me contentai de dire, avec toute la douceur dont j'étois capable, que c'étoit la cinq ou sixieme tête de saint Jean-Baptiste que j'avois l'honneur de baiser. Ce discours surprit un peu son altesse, & fit naître un petit fouris fur fon visage; mais il n'y parut pas. Le sacristain ou le trésorier ayant aussi entendu mon propos, répliqua

je

ni

Gi

bri

10

e

t

r

u

,

n

1-

e

11

p

1e

rs

re

il

er

ua

qu'il ne pouvoit nier qu'on ne fît mention de beaucoup d'autres têtes de saint Jean-Baptiste; (car il avoit peut-être oui dire qu'il y en avoit à saint Jean de Lyon, à faint Jean de Maurienne en Savoie, à faint Jean d'Angely en Saintonge, à Rome, en Espagne, en Allemagne & en plusieurs autres lieux) mais il ajouta que celle-là étoit la bonne; &, pour preuve de ce qu'il assuroit, il demanda qu'on prît garde au trou qu'il y avoit au crâne, an-dessus de l'œil droit, & que c'étoit celui-là même que fit Hérodias avec son couteau, quand la tête lui fut présentée dans un plat. Il me semble, lui répondis-je, que l'évangile n'a rien observé d'une particularité de cette nature : mais comme je le vis ému pour soutenir le contraire, je lui cédai avec toutes sortes de respect; &, fans examiner la chose plus avant, ni lui rapporter une autorité de saint Grégoire de Naziance, qui dit que tous les ossemens de saint Jean-Baptiste furent brûlés de son temps par les donatistes dans

la ville de Sébaste, & qu'il n'en resta qu'une partie du chef qui fut porté à Alexandrie, je me contentai de lui dire que la tradition d'une église aussi vénérable que celle d'Amiens, sussission pour autoriser une créance de cette espece, bien qu'elle n'eût que quatre cents ans, & que ce ne sût pas un article de soi. Cependant nous nous munîmes de forces représentations de ce saint reliquaire, & le bon ecclésiastique resta très-satisfait.

REPROCHÉS.

1

'n

d

h

lo

fé

fu

6

d'a

de

le

Un homme à qui l'on reproche quelque chose qu'il n'a pas fait, ne doit non plus s'en affliger, que si on lui disoit qu'il est malade, quand il se porte bien.

RÉPUTATION.

La réputation dépend du ton plus que du fond des choses.

Il arrive quelquefois que les plus honnêtes gens sont ceux dont la réputation est le plus en but aux traits de la calomnie, comme nous voyons communément que les meilleurs fruits sont ceux qui ont été becquetés par les oiseaux & rongés par les vers. (Pensées de Pope.)

re

é-

ur

.

s.

oi.

es

8

ue

us

eft

ue

n-

ion

ie,

L'estime des hommes en général étant plus subordonnée à leur imagination qu'au mérire, nous la devons compter pour peu de chose ou pour rien; c'est-à-dire, que nous devons toujours la mériter, sans nous soucier de l'obtenit, la mériter par notre vertu qui contribue à notre bonheur & à celui des autres, nous soucier peu de l'obtenir par une noble égalité d'ame qui nous mette au-dessus de l'inconstance & de la vanité des opinions particulieres des hommes. Recherchons l'approbation d'une conscience éclairée que la haine & la calomnie ne peuvent nous enlever, par préférence à l'estime des autres hommes qui suit tôt ou tard la vertu. C'est se dégrader bi-même que d'être trop avide de l'estime d'autrui ; elle est une sorte de récompense de la vertu; mais elle n'en doit pas être le motif. (Encyclopédie.)

Le peuple est toujours attentif à saisirle soible d'une grande réputation.

RÉTHORIQUE.

Les puérilités pédantesques qu'on a honoré du nom de rhétorique, & qui n'ont servi qu'à rendre ce nom ridicule, sont à l'art oratoire ce que la scolastique est à la vraie phisosophie; elles ne sont propres qu'à donner de l'éloquence l'idée la plus sausse & la plus barbare; cependant quoiqu'on commence assez universellement à en reconnoître l'abus, la possession où elles sont depuis long-temps de sormer une branche distinguée de la connoissance humaine, ne permit pas encore de les bannir. Pour l'honneur de notre discernement, le temps en viendra peut-être un jour.

(Euyres de Dalembert.)

f

d

n

Voulez-vous, dit Loke, que votre fils apprenne à bien parler, comme à bien écrire, qu'il lise Cicéron; premierement en son livre de l'invention, afin qu'il F

à

11

9 ,

ie

nt

ée

n-

er-

1-

ps

pas

de

fils

ien

ent u'il prenne dans les ouvrages de ce grand orateur la véritable idée de l'éloquence.

Si je n'avois que peu de temps à donner à l'étude des préceptes de la réthorique, dit M. l'abbé Goujet, (Bibliotheque françoise) dans des ouvrages écrits en notre langue, je m'en tiendrois, parmi les modernes, à la préface que M. l'abbé Colin a mise au-devant de sa traduction françoise du traité de l'orateur de Cicéron. C'est une excellente réthorique. C'est dans la troisieme partie de cette préface qu'on trouve l'abrégé de réthorique dont on vient de parler. Dans les autres parties, il parle des anciens rhéteurs & autres qui peuvent contribuer à former dans l'art de la réthorique. Il donne le plan du livre de l'orateur de Cicéron, qu'il a traduit, & en fait connoître toutes les beautés, &c.

RETRAITE

Fable orientale,

Le ministre d'un roi fut disgracié &

se retira dans une vallée fertile, qu'il fit cultiver avec foin : comme il n'avoit pas mérité sa disgrace, il s'en consola, & prit du goût pour le nouveau genre de vie qu'il avoit embrassé. Le roi qui l'estimoit, dut sentir la perte de son attachement, & lui fit parler pour revenir à la cour. Le ministre alla trouver le roi & lui dit: tu m'avois élevé aux premieres dignités; j'ai foutenu avec fermeté l'agitation des grandeurs; tu m'as forcé à la retraite, je goûte le repos, laisse m'en jouir. Se retirer du monde, c'est arracher les dents aux animaux dévorans, c'est ôter au méchant l'usage de son poignard, à la calomnie ses poisons, & ses serpens à l'envie. Le roi insista, & dit : j'aurois besoin d'un esprit éclairé, & d'un cœut droit & bon qui voulût supporter avec moi le fardeau de ma puissance; je ne puis trouver qu'en toi l'homme qui m'est nécessaire. Tu le trouveras, répondit le ministre, si tu le cherche parmi ceux qui ne te cherchent pas.

d

6

P

to

fit

as

& de

ef-

air

oi

es i-

la

en

er

ns ois

ur

ec

est

le ux

Le comte de Saint-Germain étant mort. après sa retraite du ministere, de regret, à ce qu'il a semblé, d'avoir perdu des espérances de grandeur, qu'on croit qui lui étoient chers, désabusé, dit-on, du vain fracas des cours, & maltraité par la fortune, paroissoit ne devoir plus aspirer qu'à terminer en paix une carriere orageuse. Retiré comme Diocletien, devenu jardinier comme lui, il auroit été bien plus heureux, s'il avoit eu, comme cet empereur, le courage de montrer ses légumes au messager qui vint faire briller à ses yeux le fantôme éblouissant de la grandeur, & de lui dire, trouverai-je jamais chez les courtisans autant de repos & de docilité, Il auroit continué de jouir de l'estime universelle, il vivroit probablement encore, & vivroit honoré, refpecté & aimé.

RICHES,

L'homme riche, tel qu'on en voir, ne tourne ses regards vers les autres que pour comparer, que pour jouir de leur abaissement, presque jamais pour les secourir: son cœur ne sent pas le besoin de saire des heureux. (Œuvres de Madame la Marquise de Lambert.)

Quel esprit il faut pour que la richesse & les honneurs ne gâtent pas les meilleurs gens du monde! Quand je vois de certains riches, je suis tenté de dire que c'est une sotte chose que les richesses.

Heureux le riche insensible qui essuye un revers de sortune; c'est pour lui une leçon d'humanité.

C'est être bien riche que de sayoir être pauvre autant que le veut & le permet la nature. Mais les bornes de la pauvreté, conformes à la nature, en quoi consistent-elles? A n'être exposé ni au tourment de la faim, ni à celui de la soif, ni à l'intempérie des saisons. Or, pour rassasser sa faim, pour étancher sa soif, il n'est pas nécessaire d'aller assiéger les palais, ni d'y essuyer les airs fastueux de leurs superbes maîtres, ce que la na-

ture

P

16

ét

le

gra

fid

déj

ie f

cho

aufi

heu

la di

Salo

qui ,

fori,

I

ture demande est aisé à trouver; elle l'a mis à notre portée. Il n'y a que le su-persu qui coûte: c'est pour lui seul qu'on s'agite dans les villes, qu'on vieillit sous les armes, qu'on affronte les rivages étrangers. Le nécessaire, nous l'avons sous les mains, & il sussit.

2

e

e

S.

e

le

ir

1-

11-

01

au

la

r,

fa

er

ux

12-

ire

RICHESSES.

On doit penser que Dieu n'a pas fait grand cas des richesses, quand on considere la plupart de ceux à qui il les a départies. (Pensées de Pope.)

.* Quand je vois donc certains riches, je suis tenté de dire que c'est une sotte chose que les richesses.

Il n'y a point d'hommes riche qui soit aussi heureux de ce qu'il a, que malheureux de ce qu'il n'a pas. (Séneque.)

Les richesses n'ont d'usage réel que dans la distribution; tout le reste est opinion. Salomon dit: Ubi multa sunt opes, multiqui commedunt eas; & quid prodest possessori, nist quod cernat divitias oculis suis?

Tome II.

On ne jouit donc point de grandes richesses, on a simplement la liberté de les garder, ou de s'en défaire, & la réputation de les posséder; mais nul autre usage plus solide ne les accompagne. Les fommes excessives qu'on emploie en pierres précieuses & à toutes les choses rares, tant d'ouvrages qu'on employe par pure ostentation, & comme pour montrer que les grandes richesses sont de quelqu'usage, ne prouvent rien pour elles dans le fond. On dira peut-être qu'elles peuvent épargner des peines & de grands dangers à celui qui les possede. Les richesses sont forteresse dans l'imagination de l'homme riche, dit Salomon; mais il dit dans l'imagination, & non pas en effet; car il est certain que les grandes richesses ont perdu plus de gens, qu'elles n'en ont fauvé. De grands biens laissés à un héritier, attirent les oiseaux de proie, s'il n'est pas d'un âge mûr & doué d'un bon jugement.

q

po fie

ne

tui

On pourroit apporter une infinité

d'exemples de personnes qui, pour avoir été riches, n'en ont pas été plus heureuses: leurs grands biens n'empêchoient pas qu'ils ne fussent en bute au chagrin. C'est parce qu'ils possédoient de grandes richesses qu'ils étoient moins tranquilles. Combien de philosophes ont conçu que pour ne manquer de rien, un homme n'en menoit pas pour cela une vie plus agréable. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'une fortune médiocre cause moins d'embarras, qu'elle est préférable conséquemment pour les gens sensés à une grande fortune, & qu'on est plus heureux quand on possede ce qui suffit pour vivre honnêtement, que quand on possede de grands trésors.

RIDICULES.

le

it

t;

es

é-

un

ité

Le ridicule est le sléau des gens du monde, & il est assez juste qu'ils aient pour tyran un être fantastique. On facrisie sa vie à son honneur, souvent son honneur à sa fortune, & quelquesois sa fortune à la crainte du ridicule. Je ne suis

pas étonné qu'on ait quelqu'attention à ne pas s'y exposer, puisqu'il est d'une si grande importance dans l'esprit de plusieurs de ceux avec qui on est obligé de vivre. Mais on ne doit pas excuser l'extrême sensibilité que des hommes raisonnables ont sur cet article. Cette crainte excessive a fait naître des essaims de petits donneurs de ridicules qui décident de ceux qui sont en vogue, comme les marchandes de modes fixent celles qui doivent avoir cours. S'ils ne s'étoient pas emparés de l'emploi de distribuer les ridicules, ils en feroient accablés: ils refsemblent à ces criminels qui se font exécuteurs pour sauver leur vie.

Ce n'est pas assez que de ne pas s'exposer au ridicule pour s'en assranchir, on en donne à ceux qui en méritent le moins, souvent aux personnes les plus respectables, si elles sont assez timides pour le recevoir. Des gens méprisables, mais hardis, & qui sont au fait des mœurs régnantes, le repoussent & l'anéantissent mieux que les autres.

1

no

Comme le ridicule, n'ayant souvent rien de décidé, n'a d'existence alors que dans l'opinion, il dépend en partie de la disposition de celui à qui on veut le donner, & dans ce cas-là il a besoin d'être accepté: on le fait échouer, non en le repoussant avec force, mais en le recevant avec mépris ou indifférence, quelquefois en le recevant de bonne grace. Quand le ridicule est le mieux mérité, il y a encore un art de le rendre sans effet; c'est d'outrer ce qui y a donné lieu : on humilie son adversaire en dédaignant les coups qu'il veut porter. D'ailleurs cette hardiesse d'affronter le ridicule impose aux hommes; & comme la plupart ne sont pas capables de n'estimer les choses que ce qu'elles valent, où leur mépris s'arrête leur admiration commence, & le singulier en est communément l'objet.

ROBE.

Comme les ministres de la justice, chez nous, portent une robe noire pour leur S iii

t

habillement, on en est venu pour désigner leur état à prendre cet accessoire pour le rout. On dit un homme de robe, cela suffit, on entend que c'est un ministre de la justice: le terme seul de la robe, désigne même tout d'un coup cet état. Les jeunes gens sont ordinairement embarrassés pour choisir un état entre l'église, la robe & l'épée; c'est ce qui a fait dire à un de nos auteurs modernes, qui n'avoit pas de goût pour la robe:

Égaré dans le noir dédale,
Où le fantôme de Thémis,
Couché sur la pourpre & les lys,
Panche la balance inégale,
Et tire d'une urne vénale,
Des arrêts dictés par Cypris,
Irai-je, orateur mercenaire,
Du faux & de la vérité,
Chargé d'une haine étrangere,
Vendre aux querelles du vulgaire
Ma voix & ma tranquillité?

ROMANS.

Il y a bien des gens qui croient que tous

T

e

a

e

e

25

us

les romans sont obcènes, mais il n'y a que les mauvais auteurs qui ont écrit des choses contraires aux bonnes mœurs. L'Astrée de M. Durfé, le Polexandre de Gomberville, la Cléopatre, la Cassandre, le Pharamond de la Calprenede, la Clélie de mademoiselle de Scudéri, le Cyrus de fon frère, &c. n'ont rien d'obcène, & qui ne puisse être lu par le sexe le plus modeste. Ces romans ne sont pourtant pas les mieux écrits que nous ayons; ils sont un peu longs ou diffus. Si de nos jours nous fommes inondés de romans pitoyables, dont les intrigues & le fond sont toujours les mêmes, quoique dans des termes différens, nous en avons aussi une très-grande quantité de très-bien écrits. Télémaque qui a immortalisé son illustre auteur, la Zaire de Segrais, Zaide, le Cléveland de Prévôt d'Exiles, les mémoires d'un homme de qualité, plairont toujours aux connoisseurs; Marianne & le paysan parvenu de Marivaux, les égaremens de l'esprit & du cœur, de Crébillon, ne

S iv

renferment - ils pas une critique fine & délicate du siècle; les exilés de madame de Villedieu, le théatre de l'amour & de la fortune de mademoiselle le Barbier, les ingénieuses confessions du comte D* par Duclos, &c. Ce font des ouvrages qui contiennent la plus profonde métaphysique du cœur; ils sont écrits d'une manière aussi ingénieuse qu'intéressante, quoiqu'avec des mérites différens. Les auteurs des romans dont nous avons parlé, qui ont vécu dans le siècle passé, ou au commencement de celui-ci, ont du mérite & de la réputation, mais ils n'égalent pas ces derniers, auxquels on pourroit en ajouter nombre d'autres qui se font lire avec plaisir, les uns plus anciens, les autres plus nouveaux : le Dom Quichote qui est une critique fine des idées gigantesques & merveilleuses des anciens romans, & qui renferme en même-temps quantité de traits de bons sens & d'une excellente morale; Robinson Crusoé, Gilblas de Santillane, le Diable Boiteux, le Bachelier

ê

n

de Salamanque, portent rous un caractère plaisant, sensé, également instructif & amusant, qui appartient à M. le Sage. Dans l'ingénieux roman de Gilblas, l'histoire du docteur Sangrado y désigne M. Hecquer, fameux médecin du siecle passé, qui possédoit l'usage de la saignée & de l'eau à l'excès. Pamela ou la Vertu récompensée, est le parfait modèle d'une femme dans le mariage. L'histoire du chevalier Grandisson & les lettres de miss Clarisse sont écrites avec toute la pureté du style & la plus grande délicatesse de sentimens. On ne prétend pas pour cela qu'on fasse son unique occupation de la lecture des romans; mais feroit-on si mal dans des momens perdus, de lire ce que nous avons de meilleur en ce genre? Ne fût-ce que pour acquérir ces graces dans le style, cette légereté dans la conversation, dont on fait aujourd'hui tant de cas : ils ne peuvent être dangereux qu'à la tendre jeunesse, mais dans un âge plus avancé, ils peuvent servir à nous délasser d'un travail sérieux.

S

-

15

n

es

ft

es

8

de

te

de

er

Rosieres.

.* On fait que dans les villages de Canon; Busbec & Salenci, on décerne un prix & une couronne de roses à la fille la plus vertueuse & la plus méritante, d'où elle a pris le nom de rosière. Il seroit à souhaiter que cet établissement s'étendît davantage. Il n'y a guères d'endroit où l'on n'eût occasion de couronner la vertu, & l'on n'en pourroit attendre que des succès pour les mœurs. La représentation & la concurrence de ces objets ne peut que concourir à l'intérêt public par rapport aux mœurs, & c'est dans ces vues qu'on trouvera ici le petit tableau d'un fait particulier, qui fut dessiné & écrit sur le champ, pour le représenter à une dame sensible & honnête, en la compagnie de qui l'on se trouvoit.



de

cr

LA ROSIERE DE S. SAUVEUR,

Où les Rosiers, car ce sont le bon pere, la bonne mere & les bons enfans; en un mot, les bonnes gens de S. Sauveur.

A Madame la Présidente de

e

S

e

X

r,

IT

Qui mieux que vous même, madame, pourroit peindre un tableau digne de vous. Qui mieux peut mériter de couronner la vertu que l'ame la plus noble, la plus tendre & la plus sensible. Quel spectacle agréable que de vous voir poser une couronne de sleurs sur la tête de cette digne mère, dont vous sentiez tout le bonheur avant de lui avoir parlé.

Ce n'est pas seulement à Canon, Busbec & Salenci, qu'on trouve dans les habitans de la campagne, des vertus dignes d'être couronnées. En passant quelque jour, l'automne dernier, dans un petit village désert, des plus sauvages, aurions nous cru y trouver le bonheur; toute une samille heureuse de sa propre vertu. Aurois-

je pensé que j'y trouverois une ame tendre & sensible, avec le tact le plus sûr, & l'esprit le plus vif, capable de sentir dans l'instant l'ensemble de ce tableau, d'en être vivement touchée, & de s'unir au bonheur de cette digne semme, que vous augmentiez en lui faisant connoître un être tout nouveau pour elle, une ame sensible qui voyoit & sentoit son bonheur, & savoit y prendre part avec l'expression la plus touchante.

Je connoissois ces honnêtes gens depuis ma plus tendre jeunesse. J'admirois intérieurement les progrès d'une aisance due à leur travail, à leur industrie, leur union & leur vertu. Je leur rendois justice, je les visitois avec plaisir, & cultivois leur amitié autant que j'en pouvois être à portée, désirant d'en être digne. Ces sentimens étoient rensermés en moi-même, ne trouvant pas à les communiquer comme j'aurois voulu, lorsque cherchant ce qui pourroit vous amuser dans vos promenades, je vous proposai, comme un objet de

ta

curiosité, de voir chez ces honnêtes gens des jardins, des arbres bien tenus par eux-mêmes, & les plus beaux fruits; vous eûtes la complaisance d'y venir, & vous trouvâtes en esset que je ne vous avois pas trompé.

Nous entrâmes dans une cour de campagne, entourée de bâtimens utiles, ou le père, la mère, les enfans étoient occupés; la femme à approprier & ranger les dehors de la maison, en attendant de préparer le dîner; les hommes à presser la vendange, & à d'autres ouvrages de la saison. Nous passâmes, vous, madame, faisant vos remarques sans rien dire. Un jardin couvert de fleurs se présenta d'abord, ensuite un potager des mieux tenus, rempli de légumes, une fontaine d'une eau vive & platte pour l'arroser; enfin le grand jardin, séparé par une longue grille, & entouré des plus beaux espaliers, dont les arbres taillés & conduits symétriquement, selon les bonnes regles, & chargés des plus beaux fruits qu'on puisse voir, couvroient

11

e

exactement les murs; dans l'intérieur une vigne très - cultivée : le tout de la plus grande propreté. Vous me parûtes satisfaite.

Revenue à la maison, & vous trouvant au milieu de la cour, entourée de cette famille qui continuoit son travail, sans se gêner, ni vous contraindre, qui vous avoit recu honnêtement & simplement, sans se détourner de ses travaux pressans, vous laissant la maîtresse de la maison, & la liberté de tout parcourir de vousmême, à votre gré, vous ne disiez mot encore; mais au milieu d'eux, rassemblant en vous-même tous ces traits, vous vous approchâtes de la maîtresse de la maison, qui tenoit un instrument de ménage dans ses mains. Dans ce moment, tout votre esprit, toute votre ame sensible & tendre étoit dans vos yeux, en lui adressant ces douces paroles: vous êtes heureuse, madame, n'est-ce pas? Ces yeux si touchans, qui disoient tout, pénétrerent son ame & la mienne. Cette digne femme, de son côté, tournant sur vous les siens remplis du sen-

t

ľ

fi

&

VC

blo

réu

am

je r

de :

s'ex

fans

bon

timent d'un nouveau bonheur qu'elle ne connoissoit pas, trouvant en vous un être sensible qui le partageoit avec elle; sensible elle-même au vrai point de son bonheur, sans s'y méprendre, sans chercher sa réponse, elle la trouva dans la simplicité de son cœur, dans sa propre vertu & celle de sa famille : nous sommes contens les uns des autres, vous dit-elle. Que ce tableau me toucha! vous fîtes naître dans l'instant ce sentiment chez elle ; j'en fus frappé, je vous regardois avec admiration & toute la vénération possible : heureuse vous-même aussi de votre propre vertu, en la retrouvant chez d'autres êtres, comblée de joie de vous y unir, pour augmenter leur bonheur & le vôtre, & y réussissant. Je vous vis si belle, & mon ame en recut une si vive impression, que je restai muet, immobile, pénétré de tant de sentimens: le cœur pressé, attendri, s'exprimoit par des larmes que je retenois, sans savoir pourquoi. Nous quittâmes ces bonnes gens, personne ne pouvant plus

2,

ii la

é,

1-

rien dire; mais chacun rempli de ses pensées.

Nous revînmes à la maison que nous habitions, raconter notre heureuse découverte. Mais comme on diminua notre bonheur, comme les serpens avoient siffé aux oreilles de nos hôtes, comme on nous rabattit notre caquet : leur bonheur, nous dit-on, c'est d'avoir trouvé un trésor. On disoit vrai en les déprisant en apparence; ils l'ont trouvé dans leur intelligence, dans leur vertu, dans leur union, dans leur propre cœur & dans leur industrie. C'est à cet accord qu'est due leur prospérité. Ne l'envions pas, couronnons-la plutôt; ne nous privons pas d'un plaisir si doux: jouissons-en toujours comme nous en avons joui, reconnoissons & honorons la vertu, c'est travailler à notre propre bonheur.

I

V

b

8

pa

l'a

qu

fa

la

de

me

tra

fon

jeur

mêi

Voici le portrait, à la lettre, de cet honnête homme, qu'on dit avoir été mis dans un livre peu connu.

L'homme que vous voyez est né fils d'un

S

n

II

ft

é.

;

:

Ü,

ns

re

et

is

ın

vigneron. Dès son enfance, ses mains foibles essayerent de soulever le hoyau; il fuivoit son pere dans les sillons, lorsqu'à peine son pied pouvoit les franchir. Dès que l'âge lui eut donné les forces après lesquelles il soupiroit, il dit à son pere: reposez-vous; & depuis, chaque soleil l'a vu labourer, semer, planter, recueillir. Il a défriché des terres, il a planté des vignes, des arbres fruitiers, & les a si bien conduits, qu'ils sont des plus beaux, & rapportent les plus beaux fruits. Ce n'est pas l'avarice qui le rend infatigable, c'est l'amour du travail, pour sequel il semble que l'homme en général est né, & l'idée sainte qu'il a que Dieu le regarde cultivant la terre pour nourrir ses enfans.

Il a épousé une fille aimable qui est devenue une digne femme, une digne mere. Ils ont formé tous leurs enfans au travail, à la vertu, & tous leurs enfans sont d'honnêtes gens. Ils leur donnent de jeunes épouses qu'ils conduisent euxmêmes, en souriant, à l'autel du bonheur.

Tous ces enfans ont été élevés dans la maison, une sérénité pure, inaltérable, habite sur le front de toute cette famille. Tous ces freres s'aiment entr'eux, parce que le pere & la mere s'aiment eux-mêmes, & qu'ils leur ont fait sentir qu'il étoit doux de s'aimer.

Leurs paroles sont pleines de sens & de sel, & n'ont jamais offensé personne; ils savent rendre service, & se montrer sensibles au malheur; ils chérissent l'ordre par le sentiment intime qu'ils ont de la vertu.

V

e

l'u

ve

no &

fou

lieu

ou e

conf

capi

L'honnêteté, la probité & l'intelligence, caractérisent très-particulièrement un frere de cet honnête homme, qui habite un village voisin. La distinction, la considération du seigneur du lieu, & de tous ceux qui le connoissent, lui sont légitimement dues; & dans l'usage qu'on souhaiteroit qui s'établît, de décerner au moins une couronne de sleurs au mérite, elle lui seroit bien acquise dans l'emploi qu'il exerce. C'est avec plaisir que je lui rend

ici cette justice, dans un portrait où cette - famille se reconnoîtra (1).

la

e,

le.

ce

s,

ux

&

e; er

re

la

ce,

ere

un

dé-

ux

ent

ine

lui

u'il

end

Ah! si les hommes célébrés par Bossuet, Fléchier, Mascaron, Neuville, avoient eu la centieme partie des vertus de cet agriculteur & de sa famille, on leur pardonneroit leur éloquence pompeuse & vaine.

ROYAUMES.

Origine & progrès de leur établissement.

Pour connoître comment se sont formés es états & les royaumes qui ont partagé l'univers, par quels degrés ils sont parvenus au point de grandeur que l'histoire nous montre, par quels lieux les familles & les villes se sont réunies pour composer un corps de société, & pour vivre ensemble sous une même autorité, & sous des loix

⁽¹⁾ Saint-Sauveur est un petit village à deux lieues de Melun, aux confins du Gatinois, à dix ou onze lieues de Paris, où les mœurs se sont conservées plus simples qu'aux environs de cette capitale.

communes, il est à propos de remonter pour ainsi dire jusqu'à l'enfance du monde, & jusqu'au temps où les hommes répandus en dissérentes contrées, après la division des langues, commencerent à peupler la terre.

ét

ét

pu

pl

un

gai

dan

dit

(R

Dans ces premiers temps, chaque pere étoit le chef souverain de sa famille, l'arbitre & le juge des dissérends qui y naissoient, le légissateur né de la petite société qui lui étoit soumise, le défenseur & le protecteur de ceux que la naissance, l'éducation & leur soiblesse mettoient sous sa sauve-garde, & dont sa tendresse lui rendoit les intérêts aussi chers que les siens propres.

Quelqu'indépendante que fût l'autorité de ces maîtres, ils n'en usoient qu'en peres, c'est-à-dire avec beaucoup de mo-dération. Peu jaloux de leur pouvoir, ils ne songeoient point à dominer avec hauteur, ni à décider avec empire. Comme ils se trouvoient nécessairement obligés d'associer les autres à leurs travaux domestiques, ils les associoient aussi à leurs

délibérations, & s'aidoient de leurs conseils dans les affaires. Ainsi tout se faisoit de concert, & pour le bien commun.

S

e

té

le

é-

us

lui

ens

rité l'en noils nauime igés do-

eurs

Les loix que la vigilance paternelle établissoit dans ce petit sénat domestique, étant dictées par le seul motif de l'urilité publique, concertées avec les enfans les plus âgés, acceptées par les inférieurs avec un plein & libre consentement, étoient gardées avec religion, & se conservoient dans les familles comme une police héréditaire, qui en faisoit la paix & la sûreté, (Rollin.)





SAGES.

Bien des gens croyent entendre ce mot, & ne l'entendent point; ils rient au mot de sages, & s'imaginent que la sagesse est une profession que l'on embrasse par opinion, que c'est une secte, comme d'être moliniste ou janséniste. Ils ne croyent pas que celui qui manque de sagesse, manque certainement d'esprit, ou du moins qu'on ne peut pas dire qu'un homme a infiniment d'esprit, s'il n'est pas sage.

Portrait du Sage.

Si, dans le monde, il est un sage Qui sache modérer ses vœux, Seul il mérite l'avantage De porter le titre d'heureux.

Il vit content de sa fortune: Quelque part que le ciel l'ait mis, Jamais sa plainte n'importune Ni les princes ni ses amis.

Il ignore le vil commerce Que les hommes font de leur cœur, Sans Avoi

Conf

An Parler Rendi

Le bo

Et ne sait point comment s'exerce L'infâme métier de flatteur.

Tous ses desseins sont légitimes Et conformes à la raison; Il est toujours juste, & des crimes Il ignore même le nom.

Dégagé de toute contrainte, Le repos tait tout son plaisir; Et content, il voit tout sans crainte, Parce qu'il voit tout sans desir.

Il jouit d'une paix profonde, Que nul remords ne peut troubler, Et la chûte même du monde Ne saurait le faire trembler.

n

11

SONNET.

Sans être adulateur, chercher à plaire, Sans faire le bigot, agir en vrai chrétien, Avoir pour tout le monde un accueil débonnaire, Conserver, en tous lieux, un honnête maintien.

Au plaisir de parler préférer de se taire, Parler jamais de soi, d'autrui toujours en bien, Rendre service à tous sans espoir de salaire; Le bonheur d'obliger porte avec lui le sien.

Avec discernement il faut, dans la jeunesse,

D'un ami vertueux s'acquérir la tendresse. Du dangereux amour éviter le pouvoir.

Etre fidele à Dieu, fidele à la patrie; Et pour braver enfin ce qui peut émouvoir, Regarder d'un même œil & la mort & la vie,

Mes souhaits.

S'il m'eût été permis d'élire, Entre les dons brillans des Dieux, L'argent, ni l'or, n'auroient pu me séduire : La gloire, l'éclat d'un empire, N'eussent point ébloui mes yeux : L'esprit m'eût bien tenté, s'il eût pu me suffire; Mais tant de gens en ont qui sont si malheureux! Et puis l'esprit souvent n'est qu'un délire, Et le sage doit choisir mieux. J'aurois dit aux maîtres des cieux : Dieux puissans, par qui tout respire, De vos rares bienfairs, de vos dons précieux, Voici les seuls que je desire; Un cœur sensible & généreux, Un ami pour me rendre heureux, Et du bon sens pour me conduire. (Par M. l'abbé de Reyrac.)

Le sage qui craint l'opinion ressemble à

1

M

12

ré

ch

tro

on

aux

exce

les i

en 1

que

anné

un général qui s'ébranle à la vue d'un nuage de poussière. (Seneque.)

Le peuple juge des hommes par leur façon de parler, le sage par leur façon d'agir.

Le sage se prête au monde, & se livre à la solitude.

J'aime une sagesse gaie & civile, disoit Montagne, & suis l'âpreté des mœurs & l'austérité, ayant pour suspecte toute mine rébarbarative.

Un homme peut passer pour sage lorsqu'il cherche la sagesse, mais s'il croit l'avoir trouvée, c'est un sot. (Maxime persanne.)

ıx!

ac.)

leà

un

SAISONS.

.* L'hiver est plus sain que l'été, diton trop généralement, car cela est relatif aux tempéramens. Le froid, quand il est excessif, cause autant de maladies que les trop grandes chaleurs: nous en avons en l'expérience dans les hivers rigoureux, que nous avons essuyé depuis quelques années. Il y a des personnes qui se portent

Tome II.

infiniment mieux l'été que l'hiver : c'est l'hiver seul qui paroît les détruire. Il nous cause des rhumes, des sluxions, des rhumatismes, des douleurs que nous ne connoissons point en été.

Il y a trois choses, en hiver, qu'on a de la peine à quitter, le lit, la table & le seu.

SANTÉ.

di

fc.

du

ni

de

plu

atta

celu

être

prit qui

croir

à qu

l'espr

La vie réglée suivant la nature, donne la santé; sortons des voies de la nature, la santé disparoît.

.* La Santé est fille du travail & de la frugalité, & les maladies sont engendrées par les passions déréglées; l'ivrognerie & la gourmandise. On a recours à des médecins enchanteurs qui promettent de vous en délivrer; mais les uns les favorisent, les méconnoissent, ou ignorent le remede, & peu vous guérissent,

SATYRE.

Reprocher ouvertement à quelqu'un ses défauts ou ses vices, ce n'est point une satyre, c'est une injure, & une injure grossiere. La satyre délicate doit être couverte d'un voile: elle doit se faire entendre au lecteur par une induction tacite, tirée de la nature de la chose même.

SAVANS.

Personne ne réunit comme un savant du premier ordre (comme Newton), la science & la simplicité. C'est le caractere du génie qui ne connoît ni la boussissure, ni l'ostentation. (Lettres de Ganganelli.)

Rien n'est souvent plus désagréable qu'un demi-savant dans la société, & rien de plus dangereux qu'un demi-médecin.

le

&

é-

ous nt,

de,

1 fes

une

Le demi-savant, dans le sens qu'on attache ordinairement au mot, n'est pas celui qui sait médiocrement, & qui peut être un galant homme, un homme d'esprit & de goût, un bon juge; c'est celui qui croit saussement, ou qui veut saire troire qu'il sait beaucoup. C'est un homme qui les lectures ont achevé de gâter l'esprit & le goût, parce qu'il les a faites

avec un esprit naturellement faux. Ainsi ce n'est pas tant la médiocrité des connoissances que le travers d'esprit, la vanité & la présomption, qui fait le demi-savant injurieusement pris. (M. l'abbé Trublet, pensées sur la philosophie.)

SCIENCES.

La méthode de M. Descartes, pour s'instruire dans les sciences, c'est de commencer toujours par les choses les plus simples, pour delà passer aux plus composées.

Pour venir à bout de toutes les dissicultés qu'on y rencontre, il faut:

d

êt

de

en

tir

eft

Le

ver

où

- 1°. Les connoître distinctement, chacune en particulier.
- 2°. Les dépouiller de tout ce qui ne leur est point essentiel, dans le sens auquel on les considere.
- 3°. Les réduire ou les diviser en petites parties.
- de ces parties, commençant par les plus simples.

en les comparant les unes aux autres.

Voilà à quoi aboutit la finesse des méthodes qu'on a trouvées, & qu'on trouvera jamais. Elle est absolument nécessaire dans la physique & la géométrie. En esfet, ce n'est point en embrassant un objet en totalité, qu'on peut bien l'entendre, mais en le décomposant par des divisions & subdivisions, &c.

SCRUPULES.

Une religieuse dévote & pleine de scrupules est comme un hypocondriaque rempli d'inquiétudes sur sa santé. Je ne voudrois être le directeur de l'une, ni le médecin de l'autre: ils trouvent des gens qui les entretiennent dans leur manie, & qui en tirent du prosit.

1-

ne

iel

tes

ne

lus

.* L'excès des scrupules, chez les dévots, est une foiblesse qui les aveugle souvent. L'esprit de prévention & de scrupules trouveroit des hérésses jusques dans le Pater, où nous prions Dieu de ne nous pas in-

Tiij .

duire en tentation; & de quoi ne se feroit-on pas des scrupules? Quand on commença de couper ses cheveux, de se raser. ne devoit-on pas faire un cas de conscience d'arracher ce poil qui croît au menton? N'est-ce pas déranger l'ordre de la nature, & s'opposer à la volonté du créateur? L'usage fait tout. Ce qui n'est pas d'usage paroît, à l'imagination, criminel; ce qui est d'usage, paroît innocent, ou du moins indifférent. Quand les femmes commencerent à porter des robes ouvertes, on a vu des prêtres apostés aux portes des églises, dont l'imagination fermentée par les supérieurs, donnoit des idées qu'on n'avoit point, en présentant aux femmes des cordons pour passer par-dessus ces robes, & rendre, suivant leurs idées, les habillemens plus décens, comme si les ceintures inventées d'abord pour marquer la taille, avoient quelque chose de plus honnête. Cela se passoit à Marseille, du temps que M. de Belsunce en étoit évêque, ce prélat si respectable, quand la peste ravageoit

ti

q

V

ja

fa

al

le

m

&

de

ľo

aff

eu

rette ville. Aujourd'hui, que l'usage des robes ouvertes est établi, elles ne sont plus indécentes; elles sont aussi indifférentes que les robes fermées; on n'y songe plus.

SECTES.

Ŝ

1

t

4

25

,

e at it

La paix ne régnoit pas en France avec tout le calme que sembloit promettre le traité des Pyrenées (1). Aux guerres domestiques & étrangeres succéderent les querelles de religion. Ce fut alors qu'on vit naître la fecte connue fous le nom de jansénisme, aussi turbulente, aussi méprisable que la secte contraire; toutes deux aliénant les esprits, allumant la haine dans les cœurs, chacune armant le gouvernement tour-à-tour contre la secte rivale. & demandant qu'on fît la guerre pour des argumens. Je ne m'étendrai point sur l'origine & sur le progrès de ces opinions; assez d'autres, sans moi, prendront sur eux le soin d'éterniser la mémoire des

⁽¹⁾ Regne de Louis XIV, 1766.

sacy, tom. 7, p. 306, ou histoire des vertus & des exploits de notre nation. Paris, chez Costard 1772, avec approbation & privilege du Roi.)

SEIGNEURIES,

Ou Droits Seigneuriaux.

o

jo

la

fo

ce le

ftu

fes

tip

Le droit féodal fut la jurisprudence de la nation sous les premiers rois de la troisieme race : il eut bientôt abattu l'édifice de la législation, élevé par Charlemagne. Tous les ordres de l'état connurent le droit des fiefs; guerres, paix, négociations, &c. tout y fut subordonné. Il donna la naissance à tous ces termes barbares, suzeraineté, hommage, vassalité, &c. qui remplirent notre droit coutumier, notre ancienne histoire & notre vieille poésie. Les caprices les plus extravagans devinrent des loix, sous le nom de droit & devoirs féodaux. Celui qui avoit la force à la main, exigeoit de ceux qu'il appelloit tantôt ses vassaux, tantôt ses sujets, tout ce qui lui

plaisoit; la raison, les mœurs, la religion, la nature même, réclamoient en vain contre l'abus ou la barbarie; la loi de l'inféodation parloit; il falloit se taire & se soumettre.

2

re

le

i-

ce

e.

oit

if-

ai-

n-

tre

sie.

ent

irs

in,

fes

lui

SENSIBILITÉ.

* Une grande délicatesse, une sensibilité trop vive sont la source de bien des peines, dont sont exempts les esprits indisférens ou les stupides: mais c'est une consolation de penser que ceux-là sont incapables de jouir de ces sensations délicieuses qui sont la récompense des ames sensibles.

SENTIMENS.

Les personnes qui ont du sentiment, sont bien plus abattues que d'autres en de certaines occasions, parce que tout ce qui leur arrive les pénetre : il y a une tristesse stupide qui les prend, &c.

.* Heureux le regne où le Roi inspire ses sentimens par des actes de bonté multipliés, qui sont trop connus pour les ré-

péter. Les actes de bienfaisance se multiplient même parmi le peuple; les journaux en sont remplis. La bienfaisance se répand comme la mode. Heureuse nation chez qui le souverain donne l'exemple, ranime, met en honneur les sentimens généreux! Que ne doit-on pas en attendre?

C

be

V

CO

pc

la

en

en

ne

fi i

im

glo

Tous les sentimens qui naissent de l'aversion sont pénibles; la haine, l'envie, la colere, l'indignation, &c. troublent l'ame & le corps, sont des modes de la douleur: les desirs, les espérances que donnent ces passions, ne sont jamais accompagnées d'une douce joie, & leurs jouissances mêmes ne sont jamais pures.

Le besoin d'aimer, d'être bon, généreux, devient l'habitude d'une ame noble & tendre, la détermine dans ses actions, se mêle à tous ses penchans: souvent il fait taire l'intérêt personnel, & les passions basses qui nous isolent & nous concentrent.

La bienveillance, la bonté, la générofité peuvent faire le charme de tous les âges; mais elles donnent aux vieillards les seules jouissances vives & pures qu'ils puissent connoître encore. C'est par elles qu'ils repoussent la langueur, la pusillanimité, les passions tristes qui font leur partage. En faisant du bien, on est homme encore, on se ranime aux plaisirs des autres, on vit & on aime.

SERMONS.

-

.

25

es

es

é-

le

S,

ait

115

nt.

0-

les

les

Certains prédicateurs feroient d'assez bons discours, s'ils mettoient moins de véhémence, moins de vivacité dans le ton. On persuade toujours plus quand on raconte simplement, que quand on veut, pour ainsi dire, enfoncer la persuasion à la pointe de l'épée. Ils devroient encore, en parlant des vices de la nature humaine, employer un peu plus le terme nous, & ne pas dire toujours vous : le vous, répété si souvent, est offensant; nous est attendrissant.

M. Sterne, prébendaire d'Yorck, a fait imprimer, en 1764, des fermons en anglois, sous le nom déguisé d'Iorick, qui

ne ressemblent à aucun de ceux qu'on connoît; c'est un cours de morale tout-à-fait neuf. L'auteur prend, d'ordinaire, une voie toute différente que les autres prédicateurs. Le septieme sermon, sur-tout, au lieu de peindre les hommes portés au mal, assure qu'ils sont nés bons : il le prouve par l'innocence de l'enfance, par la confiance & la simplicité de la jeunesse, si disposée à prodiguer son amitié, par l'âge mûr même dans lequel l'homme détrompé & renfermé dans son intérêt propre, est cependant porté invinciblement à aimer ses enfans, par la pitié pour les malheureux, qui naît avec nous, & qui ne s'éteint que dans les monstres : enfin, il voit la nature humaine sous l'aspect le plus favorable. Cette méthode de faire souvenir l'homme de sa dignité, de le piquer d'honneur, de l'avertir d'être toujours semblable à luimême, vaut bien peut-être la méthode ordinaire de lui faire horreur de son être. Aussi, en six mois de temps, il s'est fait cinq éditions de ces sermons, qui ont en-

1

a

1

9

é

ti

al

m

de

la

&

au

l'e

rore le mérite d'être très-courts, & de n'avoir ni division, ni exorde.

SERVITUDE.

e

2

à

.

1-

1-

,

le

re

e.

ne

de

1-

de

e.

nit nLa servitude la plus légitime est une espèce de prison, où l'ame se décroît & se rapetisse en quelque sorte; au lieu que la liberté éleve l'ame des grands hommes, anime, excite puissamment en eux l'émulation, & entretient cette noble ardeur qui les encourage au bien. (Encyclopédie.)

* Il n'appartient qu'aux ames les plus élevées, à l'ame d'un bon Roi, de le fentir; c'est ainsi que Louis XVI déclare, en abolissant la servitude, qu'il ne veut commander qu'à des peuples généreux.

.* Il en est de même de la pauvreté & des richesses, ou du moins de l'aisance: la pauvreté rapetisse l'ame, pour ainsi dire, & la tient comme en prison. Les richesses au contraire, ou l'aisance, lui donnent l'essor & la liberté. L'intelligence sans moyens, reste obscure & inutile; avec des

moyens, elle paroît, elle croît en quelque façon, en se répandant avec facilité.

SIECLES.

* Dans les siecles d'ignorance, on a fait beaucoup de fautes. Dans un siecle éclairé, mais corrompu, on en fait beaucoup d'autres.

SILENCE.

.* Me trouvant un jour à dîner chez un ministre, une grande dame lui disoit entre haut & bas: qui est cet homme-là? Il ne dit mot. Je l'entendis: madame, je dois du moins être bien savant; car en ne parlant pas, j'écoute, & je m'instruis.

d

d

8

C

fi

ay

le

pc

Un ambassadeur d'Abdere, après avoir long-temps harangué Agis, Roi de Sparte, pour des demandes injustes, finit son discours, en lui disant: seigneur, quelle réponse rapporterai-je de votre part? Que je t'ai laissé dire tout ce que tu as voulu, & tant que tu as voulu, sans te répondre un mot. Voilà un taire parlier bien intelligible, dit Montagne.

Il y a une forte de silence qui a beaucoup de grandeur & de sublimité de sentiment en certains cas. Il consiste à ne pas daigner parler sur un sujet; donc on ne peut rien dire sans risquer, ou démontrer quelqu'apparence de bassesse d'ame, ou de faire voir une élévation capable d'irriter les autres. Le premier Scipion l'Africain, obligé de paroître devant le peuple assemblé pour se purger du crime de péculat dont les tribuns l'accusoient : Romains. dit-il, à pareil jour, je vainquis Annibal, & foumis Carthage; allons en rendre graces aux Dieux. En même-temps il marche vers le Capitole, & tout le peuple le fuit. Scipion avoit le cœur trop grand pour faire le personnage d'accusé, & il faut avouer que rien n'est plus héroique que le procédé d'un homme qui, fier de sa vertu, dédaigne de se justifier, & ne veut point d'autre juge que sa conscience.

SYMPATHIE.

(-

1e

ı,

1-

Douce erreur des ames fensibles qu'il

est pardonnable à la raison de croire ton existence, quand le cœur éprouve tes loix!

2

C

d

n Si

il

ài

da

de

un

ran

tiq

rou

on

en c

ces :

le p

en g

un 1

rare

I

La sympathie est un sentiment précieux: malheur à qui ne la connoît pas.

Il est des nœuds secrets, il est des sympathies, Dont, par le doux rapport, les ames assorties, S'attachent l'une à l'autre, & se sentent piquer Par ces je ne sais quoi qu'on ne peut expliquer,

SYSTÊMES.

M. Sgravesande traite la question des idées comme celle de l'union de l'ame & du corps; c'est-à-dire, qu'il expose les dissérens sentimens, sans se déclarer pour aucun. (Voyez son introduction à la philosophie, in-12, à Leyde.) C'est sa méthode ordinaire, & elle lui fait honneur; les grands esprits sont les systèmes; mais les bons esprits en doutent. Quelle élévation, par exemple, quelle force, quelle étendue de génie dans ce que le P. Mallebranche a écrit sur la métaphysique, & principalement dans son traité de la nature & de la grace! Mais tout cela est-il

aussi certain, aussi bien démontré que le croit l'auteur? Il a eu d'abord quelques disciples assez zélés, plutôt éblouis néanmoins que convaincus. En a-t-il encore? Si après avoir trouvé tant de belles choses, il avoit su en douter, rien ne manqueroit à sa gloire. (Journal des savans, juin 1738.)

SociÉTÉ.

ľ.

25

&

es

ır i-

é-

r;

is

é-

lle

e-

8

a--il Souvent à la cour, à la ville, on prend, dans la société, un esprit de formalité, de discussion, de chicane, de minuties, une certaine politesse quelquesois basse, rampante, esséminée, une espèce de politique sine, presque puérile & badine, qui roule sur de petits intérêts pour lesquels on se passionne; tout s'en va en manieres, en cérémonies, en mille petits riens. Toutes ces absurdités sont, si l'on peut parler ainsi, le protocole & l'esprit de la société vue en général.

Le cérémonial & les complimens font un mauvais levain dans la fociété: il est rare que des gens montés sur ce ton-là, l'on en puisse attendre des sentimens d'amitié. Il est un âge où l'on n'est plus assez curieux du monde pour se repastre du cérémonial, & pour donner de bon or de l'amitié pour des complimens.

1

fi

q d:

dr

&

qu

me

un

pro

ďa

atti

fiec

des

pag

app

plus l'am

geol.

Le plus grand charme de la fociété, c'est la conversation : elle ne peut être animée, ni intéressante, ni même amusante, si ceux qui la font n'osent se communiquer leurs pensées. Comment l'esprit peut-il prendre son essor, s'il est obligé de se contraindre à chaque instant, de déguiser ce qu'il pense, de ne s'expliquer qu'ambigument, d'apporter une attention continuelle à réprimet des faillies aimables, mais qui pourroient être mal interprêtées par des gens toujours prêts à se contredire, à se choquer, ou s'élever au-dessus des autres? Avec des personnes d'esprit qui ont le cœur bon, on peut dire tout ce qu'on pense. La liberté entre honnêtes gens est l'essence & le lien de la conversation & de la société, sans quoi elles languissent bientôt, & deviennent même insupportables. Quelle est la perfonne sensée qui puisse prendre plaisir à parler ou à écouter sans utilité & sans le moindre plaisir.

Z

e

ft

,

X

rs

re

re

e,

p-

ef

nt

irs

ou

-15

on

rté

en

ins

ent

er-

Quand le cœur ne dit mot, c'est au froid, au chaud, au beau temps, à la pluie qu'on est obligé d'avoir recours pour parler dans une société où l'on a toujours à craindre certaines gens: on y joint la gazette & les nouvelles; mais ce sont des sonds qu'on épuise bientôt; & si l'on ose faire mention de quelqu'autre chose, c'est avec une circonspection qui ne permet pas de prononcer six mots de suire, sans craindre d'avoir dit quelque chose qui va vous attirer quelque désagrément. (Critique du siecle, par M. d'Argens.)

On ne peut gueres attendre autre chose des personnes dont la réception est accompagnée de cet air de dignité qu'on peut appeller hauteur, & de cette politesse froide plus propre à caractériser l'indissérence que l'amitié. (Lettres du Comte de Saint Fargeol.)

La vie n'est qu'un tissu d'ennui. On va

passer ses ennuis les uns chez les autres : c'est, parmi les gens désœuvrés, ce qu'on appelle la société, où l'on cherche à se divertir; mais dans cette société, mon ennui se trouve augmenté detout celui des autres. Il me saut même supporter les moyens qu'ils ont inventés, & qu'ils emploient pour se divertir.

F

r

C

I

li

di

ra

ca

le

dé

qu

Q

&

ge

&

éta

de

au

ou

mo

au

mo

Dans l'état de misere où l'homme est réduit, le plus heureux sans doute, est celui qui, maître de son temps, sait s'occuper utilement, & se fait une joie de cet ennui qui, du milieu du monde où il regne, vient quelquesois percer sa solitude, en le considérant comme la preuve de sa religion & le sondement de son espérance.

La société pour l'ordinaire est une pénible & fâcheuse servitude pour tous ceux qui n'y sont point nés, & qui peuvent se passer des autres; c'est un commerce où les personnes les plus honnêtes & les plus équitables perdent souvent beaucoup plus qu'ils n'y gagnent; ils y mettent beaucoup

n

6

n

ui

es

1-

ff

eft

)C-

cet

il

oli-

ive

ef-

pé-

eux

ent

e où

plus

plus

oup

& retirent pen. On donne souvent de l'amitié toute franche & naturelle pour de la politesse fausse : des complimens & du cérémonial, dont les gens qui ne sont pas capables d'amitié, font toute leur étude. Il ne faut point faire de liaisons particulieres qui obligent à des devoirs que la disposition de la machine, ou d'autres raisons ne nous permettent pas de rendre; car il ne faut point se faire des amis pour les rendre ses ennemis. Rien n'est plus désolant qu'un ennemi autrefois ami, & qui abuse des faveurs qu'on lui a faites. Qu'un chacun examine donc ses forces, & ne se laisse point surprendre au dangereux plaisir de connoître & d'être connu, & ne lie de société qu'autant qu'il est en état & dans la volonté d'en remplir les devoirs; qu'autant qu'il peut être utile aux autres, sans se faire tort à soi-même, ou du moins qu'autant qu'il peut se faire moins de tort qu'il ne rend de services aux autres. (Mallebranche, traité de morale.)

Sociétés & manieres du monde.

cl

qu

pe

m

ho

rai

rie

VO

des

ďu

ent

que

qui

fort

qu'e

qu'o

Allez dans quelque maison du monde que ce soit, vous y voyez des gens de différentes conditions ou de différens états; supposez-y un militaire, un financier, un homme de robe, un ecclésiastique, un habile homme dans les arts, qui n'a que son talent pour toute distinction, un favant qui n'a que sa science; ils ont beau être ensemble; tous réunis qu'ils sont, ils ne se mêlent point; jamais ils ne se confondent; ce sont toujours des étrangers les uns pour les autres, & comme gens de différentes nations, toujours gens mal assortis qui se servent mutuellement de spectacle. Vous y verrez aussi une subordination fotte & gênante, que l'orgueil cavalier, ou le maintien imposant des uns, & la crainte de s'émanciper dans les autres, y conservent entr'eux. L'un interroge hardiment; l'autre avec poids & gravité; l'autre attend, pour parler, qu'on lui parle; celui-ci décide, & ne sait ce qu'il

dit; celui-là a raison, & n'ose le dire; aucun d'entr'eux ne perd ce qu'il est, & y ajuste ses discours & sa contenance. Quelle misere!

e

a

n

u

ls

1-

rs

ns

al

de

r-

lie

s,

s,

ge

é;

lui

'il

On est bien au-dessus de cette puérilité chez M. de.... Il a le secret d'en guérir ceux qui le voyent souvent. Il n'est pas question de rangs ni d'érars chez lui; personne ne se souvient du plus ou du moins d'importance qu'il a; ce sont des hommes entre qui seulement les meilleures raisons l'emportent sur les plus soibles; rien que cela; ou si vous voulez que je yous dife un grand mot, ce sont comme des intelligences d'une égale dignité, sinon d'une force égale, qui ont tout uniment commerce ensemble, des intelligences entre lesquelles il ne s'agit plus des titres que le hasard leur a donnés ici-bas, & qui ne croyent pas que leurs fonctions fortuites doivent plus humilier les uns qu'enorgueillir les autres. Voilà comme on l'entend chez M. de Voilà ce qu'on devient avec lui, par l'impression

1

I

J

P

E

D

V.

II

Le

Et

Vo

N'e Ne

De

Sou

Et 1

N

de

socie

la di

la fri

en do

qu'on reçoit de cette façon de penser raisonnable & philosophe qu'il a, & qui fait que tout le monde est philosophe aussi. Ce n'est pas, d'un autre côté, que, pour entretenir la considération qu'il lui convient d'avoir, étant né ce qu'il est, il ne se conforme aux préjugés vulgaires, & qu'il ne se prête volontiers aux choses que la vanité des hommes estime, comme, par exemple, d'avoir des liaisons d'amitié avec des gens puissans qui ont du crédit & des dignités, & qui composent ce qu'on appelle le grand monde : ce sont là des attentions qu'il ne seroit pas sage de négliger; elles contribuent à vous soutenir dans l'imagination des hommes, & à rendre service aux autres. (Mariyaux, histoire de Marianne.)

Il faut du repos & de l'intervalle à la société & aux plaisirs.

Quand il vous faudroit suir le monde & l'embarras, L'homme qui sait penser, ne se suffit il pas? Dans cet ennui de tout, dans ce dégoût extrême, Ne vous reste t-il point à jouir de vous-même? Pour er

ui

fi.

ur

11-

ne

&

ue

e,

tié

dit

on

des

de

11-

& x,

la

ras,

e?

Pour vivre avec douceur, cher ami, croyez-moi, Le grand att est d'apprendre à bien vivre avec soi Heureux de se trouver, & digne de se plaire. Je ne conseille point une retraite entiere; Partagez votre goût & votre liberté Entre la solitude & la société. Des jours passés ici dans une paix profonde, Vous feront souhaiter le commerce du monde; L'absence, le besoin vous rendront des desirs Il faut un intervalle au repos, aux plaisirs: Leur nombre accable enfin, le sentiment s'épuise, Et l'on doit s'en priver, pour qu'il se reproduise. Vous en êtes l'exemple, & tout votre malheur N'est que la lassitude & l'abus du bonheur. Ne me dites pas que vous n'êtes point maître De ces noirs sentimens : on est ce qu'on veut être. Souverain de son cœur, l'homme fait son état. Et rien, sans son aveu, ne l'éleve ou l'abat.

(Greffet.)

Nous nous applaudissons d'être le peuple de l'Europe le plus sociable; mais les sociétés ne seroient-elles point le gousse où vont se perdre nos talents naturels. De la dissipation, naissent l'inapplication & la frivolité. On néglige les grandes choses, en donnant trop de temps aux petites; en Tome II.

ne s'occupant & ne s'affectant que des intérêts futiles des sociétés, on perd de vue ceux de la patrie. L'amour du plaisir enfante l'intérêt particulier qui ferme le cœur au bien général. Ces assemblées que forment l'oissveté & l'ennui, bien loin de constituer la société, la détruisent; ce sont des especes d'attroupemens aussi contraires au devoir d'un bon citoyen, que ceux que les loix proscrivent, le sont à la tranquillité publique. Soyons moins sociables, & plus affectionnés à la société;

0

C

C

V

p

l' fe

9

d

te

fe

8

po

al

le

qu

prenons pas l'ombre pour le corps, & ne nous glorifions pas de posséder les accessoires, tandis que nous négligeons le capital. Le solitaire qui remplit ses devoirs, est plus sociable que ces amateurs des cercles. Les vrais amis de la société sont les citoyens vertueux; ils en sont les liens; c'est par eux qu'elle subsiste. Ils sont voir que le bon goût n'est pas l'ouvrage des sociétés; peut-être même lui sont-elles tort. Ces sociétés rétrécissent le génie; elles insinuent des opinions triviales, elles

des

de

isir

e le

que

oin

nt;

usi

en,

ont

oins

été;

ps,

les

ons

fes

eurs

iété

les

font

age

elles

nie; elles

asservissent nos idées à celles des autres: en un mot, l'esprit y perd son caractere propre, sa vigueur, son énergie. La retraite, bien différente, lui donne du reffort : l'ame recueillie en soi-même, a le temps d'étudier ses forces, de les essayer, de s'en pénétrer : la solitude, en un mot, conduit naturellement aux réflexions; celles-ci à l'examen & à la réforme du cœur, d'où naissent la vraie politesse, les vertus fociales & l'amour de la patrie. Les peuples les plus fages & les plus éclairés de l'antiquité ne firent jamais gloire d'être fociables : ils avoient des idées plus justes que nous du vrai mérite d'une nation, & du meilleur emploi qu'elle peut faire du temps : l'intérêt seul de la patrie les rassembloit : ils en discourgient ensemble, & ces entretiens échauffoient leur amour pour elle, étouffoient dans leur cœur tout autre intérêt. Rien n'étoit plus simple que les mœurs des Grecs; rien de plus grand que leurs actions : tout cela découloit du

V ij

même principe, l'amour du vrai & de la patrie.

d

ja

P

fc

que

ch

l'a

VC

ci

l'a

m

co

ou

pa ko

Le goût de la vie champêtre s'est plus conservé en Angleterre que dans les autres pays de l'Europe civilisée. On y ressent moins qu'ailleurs la nécessité de se réunir en petites assemblées pour tromper l'ennui; on n'y connoît gueres, comme en France, cet esprit de société qui engendre plus de tracasseries que de plaisir, qui se nourrit de galanterie, aboutit à la débauche, commence par les joies de la table, & finit par les querelles du jeu. Au lieu de ce fimulacre d'union, qui n'est qu'un germe de division, les propriétaires des terres vivent isolés, mais contens, l'ame & le front serein, comme le ciel tempéré où ils respirent un air pur & salubre.

Dans les grandes sociétés on se trouve au sein de l'intrigue, de l'avarice qui veut s'enrichir, de l'envie qui supplante, de la méchanceté qui ne songe qu'à nuir, au sein de tous les vices qui ne manquent jamais 2

S

t

r

e

t

it

e

e

e

ù

e

ıt

a

n

13

dans les grandes sociétés; & l'on doit bien fe donner de garde de jamais fronder, jamais blâmer, jamais changer de ton parmi le choc confus & bruyant de tant de passions discordantes; il faut fortisser son ame.

Pour éviter des malheurs, a dit quelqu'un, il faut fuir les grandes sociétés : ce sont des bois que les loups dévorans recherchent.

- * Il ne suffit pas, pour l'utilité, ni pour l'agrément même de la société, de voir ce qu'on appelle d'honnêtes gens; il faut voir des gens honnêtes,
- * Les gens les plus aimables dans la fociété, sont ceux qui choquent le moins l'amour-propre des autres.

Ceux qui se sont brouillés & raccommodés plusieurs sois, prouvent, par cette conduite, qu'ils ont eu tort de se brouiller ou de se raccommoder.

Si je voulois donner l'idée d'un mérite parfait pour la société, je parlerois d'un komme qui, par une suite nécessaire d'une

8

ľ

CE

0

al

d

d

g

ti

a

ľ

d

1

1

F

grande supériorité sur les autres hommes, ne seroit content de personne, & dont cependant personne ne seroit mécontent. Tel étoit M. de Fontenelle, très-dissiple dans un sens, & très-facile dans un autre; dissicile par lumiere, facile par équité; j'ajoute par réslexion. Les hommes sont sots & méchans, disoit-il quelquesois; mais tels qu'ils sont, j'ai à vivre avec eux, & je me le suis dit de bonne heure.

.* Il faut donc vivre avec les bons pour l'agrément de la vie, avec les méchans par politique, & pour le bien de la paix.

* Pesez bien les agrémens & les désagrémens de la société: si vous êtes d'un bon naturel, vous y mettrez beaucoup du vôtre, & n'en retirerez gueres. Vous donnerez de l'amitié souvent pour des complimens & des cérémonies, car tout le monde n'est pas capable d'amitié. Vous donnez de bon or, de bon argent, & le monde ne vous donne que de la fausse monnoie. Où trouve-t-on à se faire une société de personnes qui aient le cœur bon

ont

ent.

ile

re;

té;

inc

is;

x,

ur

ar

In

lu

1-

1.

le

15

le

e

e

& l'esprit bien fait, avec qui l'amitié & l'estime nous lie : il n'y a cependant que cette société qui puisse être agréable, & où l'on puisse ressentir les uns pour les autres cette sympathie, sentiment précieux de l'ame. On ne voudroit vivre qu'avec des personnes qui fussent en même-temps gens d'esprit & bonnes gens; mais où les trouver? La plupart des hommes sont peu aimables ou peu estimables, & souvent l'un & l'autre à la fois. Ils ne se voient que pour le jeu, un repas à propos de rien, des visites de même, fort éloignées & de pure cérémonie, où tout est intérêt perfonnel, affectation & compliment. Je n'appellerois pas cela la société, ou bien c'est celle où les bons cœurs n'ont qu'à perdre: cependant, voilà le monde.

* Les gens du monde qui ne s'amusent que de frivolités & de leurs prétendus plaisirs, s'ennuient avec ceux qui s'occupent & qui vivent plus retirés: ils estiment peu ceux-ci, & les regardent à-peu-près comme des ours qui ne sont pas faits pour la so-

V iv

de

col

ga

qu

rai

fro

ve

tro

fol

C

de

à

ra

no

ét

àl

li

m

fa

ciété; & ils ne cessent de répéter qu'on ne sauroit vivre comme cela; que l'homme est fait pour la société. Mais je ne sais s'ils savent bien ce qu'ils disent, s'ils ont des idées bien claires de ce qu'ils appellent la société. Il n'y a de société d'institution primitive & naturelle, que pour s'entr'aider dans ses travaux : c'est-là la véritable société de la nature, & je ne sais qui de ceux qui la connoissent bien, ressemblent plus aux animaux qu'on vient de nommer, ou de ceux qui se croient fort sociables, quand ils ne s'occupent qu'à promener leur inutilité & leur ennui les uns chez les autres.

Sur la société des hommes & des femmes.

Quel agrément ne répandroit pas, dans la société, le commerce des deux sexes, si l'un, plein de cette modestie & de cette pudeur qui lui sont naturelles, se respectant toujours lui-même, y faisoit régner la décence & les mœurs! L'autre apprenoit à quitter sa fierté naturelle, pour

devenir doux, attentif, complaisant: ce commerce heureux seroit une source d'égards & de politesse, où l'on ne trouveroit que des plaisirs dignes de toute personne raisonnable.

le

ls

e

SOLITUDE.

La solitude est l'écueil des savans, l'effroi de l'ignorance & l'asyle de l'homme vertueux; cependant elle rend quelquesois trop difficile ou trop peu délicat.

Moliere dit d'excellentes choses sur la solitude dans sa comédie du Misantrope. C'est une étude, un modele de sagesse, de bon sens & de raison; car, pour plaire à une personne de rang qu'il vouloit caractériser, il en fait de son Misantrope, non l'ennemi du genre humain, qui eût été horrible, mais un modele de vertu.

Il est à propos de se livrer quelquesois à la solitude; elle calme l'esprit, elle assure l'innocence, elle appaise les passions tu-multueuses que le désordre du monde a fait naître. C'est l'insirmerie des ames,

disoit un homme d'esprit. (D. J. Encyclopédie.)

FABLE.

LE SOLITAIRE ET L'IMPORTUN.

Un philosophe, au retour du printemps, Se promenant seul dans les champs, S'entretenoit avec lui-même: Il prenoit un plaisir extrême A méditer sur les objets divers Qu'offroit à ses yeux la nature, Simple en ces lieux, & belle sans parure. Vallons, côteaux, feuillages verds, Occupoient son esprit. Un quidam d'aventure, Homme fort désœuvré, crut que, semblable à lui, Ce solitaire étoit rongé d'ennui. Je viens vous tenir compagnie, Dit-il, en l'abordant. C'est une triste vie Que d'être seul. Ces champêtres objets, Les prés, les arbres sont muets. Oui, pour vous, répondit le sage; Mais pour moi ces objets ont chacun leur langage: Soyez détrompé sur ce point; Vous me forcez à vous le dire: Si je suis seul ici, beau sire,

C'est depuis que vous m'avez joint.

(Par AI. Richer.)

1

1

clos

lui,

ge:

Feu M. le Dauphin, pere du Roi, sur, dit-on, tellement frappé de l'ingénieuse morale que cette sable renserme, qu'il la sit écrire & placer à Versailles dans son appartement.

La solitude a mille appas, Quand, chez elle, la vie, exempte d'embarras, Trouve, pour chaque jour, sa ressource assurée. Solitude, pourquoi ne te cherche-t-on pas, Au lieu d'aller courant de contrée en contrée?

O si les dieux m'avoient donné Le peu qui m'eût sussi pour n'être qu'à moi-même, Dépendant de moi seul, & de celle que j'aime, Je ne changerois pas cet état sortuné

Pour les brillans d'un diadême!

Je ne vous aurois point quitté,

Rivage qui m'avez vu naître.

Peu curieux de me faire connoître,

Une aimable société, Où sans ambition, sans folle vanité, Chacun n'est que ce qu'il doit être, Eût fait toute ma joie & ma félicité.



Heureuse & précieuse solitude, retraites sombres & écartées, où seule on peut

1

d

f

la

C

fe

pı

fe

n'

fe

s'a

de

be

940

qui

ma

obj

fou

goûter le repos & la paix, qu'avec plaisir je vous revois! Hélas! le ciel me permettoit de vivre indépendant, & de n'avoir que ma volonté pour regle, je ne changerois pas cette ombre délicieuse contreles champs Élisées, séjour des héros & des demi-dieux. Ces biens périssables ne sont, à dire vrai, que la source de tous maux. Ce qu'on nomme abondance est réellement pauvreté: nous sommes leurs esclaves bien plus que leurs maîtres : ce ne sont point de vraies richesses, mais des liens qui forment notre servitude. Que servent, dans la plus brillante jeunesse, ces graces de la beauté, la réputation d'honneur? Que sert à une mortelle l'extraction divine? Que servent de vertes & riantes campagnes, de fertiles côteaux, d'abondans pâturages & des troupeaux nombreux, tous dons du ciel où présens de la terre, si le cœur, au milieu de tant de biens, n'est pas satisfait? Bien plus heureuse, une bergere que couvre une étoffe commune, mais propre : riche d'elle-même, parée des

seuls dons de la nature dans une pauvreté qui n'a rien de trop dur, elle ne connoît point les horreurs de la misere, elle ignore. le poids des richesses; tout ce qu'elle a, elle le possede, sans avoir été tourmentée du desir de l'acquérir : elle est pauvre, mais elle est contente. Les dons de la nature sans apprêt, sont sa seule nourriture; le lait, le miel des abeilles dont elle se nourrit, conservent sa blancheur, & entretiennent ses graces naturelles : cette fontaine d'eau pure dont elle boit, est le seul bain & le seul miroir qu'elle connoisse : le monde n'a point de droit sur elle. En vain le ciel se couvriroit de nuages épais; en vain il s'armeroit de grêles; sa pauvreté l'exempte de toute frayeur. Elle est pauvre, cette bergere, mais elle est contente. (C'est ainsi que parle la bergere Amarillis dans la cinquieme scène de l'acte second du Pastor sido.)

On est heureux par-tout, quand on sait maîtriser ses passions, & leur donner un objet estimable. Un cœur pur devient la source de la félicité, & porte en lui le

germe de tous les plaisirs; ce germe se développe dans tous les lieux, dans tous les climats, mais il femble se multiplier dans la solitude. Ce séjour est sans doute celui de l'innocence; la vertu y est moins agitée que dans le tourbillon du monde. Les orages de la cour & de la ville ne viennent point la troubler; elle jouit d'elle-même à la campagne, & n'a rien à y craindre. Là tout favorise son bonheur & le perpétue; elle est toujours avec la nature & fon auteur; elle s'entretient avec les objets qui l'environnent; si elle éleve ses regards vers les cieux, elle est frappée de leur beauté; elle en contemple la splendeur & la magnificence : ces cieux ne vieillissent point pour elle, & lui paroissent toujours nouveaux; elle admire sans cesse l'éclat de ces globes lumineux, de ces astres brillans qui éclairent jour & nuit l'univers : si elle laisse tomber les yeux sur la terre, la vue d'une simple fleur que les premiers rayons du soleil ont fait éclore, l'éleve à Dieu. Une onde fugitive qui serpente dans la

25

15

ii

e

25

ıt

e

e.

R

ts

Is

Ir

K

it

rs

IS

1.

a

plaine, & va se perdre, pour jamais, dans le sein des mers, devient, pour elle, l'image des songes de la vie : les remords dévorans, les lâches trahisons, les fausses amitiés, les noires ingratitudes, & tous les autres crimes, sont inconnus dans les hameaux. Les tempêtes de l'ambition ne s'y sont point sentir, & les revers de la fortune n'y exercent point leur empire.

C'est une chose étonnante, disoit Pline le jeune à Minutius Fundanus, de voir comme le temps se passe à Rome. Prenez chaque journée à part, il n'y en a point qui ne soit remplie : rassemblez-les toutes, vous êtes surpris de les trouver si vuides. Demandez à quelqu'un qu'avez-vous sait aujourd'hui? J'ai assisté, vous dira-t-il, à la cérémonie de la robe virile qu'un tel a donné à son sils : j'ai été prié à des siançailles ou à des nôces : l'on m'a demandé pour la signature d'un testament : celui-ci m'a prié d'assister à la plaidoierie de sa cause : celui-là m'a fait appeller à une consultation : chacune de ces choses, quand

1

F

r

f

n

9

fa

V

f

à

tu

lei

Q

de

fec

fes

vai

pai

ell

on l'a faite, a paru nécessaire : toutes paroissent inutiles, & bien davantage, quand on les repasse dans une agréable solitude; alors vous ne pouvez vous empêcher de vous dire : à quelles bagatelles ai-je perdu mon temps? C'est ce que je répete sans cesse dans ma terre de Laurentin, soit que je lise, soit que j'écrive, soit qu'à mes études je mêle les exercices du corps dont la bonne disposition influe tant sur les opérations de l'esprit. Je n'entends, je ne dis rien que je me repente d'avoir entendu & d'avoir dit. Personne, devant moi, ne parle mal de qui que ce soit. Je ne trouve à redire à personne, sinon à moi-même, quand ce que je compose n'est pas à mon gré. Sans desir, sans crainte, à couvert des bruits fâcheux, rien ne m'inquiete. Je ne m'entretiens qu'avec moi, avec mes livres & mon jardin. O l'innocente vie! Que cette oisiveté est aimable! qu'elle est honnête! qu'elle est préférable même aux plus illustres emplois! Mer, rivage, forêts dont je fais mon vrai cabinet, que vous m'inspirez de nobles, d'heureuses pensées! Voulez-vous m'en croire, mon cher Fundanus? Fuyez les embarras de la ville. Rompez, rompez au plutôt cet enchaînement de soins frivoles qui vous y attachent. Adonnez-vous à l'étude & au repos, & songez que ce qu'a dit spirituellement & si plaisamment notre ami Attilius, n'est que trop vrai. Il vaut infiniment mieux ne rien faire, que de saire des riens. Adieu.

Si hortum cum bibliotheca habes, a dit Cicéron, nihil deerit. Si vous avez un jardin & une bibliothèque, vous n'avez plus rien à desirer.

La plupart des gens craignent la solitude; elle altere leur santé, mais elle ne leur devient dangereuse que par l'oissveté. Qui sait s'occuper, sait se faire toujours des plaisirs nouveaux. Sans approfondir les secrets de la nature, le simple examen de ses merveilles n'est-il pas suffisant pour varier & renouveller sans cesse des occupations toujours agréables? La vie suffitelle pour acquérir une connoissance légere,

1

t

p

1

a

d

h

0

1

f

p

p

fr

&

C

al

fu

V

le T

P

m

111

mais intéressante de l'univers, de ce qui nous environne, de notre propre existence? Le plaisir d'être, ce plaisir oublié, ignoré même de tant d'aveugles humains, cette pensée si douce, ce bonheur si pur, je suis, je vis, j'existe, pourroit seul rendre heureux, si l'on s'en souvenoit, si l'on en jouissoit, si l'on en connoissoit le prix. Il faut économiser les ressources de notre ame & les biensaits de la nature, renoncer aux sentimens tumultueux, destructeurs, imperceptibles de notre être, si l'on veut connoître les plaisirs innocens & durables.

Dans les villes riches l'excès du plaisir & du luxe sont les seules routes qu'on connoisse pour arriver à la félicité. Que ces gens sont éloignés de leur but! Leur vie est une suite presque continuelle d'inquiétudes. L'envie de se distinguer & la jalousie, compagnes inséparables de la vanité, achevent de les rendre malheureux. Loin que, dans la solitude, nous manquions du nécessaire, nous y avons même le superflu, & il ne tient qu'à nous d'être

é

e

It

2

X

11

11

le

11

1-

13

1-

X.

1-

10

re

heureux, si nous savions renoncer à l'orgueil qui nous dévore, pour nous accoutumer à la précieuse médiocrité qui seule procure un bonheur pur & tranquille. Que les plaisirs de notre solitude sont solides, au prix de ceux dont les grands jouissent dans le tumulte! O heureuses campagnes! hôtesses de la joie innocente & véritable, on ignore ici la débauche, les querelles, les modes, le luxe, l'envie; la providence fournit à nos besoins, & ses présens surpassent nos vœux & nos mérites. Avec un petit fonds amassé par nos travaux & notre frugalité, nous pouvons vivre à notre aise & en repos: une maison propre, agréable, commode, éloignée de tous voisins, & assez grande pour loger encore quelque survenant, nous suffit. Les oiseaux qui voltigent de bosquet en bosquet, célebrent leur auteur par leur langage harmonieux. Tout retentit ici des louanges du Tout-Puissant. Autant que la compagnie de nos moutons & de nos bœufs est préférable à une fociété d'hommes que la figure humaine distingue seule des brutes, autant notre solitude l'emporte sur le séjour des villes. L'ambition, le plaisir nous solliciteroient en vain d'abandonner nos campagnes paisibles; nous sommes persuadés que les richesses ni le luxe ne peuvent procurer la satisfaction & le contentement.

STANCES

Sur la solitude.

Loin du fracas de la ville,
Heureux qui passe son temps!
Tout me plait dans cet asyle;
Tous mes vœux y sont contens:
Le repos qui m'accompagne
Y fait ma félicité.
On ne peut qu'à la campagne
Jouir de sa liberté.

J'aime à côtoyer la rive
D'un riant & clair ruisseau;
De son onde sugitive
Je contemple le tableau:
C'est l'image de la vie;
Ainsi s'écoulent nos jours:
Mais qu'ils sont dignes d'envie,
Quand rien n'en trouble le cours!

Ces ondes, cette verdure,
L'azur éclatant des cieux,
Tout ici dans la nature,
Charme mon cœur & mes yeux.
Est-ce au sein de la mollesse
Qu'on goûte les vrais plaisirs?
Non, elle irrîte sans cesse,
Sans contenter nos desirs.

Tel qu'échappé de sa cage, L'oiseau soudain send les airs, Et libre au premier boccage, Forme les plus doux concerts: Ainsi, maître de moi-même, Je sens avec transport, Et sais mon bonheur suprême, D'être arbitre de mon sort.

Le matin, dès que l'aurore Annonce le dict du jour, Ainsi que Zéphire à Flore, Je fais constamment la cour. Sitôt qu'au sein d'Amphitrite S'est couché le blond Phébus, Je me renserme au plus vîte Dans le remple de Bacchus.

Travaillés de la manie De rendre leurs noms fameux, Que d'hommes passent leur vie Sans jamais vivre pour eux!

P

9

11

b

d

6

à

fo

6

év

rei

ma for

COI

VO

toi de

là,

ďa

noi l'av

COL

D'une vaine renommée Le sage n'est point épris; Il sait qu'un peu de sumée S'achete trop à ce prix.

Rien ne trouble ici les charmes
Du bonheur que je ressens;
On se livre sans allarme
A des plaisirs innocens;
C'est trop peu qu'on les varie
Pour amuser son loisir;
Il saut qu'ensemble on marie
La sagesse & le plaisir.

Des Songes.

Comme il ne faut pas trop s'arrêter aux songes, il ne faut pas aussi les mépriser tout-à-fait, sur-tout lorsqu'ils ont grand rapport à l'état présent des affaires; car le mépris que l'on en fait, est cause que l'on néglige d'apporter remede aux maux dont ils sont souvent les avant-coureurs. Il y a un milieu raisonnable entre la superstition & l'incrédulité. La reine Marguerite sait une réslexion qui est de grand

poids. Quelques-uns, dit-elle, tiennent qu'aux esprits où il reluit quelqu'excellence non commune, Dieu leur donne, par de bons génies, quelques avertissemens secrets des accidens qui leur sont préparés ou en bien, ou en mal, comme à ma mere, qui, à la nuit d'avant la misérable course songea qu'elle voyoit le feu roi mon pere blessé à l'œil, comme il arriva; & étant éveillée, le supplia plusieurs fois de ne point courir ce jour-là.... Etant dangereusement malade à Metz, & ayant autour de son lit le roi Charles mon frere, ma sœur & mon frere de Lorraine, & force dames & princesses, elle s'écria, comme si elle eût vu la bataille de Jarnac: voyez comme ils fuient : mon fils a la victoire. Voyez-vous dans cette haie le prince de Condé mort? Tous ceux qui étoientlà, croyoient qu'elle révoit; mais la nuit d'après, M. de Losses lui en apportant la nouvelle: je le savois bien, dit-elle; ne l'avois-je pas vu devant hier? Alors on reconnut que ce n'étoit point rêverie de la

IX

er

nd

ar

ne

ux

rs.

lu-

arnd fievre. Et pour moi, j'avouerai n'avoir jamais été proche de quelques signalés accidens, ou sinistres ou heureux, que je n'en aie eu quelqu'avertissement ou en songe, ou autrement, & puis bien dire ce vers:

De mon bien ou mon mal, mon esprit m'est oracle.

(Amelot de la Houssaie, liv. 1 de ses mémoires.)

Deux ou trois mois avant la mort d'Henri IV, la reine sa femme étant au lit avec lui, vit, en fonge, un homme qui le tuoit à coup de couteau. La nouvelle de sa mort courut à l'Ille en Flandres, à Anvers, à Bois-le-Duc, à Mastricht, dix jours avant qu'elle arrivât. La veille de sa mort, assistant au sacre de la reine, une demoiselle nommée Jeanne Arnauld, le voyant, dit à ses sœurs : voilà un homme mort qui ressemble aux rois qui sont enterrés ici. Le jour qu'il fut tué, plusieurs billets furent jettés dans sa chambre, lesquels l'avertissoient tous de son malheur: mais il négligea tout cela comme César, & périt de même,

Homere

1

C

q

di

af

le

nt

vi

les

VO

la

pa

qu

An

que

en f

de

fen

& fubi

mer

ir

C-

je

en

ce

le.

.)

rt

u

ni

le

à

ix

fa

ne

le

ne

1-

rs

f-

r:

Γ,

re

Homere dit qu'il faut se moquer des songes que sont les gens du commun, à cause de la soiblesse de leur cerveau; mais qu'il faut, au contraire, faire grand cas de ceux des personnes qui manient les affaires publiques, parce qu'ils naissent de leur expérience & de la réslexion continuelle qu'ils sont sur les événemens de la vie civile. (Liv. 2 de l'Iliade.)

Tant de grands personnages ont regardé les songes comme des avis certains des volontés du ciel & des pressentimens de la rigueur du sort, qu'il est difficile de n'y pas saire quelquesois attention.

Ne venons-nous pas d'éprouver encore que la mere du jeune capitaine Asgill, Anglois, avant son départ pour l'Amérique, où il avoit demandé à servir, le vit ensonge, combattant & prisonnier, chargé de chaînes & couvert de sang, se le représentant accablé des plus grands malheurs; & ensin l'ayant vu mort, elle se réveille subitement, se leve en chemise, se promene dans sa chambre, suffoquée de san-

Tome II.

plots; & baignée de sueur, elle court à la chambre de son fils, le conjure de ne point partir. Il traite ce songe de rêve ordinaire, qui ne méritoit pas d'y penser. Mais on sait qu'il sur prisonnier en Amérique, & qu'il pensa subir, par représailles, à la place de Lippencot, le supplice que ce dernier méritoit. (Bibliotheque des romans, 1783. Asgill, ou les désordres des guerres civiles, histoire véritable.)

é

P

n

11

à

l'a

pu

qu

ma

vu

pre

me

des

épro

bler

met

& p

la p

paru

le pr

lui av

S'il étoit permis, après de grands exemples, de parler de ce qui nous est arrivé en particulier, j'en citerois deux qui sont aussi extraordinaires. Etant peu sujet aux songes, & me trouvant un jour, il y a quelques années, à Paris, auprès d'un jeune homme de condition très-estimable par lui-même, qui desiroit de se promener à cheval le lendemain, je rêvai, la nuit, qu'ayant exécuté son projet, il étoit tombé de cheval, & s'étoit blessé. Cet accident étoit une grande assistant pour moi, par rapport à lui & au pere respectable auquel il appartenoit. Je lui sis part, le matin, de

a

ıţ

2,

n

8

la

T.

S,

res

n-

vé

ont

ux

y a

un

ble

ner

iit,

nbé

ent

par

uel

ce songe qui m'affectoit beaucoup, & je fis tous mes efforts pour le détourner d'exécuter sa promenade ce jour-là. Ma raison étoit que j'étois surpris moi-même de l'impression que me faisoit ce songe, n'étant nullement sujet à me frapper de ces idées. Il traita de même celle-ci de rêve, monta à cheval, s'éloigna, tomba & se blessa. Je l'avois suivi des yeux autant que j'avois pu; mais je l'avois perdu de vue, & quand je rentrai, je le trouvai entre les mains du fecond chirurgien qu'il avoit vu, qui rendit le mal plus férieux que le premier & qu'il ne paroissoit effectivement, qui lui fit souffrir en conséquence des pratiques équivoques de l'art, lui fiz éprouver jusqu'à des remedes vraisemblablement inutiles, par l'importance qu'il mettoit au mal fous de plus grandes peines, & pour n'être pas réfractaire aux loix de la prévention. Il guérit enfin sans avoir paru avoir plus de mal que lui avoit dit le premier chirurgien de bonne-foi qui lui avoit mis l'appareil le plus simple.

Xij

J'étois payé pour ajouter foi à ce fonge: après ce que j'avois vu dans ma jeunesse. Nous étions plusieurs enfans dans la maison de mon pere à la campagne : il y avoit un gros chien que nous aimions beaucoup. Un jour ma sœur, qui étoit presqu'aussi jeune que moi, accourut, dès le matin, sortant de son lit toute émue, cherchant le chien favori, en nous disant, d'un air troublé, qu'elle avoit songé qu'il avoit été blessé d'un coup de couteau, & qu'il étoit revenu mourir sur le fumier. On va à la basse-cour le chercher : on le trouve blessé, expirant sur le fumier : on apprit qu'un domestique avoit ouvert la porte dès le matin; qu'il étoit sorti, & avoit été prendre un morceau de viande chez le boucher, qui l'avoit atteint d'un coup de couteau dans le flanc. Etant né peu crédule, j'aurois eu de la peine à croire ce fait, si je n'en avois été témoin.

I

t

9

d

fo

de

m

bo

me

ma

int

C'est donc quelque chose de très-singulier que ces songes. Il saut donc qu'il y ait des pressentimens qui surprennent essecde la nature; mais il paroît qu'on est d'accord sur cela depuis deux mille ans.

e.

e.

ioit

p.

Mi

n,

nt

ir

té

oit

la

ſé,

un

le

lre

er,

au

u-

je

ru-

ec-

SORCIERS ET MAGICIENS.

Sous le regne de Charles IX, l'impunité avoit multiplié cette vermine jusqu'au nombre de trente mille personnes. Au reste, il ne faut pas croire que les sorciers aient tout le pouvoir de nuire & de faire mourir, que quelques-uns leur attribuent. Henri III ne laissoit pas de vivre, nonobstant toutes les images de cire que l'on piquoit à l'endroit du cœur durant les messes de quarante-heures, que les ligueurs saisoient dire dans les paroisses de Paris.

(Journal du regne d'Henri III, 1589.)

Ce laboureur qui, par envie, fut accusé, devant le sénat romain, d'être magicien, montra ses bras nerveux & ses bœuss en bon état : voilà, dit-il, ma magie & tous mes sortileges, & sur renvoyé absous. La maréchale d'Ancre, accusée d'être sorciere, interrogée de quels sortileges elle se ser-

X iij

voit pour gouverner l'esprit de la reine, répondit : je n'en ai pas d'autres que le pouvoir d'une ame forte sur un esprit soible.

Sot, FAT, IMPERTINENT.

Par un sot, on croit l'avoir déjà dit, on n'entend pas celui à qui il échappe une sotrise; mais celui qui, l'ayant fait, ne la sent pas, & par conséquent ne se met pas en devoir de la réparer.

t

d

e

ri

ď

116

pa

lu

qu

&

&

pê

&

éga

il c

mi

Ces épithetes, prises dans un sens aggravant, n'indiquent pas seulement un défaut, mais porte avec soi l'idée d'un vice de caractere & d'éducation. La seconde épithete attaque plus l'esprit, & les deux autres les manieres. C'est en vain qu'on fait des leçons à un sot; la nature lui a resusé les moyens d'en prositer. Les discours les plus raisonnables sont perdus auprès d'un fat; mais le temps & l'âge lui montrent quelquesois l'extravagance de la faruité. Ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'on peut venir à bout de corriger un impertinent.

Le sor est celui qui n'a pas même ce qu'il faut d'esprit pour être un fat. Un fat est celui que les sots croient un homme d'esprit. L'impertinent est une espèce de fat enté sur la grossièreté.

le

e.

n

e

a

-

e

X

i

a

e

1

Un sot ne se tire jamais du ridicule; c'est son caractere: un impertinent s'y jette tête baissée, sans aucune pudeur: un fat donne aux autres des ridicules qu'il mérite encore davantage.

Le sot, au lieu de se borner à n'être rien, veut être quelque chose; au lieu d'écouter, il veut parler, & pour lors il ne sait & ne dit que des bêtises. Un fat parle beaucoup, & d'un certain ton qui lui est particulier; il ne sait rien de ce qu'il importe de savoir dans la vie, s'écoute & s'admire: il ajoute à la sottise la vanité & le dédain. L'impertinent est un fat qui pêche en même-temps contre la politesse & la bienséance: ses propos sont sans égard, sans considération & sans respect: il consond l'honnête liberté avec une samiliarité excessive: il parle & agit avec

une familiarité insolente. C'est un fat ou un sot outré sans délicatesse. Le sot ennuie, le fat révolte, l'impertinent rebute, aigrit & irrite. (Encyclopédie.)

Addisson, Labruyere, Théophraste & Séneque ont donné d'excellents coups de crayon sur chacun de ces trois défauts.

SPECTACLES.

1

P

1

d

ch

de

Ira

en

que

ou

le g

qui

un

de C

il y

MM. de St. Foix (1) & Gresset, &c. (2) ont écrit contre les spectacles du théatre. MM. d'Alembert & de Marmontel ont écrit en leur faveur, en réponse à une lettre de M. Rousseau, de Genève, qui étoit contre aussi. Ceux qui leur sont favorables, disent qu'il faut convenir de la vérité de ce mot que s'est attribué la comédie italienne, castigat ridendo mores, & qu'en esset les pièces qu'on joue aujourd'hui, sont des plus châtiées. Leurs adversaires prétendent qu'ils conviendront aussi que rien ne l'est moins que les acteurs &

⁽¹⁾ Sur les arts agréables comme la comédie.

⁽²⁾ Lettre contre les spectacles du théatre.

actrices qui les représentent, & qu'ils se sont tus sur les desirs & les passions qu'excitent parmi toute la jeunesse, des acteurs & des actrices qui souvent, à toutes les graces de la figure, joignent toute la galanterie de l'ajustement, du luxe & de la parure, & toutes les expressions de l'amour; que c'est où beaucoup de semmes prennent l'esprit de la coquetterie & des modes, & deviennent si fausses & si dépensieres.

c.

11

18

ui

0-

la

la

es,

11-

er-

ulli

8

die.

Voltaire parle de l'opéra avec une ame chagrine. On a trouvé le moyen, dit-il, de faire de l'opéra un monstre qui révolte. Ira voir qui voudra de mauvaises tragédies en musique, où les scènes ne sont faites que pour amener très-mal à propos deux ou trois chansons ridicules qui sont valoir le gosier d'une actrice; se pâmera de plaisir qui voudra, ou qui pourra, en voyant un châtré fredonner le rôle de César & de Caton, & se promener d'un air gauche sur des planches: pour moi, ajoute-t-il, il y a long-temps que j'ai renoncé à ces

pauvretés qui font aujourd'hui la gloire de l'Italie, & que des souverains payent si chèrement. (Voltaire, optimisme.)

I'

le

Ь

pe lai

fon

doi

une

du d

Serve

, 5.

par

fans

je l'a

* Il faut des spectacles pour amuser le loisir des riches, pour occuper leur désœuvrement. Le spectacle de la nature, le plus beau de tous, n'est rien pour eux. Ils en sont trop éloignés; ils n'aiment que l'art qui la contrefait, & qui n'en approche pas. Avez-vous jamais considéré, par une belle nuit, le ciel tout éclatant d'étoiles? Avez-vous vu l'aurore, le soleil à son lever, dans un beau jour d'été? Quel plus beau spectacle! N'a t-il pas élevé votre cœur, vos penfées, jusqu'à son auteur? Non, vous vous en êtes trop éloigné; vous l'avez oublié; vous n'y penfez plus. Ames dépravées, vous trouvez l'opéra plus beau que la nature : allez-y donc; il est fait pour occuper, le vice sur-tout. Vous y trouverez encore des fentimens qui vous sappelleront à la vertu; mais fouvenez-vous que les spectacles n'ont pas été faits pour l'homme fage & vertueux.

the brules so S T Y L' E. font ho's

Ce qu'il faut rechercher ou éviter dans le style.

- 1. Clarté du discours. Le discours est l'image de la pensée. Ceux-là parlent clairement, qui parlent simplement, dans l'ordre le plus naturel, en peu de mots, les plus propres au sujet, qui expriment beaucoup en peu de paroles, excepté aux personnes simples à qui il ne faut rien laisser à deviner.
- 2. Les petites choses, & celles qui ne sont pas de l'essence d'un discours, ne doivent être dites qu'en passant.

1

5

Z

u

it

Y

115

115

uf

- 3. Phrases embarrassées. Il faut couper une phrase, lorsque la fin est trop éloignée du commencement.
- 4. En retranchant les paroles qui ne servent de rien, le discours est court & net.
- par la nécessité d'éviter les équivoques; sans cela, ils abregent le discours. Exemple: je l'ai apperçu sortant de l'église. On ne

X vj

fait si c'est moi qui sortoit, ou celui dont je parle. Pour l'éviter, il faut dire : je l'ai apperçu lorsque je sortois, ou lorsqu'il sortoit de l'église, &c.

6. Un style tendre, recherché, semé de brillans & d'antitheses, n'éblouit que les sots. Tâchez d'être simple, naturel, précis; ayez une maniere à vous; sur-tout soyez clair. Tout auteur qu'on est obligé de lire deux sois pour l'entendre, écrit mal.

7. Le style naturel & simple, dit Pascal, nous enchante avec raison; car on s'attendoit de trouver un auteur, & on trouve un homme. L'expression même la plus brillante perd de son mérite, dès que la recherche s'y laisse appercevoir: cette recherche nous fait sentir que l'auteur s'est occupé de lui, & a voulu nous en occuper, & dès-lors il a d'autant moins de droit à notre suffrage. L'assectation du style nuit d'ailleurs à l'expression du sentiment, & par conséquent à la verité.

h

lo

do

fi

de

po

On dit toujours bien ce qu'on dit, Quand le cœur fait parler l'esprit,

- 8. De la propriété des termes naissent la précision, l'élégance & l'énergie.
- 9. La premiere loi du style est d'être à l'unisson du sujet : rien n'inspire plus du dégoût que des idées communes exprimées avec recherche.
- 10. Dialogues. Le style n'en peut être trop familier, sans être lâche. Nous proposons pour d'excellens modeles de dialogues, ceux de Lucien, de M. de Fontenelle, de M. de Fenelon, de M. Rémond de Saint-Marc & de M. de Voltaire.

e

15

la

6-

ft

u-

le

le

t,

les louanges, en général, ne doivent point être longues. Celui à qui on dédie un ouvrage a plus de plaisir de se voir loué par trois ou quatre pensées sines, nobles & heureusement exprimées, que de lire un long & froid panégyrique. Il y a un arr à donner des louanges détournées, comme si on n'y pensoit pas. Horace a le mérite de réunir la sinesse & le sentiment. Il seme ses ouvrages des traits les plus slatteurs pour ceux à qui il les adresse: toutes ses

lonanges sont pleines de délicatesse, & conservent en même-temps un air de naturel & de simplicité, d'où résulte le vrai mérite des louanges qui ne sont flatteuses que lorsqu'elles paroissent sinceres: celles qu'Horace donne, respire toujours un air de vérité bien plus précieux que la finesse dont on se pare souvent malà-propos: il ne se sert de celle-ci, dans ses louanges, que pour y assaisonner le respect & la reconnoissance; sentimens froids, à qui il fait donner un ton piquant, fans qu'il cesse d'être affectueux. Telles sont les louanges qu'il donne à Auguste : tantôt il le loue comme le protecteur des arts, tantôt comme le défenseur des loix, le fléau des vices, l'ami des vertus. Quelque flatteur que soit le pinceau, il conferve au portrait un air de fidélité & de ressemblance : quand il loue ses amis, c'est avec chaleur & modestie tout ensemble : il loue alors comme l'amitié fait louer. Quand il loue Mécène son ami, mais un ami protecteur & respectable, il exprime le

respect & la reconnoissance, mais il leur fait parler le langage de l'inclination.

Mécène, au retour d'Auguste en Italie, donna à Horace une petite métairie auprès de Rome. Horace sit une ode pour le remercier: en voici deux strophes: dans l'une il fait une peinture indirecte du présent que lui a fait Mécène, & l'accompagne d'une réslexion philosophique, qui prouve que ce présent lui sussit a lui doit sussire; l'autre contient une louange détournée de la générosité de Mécène, à qui le poète ne suppose d'autres bornes que les desire de ceux qu'il oblige.

Un clair ruisseau, de petits bois, Une fraîche & tendre prairie, Me font un trésor que les rois Ne pourroient voir qu'avec envie.

Je préfere l'obscurité

Qui suit la médiocrité,

A l'éclat qui suit la puissance.

Le riche est, au sein des plaisirs,

Moins heureux par la jouissance,

Que malheureux par les desirs.

Je n'ai point ces riches habits

Qu'avec orgueil Plutus étale: Ni vins rares, ni mets exquis Ne couvrent ma table frugale.

Mais dans ma douce pauvreté, De la dure nécessité J'ignore l'affligeante peine: Je jouis d'un destin heureux. Et n'ai-je pas toujours Mécène, Si je voulois former des vœux?

1

h

p

l'i

co

to

qu

na

qu

foi

éta

fon



Voilà comme Horace louoit.

Voyez encore dans Despreaux l'éloge du roi : l'artifice qu'il emploie pour prodiguer un encens détourné, est fort ingénieux.

Grand roi, cesse de vaincre, où je cesse d'écrire, &c. Mais ses louanges sont sérieuses. Boileau par-tout prêche la raison. Horace la fait parler, la fait voir. Le François montre de la juste se, de la solidité; l'autre les cache & ne laisse voir que l'agrément: Horace, dans les ouvrages du même genre est en même-temps sublime & familier, noble & simple, lumineux, clair &

concis: sa philosophie est douce, enjouée, animée; sa raison est aimable & son goûr sin. Le François est un philosophe qui versisse; le Latin est un poëte qui philosophe.

.* Le grand Rousseau n'avoit pas le talent des louanges au même degré que Boileau même, mais il avoit celui de choisir heureusement ses expressions. Chaque mot est à sa place, & celui qu'il emploie est presque toujours ce qu'il falloit.

12. Nous dirons enfin que ce n'est pas assez de mettre de la raison & de l'esprit dans un ouvrage; il faut les bien vlacer l'un & l'autre, que les transitions soient comme imperceptibles, que l'oreille soit toujours chatouillée, que la narration soit coulante, que les termes soient propres, que le sumple soit noble, que le beau soit naturel, que le solide soit clair & précis, que le brillant soit juste, que le badin ne soit pas bousson.

La raison plus solide se fait un plan, établit un raisonnement, le suit, l'approfondit. L'esprit plus vis & plus remuant

2

1

d

16

d

fa

fe

pa

éc:

qu

par

un

tur An

sty1

par

ou t

E

veut se mêler de tour, parler souvent quand il devroit se taire, & plus souvent encore se taire quand il devroit parler. Si l'amitié est sœur de l'amour, pourquoi la raison ne seroit-elle pas sœur de l'esprit? Cependant ils n'en sont pas plus unis, & peu d'écrivains ont la bonté de les raccommoder.

Personne n'a mieux défini la raison & l'esprit que M. Rousseau.

Qu'est-ce qu'esprit? Raison assaisonnée.

Par ce mot seul la dispute est bornée.

Qui dit esprit, dit sel de la raison:

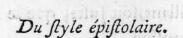
Donc sur deux points roule mon oraison.

Raison sans sel est sade nourriture;

Sel sans raison n'est solide pâture.

De tous les deux se forme esprit parfait:

De l'un sans l'autre un monstre contresait.



×---

Le style épistolaire doir se conformer à la nature des lettres qu'on écrit. On écrit d'un style simple aux personnes les plus qualifiées au-dessus de nous: on écrit à ses amis d'un style familier. Tout ce qui est familier est simple, mais tout ce qui est simple n'est pas familier. Le caractere de simplicité se trouve sur-tout dans les lettres de Madame de Maintenon. Rien de si aisé, de si doux, de si naturel.

La marche du style épistolaire doit être sans contrainte. Il est une sorte de négligence qui plaît, de même qu'il y a des semmes à qui il sied bien de n'être point parées: mais en quelque genre qu'on écrive, il saut être clair: c'est la premiere qualité du style.

Il est donné à peu de gens d'avoir en parrage la naïveté du style; elle demande un goût naturel perfectionné par la lecture de nos vieux auteurs François, d'un Amiot, par exemple, dont la naïveté du style est charmante, de Montagne, &c. Il paroît que les plus grands défauts du style sont d'être obscur, bas, empoulé, froid, ou toujours uniforme.

Enfin, le moyen de se former le style,

it

us

c'est de lire beaucoup & les meilleurs écrivains; secondement, d'écrire soi-même, & de prendre un censeur judicieux; troisiemement, d'imiter d'excellens modeles, & tâcher de leur ressembler.

b

je

m

le

La France a eu des auteurs inimitables dans tous les genres. Dans l'épistolaire, le président de Montesquieu, Pascal, l'auteur des lettres portugaises, madame de Sévigné, &c.

SAINT-SUAIRE.

Plusieurs églises se disputent l'honneur d'avoir le Saint-Suaire de N. S. ce qui doit au moins faire soupçonner qu'aucun ne le possede. On le montre à Turin, à Toulouse, à Besançon, à Sarlat, à Compiegne, sans parler des villes d'Espagne & d'Italie, où on le montre aussi. Celui de Turin a été consistmé pour le véritable par quatre bulles du Saint-Siege, avec des indulgences en sa faveur; mais celui de Toulouse est autorisé par quatorze bulles des Papes, à commencer par celle de Clément III, en

1190; c'est-à-dire, sur la fin d'un des plus grands siecles d'ignorance & de bar-barie.

Succès ET REVERS.

.

3

e

e

11

ir ie

11-

e,

е,

2

re

es

eft

à

en

L'effet naturel & ordinaire des revers; c'est d'ôter le courage; celui des succès, c'est d'ôter la prudence.

SUFFISANCE.

.* Vous avez raison apparemment d'être content de vous; si j'étois content de moi, je me trouverois trop borné.

SUPERSTITION.

Beaucoup de foiblesse, de terreur & de mélancolie, jointes à l'ignorance, voilà les vraies sources de la superstition.

Lorsqu'un mortel attrabilaire,
Nourri de superstition,
A, par cette affreuse chimere,
Corrompu sa religion,
Son ame alors est endurcie;
Sa raison s'ensuit obscurcie:
Rien n'a plus sur lui de pouvoir;
Sa justice est solle & cruelle;

Et sacrilege par devoir,

L'expérience n'a que trop appris que ce sont là les tristes essets de cette démence.



fe ve

d

9

má

il

cou

cro mê

en

En de



TABLEAUX.

Pour juger fainement de la beauté d'un tableau, la belle ordonnance, la correction du dessin, la sidélité du coloris, la force de l'expression, sont tout autant de marques auxquelles on reconnoît sa beauté.

TALENS,

Un des plus grands obstacles à la perfection des talents, est d'en affecter l'universalité. Un génie ardent, impétueux se
trouve à l'étroit dans une seule carriere;
il veut toutes les parcourir tour-à-tour, &
même toutes ensemble. Trop vis pour se
donner le temps d'approsondir, trop vain
pour ne pas croire approsondir d'un seul
coup-d'œil tout ce qu'il envisage, il se
croit bientôt parfait en tout, & par-là
même, il ne le devient en rien, pas même
en ce qui faisoit d'abord son talent propre.
En avançant il dégénere : aussi cesse-t-il
de mériter à mesure qu'il s'admire.

L'homme à talents se trouve souvent déplacé; l'homme de bien est toujours à sa place.

TÉMÉRITÉ.

Action qui prend un plus beau nom si elle réussit.

TÉMOINS.

je

di

fo

ef

cu:

pu

de

de

jug

& 1

d'ef

mél

port

A l'égard des faux témoins, est-il dit quelque part, c'est une peste qu'on ne peut extirper par des peines trop séveres, si l'on veut mettre à l'abri l'honneur & la vie du citoyen menacé à tout moment par cette engeance perverse qu'on voit pulluler partout? Pour faire voir combien elle est odieuse, il n'y a qu'à se figurer le cruel supplice que subit l'innocence qu'elle déshonore, qui seroit d'échoir du rang du véritable mérite, pour être confondu parmi le rebut des hommes. S'il est honteux à un coupable de se défendre, & cette honte fait la premiere peine de son crime, il est bien plus honteux à un innocent de se justifier en public, & cette pudeur est le caractere

caractere de sa vertu. Souvent l'innocence calomniée n'a point appris l'art de plaider sa cause, & l'imposture se prévaut de son embarras pour la consondre.

TEMPÉRAMENT.

fi

It

n

u

e

ft

i

à

e

ft

e

e

e

Sur l'influence des tempéramens.

Ceux qui ont abondance de sang & d'esprits, comme sont ordinairement les jeunes gens, les sanguins & les bilieux, concevant aisément de l'espérance, à cause du sentiment secret qu'ils ont de leur force, qui consiste dans l'abondance des esprits animaux, croiront ne trouver aucune opposition à leurs desseins qu'ils ne puissent surmonter; ils se repastront d'abord de l'avant-goût du bien dont ils esperent de jouir, & ils formeront toutes fortes de jugemens propres à justifier leur espérance & leur joie. Mais les autres qui ont disette d'esprits agités, comme les vieillards, les mélancoliques & les flegmatiques, étant portés à la crainte & à la tristesse, à cause

Tome II.

que leur ame se croit soible, parce qu'elle est dénuée d'esprits qui exécutent ses ordres, ils sommeront des jugemens tout contraires; ils s'imagineront des difficultés insurmontables, asin de justifier leur crainte, & ils s'abandonneront à l'envie & à la tristesse, au désespoir & à certaines especes d'aversions dont les soibles sont les plus susceptibles.

TEMPS.

* Le temps se dépense facilement, & passe bien vîte. Un mois commencé est un louis changé.

ave

&

tro

que

The

L

avoid

& le

peu

lire f

RONDEAU

Sur la perte du temps,

Perdre du temps est chose assez commune:
On fait, par jour, cent folies pour une;
L'un court en ville, & l'autre dans les bois;
L'un ne fait rien, l'autre fait des exploits,
Et leur voisin voit des monts dans la lune;
Celui-ci joue, & celui-là pérune.
Servilement encensant la fortune,
Ici l'on voit une Muse aux abois
Perdre le temps,

Médor en conte à la blonde, à la brune; Chrysis parcourt les états de Neptune; Cléon en cour va briguer des emplois, Et tout cela s'appelle, en bon françois, Foibles humains, je le dis sans rancune, Perdre le temps.

TêTE-A-TÊTE.

* Craignez le danger du tête-à-tête. On s'exprime souvent trop librement & avec trop de consiance dans le particulier, & l'on se repent presque toujours d'avoir trop parlé.

Théologie.

La théologie comprend la métaphysique, la morale & l'éloquence de la chaire.

Théologie des anciens Grecs & Romains.

Les gens d'esprit, parmi les payens, avoient de très-belles idées de la Divinité, & leur théologie, on le peut dire, étoit peu différente de la nôtre. On ne peut lire sans admiration les ouvrages de Pla-

ton, de Pytagore, de Socrate, d'Aristote, de Seneque, de Cicéron, d'Epictete, d'Arrien son disciple, de Marc-Antonin. On y trouve des regles de morale dignes du christianisme.

1

1

1

à

u

in

ci

ra

de

be

l'in

plu

do

Seneque considere, après Platon, l'enrendement divin comme contenant en soi le modele de toutes choses, qu'il appelle les idées immuables & toutes-puissantes. Dieu produit, dit-il, au-dedans de luimême, ce modele parfait, qui est la proportion, l'ordre & la beauté de tous les êtres. Tous les noms lui conviennent. Vous ne vous trompez pas en l'appellant destin, parce qu'il est la cause des causes de qui tout dépend. Voulez-vous l'appeller providence, vous ne vous trompez point : c'est par sa sagesse que ce monde se gouverne. Voulez-vous l'appeller nature, vous ne pécherez pas; c'est de lui que tous les êtres sont nés, & par lui qu'ils respirent. Ces génies supérieurs voyoient dans la nature, mouvement, pensée, dessein. Or, comme l'idée de la matiere ne renferme aucune

de ces trois propriétés, ils concluoient qu'il y avoit dans la nature une autre substance que la matiere.

n

u

-

e

25

15

i

)-

ft

ę.

10

es

es

e,

ne

ne

Aristote, disciple de Platon & prince des philosophes péripatéticiens, appelle Dieu l'être éternel & vivant, le plus noble de tous les êtres, une substance totalement distincte de la matiere, sans étendue, sans division, sans parties & sans succession, qui comprend tout par un seul acte, qui, demeurant immobile en soi, remue tout, & qui possede en lui-même un bonheur parfait, parce qu'il se connoît lui-même, & se contemple avec un plaisir infini.

Dans sa métaphysique, il pose pour principe que Dieu est une intelligence souveraine, qui agit avec ordre, proportion & dessein, & qu'il est la source du bon, du beau & du juste.

Dans son traité de l'ame, il dit que l'intellect suprême est, par sa nature, le plus ancien de tous les êtres, qu'il a une domination souveraine sur tout. Il dit

ailleurs que le premier principe n'est ni le feu, ni la terre, ni l'eau, ni rien de sensible, mais que l'esprit est la cause de l'univers, & la source de tout l'ordre & de toutes les beautés, aussi bien que de tous les mouvemens & de toutes les formes qu'on y admire.

Ces passages prouvent qu'Aristote ne soutenoit l'éternité du monde que comme une émanation postérieure en nature à l'intelligence divine, qui, étant tout acte & toute énergie, ne pouvoit pas demeurer dans l'oissveté.

(

n

p

d

ta

lo

q

d

q

le

Plusieurs philosophes de nos jours se sont égarés à force de raisonner. M. Hobbes & plusieurs autres, sans se déclarer Athées, osent soutenir que la pensée & l'étendue peuvent être des propriétés de la même substance. Descartes, le P. Mallebranche, Leibnitz, Bentley, le docteur Clarke, & plusieurs métaphysiciens d'un génie également subtil & prosond, tâchant, au contraire, de résuter ces erreurs, & de confirmer l'ancienne théologie, ils ajoutent

preuves tirées des effets celles qu'on tire de l'idée de la premiere cause; ils font sentir que les raisons de croire sont infiniment plus sortes que celles qu'on a de douter. C'est tout ce qu'il saut chercher dans les discussions métaphysiques.

Nous avons eu de célebres théologiens en France. Les Duperron, les Arnaud, les Nicole parmi les catholiques; les Claude, les Daillé & plusieurs autres parmi les protestans se sont acquis une grande réputation. Mais plut au ciel que la France, toujours tranquille, n'eût jamais été à même de produire des livres de controverse. Quelques excellens qu'ils puissent être, elle a payé, par le sang de deux millions d'hommes, le funeste avantage de se vanter d'avoir eu d'habiles théologiens. Au lieu de faire des controverses, qu'on ne fera plus vraisemblablement présentement qu'on est plus éclairé, il faudroit faire des livres de réunion. Des gens qui, dans toutes les religions, se disent les ministres de la paix, dans les temps

de colere me paroîtroient bien précieux; si, remplissant leur principal devoir, ils ne travailloient qu'à pacifier les troubles & qu'à réunir tous les hommes.

L'abbé de Saint-Pierre, dans un de ses rêves, prétend qu'il falloit un peu laisser anéantir les écoles de théologie, afin d'éteindre les disputes sur des mysteres impénétrables, & que l'esprit humain doit adorer, sans chercher vainement à les approfondir & à les expliquer. Le cardinal de Richelieu est, selon lui, très-blâmable, pour avoir rétabli, à grands frais, le college de théologie de Robert de Sorbonne, où les jeunes ecclésiastiques apprennent, dit-il, à disputer avec aigreur & avec un orgueil opiniâtre sur des questions de théologie de pure spéculation. Permettre les disputes, ajoute-t-il, & fonder des écoles pour disputer de théologie, c'est permettre aux hommes de travailler à troubler les consciences, à fomenter des erreurs, des schismes, des hérésies & des partis dans l'état; ce qui est très-opposé à la saine politique, dont l'objet est d'entretenir la concorde & la tranquillité.

Quoi qu'il en soit de l'impénétrabilité des mysteres en général, nous rapporterons ce qui peut approcher peut-être le plus d'une sorte d'explication de celui de la Trinité.

Sur le mystere de la Trinité.

Dans l'homme se trouve l'entendement ou la pensée.

De cette pensée naît la parole ou le verbe.

L'homme aime son entendement ou sa pensée, & le verbe qui l'exprime.

Cet amour, ce verbe, cet entendement ne sont-ils pas trois êtres différens qui ne font cependant qu'un seul & même?

Véritable image, quoiqu'imparfaite, de la Trinité.

L'entendement de Dieu, sa pensée est infinie, éternelle, sa parole, ce verbe, fils de l'entendement, est de toute éternité comme son pere. L'amour de l'un & de l'autre, du pere & du fils, qui est ce que nous entendons par le Saint-Esprit, est de tout temps, comme eux, & ne sont tous trois qu'une seule & même chose, qu'un seul être. (Cette pensée est tirée de M. Bossuet, histoire universelle, & se trouve ici un peu plus étendue.)

TIMIDITÉ.

C'est le désaut ou le mérite de toute personne spurtuelle & sensible, élevée à la campagne, loin du grand monde qui paroît toujours effrayant à ceux que l'éducation de l'enfance n'a pas samiliarisé avec ses usages, ses travers & ses ridicules

C'est ce qui est dit dans le journal des savans (janv. 1770) à l'occasion de Madame de Montégut, maîtresse des jeux floraux de Toulouse, qui étoit fort timide.

Les méchans ont toujours plus de fermeté que les bons. Comme l'ignorance inspire de la hardiesse, & que le savoir donne de la timidité, la modestie semble amollir l'honnête homme, pendant que l'audace affermit le scélérat.

Ne paroissez point honteux en public; la timidité donne un certain air embarrassé qui ne peut être que désavantageux. Triomphez de la timidité naturelle par une réslexion judicieuse. Songez que vous êtes devant des personnes qui en savent peut-être moins que vous, & qui ont sûrement les mêmes soiblesses.

* Notre timidité est un bien pour les autres, & pour nous un mal qui nous fait souvent souffrir. Le joli bonheur, disoit Madame de Sévigné à Madame de Grignan, que celui de ne point rougir! elle ne l'avoit pas ce bonheur: ce mal est difficile à guérir, & même dangereux à corriger. Toutes les sois que j'ai voulu vaincre ma timidité, a dit quelqu'un, j'ai fait des sottises qui m'ont affligé.

TORTS.

Les torts s'aggravent quelquesois, selon le caractere des personnes avec qui on les a. Un homme ne devroit jamais rougir d'avouer qu'il a eu tort; car en faifant cet aveu, il dit simplement, en d'autres termes, qu'il est plus sage aujourd'hui qu'il ne l'étoit hier.

TRADUCTIONS.

1

1

1

1

j

A

d

h

ſ

Approfondir le génie des deux langues dont on a besoin pour traduire, sentir leurs sinesses, connoître leurs ressources, observer leur marche, s'étudier soi-même & la trempe de son caractere, choisir un original qui lui soit analogue, s'échausser, s'embraser au seu de son auteur, n'adopter aucun système, ne pas se faire une loi de traduire toujours littéralement ou toujours librement, employer tour-à-tour les deux manieres, selon le besoin & le génie de la langue, savoir quelquesois choisir un milieu entre l'un & l'autre: voilà je pense, en peu de mots, tous les secrets de l'art de traduire.

Quelqu'un a dit, dans une lettre à M. d'Alembert, sur sa traduction de Ta-

cite: pourquoi avez-vous traduit si heureusement Tacite, cet historien prosond, éloquent & philosophe? C'est parce que vous lui ressemblez, parce que vous avez le talent de faire penser vos lecteurs quand vous écrivez de génie, que vous possédez l'art de supprimer les idées communes & intermédiaires, que vous joignez la précision à la vivacité, l'image à la pensée; la force à la clarté.

Chaque traducteur a son caractere particulier, de même que chaque auteur original. Malheur au traducteur, s'il ne sait pas un choix heureux, s'il n'est pas luimême la copie vivante de son original. Le même homme, sût-il un Protée, ne peut jamais rendre avec la même persection Anacréon & Pindare, Virgile & Catulle.

TRAVAIL.

* Le travail du corps délivre des peines de l'esprit, & c'est ce qui rend les pauvres heureux : le travail est une meilleure resource contre l'ennui que les plaisirs. En

cherchant le bonheur, je n'ai eu que des peines: les traverses que j'ai éprouvées dans la vie, ne m'ont rien laissé à regretter. Dans l'âge avancé, retiré dans une petite maisson propre, je cultive mon jardin, & j'observe, de loin, les révolutions des dissérens emplois. Le travail, l'économie, la sobriété, en me donnant la santé, qui est le premier & le plus grand des biens, éloignent de moi trois grands maux, l'ennui, le vice & le besoin.

1

1

1:

te

J'

J'

Q

Q

Je

Au

Qu

Par Ne

Co Qu Ne

TRISTESSE.

Etat cruel qui existe souvent sans cause, & qui est comme l'ennui dans la nature de l'homme.

La présence de la personne aimée est l'un des plus souverains remedes que la tristesse & l'ennui puissent recevoir.





VANITÉ.

La vanité est l'aliment des sots.

Beaucoup de gens confondent la vanité;
l'amour propre & l'orgueil.

L'amour propre est nécessaire : c'est de l'amour propre éclairé que naît l'honneur, la décence & l'honnêteté. La vanité ne produit rien de bon, & de l'orgueil n'attendez que des vices.

J'ai dissipé beaucoup en luxe infructueux;
J'ai cru qu'on n'est point grand sans être fastueux;
Que la profusion convient à la naissance,
Que l'abus des grands biens en fait la jouissance;
Qu'on a pour ce vil prix l'estime & l'amitié.
Je voulois éblouir, & je faisois pitié.
Aussi n'avois-je acquis, pour toute récompense,
Que les égards des sots, qu'une fausse importance,
Que l'encens le plus faux, le plus déshonorant.
Parce que j'étois vain, je croyois être grand.
Ne pourroit-on prouver à tous, tant que nous
sommes,

Combien la vanité rapetisse les hommes; Que leur présomption, leur orgueil, leur sierté, Ne sont que mieux montrer leur médiocrité? Qu'être riche n'est pas un titre respectable. Il n'est point, sans les mœurs, de grandeur véritable,

Et la vraie indigence est celle des vertus.

Les amis de Caton étoient fâchés de ce qu'on ne lui élevoit point de statue; mais Caton disoit : j'aime beaucoup mieux qu'on demande pourquoi l'on ne m'en éleve pas, que de demander pourquoi on m'en a élevé.

VAPEURS.

1

1

9

P

C'est ainsi qu'un poète peint les vapeurs dont il est attaqué, & ce qu'on appelle en Angleterre la consomption.

Goutte à goutte abreuvé des pavots de la mort Quelle main a changé la face de mon fort? Je n'ai point abusé des jours de ma jeunesse; J'ai séché, dans ma steur, courbé par la tristesse: L'insensibilité m'arrêtant dans mon cours, A, d'un voile sunebre, enveloppé mes jours: J'ai vu s'évanouir leurs ombres incertaines. Mon sang, qui bouillonnoit, s'est éteint dans mes veines:

ri-

de

e; ux

en

rs

le

t

le:

nes

Mon argile se meut sans douleur ni plaisir:

Je respire sans vivre, & m'éteint sans mourir.

La nature, à mes yeux, n'est qu'une vaste tombe.

Je cherche en vain le fond de l'absme où je tombe:

Le néant s'offre seul à mes yeux confondus.

J'existe pour sentir que je n'existe plus.

A moi-même inconnu dans une nuit prosonde,

Je végete isolé sur la face du monde.

VÉRITÉ.

* La vérité est bien cachée; & comment se montreroit-elle? On craint de la voir : si on l'apperçoit, on ferme aussi-tôt les yeux. Comment ne resteroit-elle pas au fond d'un puits. Le peuple ne peut pas la connoître, & les grands sur-tout, à qui elle seroit plus utile, ne veulent pas l'entendre.

VERS.

La gloire d'en faire de bons, n'en paye pas la peine.

VERTU.

Tous les plus beaux talens, disoit le

roi Stanislas, ne valent pas une vertu; & de tous les biens qu'on estime dans les autres, la solide vertu est le seul qu'on n'envie jamais.

La vertu passe sièrement entre la bonne & la mauvaise fortune, & jette sur l'une & l'autre un regard méprisant. (Seneque.)

Plus on est vertueux, plus on est éloigné d'en tirer vanité, & plus on est persuadé qu'on ne fait que son devoir. Les vertus ne donnent point d'orgueil.

En fréquentant des personnes vertueuses, leur ascendant me gagne & me touche insensiblement, & mon cœur se met, par degrés, à l'unisson des leurs, comme la voix prend, sans qu'on y songe, le ton des gens avec qui l'on parle.

1

ſ

j

1

M. de Pomponne, sous Louis XIV, étoit aimé & estimé. On sit des vers slatteurs pour lui, quand il sut élevé au ministere. En voici quelques-uns.

Élevé dans la vertu, Et malheureux avec elle, Je disois: à quoi sers-tu, Pauvre & stérile vertu?

Ta droiture & tout ton zèle;

Tout compté, tout rabattu,

Ne valent pas un sétu.

Mais voyant que l'on couronne

Aujourd'hui le grand Pomponne,

Aussi-tôt je me suis tû;

A quelque chose elle est bonne.

les

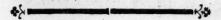
on

10

10

)

29



Un homme qui a du mérite, quoi qu'il se conduise avec assez de modestie & de prudence, doit craindre les rivaux que l'envie & la jalousie sont naître particulierement à la cour. Ces noires passions savent envenimer tout. Le mérite est toujours près du soupçon, & le soupçon près de la disgrace. Les méchans, pour perdre l'homme vertueux, savent se servir également & de leurs vices & de ses vertus, qu'on loue quelquesois avec assectation, de saçon à faire croire au souverain que ces qualités aimables qui gagnent les cœurs, lui enlevent l'amour de ses sujets. S'il est haut & jaloux, il craint d'en être essacé. Rien

n'est plus funeste à la vertu que d'être loué devant un despote. (Mustapha & Zéangir, tragédie de M. de Chamfort.)

La vertu est humble, le vice est rampant; la vertu est ferme, le vice est audacieux. Il faut que la terre soit un séjour bien étranger pour la vertu, puisqu'elle n'y fait que souffrir.

Pauvre vertu! le dernier Brutus n'avoit pas si grand tort de t'appeller un meuble inutile. Le vice est toujours plus sort que toi. Tu es vraie: belle ressource encore! Le vice, avec les armes du mensonge qu'il sait si bien déguiser, te terrasse quand il lui plaît. Tu n'es plus qu'un atôme quand les courtisans l'entreprennent.

• Il est un état où, avec de grands biens, l'on a besoin de plus de vertu que dans tout autre, pour n'être pas hypocrite, & de plus d'esprit pour consondre habilement & hardiment la critique.

Suivant l'idée qu'on se forme communément du bonheur, la vertu, loin d'être toujours heureuse, ne l'est presque jamais. Les richesses, les honneurs & les emplois distingués sont rarement son partage. Préférer à la vertu ou simplement lui comparer des mîtres, des thiares, des couronnes, ce n'est pas la connoître, ni ces objets. Au niveau de la vertu placer du vent, de la sumée, des brillans, quel injuste parallèle! On ne lui devient insidele qu'en lui préférant de faux biens.

ľ

e

it

e

e

Les vicieux qui, par leur nombre, sont; dans le monde, le parti dominant, n'ont point proscrit ouvertement la vertu, & n'osent même la combattre sous ses véritables noms. Pour avoir droit de la persécuter, ils lui en substituent d'odieux; affectant de la méconnoître, & canonisent les vices décorés de ses livrées. Ils nomment imbécillité la candeur, la droiture & la bonne-soi; lâcheté, le pardon des injures; gravité pédantesque, la sage circonspection; avarice, la prudente économie; sottise, l'utile prévoyance; la générosité, soiblesse, &c. L'ambition, au contraire, est transformée dans leur bouche en noble

j

0

d

r

d

fe

ho

q

ap

ef

émulation; la ruse & les tromperies, sont de l'industrie & de l'adresse; l'hypocrisse, prend le nom de piété; la duplicité, celui de fine politique; l'emportement, n'est que vivacité; l'orgueil, grandeur de sentimens; l'ardeur de se venger, un point d'honneur indispensable, & la sérocité, bravoure: leurs éloges sont des outrages. Essorcezvous de vous en rendre indigne; leurs faveurs sont empoisonnées: gardez-vous de les mériter; on ne peut les obtenir qu'aux dépens de la probité.

On ternit votre gloire par d'indignes calomnies. Eh bien! réjouissez-vous de ce qu'on ne peut vous décrier que par de fausses imputations. On vous traduit devant les tribunaux; on vous condamne injustement; la passion a guidé vos accufateurs & vos juges. Il vous paroît bien amer d'être stétri, quoiqu'innocent. Vaudroit-il mieux que vous sussiez coupable? Le plus grand de tous les malheurs pour un homme vertueux, seroit-il donc pour vous une consolation? & seroit-ce un

moyen pour adoucir votre peine, que d'y joindre des remords?

L'opulence d'un méchant, les postes où on l'éleve, les hommages qu'on lui rend, excitent votre jalousie, vous molestent & vous chagrinent. Quoi! dites-vous, c'est donc pour de pareils hommes que sont réservées les richesses, les emplois & les dignités? Cessez votre injuste murmure. Si ces biens que vous regrettez en étoient de véritables, les méchans qui en jouissent en seroient dépouillés; vous les posséderiez. Dieu n'a-t-il donc, pour vous récompenser, que des richesses périssables, & des honneurs vains & fragiles.

K

r

ľ

1

VICES.

Sur la punition des vices en l'autre vie;

C'est en ceci, disent les Platoniciens; que consiste la punition d'un voluptueux après la mort. Animé d'une passion qui manque d'objets & d'organes propres, il est tourmenté de mille desirs qu'il ne peut

satisfaire, & brûle d'une envie insatiable de posséder ce qu'il ne pourra jamais obtenir. C'est pour cela même, dit Platon, que les ames des trépassés fréquentent souvent les cimetieres, & roulent autour des lieux où leurs corps font ensevelis, parce qu'elles sont acharnées à leurs anciens plaifirs brutaux, & qu'elles fouhaiteroient y rentrer pour en jouir de nouveau. Quelques-uns de nos plus habiles théologiens ont fait usage de cette idée de Platon, du moins pour ce qui regarde la durée de nos passions après la mort, avec beaucoup d'éloquence & de solidité. Platon le pousse un peu trop loin, lorsqu'il ajoute l'apparition des esprits autour des cimetieres.

(Spectateur Anglois.)

VICTOIRE.

Crime que la nécessité change en vertui

VIE.

Tissu de maux & d'ennui dont nous avons la sottise de redouter la fin. Continuellement tinuellement agités ou désœuvrés, le travail nous lasse & le repos nous ennuie.

ble

ob-

n,

ou-

des

rce

ai-

y

el-

ns

du

OS

Ip Te

2-

U.

115

1-

nţ

* La vie est une nuit profonde pendant laquelle nous sommes occupés à chercher des flambeaux pour nous conduire à leur foible lueur.

La vie de ce monde n'est qu'un sommeil, dont celle de l'autre est le réveil, & les hommes, pendant ce sommeil, ne sont que des songes confus & embarrassés.

L'arrivée du printemps, & le retour de l'hiver, plient tour-à-tour les feuillets du livre de notre vie. (Bolinbrocke.)

La vie est à charge aux gens désœuvrés. On se met au jeu; c'est toujours deux heures de tuées: quelques-uns en tuent davantage, & nous nous plaignons de la briéveré de la vie.

Quatre choses dans la vie ne doivent pas nous flatter; la familiarité des grands, les carresses des femmes, le rire de nos ennemis, ni la chaleur de l'hiver, car ces quatre choses ne sont pas de durée.

*La vie est une guerre continuelle, non-Tome II. Z seulement contre les élémens, mais contre les hommes mêmes entr'eux. Au lieu de ne chercher qu'à se secourir mutuellement dans leur foiblesse & leurs malheurs communs, ce qui feroit leur bonheur réciproque, chacun ne tend qu'à envahir tous les biens. Tout ce que vous avez autour de vous de maîtres & de valets, de marchands & d'artifans, & généralement, sont des détachemens toujours sur pied. qui cherchent à yous pénétrer par quelqu'endroit, prendre sur vous, vous envahir & vous subjuguer. Delà le plus fort, à la longue, s'est rendu maître du plus foible, & en a fait son esclave. Mais nonseulement le plus foible est subjugué, mais aussi le plus doux, le plus sage, le plus humain & le plus raisonnable, qui ne tend à subjuguer personne, qui est seul dans l'ordre, qui viyroit selon la pure loi naturelle, s'y trouve compris, & réduit au nombre des esclaves, & à la derniere misere, s'il ne veut s'occuper de combattre & se défendre continuellement.

* Tout est loterie dans la vie; il nous échoit tel lot qu'il plaît à la providence, sur la figure, le caractere, l'état. On se marie sans se connoître; & comment se connoîtroit-on? Il faudroit avoir vu les hommes dans toutes les positions possibles pour se connoître, & c'est ce qui ne se peut pas. C'est un hasard si l'on est content de fon fort.

Donne quatre-vingts ans au cours de la nature; Rabats l'âge enfantin & le caduc aussi, Rabats-en le sommeil, le mal & le souci, Et compte, après cela, combien la vie dure.

La vie que tu vois n'est qu'une comédie Où l'un fait le César, & l'autre l'arlequin; Mais la mort la finit toujours en tragédie, Et ne distingue point l'empereur du faquin.

(Quatrains de Pibrac & Mathieu.)

.* Qu'est-ce que la vie qui reçoit le mouvement & le donne à notre être? Nous n'en savons rien. Qu'est-ce que la mort qui est la cessation de la vie que nous ne connoissons pas? Que l'ignorance de

l'homme est profonde! Se connoît-il luimême?

Vous me demandez, ma chere enfant, disoit Madame de Sévigné à Madame de Grignan, si j'aime toujours bien la vie. Je vous avoue que j'y trouve des chagrins cuifans; mais je suis encore plus dégoûtée de la mort : je me trouve si malheureuse d'avoir à finir tout ceci par elle, que, si je pouvois retourner en arriere, je ne demanderois pas mieux. Je me trouve dans un engagement qui m'embarrasse : je suis embarquée dans la vie fans mon confentement : il faut que j'en forte, cela m'afsomme; & comment en sortirai-je? par où? par quelle porte? quand sera-ce? en quelle disposition? souffrirai-je mille & mille douleurs qui me feront mourir désespérée? aurai-je un transport au cerveau? mourrai-je d'un accident? comment serai-je avec Dieu? qu'ai-je à lui présenter? la crainte, la nécessité feront-elles mon retour vers lui? n'aurai-je aucun autre sentiment que celui de la peur? que puis-je

espérer? suis-je digne du paradis? suis je digne de l'enfer? Quelle alternative! quel embarras! Rien n'est si fort que de mettre fon salut dans l'incertitude, mais rien n'est si naturel; & la sotte vie que je mene est la chose du monde la plus aisée à comprendre. Je m'abîme dans ces pensées, & je trouve la mort si terrible, que je hais plus la vie, parce qu'elle m'y mene, que par les épines qui s'y rencontrent. Vous me direz que je veux vivre éternellement; point du tout; mais si on m'avoit demandé mon avis, j'aurois bien aimé à mourir entre les bras de ma nourrice; cela m'auroit ôté bien des ennuis, & m'auroit donné le ciel bien sûrement & bien aisément.

Quoi qu'il en foit, il faut passer cette vie du mieux qu'on peut, avec résignation à la volonté du Créateur.

De la vie de la ville & de celle de la campagne.

Une femme d'esprit, dans une ville de province, est comme la chouette de la pipée: toutes les mésanges lui tombent dessus; chacune s'empresse de lui donner des coups de bec.

Il est assez ordinaire, dans les perites villes de province, de prendre part à tout ce qui s'y passe. L'oissveté qui y domine traîne, à sa suite, l'esprit de curiosité & de critique. S'observer, se censurer les uns les autres, est une espèce d'amusement dont chacun, dans le cercle d'une vie trop unie qu'on cherche à varier, semble être réciproquement convenu.

VIEILLE, VIEUX.

Il y a des vieilles histoires qui n'en sont pas plus vraies, quoiqu'on les répete sans cesse; de vieux bons mots que tout le monde sait, & qui sont la provision d'esprit des sots; de vieux manuscrits qu'on ne consulte plus; peu de vieilles passions; beaucoup de vieux livres qu'on ne lit gueres, quoique souvent une page des vieux livres ait plus de substance que tout un volume nouveau. On parle aussi d'un 10

19

25

t

bon vieux temps qu'on regrette; & ces regrets prouvent du moins qu'on est mécontent de celui qui court, de vieilles amitiés, d'un vieux langage dont notre jargon académique n'est qu'un squelette, de vieux capitaines qui savoient leur métier, & dont nous avons bon besoin.

VILLE.

Je cherche, pour ma société & l'agrément de la vie, dans une petite ville, un homme sensé, honnête, véritablement homme, qui n'ait point, à prix d'argent, une petite charge, & sous ce masque chétif un petit rôle à jouer, & de l'orgueil comme un dindon.

VISAGE.

Un visage maussade est d'autant plus déplaisant, désobligeant, malhonnête, qu'on croit toujours en être la cause, quoique souvent on n'y ait aucune part.

VISITES.

Acte de civilité qui conssste à marquer quelqu'intérêt à quelqu'un en se présen-

di

1

l'ennui ont multiplié les visites à l'infini. On se visite pour quelque chose que ce soit; & quand on n'a aucune raison de se visiter, on se visite pour rien. Faire une visite, c'est fuir l'ennui de chez soi, pour aller chercher l'ennui d'un autre lieu.

Les provinciaux & les gens qui manquent d'usage, font toujours de longues visites : au contraire, des gens occupés ou qui savent le monde, les font courtes: ils croient qu'il est de la politesse de rester long-temps avec vous; de forte que, pour paroître polis, ils sont impolis, car ils font voir qu'ils ne songent qu'à eux-mêmes, & non à vous & aux affaires que vous pouvez avoir. Il arrive souvent qu'ils s'ennuient en ennuyant les autres. Il ne faut pas faire de longues visites sur-tout aux grands, aux malades, aux médecins & à tous les gens occupés en général. On ne doit naturellement se faire visite que pour se rendre des services mutuels; mais la plupart des gens désœuvrés ne sont gens qu'à promener leur ennui, & à se distraire du poids de leur inutilité.

&

ni.

ce

de

1e

ır

La plupart de ces petites attentions frivoles, de ces visites tant recommandées, ont été inventées par les désœuvrés pour en faire, comme nous venons de le dire, le travail & l'occupation de leur ennui & de leur oissveté. Il ne peut exister d'homme de génie ou à talens, s'il partage son attention en une infinité de petites attentions particulieres & frivoles; & cette politese, à laquelle on donne le nom d'attention, n'est utile à personne en particulier, encore moins au public. Un homme fort occupé avoit pour voisin un de ces désœuvrés si importuns à la société, qui lui rendit visite: celui-ci le reçut à merveille, s'ennuya avec lui de la façon la plus humaine, jusqu'à ce que notre désœuvré, las de bâiller dans un même lieu, s'en alla: l'homme de lettres fe remit à son travail, & oublia le désœuvré, qui se plaignit, quelque temps après, qu'il ne lui avoit pas rendu sa visite, & le taxa d'impolitesse: il le sut, s'y rendit, &

peu

ne

me

le

qui

à

ne

pl

9

re

ti

e

16

C

en l'abordant, lui dit: je sais, Monsseur que vous vous plaignez de moi, mais vous m'avouerez que vous êtes venu chez moi par désœuvrement, croyant vous y amuser: je vous ai reçu de mon mieux, moi qui ne m'ennuie pas: j'ai cru que vous me restiez obligé, & cependant c'est moi qu'on taxe d'impolitesse: soyez juge vousmême de mon procédé, & voyez si vous pouvez mettre sin à des plaintes qui ne prouvent rien, sinon que je n'ai pas, comme vous, le besoin des visites, l'inhumanité d'ennuyer mon prochain, & l'injustice d'en médire après l'avoir ennuyé.

VOYAGES ET VOYAGEURS.

Quand je me trouve en pays étrangers, j'y suis d'abord comme un enfant, je questionne pour m'instruire de toutes choses; mais les étrangers ne me regardent pas comme un enfant, parce qu'ils le sont aussi eux-mêmes; & de leur côté, à mon égard, je suis un homme qui vient d'un pays qu'ils ne connoissent pas, & qui

11

us

oi

11-

oi

us

peut leur apprendre bien des choses qu'ils ne savent pas. Ils auront des questions à me faire; ils me respectent d'abord. Voilà le progrès des sensations: ont-ils su ce qu'ils vouloient savoir, ils se remettent à niveau, pour le moins; heureux si je ne suis pas méprisé. Je suis naturellement plus enquêtant & questionneur qu'instruiseur. L'espérance d'apprendre des autres quelque chose que je ne sais pas, me réjouit; mais l'ennui me prend, au contraire, en rendant ce que j'ai appris, qui est si peu de chose. (Montagne.)

Les observations négatives distinguent le voyageur, homme d'esprit, du voyageur vulgaire. Ce dernier n'est frappé que de ce qui lui tombe sous les sens.

Combien est admirable le voyage de Tacite en Germanie! En observant les mœurs de ces peuples, il fait la censure indirecte de la corruption de Rome.

Les voyageurs devroient éviter l'exagération. Tout est merveille pour eux.

Qu'on life le voyage de Paufanias. En

même-temps qu'il nous fait remarquer une statue d'or & d'ivoire, ouvrage de Phidias, il est assez sincere pour ne pas nous cacher une statue de terre cuite, d'assez mauvais goût.

USAGES.

L'usage est le tyran des sots, a dit quelqu'un : cependant le langage & le goût changent en toutes choses. Il saut bien s'y conformer, & s'accommoder du présent, quand même le passé nous sembleroit plus raisonnable.

YVRESSE.

On s'enivre de boisson, d'orgueil, de jalousie, d'ambition, d'enthousiasme, de fanatisme. Il y a bien des manieres de s'enivrer.

Fin du second & dernier Volume.

de de as

it le it u

-

•

3